

UK Praha

22 L 363

10.



HISTOIRE

DE

FRANCE.

---

*TOME DIXIÈME.*

---





# HISTOIRE

DE

## FRANCE,

Depuis l'établissement de la Monarchie,  
jusqu'au règne de Louis XIV.

PAR M. VILLARET.

TOME DIXIÈME.

---

Prix, 3 livres relié.

---



A PARIS,

Chez { Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.  
NYON l'aîné, rue du Jardinot, quartier  
St-André-des-Arcs.

---

M. DCC. LXXXVI.



*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*





# HISTOIRE DE FRANCE.

---

*CHARLES V.*

**L**A France paroïssoit réduite au dernier degré d'abaissement. Il y avoit peu d'apparence qu'elle pût se relever si-tôt de tant de pertes. Mais il est dans tous les Etats, & sur-tout dans le nôtre, des ressources qui n'attendent pour se manifester, que les lumières d'un génie actif, qui sache faire jouer à propos ses ressorts inconnus au vulgaire. Un prince éclairé peut tout, lorsqu'attentif à profiter des circonstances, il fait allier la sagesse à la vigilance.

---

ANN. 1364.

*Tome X.*

A

ANN. 1364.

Charles, d'une santé délicate, peu propre aux expéditions militaires, monta sur le trône dans un temps où la conjoncture présente sembloit exiger un prince guerrier, dont la valeur fût capable de repousser un ennemi devenu trop puissant, & de rétablir les limites de l'empire. Ce roi, du fond de son cabinet, exécuta sans tirer l'épée ce qu'on auroit à peine osé se promettre du plus grand capitaine. Le règne de ce monarque, malheureusement d'une trop courte durée, va prouver combien la supériorité des lumières l'emporte sur l'excès du courage : il nous donnera une juste idée des vertus les plus essentielles dans un souverain. Charles V peut apprendre à tous les monarques la route qu'ils doivent suivre pour se couvrir de gloire, rendre leur Etat florissant, & assurer la félicité des peuples que la Providence leur a soumis. Il portoit dans un corps débile une ame forte, intelligente & courageuse, qualités dont la droiture de son cœur ne lui permit jamais d'abuser. Il montra que la saine politique & la probité sont inséparables : incapable de tromper, il ne se laissa jamais

surprendre. Il soutint avec vigueur ses démarches autorisées par la justice. ANN. 1364  
 Eprouvé par les contradictions, il se forma une habitude de constance que rien n'étoit capable d'ébranler : enfin il enchaîna la fortune par les liens les plus solides & les plus honorables, la sagesse & la probité. Il acquit la connoissance des hommes ; connoissance si nécessaire à ceux qui sont chargés de les conduire : il mit en usage leurs bonnes qualités pour le bien du gouvernement. Il fit plus, il tira même quelque utilité de leurs défauts : la prudence présidoit à toutes ses actions. Sa bonté tempéra la sévérité de la justice : il défendit ses sujets ; il les soulagea ; il anima les sciences & les arts par son exemple & par les récompenses dont il les honora : il fut généreux avec économie, également éloigné de l'avarice & de la prodigalité : exact à remplir les obligations sacrées de la religion, il fut pieux par goût autant que par devoir. Quoiqu'il fût la meilleure tête de son conseil, il écoutoit tous les avis, & ne rougissoit pas de réformer le sien. L'Etat reprit une nouvelle face sous la domination de ce grand prince ; la nation recouvra

ANN. 1364.

son ancien lustre. Il travailla toute sa vie pour le bonheur de ses sujets, il les aima, il en fut aimé, il mérita leur plus tendre attachement: c'est le plus beau trait dont on puisse couronner son éloge.

Etat du  
royaume,

Avant que d'entrer dans le détail des évènements de ce règne, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur le tableau du royaume, & de le considérer un moment dans les diverses parties relatives au gouvernement politique & civil: car c'est dans ces sources qu'il faut chercher l'origine des vertus & des vices dominans dans un siècle. L'administration bonne ou mauvaise ébranle en quelque sorte la masse entière d'une nation, & forme son caractère général, dont la direction dépend absolument du souverain qui la gouverne.

Forces mi-  
litaires.

La profession des armes, toujours honorée en France depuis l'établissement de notre monarchie, s'est maintenue dans toute sa splendeur pendant près de quatorze siècles, malgré cette multitude de changemens survenus dans la constitution de l'Etat. Les François de nos jours volent aux combats avec la même ardeur & la même in-

trépidité qui animoient leurs ancêtres sous les Clovis, les Carlovingiens, & les successeurs de Hugues Capet. Le même esprit guerrier règne parmi notre nation, & ce feu martial qui la remplit, n'a besoin d'autre aliment pour s'entretenir, que de la considération & des honneurs attachés de tout temps à l'état d'homme de guerre. Un peuple sensible à la gloire, & qui fait tout pour elle, sembleroit devoir être invincible : mais une longue suite d'expériences nous apprend que la valeur n'est pas toujours le garant de la victoire : l'excès même du courage peut être nuisible, lorsque tournant contre lui-même ses propres efforts, il se livre à la présomption & à la témérité, suites trop ordinaires d'une confiance aveugle. L'histoire des règnes de Philippe de Valois & de Jean, présente naturellement ces réflexions. Le siècle où vécurent ces princes est fertile en guerriers ; l'état militaire jouissoit alors de la plus grande considération : c'étoit le seul état honorable. A ce motif de gloire, plus que suffisant pour échauffer notre noblesse, se joignoit encore la raison d'intérêt : c'étoit dans cette carrière brillante que

ANN. 1364.

ANN. 1364.

se faisoient les fortunes rapides ; on s'enrichissoit en combattant : plusieurs professions devenues de nos jours si profitables pour ceux qui les exercent , étoient alors ignorées ou languissantes : on n'acquéroit de l'illustration & des richesses que la lance ou l'épée à la main. Cependant malgré tant d'avantages prodigués aux gens de guerre , jamais nos armes n'avoient été si malheureuses. Les funestes journées de Crécy & de Poitiers nous couvrirent de honte : l'Etat ébranlé pensa devenir la proie de nos vainqueurs. Ces malheurs paroissent incompréhensibles au premier aspect. La surprise disparoîtra peut-être en examinant quelle étoit alors notre manière de faire la guerre , quels usages on observoit dans les combats , & sur-tout de quelles espèces de troupes nos armées étoient composées : c'est dans cet examen qu'on doit démêler le vice caché qui produisit ces revers étonnans.

Armées.

Chevaliers :  
leurs privilèges.

Depuis long-temps la force de nos armées résidoit principalement , pour ne pas dire uniquement , dans la cavalerie. Tout homme de guerre étoit un combattant à cheval , & c'est la raison



pout laquelle nos anciens écrivains rendoient en françois l'expression de *miles*, par celle de Chevalier, dont l'usage subsiste encore & n'est réservé que pour la haute noblesse. On a vu dans les commencemens de cette histoire l'institution de la chevalerie, l'éducation de ceux qui étoient admis à cet ordre, une partie des cérémonies pratiquées à leur réception, & des prérogatives attachées à leur état. Les chevaliers étoient en quelque sorte égaux à ce qu'il y avoit de plus grand en France, honorés de l'amitié & de la familiarité des plus illustres princes, qui se faisoient gloire eux-mêmes de cette qualité. La chevalerie pouvoit être considérée comme l'ame de la nation, en ce qui concernoit le gouvernement politique & militaire : elle avoit même la meilleure part au gouvernement civil, malgré l'introduction des gens de lettres dans l'administration des Loix. Tous les honneurs étoient réservés pour les chevaliers : les jeux, les spectacles, les fêtes, avoient toujours quelque rapport à cette institution. Leurs privilèges étoient sans nombre ; leur caractère étoit indélébile, à moins que

ANN. 1364.

*Mémoires de Littérat.*

*Mémoires*

*sur l'ancien-*

*ne Chevalerie par M. de*

*Ste. Palaye.*

ANN. 1364

Devoirs des  
chevaliers.

quelque trahison ou quelque lâcheté ne les en fissent déchoir. Rien ne pouvoit les priver de leurs droits, jusque-là que les chevaliers clercs pouvoient se marier & conserver les prérogatives de la cléricature. Leur état à la vérité leur imposoit les plus étroites obligations. La chevalerie dans les beaux siècles de son institution, étoit un exercice constant de ce que l'héroïsme a de plus sublime & de plus difficile dans la pratique. Leurs fautes étoient plus sévèrement punies que celles du reste des hommes. S'ils succomboient dans les jugemens, ils étoient condamnés à de plus fortes amendes que les simples écuyers. Leurs services militaires étoient doubles (a). Toujours en action, leur vie sembloit être un combat continu ; ils n'étoient presque jamais libres de se refuser à une entreprise utile ou honorable, & les occasions de se signaler, quoique fréquentes, suffisoient encore à peine à leur avidité pour la gloire.

(a) Il fut ordonné aux chevaliers, en 1411, au siège de Dun-le-Roy, de porter huit fascines, tandis que les écuyers n'étoient obligés d'en porter que quatre. *Mém. de litt. tom. 20, p. 667. Dissert. sur l'ancienne chevalerie, par M. de la Curne de Sainte-Palaye.*

Les obligations que les chevaliers promettoient de remplir, lorsqu'ils étoient reçus, paroissent renfermer les devoirs de leur état, & ces devoirs étoient assez pénibles par eux-mêmes, sans chercher encore à les multiplier : cependant ils étoient dans l'usage de s'imposer des loix particulières pour de certaines entreprises qu'ils faisoient vœu d'accomplir dans un temps limité, & à des conditions prescrites. Pour donner une idée de ces vœux, & des formalités qu'ils observoient, il suffira de rapporter le cérémonial de celui qu'on peut regarder comme le plus authentique. On le nommoit *le vœu du paon* ou *du faisan*. C'est le savant & laborieux Académicien, dont les profondes recherches ont éclairci l'histoire de notre ancienne chevalerie, qui nous fournit ce détail curieux. La singularité de ce vœu nous retrace cette simplicité grossière de nos aïeux, qui allioient les cérémonies religieuses avec les pratiques de la superstition la plus insensée & la plus ridicule.

Le jour destiné pour cet engagement solennel, une dame ou une demoiselle magnifiquement habillée, se rendoit au lieu où les chevaliers

ANN. 1364.  
Vœux particuliers.

Fête singulière.  
Vœu du faisan.

ANN. 1364.

avoient été convoqués : elle portoit un bassin d'or ou d'argent sur lequel étoit un paon , ou faisan quelquefois rôti , mais toujours paré de ses plus belles plumes. La dame présentoit l'oiseau à tous les assistans à tour de rôle , afin que chacun d'eux fît son vœu sur l'animal : elle le posoit ensuite sur une table pour être distribué , & choisissoit dans l'assemblée celui qui étoit estimé le plus brave , pour qu'il fît la dissection de l'animal. L'habileté consistoit à le partager de manière que tous les chevaliers présens en pussent avoir une partie. Philippe-le-Bon duc de Bourgogne , renouvela cette ancienne cérémonie de la manière la plus solennelle. Il donna un superbe banquet dans une salle assez spacieuse pour contenir , outre les tables , une infinité de machines & de décorations. Il y parut des figures d'hommes & d'animaux extraordinaires , des arbres , des montagnes , des rivières , une mer , des vaisseaux. Ces objets artificiels étoient entremêlés de personnages , d'oiseaux , & d'autres animaux vivans , qui étoient en mouvement dans la salle ou sur les tables , représentant des actions relatives au

dessein du duc. Au milieu du repas, ANN. 1364.  
 un Sarrazin d'une taille gigantesque parut ; un éléphant marchoit à sa suite portant un château dans lequel étoit renfermée une dame éplorée, revêtue d'un habit blanc de religieuse : cette dame représentoit la Religion. Lorsqu'elle fut arrivée devant le duc, l'éléphant s'arrêta, & la dame *Religion* ouvrant une des fenêtres du château, prononça une plainte sur les maux que lui faisoient éprouver les infidèles, & sur le peu de zèle que témoignoit pour son service ceux qui étoient chargés par état de l'obligation de la secourir. Alors le roi d'armes portant un faisan sur le poing, entra précédé d'officiers d'armes ; il introduisit devant le duc deux autres dames & lui offrit l'oiseau, orné d'un collier d'or, enrichi de pierreries & de perles : il lui présenta en même-temps la requête des dames, à laquelle le duc répondit par une promesse de combattre les infidèles. Le commencement de cette promesse étoit conçu en ces termes : *Je voue à Dieu mon créateur tout, premièrement, à la très-glorieuse Vierge sa mere & après aux dames & au faisan, &c.* Toute la cour

ANN. 1364.

du duc accompagna ce vœu d'une acclamation générale, ensuite de laquelle les chevaliers présens à cette fête, firent chacun leur vœu particulier; ces vœux étoient des pénitences arbitraires, telles que de ne point coucher dans un lit, de ne point manger sur une nappe, de se priver de viande ou de vin certains jours de la semaine, de ne porter qu'une partie de leur armure, ou de la porter toute entière jour & nuit, & autres semblables obligations, auxquelles ils se soumettoient volontairement, jusqu'à ce qu'ils eussent accompli leur vœu.

Après ces promesses, la dame vêtue de blanc descendit du château appelé le château de la Foi, & vint remercier l'assemblée, à laquelle elle présenta douze dames conduites par autant de chevaliers. Chacune de ces dames portoit son nom écrit sur un rouleau attaché à son épaule, à peu près semblable à ce qu'on voit encore dans nos tapisseries antiques. Sur le rouleau de la dame du château représentant la Religion, étoit écrit le nom de *Grace de Dieu* qu'elle portoit aussi : les noms des douze autres dames étoient *Foi, Charité, Justice, Raison, Pru-*

*ndence, Tempérance, Force, Vérité, Largeſſe, Diligence, Eſperance & Vail-* ANN. 1364.  
*lance.* Lorsque la Grace de Dieu eut reçu les rouleaux sur lesquels étoient gravés les noms de ſes douze compa- gnes, elle forma un ballet avec elles, & toutes enfin, diſent les écrivains de qui cette particularité eſt extraite, *commencèrent à danser en guiſe de mome- rie, & à faire bonne chère pour remplir & rachever plus joyeuſement la fête.* Les ballets de nos opéra dans lesquelſ nous voyons danser la Victoire, la Gloire, l'Amour, la Haine, les Furies, les Dieux, les Démons, &c. offriront peut-être dans quelques ſiècles à nos deſcendans des ſingularités auſſi peu raiſonnables, & dont l'uſage à tous égards n'a pas pour objet une fin auſſi utile & auſſi honorable.

Les honneurs exceſſifs rendus aux chevaliers, la conſidération dont ils jouiſſoient, la généroſité même de ceux qui exerçoient cette profeſſion, n'empêchèrent pas qu'il ne ſe glifſât parmi eux des abus qui ſe perpétuant & ſe multipliant dans la ſuite, contribuèrent à les rendre moins recom- mandables. On peut regarder ſur-tout l'ignorance à laquelle ils s'habituerent,

Inconvéniens  
de la cheva-  
lerie, avilie  
par l'igno-  
rance.

ANN. 1364.

comme une des principales causes de leur avilissement. Les chevaliers, dans l'origine de leur institution, étoient obligés de s'instruire dans les lettres, en même-temps qu'ils se formoient au métier des armes : ils négligèrent insensiblement cette première partie de leur éducation, & ils poussèrent cet oubli si loin, que les exercices militaires devinrent leur unique occupation. Les mieux instruits savoient à peine lire : la connoissance des lettres étoit en quelque façon réputée honteuse pour un gentilhomme : elle étoit presque un indice de roture. Cette négligence entraîna nécessairement après elle l'imprudence & l'indocilité : un chevalier ne connut bientôt plus d'autre frein que les loix de convention, que les guerriers s'étoient imposées entre eux. Leur religion dégénéra en pratiques superstitieuses, à la faveur desquelles ils se croyoient tout permis. Un trait d'Etienne de Vignoles dit *la Hire*, qui vivoit au commencement du siècle suivant, peut faire connoître quelle étoit la piété militaire. Il étoit près d'entrer dans Montargis que les Anglois assiégeoient, lorsqu'il rencontra un chapelain auquel il de-



manda l'absolution. Le prêtre lui dit de se confesser : la Hire répondit *qu'il n'avoit pas le loisir, car il falloit promptement frapper sur les ennemis : qu'au reste il avoit fait tout ce que les gens de guerre ont accoutumé de faire, sur quoi le chapelain lui bailla l'absolution telle quelle.* La Hire absous fit sa prière à Dieu en ces termes : *Dieu je te prie que tu fasses aujourd'hui pour la Hire autant que tu voudrois que la Hire fît pour toi s'il étoit Dieu, & que tu fusses la Hire.* Quelle étrange dévotion, dans laquelle cependant on découvre une droiture de cœur estimable!

ANN. 1364

La dissolution, suite de l'ignorance, engageoit les gens de guerre dans les écarts de la plus excessive prodigalité. Pour réparer le désordre de leurs fortunes, il n'y eut point d'expédient auquel ils n'eussent recours, pourvu que le genre de brigandage qu'ils se permettoient, ne choquât point les règles de la chevalerie. La plupart ne firent plus la guerre que pour avoir occasion de piller. Talbot, général Anglois, disoit, *que si Dieu étoit homme d'armes, il seroit pillard.* L'indépendance de ces guerriers favorisoit leurs injustices, en leur procurant l'impu-

ANN. 1364.

Causes de la  
décadence de  
la chevalerie

nité. Un courage, qui n'a d'autre mobile que l'avidité du gain, ne tarde pas à dégénérer.

Le trop grand nombre accrut encore le désordre. La facilité avec laquelle on créoit des chevaliers, en introduisit une multitude indigne d'être admise à cet honneur. C'étoit la coutume de conférer cette marque de distinction sur le champ de bataille avant le commencement de l'action. Philippe de Valois, au camp de Vironfosse, étant en présence de l'armée Angloise, fit quantité de chevaliers : on ne combattit point; & il n'y eut d'autre évènement en cette occasion que le passage d'un lièvre entre les deux armées, ce qui fut cause qu'on appella les nouveaux reçus *les Chevaliers du Lièvre*. Les distinctions honorables inventées pour récompenser la vertu, doivent suivre, non devancer les actions par lesquelles on peut les mériter. Que diroit-on de nos jours, si le prince accordoit la croix de saint Louis, objet de l'ambition de nos guerriers, à des officiers qui entrent au service ?

Ces abus fréquens avoient déjà rendu trop commun un titre dont on

auroit dû être avare pour lui conserver son premier lustre. L'institution de l'ordre de l'Etoile, si nombreux dès son origine, porta une nouvelle atteinte à la chevalerie. On en affoiblit encore plus l'éclat en le conférant à des villes entières, telles que Paris & la Rochelle. Mais ce qui mit le comble à l'avilissement de cette qualité, ce fut de la voir prostituée à des jongleurs, à des baladins, à des menétriers. Ce n'étoit pas illustrer ces professions : c'étoit déshonorer sans ressource la prétendue distinction dont on les décoroit.

Un des plus grands vices de la chevalerie, & dont l'institution n'avoit pu prévoir les funestes conséquences, fut l'habitude introduite de faire des courses particulières, pour se signaler dans les provinces étrangères surtout pendant les premières années qui suivoient les réceptions. Les chevaliers nouvellement armés alloient chercher les aventures. Ces chevaliers errans, protecteurs de l'innocence, redresseurs des torts, & sur-tout dévoués aux dames, établissoient quelques pas d'armes, s'offrant de soutenir contre tous assaillans la beauté de leurs amies. Par-

ANN. 1364.

mi ces vertueux paladins, il s'en trouva de mœurs très-équivoques, qui ne se firent pas un scrupule d'abuser du respect qu'on avoit pour leur profession, & de l'avantage que leur donnoit leur armure de fer, qui les couvrant entièrement, empêchoit qu'on ne les connût. L'ardeur du butin étoit un puissant motif de valeur : les chevaux, les armes, la dépouille entière des vaincus devenoient la proie des vainqueurs. Plusieurs se transformèrent en voleurs de grands chemins, rançonnèrent les campagnes, & détroussèrent les passans, le tout en l'honneur des dames. A l'exemple des gentils-hommes, quelques roturiers & soldats de fortune se masquèrent, & s'habillèrent de fer, sans respect pour les loix de la chevalerie, qui interdisoient cette armure à tous autres qu'aux chevaliers. Ces nouveaux brigands s'enhardirent, s'associèrent, formèrent des troupes redoutables, & forcèrent les princes & les rois mêmes de composer avec eux, & d'acheter leurs secours. Il falloit bien reconnoître pour chevaliers des gens qui savoient se faire craindre. Les désordres affreux commis par les compagnies sous ces

règles, étoient autorisés par l'usage de la guerre, dont les chevaliers avoient donné l'exemple, qui gagna jusqu'au peuple; & la nation, considérée comme guerrière, fut corrompue par l'esprit de brigandage.

ANN. 1364

L'habitude de l'indépendance rendoit les chevaliers plus propres aux combats particuliers qu'aux actions générales, dont le succès dépend autant du concert unanime, que de la bravoure des combattans. Dans les batailles, leur valeur avoit moins pour objet le désir de terminer la victoire en faveur de leur parti, que de faire *une apertise d'armes*, ou de s'emparer de quelque prisonnier. Ils cherchoient à se signaler ou à s'enrichir. Combien de fois arrivoit-il qu'ils sortoient de leurs rangs pour s'attacher à quelque guerrier plus apparent que les autres! L'avoient-ils contraint de se rendre, ils ne paroissent plus, dans l'appréhension de perdre leur proie. Ajoutons aux désordres perpétuels que ces mouvemens devoient occasionner, l'embarras des écuyers qui accompagnoient leurs maîtres uniquement pour être témoins du combat, porter leurs armes, tenir leurs chevaux, & les rele-

Défaut dans les armes.

ver en cas qu'ils fussent renversés.  
**ANN. 1364.** Pour peu qu'une troupe sujette à tant d'inconvéniens fût ébranlée, la confusion devoit être horrible, & ne laisser aucune espérance de ralliement, lorsqu'elle étoit rompue.

Les chevaliers Anglois n'avoient à la vérité aucune supériorité sur les nôtres, car tout étoit égal des deux côtés; mais ils l'emportoient sur nous par leurs archers. Ce fut à ces troupes, que l'esprit de chevalerie dédaignoit, qu'ils durent les victoires de Crécy & de Poitiers. Nos archers manquoient d'adresse, & les François faisoient si peu d'estime de cette milice, qu'ils se servoient d'étrangers, plutôt que de s'attacher à former de bons archers nationaux. Il n'en étoit pas de même des Anglois qui en avoient d'excellens. Cet exercice étoit cultivé avec soin en Angleterre, & le recueil des actes publics de cette nation contient plusieurs ordonnances des rois à ce sujet. Ces archers tenoient en quelque sorte lieu d'infanterie. Les François sentirent ce défaut; mais loin d'y remédier par un semblable établissement, ils eurent recours à l'expédient de démonter leurs hommes d'armes,

qui ne pouvoient se mouvoir que difficilement, étant embarrassés, ou plutôt accablés sous le poids de leurs armes. ANN. 1364.

On peut inférer de l'imperfection de notre milice, que dans les batailles où l'ordre observé par les combattans décidoit tout, nous devions être autant inférieurs à nos ennemis, que nous l'emportions sur eux dans les occasions particulières, où il ne s'agissoit que de combattre d'homme à homme. Aussi doit-on remarquer que dans toutes les affaires qui se passaient entre de petits corps de troupes détachés, l'avantage nous demeuroid presque toujours à nombre égal.

Tel étoit à peu près dans le quatorzième siècle l'état de nos troupes, au nombre desquelles il est inutile de compter les milices des communes, soldats peu aguerris, sans discipline & presque sans armes, qui marchaient à l'ennemi sous les bannières de leurs paroisses : on les voit toujours taillées en pièces.

Les armes offensives étoient à peu près les mêmes que celles dont on se servoit depuis long-temps, telles que la lance, l'épée, le poignard, la hache

Armes offensives & défensives.

ANN. 1364.

d'armes, le bâton ferré, la massue, le maillet, l'arc & l'arbalète. On employoit encore pour armes défensives, les boucliers, *pavois*, *targes* ou *écus* : mais on ne faisoit presque plus usage des *hauberts*, qui étoient des chemises de doubles mailles de fer forgé, sous lesquelles on mettoit encore des *plamines* de même métal. L'incommodité de cette armure par dessus laquelle il falloit porter un *gambisson* ou *Jacques*, fut cause qu'on lui substitua l'armure de fer complète, qui n'étoit encore que trop embarrassante.

Attaques &  
défenses des  
places.

L'attaque & la défense des places n'avoient point encore éprouvé de changement considérable. On a vu sous les règnes précédens quelle étoit la forme des sièges. L'usage de la poudre & des canons étoit déjà connu : cependant nous avons trouvé jusqu'ici peu d'occasions dans lesquelles on les ait employés, soit négligence, soit habitude de se servir des anciennes machines, plus propres peut être à l'attaque des places par la nature des fortifications. Cette terrible invention est plus ancienne qu'on ne le pense communément, s'il est vrai, ainsi que l'avance l'historien de l'Empire, qu'on



voit à Amberg une pièce de canon fondu en 1301.

Quoique les rois entretenissent peu de troupes réglées, il leur étoit cependant facile de former de grandes armées. On a vu Philippe de Valois & Jean son fils, au premier signal de guerre, assembler des corps de troupes de quatre-vingt ou cent mille hommes. Une nombreuse population suppléoit au défaut de prévoyance, & l'on ne peut que blâmer l'usage où l'on étoit alors d'attirer en France des troupes étrangères, tandis qu'on ne devoit pas manquer de soldats nationaux. Sans prétendre entrer dans la discussion des causes morales ou physiques qui ont diminué le nombre des habitans, on rapporte comme un simple fait, que le royaume étoit beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Au commencement du règne de Philippe de Valois, on comptoit deux millions cinq cents mille feux dans les seules terres dépendantes de la couronne, & sujettes à l'imposition de l'ayde. Les terres ne faisoient pas à beaucoup près le tiers de l'étendue que renferme aujourd'hui le royaume; on n'y comprenoit pas alors les

ANN. 1364.  
Population de la France.  
*Etat du subside imposé par feux en 1328, transcrit dans un MS du tems; ce MS. intitulé, Voyage d'Outremer, qui est à la biblloth. roy. sans N. extérieur; est coté au premier feuillet, 29. H. n. 22.*

ANN. 1364.

provinces possédées en France par les rois d'Angleterre & de Navarre, les grandes seigneuries de Guienne, telles que les comtés de Foix & d'Armagnac, Bayonne & ses dépendances, le Roussillon, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Flandre, le Haynaut, le Cambresis, l'Artois, la Bretagne, l'Alsace, la Lorraine, le Barrois, le Dauphiné, la Provence. On peut affirmer sans exagération, que la France renfermoit alors dans son sein huit millions de feux : ce qui forme, en comptant trois personnes par feu, un total de vingt-quatre millions d'habitans, sans compter les seigneuries ecclésiastiques & séculières, qui ne furent pas assujetties au dénombrement qu'on fit alors. Qu'on ajoute à ce calcul les célibataires, les serfs ; car malgré les affranchissemens des communes, il y avoit encore beaucoup de familles qui n'avoient pas acquis la liberté, & qui ne furent point comptées ; un clergé composé d'une multitude immense d'ecclésiastiques & de personnes religieuses des deux sexes ; les universités & le corps entier de la noblesse, tous exempts de subside, on sera effrayé du dépérissement

rissement sensible de l'espèce humaine depuis quatre siècles.

ANN. 1364.

La vertu est le principe de tout bon gouvernement.

La législation se perfectionnoit tous les jours. Les rois avoient paru attentifs à réformer, à prévenir même les abus par une multitude de sages ordonnances : cependant l'Etat n'étoit pas plus florissant que dans les siècles précédens. Que peuvent les meilleures loix sans les mœurs ? La vertu, dans quelque sens qu'on l'entende, est aussi nécessaire dans les monarchies que dans toute autre forme de gouvernement. Elle est essentielle dans les princes, dans leurs ministres : dans les interprètes des loix, dans ceux qui doivent les observer. Il est tant de moyens d'éluder les loix les plus claires & les plus précises, que leur observation dépend moins de leur force coactive que du concours volontaire de tous les ordres, & ce concours ne peut exister dès qu'un honneur factice tiendra lieu de vertu. Si l'amour de la patrie est banni, si tous les membres de la société uniquement occupés de leur intérêt particulier deviennent injustes, vicieux, foibles & méchans, vainement les loix les rappelleront au bien général : elles n'auront de vigueur

que contre ceux qui ne pourront s'y soustraire , & bientôt elles ne contraindront personne. Il n'y a point de ciment qui puisse prévenir la dissolution d'un corps politique dont toutes les parties sont divisées entre elles. Ces réflexions plus convenables sans doute à un traité de morale , n'auroient pas trouvé place dans cette histoire , si l'un de nos plus sublimes écrivains , dans un ouvrage où il développe en homme de génie les principes des loix & des gouvernemens , n'avoit avancé cet étrange paradoxe , *que la vertu n'est point le principe du gouvernement monarchique.* Gardons-nous de dispenser le genre humain de vertu. C'est sur la sagesse & l'intégrité des magistrats , c'est-à-dire , sur ceux de leur sujets qui devoient allier dans un degré plus éminent les vertus de l'ame aux lumières de l'esprit , que nos monarques se reposoient du soin de veiller au maintien des loix anciennes & des nouveaux réglemens. Il a déjà été parlé des cours souveraines , à la garde desquelles étoit confié le précieux dépôt de nos constitutions. Il ne reste plus qu'à se former une idée des juridictions inférieures.

La France étoit distribuée en baillies pour les provinces où l'on suivoit la coutume, & en sénéchaussées pour les pays de Droit écrit. Les sénéchaux & baillifs exerçoient leurs emplois par commission du prince, révocables à volonté. Les charges de prévôts & de vicomtes furent conférées par les rois, tantôt à titre de garde, tantôt à titre de ferme : dans ce dernier cas elles s'adjugeoient au plus offrant & dernier enchérisseur. Cette forme de bail des émolumens de la justice offroit un appât dangereux pour la cupidité des adjudicataires : il étoit bien triste de ne trouver souvent qu'un avare fermier à la place d'un magistrat équitable & désintéressé : *aussi les villes, dit Pasquier, affectionnoient les prévôts en garde comme ceux qui par leur prudence étoient appelés à cette charge sans bourse délier.*

Ces juges & officiers royaux avoient droit de réformer les abus commis dans les juridictions des seigneurs & des prélats, & de punir les officiers prévaricateurs. Comme la plupart des sénéchaux & baillifs exerçoient en même-temps la profession des armes, ils commettoient des lieutenans pour

ANN. 1364.

Juridictions  
des Baillifs &  
Sén.chaux.

Recueil des  
Ordonnances  
Pasquier. Du  
Titre.

ANN. 1364.

occuper leurs sièges lorsqu'ils étoient absens. Les revenus du domaine étoient reçus par les baillifs & par les sénéchaux, chacun dans leur département, & les sommes reçues étoient remises par eux aux receveurs généraux que le roi nommoit à cet effet; en sorte que le partage observé pour l'exercice de la justice dans le royaume, étoit le même que celui qu'on suivait pour l'ordre des finances. Ces officiers furent encore chargés de la répartition & de la levée des nouveaux subsides, jusqu'au temps où les généraux administrateurs & réformateurs sur le fait des aides & des finances, & les élus provinciaux choisis par les Etats, & confirmés par les rois, introduisirent un nouvel arrangement, & changèrent dans la suite l'ancienne division de la France en bailliages & sénéchaussées, à laquelle on substitua le partage du royaume en généralités & en élections. C'est à ces généraux des finances que l'on rapporte l'origine de nos cours des aides.

Monnoies.

*Recueil des  
Ordonnances  
Mémoires aux  
de la chamb.  
des comptes.*

Sous les règnes précédens, & surtout sous ceux de Philippe & de Jean, la valeur des monnoies avoit éprouvé des variations sans nombre. Les rois

séduits par la facilité de cette ressource , ne l'avoient employée que trop ANN. 1364.  
 fréquemment , promettant à chaque  
 mutation de n'y plus avoir recours ,  
 & ne se faisant aucun scrupule de vio-  
 ler cette promesse. Pour donner une  
 idée du gain prodigieux que ces chan-  
 gemens produisoient au roi , il suffira  
 de rapporter un seul exemple des abus  
 occasionnés par l'instabilité des mon-  
 noies. Le prix du marc d'or & d'ar-  
 gent étoit fixé par l'ordonnance du  
 prince. Supposez le marc d'argent à  
 huit livres cinq sous, un nouveau rè-  
 glement ordonnoit une refonte , &  
 que les vieilles especes fussent prises  
 aux hôtels des monnoies sur le pied de  
 sept livres le marc : cela formoit pour  
 le profit du prince un bénéfice de  
 vingt-cinq sous. On compte dans une  
 seule année onze fabrications succes-  
 sives de nouvelles especes : le prince  
 dut donc retirer par ce canal treize  
 livres quinze sous par marc de tout  
 l'argent monnoyé dans son royaume ,  
 c'est-à-dire presque le double de ce  
 qu'il devoit y en avoir réellement. On  
 cite ce seul inconvénient parmi un  
 grand nombre , tels que les augmen-  
 tations & diminutions subites de la

ANN. 1364.

valeur numéraire , l'infidélité dans l'alliage , dont le secret étoit recommandé aux maîtres & aux ouvriers des monnoies sous les peines les plus sévères , les malversations des officiers. Qu'arriva-t-il d'une vexation si intolérable ? La mauvaise foi détruisit le crédit public & particulier : elle fit languir , elle anéantit le commerce , elle fit des faux-monnoyeurs. Les étrangers imitèrent nos monnoies , & par ce moyen s'enrichirent de nos pertes. L'argent disparut , les sujets devinrent pauvres , & par une suite inévitable le souverain partagea leur misère , & devint même plus indigent que le peuple. Du défaut de circulation des especes devoit naître la difficulté d'acquitter les charges de l'Etat , & de soutenir l'éclat de la majesté souveraine , qui devient un fardeau immense , lorsque la misère des peuples les réduit à l'impossibilité d'y contribuer. On peut facilement juger que le roi en mourant avoit laissé à son successeur une infinité de désordres à réparer , & des obstacles qu'il étoit difficile de surmonter , sans une attention continuelle guidée par des vues supérieures.



Tandis que le nouveau monarque , accompagné des princes & des seigneurs de sa cour , alloit à Reims célébrer la cérémonie de son couronnement , ses troupes commandées par le brave du Guesclin , signaloient son avènement à la couronne par des succès qui sembloient déjà présager la grandeur & la félicité de son règne. Les François s'étoient emparés du château de Rouboise , environ dans le même temps qu'ils avoient pris Mantes & Meulan. Les habitans de Rouen que ces trois places situées sur la Seine incommodoient en interrompant leur commerce avec la ville de Paris , avoient contribué par leurs services à cette conquête. Cependant Jean de Grailly captal de Buch , étoit descendu en Normandie pour se mettre à la tête des Navarrois. Ce n'étoit pas au nombre de ses troupes que du Guesclin étoit redevable des avantages qu'il venoit de remporter. Il auroit eu besoin d'un puissant secours qu'on n'étoit pas en état de lui fournir. Le roi lui envoya le comte d'Auxerre, le vicomte de Beaumont , le sire de Beaujeu , avec quelques hommes d'armes , auxquels on joignit les troupes que le sire d'Al-

ANN. 1364.

Guerre en Normandie.

*Froissard.*

*Spicil. cont.*

*de Nang.*

*Vie MS. de*

*Bertrand du*

*Guesclin.*

*Chronicon*

*incerti auto-*

*ris.*

*Chron. MS.*

*Bibli. royal.*

9656. & n.

9653.

bret & quelques autres seigneurs Gascons avoient amenées depuis peu au service du roi. Ces forces réunies à celles que conduisoit du Guesclin formoient un petit corps d'onze à douze cents hommes d'armes, avec lesquels il ne craignit pas d'aller à la rencontre des ennemis. Le captal de son côté le cherchoit, loin de l'éviter : il s'avança près de Cocherel situé sur la gauche de la rivière d'Eure, & choisit son poste sur une éminence où il rangea ses troupes en bataille. Les François arrivèrent dans le même temps du côté de l'Iton, petite rivière qui va se perdre dans l'Eure près du Pont-de-l'Arche. Lorsqu'ils furent en présence des ennemis, ils délibérèrent entre eux sur le choix du commandant qui se chargeroit d'ordonner la bataille & de les mener au combat. Du Guesclin avoit la confiance des troupes ; mais la naissance & le rang du comte d'Auxerre engagèrent les principaux capitaines à lui offrir l'autorité de général : il s'en défendit modestement, & le suffrage unanime déféra la conduite de l'action à l'intrepide Breton.

Du Guesclin ne démentit pas la

haute opinion qu'on avoit conçue de son courage & de son expérience. Il étendit le front de sa petite armée de manière que les ennemis la jugèrent d'un tiers plus nombreuse qu'elle ne l'étoit réellement. Le captal trompé résolut d'attendre un renfort de quatre cens lances que lui amenoit Louis de Navarre, frère de Charles-le-Mauvais, & de ne pas abandonner le poste avantageux qu'il occupoit. Les François exposés à l'ardeur du soleil, manquoient de provisions, tandis que les Navarrois défendus contre la chaleur par un bois à l'ombre duquel ils étoient rangés, sembloient encore insulter à nos troupes, en étalant à leurs yeux les vivres & le vin qu'ils avoient en abondance (a). On envoya, selon l'usage, un héraut - d'armes aux Navarrois pour leur proposer la bataille dans la plaine; mais il revint sans

ANN. 1364.

Bataille de Cacherel.

Ibid.

(a) Du Guesclin dit au héraut qui vint lui offrir de la part du général du vin & des provisions de bouche : *Gentil héraut, vous sçavez très-bien prêcher, aussi pour votre discours je vous donne un courfier de cent florins, mais dites au captal que je veux combattre, & que s'il ne vient pas à moi, je marcherai à lui : avant la fin du jour je mangerai un quartier du captal.* Il entendoit par ce propos qu'il auroit le quart de la valeur des biens du captal pour sa rançon, espérant le faire prisonnier. *Vie MS. de du Guesclin.*

B v.

réponse. Du Guesclin qui vouloit à quelque prix que ce fût attirer les ennemis au combat, s'avisa d'un stratagème; il feignit de décamper. On sonne la retraite, les valets & les bagages repassent la rivière, les troupes se mettent en marche & reprennent le chemin du pont. Les ennemis voyant ce mouvement, se croient assurés de la victoire: en vain le capital, l'un des meilleurs capitaines de son temps, veut les retenir en leur disant, *qu'il n'avoit jamais ouï dire que du Guesclin eût jamais daigné décamper, & que c'étoit une ruse.* On ne l'écoute pas: lui-même entraîné par le torrent est obligé de suivre ses gens. A peine sont-ils descendus & commencent-ils à s'étendre dans la plaine, que les François font volte-face: il n'est plus temps de regagner la montagne, les deux armées se joignent. Du Guesclin courant de rang en rang, inspire à tous le courage qui l'anime: *Pour Dieu, amis, disoit-il, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France; que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par vous (a).*

(a) C'est probablement sur ce discours de du Guesclin que quelques écrivains ont cru que la bataille

La victoire est disputée avec une bravoure égale : l'avantage se détermine enfin en faveur des François par la prise du général ennemi , qui dans cette furieuse mêlée se conduisit avec autant de sagesse que de valeur. Il auroit prévenu la disgrâce de son parti , si son avis eût prévalu ; mais le défaut de subordination empêchoit alors les chefs de disposer toujours des mouvemens de leurs troupes. Dans le plus fort de l'action trente chevaliers Gascons exécutèrent un projet qu'ils avoient formé avant le commencement du combat. Etroitement serrés les uns contre les autres , ils pénétrèrent dans un bataillon où le capital combattoit en personne : ils s'attachèrent uniquement à lui , & l'ayant joint ils l'enlevèrent malgré les efforts qu'on fit pour le délivrer. Cette bataille plus célèbre par l'habileté des chefs & par la valeur que par le nombre des combattans , se donna le jeudi 19 mai , trois jours avant le sacre du nouveau roi. Christine de Pisan a marqué que le dessein du capital étoit d'aller s'op-

ANN. 1364.

de Cochetel se donna le jour du couronnement du roi , au lieu qu'il est constant qu'elle le précéda , de trois jours. *Chamb. des sompt. mém. D.*

ANN. 1364

poser au couronnement de Charles V, dessein chimérique & dénué de toute vraisemblance. Du Guesclin qui jugeoit de l'évènement en guerrier expérimenté, dit au commencement du combat, *qu'il espéroit donner le capital au roi pour étrenne de sa noble royauté.* Il tint parole, & cette victoire importante à plusieurs égards, le fut surtout en ce qu'elle ranima la confiance des François, découragés depuis longtemps par les défaites qui avoient flétri les deux règnes précédens.

*Chron. MS.  
bibl. du Roi.  
n. 96; 6.*

*Mém. de  
littérature.*

La nouvelle de cette victoire fut apportée à Reims par Enguerrand d'Audan, qui étoit parti de cette ville sur le bruit qu'il y auroit un combat en Normandie. Il se rendit à toute bride au camp des François, combattit sous la bannière de du Guesclin, & quoique blessé reprit après la bataille la route de Reims, où il vint annoncer au roi la défaite de ses ennemis & la prise du capital.

*Le Roi & la  
reine couron-  
nés à Reims.  
Ibid.*

Charles & Jeanne de Bourbon son épouse reçurent à Reims l'onction royale (a), & furent couronnés avec les

(a) Lorsque les rois étoient mariés à leur avènement au trône, les reines recevoient en même-temps qu'eux la couronne & l'onction royale à Reims. On ne se

cérémonies ordinaires. Les évêques de Beauvais, de Laon, de Langres & de Noyon pairs ecclésiastiques, les ducs d'Anjou & de Bourgogne assistèrent à cette solennité. Marguerite de Flandre comtesse d'Artois fit en cette qualité les fonctions de pair, soutenant de ses mains la couronne sur la tête du nouveau roi. Le roi de Chypre, les ducs de Luxembourg, de Brabant, de Lorraine & de Bar, les princes & les seigneurs François contribuèrent par leur présence à la pompe de cette auguste fête. Cinq jours après, le roi & la reine accompagnés

ANN. 1364.

servoit pas pour elles de la sainte Ampoule, mais d'un crème différent. Anciennement les reines étoient ointes au front, sur les épaules & à la poitrine : pour cet effet elles portoient à leur sacre une tunique & une chemise fendues des deux côtés. Les princesses qui n'épousoient les rois qu'après leur couronnement n'étoient pas couronnées à Reims, mais dans d'autres églises, telles qu'Orléans, Sens, Paris, Saint-Denis, la sainte Chapelle, &c. Les ornemens royaux destinés à cette cérémonie, la couronne, le sceptre, la main de justice, l'épée, les éperons, les sandales, la camisole, la tunique, la dalmatique & le manteau de satin bleu azuré, étoient conservés dans l'abbaye de Saint Denis. Philippe Auguste les avoit fait renouveler : on les gardoit ordinairement au trésor du palais, jusqu'à S. Louis qui en confia la garde aux religieux de S. Denis. Matthieu, qui pour lors étoit abbé, en donna sa reconnoissance. On se servit de ces anciens ornemens jusqu'au règne de Henri II, qui fit faire de nouveaux habits & réparer les couronnes. *Du Tillet, couronnement des rois, p. 264.*

**ANN. 1364.** d'une cour brillante, firent leur entrée dans la capitale. La reine & les princesses étoient montées sur des chevaux superbement harnachés. Philippe duc de Bourgogne, qui portoit encore le titre de duc de Touraine, marchoit à pied à côté de la reine, tenant le frein du *palefroi* de cette princesse. Le comte d'Eu conduisoit la duchesse d'Orléans de la même manière : la duchesse d'Anjou étoit escortée par le comte d'Etampes : Madame Marie, fille du roi, conduite par les seigneurs de Beaujeu & de Châlons, fermoit la marche. On fit le jour même de superbes joûtes dans la cour du palais, où le roi de Chypre fit admirer son adresse.

A son avènement à la couronne le roi confirma la donation faite à Philippe, le plus jeune de ses frères, du duché de Bourgogne. Ce prince lui en fit hommage le jour même, en lui remettant le duché de Touraine dont il avoit reçu l'investiture trois années auparavant.

Confirma-  
tion des offi-  
ciers de judi-  
cature & au-  
tres.

L'autorité des cours souveraines finissoit au même instant que le roi cessoit de vivre : les magistrats ne pouvoient reprendre leurs fonctions



que de l'agrément du successeur. Aussitôt que Charles fut informé de la mort de son père, il confirma tous les officiers de judicature dans l'exercice de leurs charges (a). Le parlement étoit alors composé de deux présidens chevaliers & de deux présidens maîtres, de quinze conseillers clercs, de quatre conseillers chevaliers & de neuf conseillers maîtres pour la grande chambre. On appelloit maîtres ceux qui n'étant pas nobles, ne pouvoient être admis à l'état de chevaliers. On peut observer

ANN. 1364.

*Registres du parlement.*

*Mém. de la chambre des comptes.*

*Recueil des Ordonnances*

(a) Ces lettres de confirmation étant très-courtes, on se flatte que les lecteurs ne seront pas fâchés de les trouver ici : » Charles, &c. à nos amés & fœux les » présidens & autres gens de notre parlement, en- » quêtes & requêtes, gens de nos comptes, &c. nous » vous mandons & à chacun de vous, que vos offices » & chacun d'iceux vous exerciés & en iceux vaquiés, » tour ainsi & en la forme & manière que vous faisiés » avant que nous vinssiés au gouvernement de » notre royaume, jusqu'à tant que par nous en notre » grand conseil en soit plus à plein ordonné ». Ces lettres sont datées du 17 avril 1364, dix jours après la mort du roi. *Reg. A. du parlement, fol. 55, v<sup>o</sup>. chambre des comptes. Memorial D. fol. 60, v<sup>o</sup>. Recueil des ordonnances, T. 4, p. 413.*

Le roi, outre ces lettres générales, en adressa de particulieres à toutes les cours souveraines : celles qui furent expédiées pour confirmer les membres du parlement dans leurs états, forment le plus ancien monument en ce genre. L'original de ces lettres fut trouvé deux siècles après, & la cour en ordonna le dépôt au registre des anciennes ordonnances. *Vid. Reg. du parlement coté A, fol. 2. Recueil des ordonnances, T. IV. fol. 418.*

ANN. 1364.

que la dignité & non la noblesse régloit les rangs au parlement, puisque les conseillers chevaliers étoient subordonnés à des présidens qui n'étoient que maîtres. L'élévation dépendoit entièrement du mérite, des suffrages du corps, & du choix du prince. Deux présidens maîtres, vingt-deux conseillers clercs, un conseiller chevalier, & dix conseillers maîtres, formoient la chambre des enquêtes. Un président, deux clercs, un chevalier & deux maîtres tenoient les requêtes du palais. Dans la même année, le roi qui donnoit son attention à toutes les parties du gouvernement & principalement au maintien de la justice, rendit une nouvelle ordonnance pour les requêtes du palais. Ce règlement, entre autres articles, enjoit expressément aux avocats & procureurs d'assister les pauvres de leurs conseils, & de plaider pour eux sans exiger aucuns salaires ou honoraires, & aux gens des requêtes d'expédier gratuitement & diligemment les causes de ceux qui par leur indigence se trouveroient hors d'état d'acquitter les frais des procédures. C'est par de semblables constitutions que Charles annon-

çoit à ses fujets la douceur & la sagesse de son règne.

ANN. 1364

Le roi peu de jours après son entrée à Paris, alla en Normandie : il vouloit par sa présence fortifier les dispositions favorables de la noblesse de cette province. On lui présenta les prisonniers faits au combat de Cocherel. Roland Bodin simple écuyer avoit en son pouvoir le captal qu'il remit au roi. Ce seigneur fut envoyé d'abord au marché de Meaux, pour y demeurer prisonnier sur sa parole d'honneur : les autres prisonniers furent traités à peu près avec les mêmes égards, à la réserve de ceux qui étant nés fujets du roi de France, avoient embrassé le parti du Navarrois. Ces derniers furent gardés plus étroitement : plusieurs même d'entre-eux furent punis de mort. Pierre de Saquainville, l'un des principaux conseillers du roi de Navarre, ayant eu le malheur d'être du nombre des prisonniers, fut décapité à Rouen. Le continuateur de Nangis écrit que dans le même temps un chanoine de la cathédrale d'Amiens nommé Kieret, fauteur du Navarrois, fut exécuté. La justice ecclésiastique le récla-

Voyage du roi en Normandie.

Chron. MS.

ANN. 1364.

ma, mais foiblement, attendu qu'il portoit les armes, & qu'il avoit commis plusieurs mauvaises actions qui le rendoient indigne de jouir des privilèges de la cléricature.

Don fait  
à Bertrand  
du Guesclin,  
du comté de  
Longueville.

Mém. de la  
chambre des  
comptes.

L'important service que du Guesclin venoit de rendre à l'Etat, méritoit une récompense, qui en l'attachant par les liens de la reconnoissance l'encourageât à faire de nouveaux efforts pour se rendre digne de la faveur de son souverain. Le roi étant à S. Denis, lui donna le comté de Longueville, pour le tenir lui & ses successeurs, à la charge d'entretenir quarante hommes d'armes au service du roi pendant la guerre. Le nouveau comte fit le même jour hommage lige de la seigneurie dont le monarque lui donnoit l'investiture, & partit peu de temps après pour en aller prendre possession par la force des armes : car les Navarrois étoient encore maîtres du château de Longueville, d'où il ne tarda pas à les chasser. On lit dans quelques chroniques, que le roi donna ce comté à Bertrand du Guesclin pour le récompenser de la rançon du captal qu'il lui avoit remis ; mais le contraire est prouvé par un acte de

Jean de Grailly même, qui reconnoît  
avoir été fait prisonnier par Rolland ANN. 1304.  
Bodin.

Bertrand du Guesclin, en allant prendre possession du comté de Longueville, assura le roi qu'il partoît dans la résolution de combattre les ennemis de l'Etat, & qu'il espéroit délivrer incessamment la France des troupes de brigands qui l'infestoient : mais le mal étoit trop universel pour être facilement réprimé. Les gens de guerre des différens partis étoient presque également à charge aux peuples. Les Bretons que commandoit du Guesclin commirent une infinité de désordres en s'éloignant de Rouen, ravissant tout ce qu'ils rencontroient, & pillant indistinctement amis & ennemis. Comme la peinture des mœurs est un des principaux objets qu'on a en vue en écrivant cette histoire, ce trait de la conduite de du Guesclin & de ses gens sert à faire connoître le caractère des guerriers de ce siècle. A quels excès ne devoient-ils pas se livrer, si du Guesclin, regardé de son temps comme un chevalier irréprochable n'étoit pas exempt de cet esprit de rapine, malgré la générosité dont il se piquoit.

ANN. 1364.

Le roi justifie  
sa conduite à  
l'égard du roi  
de Navarre.

*Mém. de  
littérature.*

Dans le même temps que le roi commençoit à faire pressentir au roi de Navarre ce qu'il devoit attendre d'une guerre qu'il avoit excitée le premier, il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à rendre évidente la justice de ses démarches. Le feu roi avoit remis à l'arbitrage de sa Sainteté le jugement des prétentions du Navarrois sur la succession de Bourgogne. Charles donna ses instructions au duc d'Anjou & aux ambassadeurs députés à la cour d'Avignon. Ses instructions furent accompagnées d'une soumission de la part du duc de Bourgogne, de s'en rapporter à ce qui seroit décidé sur ce point. Non content de ces précautions, le roi chargea ses envoyés à Londres de faire part au roi d'Angleterre des sujets légitimes qu'il avoit de soutenir par la force des armes la querelle injuste que lui suscitoit le roi de Navarre. Ces envoyés avoient ordre de presser le monarque Anglois, conformément au traité de Bretigny, de seconder les efforts du roi dans cette occasion, de défendre au prince de Galles de favoriser directement, ni indirectement, Charles le Mauvais & ses alliés, & de lui ordonner au

contraire de secourir le roi de France de tout son pouvoir, ainsi qu'il y étoit ANN. 1364. obligé.

Charles n'espéroit recueillir d'autre fruit de cette démarche auprès du roi d'Angleterre, que l'avantage de mettre dans leur tort ses adversaires déclarés & ses ennemis secrets. En justifiant sa conduite, il acquéroit cette supériorité que donnent la raison & la justice : cette supériorité forme l'appui le plus solide que la saine politique puisse se procurer, sur-tout quand la prudence & l'activité concourent à l'affermir. Philippe, nouveau duc de Bourgogne, fut chargé par le roi son frère du soin de soutenir une guerre dont son apanage étoit le prétexte. Il entra en Normandie, accompagné de du Guesclin, de Boucicault, du comte d'Auxerre, de Louis de Châlons & de Jean Bureau de la Riviere, favori du roi, administrateur des finances : emploi qui dans ce temps n'étoit pas incompatible avec celui d'homme de guerre. Cinq mille hommes d'armes composoient l'armée du duc : il les divisa en trois corps, dont il se réserva le plus considérable, & confia les deux autres

*Guerre en Normandie.*

*Chron. MS.*

*Froissard.*

*Chron. MS.*

*Mém. de lit.*

à la conduite de du Guesclin & du  
 ANN. 1364. seigneur de la Riviere.

Tandis que le duc de Bourgogne s'emparoit de Macheranville, de Camerolles & de plusieurs autres places occupées par les Anglois & les Navarrois, la Riviere soumettoit les forteresses du comté d'Evreux, & du Guesclin faisoit trembler le Cotentin par la seule terreur de son nom (a). Les villes se rendoient presque sans défense. Le château de Valognes fut la seule place qui opposa quelque résistance. Cette forteresse étoit construite dès le temps de Clovis; ce qui prouve que l'art des fortifications avoit peu changé depuis la première race. Du Guesclin fit lancer par ses machines des pierres d'une grosseur énorme, sans pouvoir entamer le mur de la citadelle. Irrité par la difficulté, il livra plusieurs assauts avec tant de vigueur, que les assiégés intimidés, consentirent de se rendre à composition. Ils sortirent, emportant avec eux leurs

(a) Lorsque du Guesclin approchoit, tout fuyoit devant lui. Ceux qui se retiroient dans les villes, crioient qu'on fermât les portes, que le diable venoit.  
 Vie MS. de du Guesclin.



effets. Les François, en les voyant passer, les insultèrent avec des huées, ANN. 1364.  
& les accablèrent des reproches les plus outrageans. Huit chevaliers Anglois, indignés d'un pareil traitement, rentrèrent dans la tour, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Du Guesclin eut beau les sommer d'exécuter la capitulation, ils furent inébranlables : il fallut les forcer. Ils combattirent comme des lions ; vaincus & pris, on leur trancha la tête. Leur valeur méritoit une conduite plus généreuse de la part des vainqueurs.

Les conquêtes étoient si rapides, qu'il y avoit peu d'apparence que le roi de Navarre pût soutenir une guerre si défavantageuse, sans perdre en peu de temps toutes les possessions en Normandie, lorsque deux évènements obligèrent les généraux de retirer leurs troupes de cette province. Le comte de Montbelliard, sollicité par le Navarrois, venoit d'entrer en Bourgogne, où le roi manda au duc son frère de se rendre incessamment, pour s'opposer à cette irruption subite. Le duc partit aussi tôt, & n'eut pas de peine à re-

Guerre en Bretagne.

*Chron. MS.*

*Fruiffart.*

*D'Argentré*

*h. st. de Bret.*

*Spil. cont. de Nang.*

ANN. 1364.

pousser un si foible ennemi : ainsi cette diversion momentanée n'eût fait que différer de quelques mois la ruine entière de Charles le Mauvais, si du Guesclin n'avoit été pareillement obligé de quitter prise, pour voler au secours de ses anciens maîtres. Il reçut un ordre du roi d'aller en Bretagne. La guerre allumée depuis si long-temps dans cette province, se poursuivoit avec plus de fureur que jamais, & paroïssoit ne pouvoir plus se terminer que par la ruine entière de l'un des deux partis.

Les troupes Angloises, qui combattoient en Normandie pour le roi de Navarre, furent envoyées par Edouard au comte de Montfort, dans le même temps que Charles de Blois invitoit du Guesclin à venir le joindre. Depuis le siège de Rennes, rapporté sous le règne précédent, quelques trêves interrompues par de petits exploits, tels que la prise de Carhaix & de la Roche-aux-ânes, par Charles de Blois & ses partisans, avoient traîné en longueur la décision de cette sanglante querelle.

*Ibid.*

Charles-de-Blois alloit former le  
siège

siège de Béchere], lorsque Montfort                       
 ayant rassemblé ses troupes, vint se ANN. 1364.  
 présenter au-devant de son rival. Les  
 armées se rencontrèrent dans les Lan-  
 des de Beaumanoir, entre Béchere] &  
 le bourg d'Euran, où les deux partis  
 étoient convenus de se trouver, pour  
 remettre au fort des armes la justice de  
 leurs prétentions. Les troupes étoient  
 rangées en bataille : on n'attendoit  
 plus que le signal, lorsque les prélats  
 & les Seigneurs représentèrent si vi-  
 vement à Charles de Blois l'incerti-  
 tude d'un combat, dans lequel on  
 alloit prodiguer le plus pur sang de la  
 Bretagne, qu'ils le forcèrent de con-  
 sentir qu'on envoyât au comte de  
 Montfort des seigneurs, chargés de  
 renouveler l'ancien projet d'accom-  
 modement proposé à Calais, qui au-  
 roit mis fin à tous les démêlés, en di-  
 visant également le duché de Bretagne  
 entre les deux contendans. Montfort  
 rejeta d'abord la proposition : enfin,  
 pressé par les seigneurs de son armée,  
 le traité fut conclu & signé par les  
 deux princes, ainsi que par les sei-  
 gneurs de leurs partis.

Jean de Montfort & Charles de Blois  
 convinrent par cet accord de conserver

ANN. 1364.

respectivement le titre de duc avec les mêmes prérogatives. Rennes & Nantes devoient être les capitales des deux duchés formés par cette division. Les ôtages furent donnés de part & d'autre : la paix fut publiée , & cette heureuse nouvelle répandit la joie dans la province , déchirée depuis si longtemps par les horreurs d'une guerre également ruineuse pour les partisans des deux chefs.

Ibid.

Charles de Blois dépêcha un exprès pour présenter à la princesse son épouse les articles de la paix qu'il venoit de conclure. Cette dame altière ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour retenir les mouvemens de son indignation , à la lecture du traité des Landes. Dans sa colère elle s'écria , *que son mari faisoit trop bon marché de ce qui n'étoit pas à lui , & qu'il n'y alloit rien du sien.* La comtesse de Penthievre , suivant toujours les transports de sa passion , écrivit à son mari , *qu'elle l'avoit prié de défendre son héritage comme il devoit , parce qu'il en valoit la peine , & que tant de gens de bien étoient morts à soutenir son droit , & qu'il y avoit eu tant de sang répandu , qu'il ne devoit pas remettre son patrimoine en arbitrage ,*

*ayant les armes au poing. Vous ferez tout ce qu'il vous plaira, ajoutoit-elle, en finissant sa lettre, je ne suis qu'une femme & ne puis mieux; mais plutôt j'y perdrois la vie, ou deux, si je les avois, que d'avoir consenti à chose si reprochable à la honte des miens.* En faisant cette réponse, la comtesse répandoit des larmes. Ces témoignages de douleur, ou plutôt de fierté, ne furent rapportés que trop fidèlement à Charles de Blois. La résolution de la comtesse le consterna : il se voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de se déshonorer par une violation de parole, ou de porter la douleur dans l'ame d'une épouse qu'il idolâtroit. L'honneur & la raison lui traçoient la route qu'il devoit suivre; mais l'amour l'entraîna. Il faudroit peut être se croire une ame supérieure à toutes les affections humaines, pour oser le condamner.

Avant que les deux armées se séparassent, on s'étoit promis de s'envoyer réciproquement la ratification du traité qu'on venoit de conclure. Le lieu où cette affaire devoit se consommer, avoit été indiqué entre Ploermel & Josselin, près de ce chêne célèbre par le combat des trente. Les députés de

*Itid.*

ANN. 1364.

Charles de Blois y portèrent sa rétractation , & la guerre recommença. Montfort protesta contre ce manque de foi , & déclara publiquement qu'il déchargeoit sa conscience de tous les malheurs qui alloient suivre une infraction si manifeste d'une paix solennellement jurée. Il remit cependant les ôtages en liberté, ne retenant que du Guesclin, qui étoit de ce nombre. Le chevalier Breton trouva moyen de s'évader, & de venir en France. Ce fut alors qu'il fit en Normandie, sur les terres du roi de Navarre, les conquêtes dont on vient de parler.

*Ibid.*

On tenta de nouveau de terminer le différent de la Bretagne par la médiation du prince de Galles. Jean & Charles se rendirent à Bordeaux, mais ce dernier ne pouvoit rien décider sans l'aveu de sa femme, qui ne vouloit rien relâcher de ses prétentions. Ainsi cette entrevue, après bien des contestations infructueuses, n'aboutit qu'à des défis de bataille donnés & acceptés réciproquement. Néanmoins un reste d'espérance de parvenir à un accord, fit ménager une trêve jusqu'à la fin de l'année. Aussi-tôt qu'elle fut expirée, le comte de Montfort & l'époux de la

comtesse de Penthièvre, entrèrent en campagne. Après la prise de quelques châteaux, Jean vint investir Auray. Charles de Blois, averti du danger de la place, rassembla ses troupes, dans l'intention de forcer son ennemi à lever le siège. Sur ces entrefaites, du Guesclin vint le joindre avec ses troupes. Indépendamment de ce nouveau renfort, le vicomte de Rohan, les sires de Léon, de Rieux, de Rochefort, de Dinan, d'Amiens, de Raix, de Mallestroit, de Quentin, de Loheac, de Kergollay, de Pont, de Beaumanoir, le comte d'Auxerre, Louis de Châlons son frère, appelé le chevalier verd (a), le comte de Joigny, les seigneurs de Beaujeu, de Béthune, de Raineval, de Freauville, de Prie, de Villaines, de Pierrefort, de Poitiers & de Fouquigny, une foule de seigneurs François & Bretons composoient la florissante armée de Charles de Blois. Tout paroissoit l'assurer de la victoire. En montant à cheval pour aller joindre ses troupes, la comtesse son épouse lui dit : *Je vous prie de m'accorder une requête ; c'est de n'accorder,*

(a) Il portoit apparemment ce nom à cause de la couleur de ses armes.

ANN. 1364.

*ni pacifier en sorte que ce soit, sinon que le corps du duché vous en demeure : car il est justement mon patrimoine.* Charles baisa la Dame, lui promit d'employer sa vie à soutenir sa querelle, & partit. Il ne fut que trop exact à remplir cette promesse.

*Ibid.*

Tandis que Charles de Blois, plein de confiance, se préparoit à faire valoir les droits d'une épouse ambitieuse, le comte de Montfort prenoit des mesures, dont la sagesse sembloit lui promettre la ruine de son rival. De l'avis des seigneurs de son parti, un hérault fut envoyé à Charles. Ce hérault avoit ordre de lui représenter le traité des Landes, de lui en demander l'exécution, & de lui protester qu'à son refus le comte se croyoit justifié devant Dieu & devant les hommes des maux qui en résulteroient, rejetant entièrement le crime sur la conscience de Charles, désormais seul responsable de la misère des peuples, & de tout le sang de la noblesse de la province, que son obstination alloit faire répandre. Cette démarche du comte de Montfort inspira un nouveau courage à ses troupes. De quels efforts n'est pas capable une armée, lorsqu'elle est as-



furée de marcher au combat pour soutenir une cause juste? Charles de Blois, ANN. 1364. soit fierté, soit conviction intérieure, dédaigna de semblables précautions. Il vint alseoir son camp à la vue de celui de Montfort.

Une prairie coupée par un ruisseau, séparoit les deux armées. Le seigneur de Baumanoir fit une dernière tentative, pour ménager un accommodement : obligé de se retirer sans rien conclure, on ne s'occupa plus que des préparatifs du combat. Du Guesclin rangea les troupes de Charles de Blois en trois *batailles*, ainsi qu'on s'exprimoit alors : un corps de réserve formoit l'arrière garde. Il se chargea de la conduite du premier corps ; les comtes d'Auxerre & de Joigny commandèrent le second : Charles de Blois se réserva le troisième : les seigneurs de Rieux, de Raix, de Tournemine & de Pont conduisirent l'arrière-garde. Jean Chandos, qui étoit estimé le plus grand capitaine de son temps, fut chargé par le comte de Montfort du soin de régler l'ordre de bataille. Ce seigneur avoit été envoyé par Edouard au comte, ainsi que du Guesclin à Charles de Blois. En considérant l'ar-

ANN. 1364.

rangement observé par Bertrand, l'Anglois lui rendit hautement justice : incapable d'une basse jalousie, il fit en grand homme l'éloge du général qu'il avoit à combattre. Il disposa ses troupes dans le même ordre. Les trois corps de bataille étoient sous le commandement du comte de Montfort, de Robert Knolles, & de Matthieu de Gournay ; & ces trois corps étoient disposés de manière, que celui de Montfort avoit en tête Charles de Blois. Hue de Caurelée fut destiné à conduire le corps de réserve : ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on put le déterminer à prendre ce poste, qu'il regardoit comme le moins honorable, tant l'art militaire étoit encore dans son enfance. Il fallut que Chandos employât les prières & même les larmes pour lui persuader que loin que son honneur fût blessé, en commandant le corps de réserve, cet emploi au contraire étoit d'une telle conséquence, qu'il étoit nécessaire qu'à son refus il s'en chargeât lui-même. Caurelée, à moitié convaincu, obéit, & l'évènement l'obligea de reconnoître que c'est au général seul à juger de l'importance d'un poste. Chandos ne

choisit le commandement d'aucun des corps de bataille, afin d'être plus libre de veiller à tous les mouvemens. C'est pour la première fois qu'on voit dans cette guerre des combinaisons réfléchies & une manœuvre raisonnée.

ANN. I, 64.

Les deux armées étoient en présence, prêtes d'en venir aux mains. Le comte de Montfort fit encore lire à haute voix le traité des Landes, priant tous les seigneurs de son parti de prononcer avec franchise sur l'équité de ses prétentions, s'en remettant absolument à leur décision, & offrant de renoncer à tout, s'ils le condamnoient. Il fut interrompu par une acclamation universelle : l'armée entière l'assura qu'elle combattoit jusqu'à la mort pour le soutien de sa querelle. Après avoir remercié les siens de leur affection, il adressa ses vœux au Seigneur, en se prosternant à terre. On voulut encore tenter un accommodement; mais Chandos, soit par impatience, soit qu'il eût des ordres secrets d'Edoaurd pour s'y opposer (a),

(a) Le soir qui précéda le combat, plusieurs chevaliers Anglois vinrent trouver Chandos pour le prier de rejeter toutes propositions d'accommodement,

ANN. 1364.

abrégea brusquement les pour-parlers. Beaumanoir toujours médiateur, quoiqu'attaché au parti de Charles de Blois, venoit de se retirer; & l'on alloit commencer l'action, lorsque l'arrivée d'un courier suspendit encore le combat. C'étoit le roi de France qui mandoit au comte de Montfort de lever le siège de devant Auray, & de se rendre à Paris, avec assurance qu'il trouveroit en lui *justice & contentement*. Montfort plein de respect pour le monarque de la part duquel il recevoit ce message, offrit de se retirer, pourvu que la place fût mise en sequestre au pouvoir d'Olivier de Clisson, Seigneur de son parti, & du sire de Beaumanoir, du parti opposé. Charles de Blois ne répondit à ces propositions que par un refus. Impatient de combattre, les retardemens lui sembloient ne servir qu'à différer son triomphe. C'est ainsi que ce Prince, digne par ses vertus d'une meilleure fortune, couroit de lui-même au devant de sa perte.

Bataille  
d'Auray.  
*Ibid.*

Ce fut le vingt-deux de Septembre

en lui représentant qu'ils avoient dépensé tout ce qu'ils avoient, & qu'ils étoient si pauvres, qu'ils vouloient par bataille, ou tout perdre, ou aucune chose reconquer. Froissard, T. 1. fol. 131 v<sup>o</sup>.

que le sort de la Bretagne fut décidé 

---

 par une des plus sanglantes actions ANN. 1364. qu'on eût vues depuis long-temps. Jamais on ne combattit avec plus de fureur ; & ce qu'il y a de singulier , jamais peut-être on ne désira moins de combattre. Les seigneurs Bretons des deux côtés étoient également fatigués d'une guerre aussi funeste au peuple qu'à la noblesse. Montfort offroit de céder pour le bien de la paix , la moitié de ses prétentions : Charles de Blois lui-même auroit volontiers accepté le parti ; mais un motif trop puissant le retenoit , les reproches , les pleurs de la comtesse son épouse , lui dictoient des loix qu'il n'eut pas la force de méconnoître.

On épargne aux lecteurs le récit des présages (a) qui parurent annoncer le malheur de Charles de Blois. Lorsque les forces sont égales des deux

(a) On remarqua qu'un Levrier que Charles de Blois aimoit beaucoup, & qui ne le quitoit jamais, se sépara de lui au moment qu'on alloit combattre, traversa l'espace qui se trouvoit entre les deux armées, & choisissant Jean de Montfort au milieu des seigneurs qui l'environnoient, lui fit les mêmes caresses qu'il étoit dans l'usage d'adresser à son maître. L'historien de Bretagne rapporte ce trait sur le témoignage d'une chronique du temps. Le fait lui auroit paru moins extraordinaire, s'il avoit fait attention à l'exacte res-

ANN. 1364.

côtés, ce n'est point par de vains prodiges, mais par la conduite des hommes, qu'il faut augurer du succès. Charles, prince religieux, s'étoit préparé au combat par des actes de piété : il eût fallu sans doute que de pareils actes eussent été accompagnés d'une justice évidente, pour intéresser le ciel en faveur de celui qui les pratiquoit.

Les deux armées en silence attendoient qu'on donnât le signal du combat. Chandos empêcha les troupes de son parti d'avancer les premières : Montfort, malgré l'impétuosité qui lui étoit naturelle, suivit les conseils du général Anglois. Du Guesclin ne put obtenir le même empire sur Charles de Blois : ce prince, emporté par son courage, est sourd aux plus sages avis : il se met en marche & passe le ruisseau avec le corps qu'il conduisoit ; les autres sont obligés de le suivre. Le comte de Montfort voyant ce mouve-

semblance qui devoit se trouver entre Charles de Blois & Jean de Montfort, revêtus des mêmes ornemens. Le chien égaré dans le premier tumulte des préparatifs d'un combat, aura cherché son maître, & ne l'aura pu reconnoître qu'aux signes extérieurs dont la conformité l'aura trompé. Si l'on examinoit la plupart des signes prodigieux que les historiens rapportent, on en démêleroit aisément le principe, & la surprise cesseroit.

ment, s'avance avec moins de précipitation, & se présente en bon ordre. ANN. 1364.  
 Comme les troupes extrêmement serrées, & couvertes de leurs pavois, rendoient les traits inutiles, les archers, après avoir fait leur première décharge, se retirèrent, & rentrèrent dans les rangs des hommes d'armes. On s'approche, on se joint; & dans le moment les deux corps de bataille commandés par Montfort & Charles de Blois, sont aux prises. L'honneur animoit également les deux partis. Cette fatale journée alloit fixer irrévocablement la fortune des deux princes : le vaincu devoit perdre la vie; telle étoit la résolution prise de part & d'autre par les seigneurs Bretons. Ce fut probablement le motif qui porta Jean de Montfort à faire couvrir un de ses gentilshommes d'armes exactement semblables aux siennes, afin de diminuer le danger en le partageant, & non pour éluder l'effet d'une prétendue prophétie de Merlin, qui assuroit *qu'en une certaine bataille, celui qui porteroit des hermines, (armes de Bretagne) seroit défait.* Le malheureux gentilhomme paya cher l'honneur de porter les armes de son maître. Charles de Blois, trompé par

ANN. 1364.

cette apparence, fondit sur lui avec impétuosité, & le tua de sa main : aulli-tôt il s'écria que son ennemi étoit mort; mais le comte de Montfort vint bien-tôt lui ravir cette fausse joie. L'attaque avoit été si brusque & si vive de la part de Charles de Blois, que la présence de Montfort ne put d'abord entièrement rétablir le désordre qu'elle avoit causé, lorsque Cauvelée vint avec son corps de réserve prendre en queue la *bataille* de Charles, qui par ce moyen se trouva enveloppé. En vain il fait des prodiges de valeur; il vit bientôt l'épais bataillon où il combattoit, assailli, percé de tous côtés, & s'éclaircissant à vue d'œil. Cependant Chandos & Clifton couroient de rang en rang, & combattoient en même temps qu'ils animoient leurs gens. Les autres corps s'étoient joints pareillement. Du Guesclin, désespéré de ce que l'imprudent Charles n'avoit pas déféré à son avis, se surpassa dans cette journée. La mêlée fut horrible : la fleur de la noblesse Bretonne, les meilleurs guerriers, tant François qu'Anglois, les troupes d'aventuriers les plus déterminés, formoient les deux armées, qui dans les plaines



d'Auray se dispuoient la gloire de faire un duc de Bretagne. La terre étoit couverte d'armes, de chevaux, de blessés & de morts entassés, sans qu'un des partis parût vouloir céder la victoire à l'autre : tous combattoient avec autant d'acharnement, que si la querelle leur eût été personnelle. Cependant l'instant décisif approchoit : Charles de Blois faisoit des efforts inutiles pour rétablir son corps d'armée ; la confusion étoit sans remède. Laval & Rohan, ses braves & généreux amis, rallient autour de lui l'élite des leurs, & lui font un rempart de leurs corps : vainement son courage héroïque seconde le leur ; pressé de plus en plus, il ne lui reste d'autre espoir qu'une mort glorieuse. Un Anglois l'atteint, le saisit par son *bassinet*, & lui plonge son épée dans la gorge : il tombe, & cède en expirant la principauté à son rival. Jean de Blois, son fils naturel, est tué à ses côtés. On assure que Charles, avant que de mourir, regretta la perte de tant de braves gens immolés aux querelles de sa maison ; voici ses dernières paroles : *J'ai guerroyé long-temps contre mon escient* \*.

La nouvelle de cette mort vole aussi

ANN. 1364.

Mort de  
Charles de  
Blois.

*Ibid.*

\* Contre ma  
conscience.

tôt dans les différens endroits où l'on se bat encore ; les partisans de Montfort redoublent leurs efforts ; ceux de son infortuné compétiteur , consternés de cette perte , chancèlent , & sentent rallentir leur ardeur par le désespoir de soutenir un parti , qui désormais n'a plus de chef. Du Guesclin apprend ce malheur commun : dans son affliction il eût voulu ne pas survivre à Charles de Blois : mais quel fruit retirer d'un trépas inutile ? Couvert de blessures , & perdant son sang , la terreur qu'il inspiroit , empêchoit qu'on osât l'approcher. Chandos arrive , se nomme , l'invite à se rendre ; le héros Breton cede à la fortune , & donne sa foi au héros Anglois. Le combat cesse , Montfort vient recueillir le fruit de sa victoire : il peut jouir de la funeste satisfaction de voir son rival mort , environné de ses courageux défenseurs. Ce spectacle lui arrache des larmes : *Ah , mon cousin , s'écria-t-il par votre opiniâtreté vous avez été cause de beaucoup de maux en Bretagne. Dieu vous le pardonne , je regrette bien que vous êtes venu à cette malefin. Monseigneur , lui dit Chandos , en l'arrachant de ce triste lieu , vous ne pouviez avoir votre cousin*

*en vie, & le duché tout ensemble : remerciez Dieu & vos amis.*

ANN. 1364.

Ainsi finit après vingt-trois années de vicissitude & de combats, l'infortuné Charles de Blois, prince orné de tous les dons de l'esprit & du cœur, brave, généreux, fidèle, sage même, s'il eût été moins tendre époux. Il couronna tant de belles qualités par une piété sincère : il en remplissoit les austères devoirs jusqu'au sein des armes : lorsqu'on le dépouilla, on le trouva revêtu d'une haire. Sa mort fut le salut de la province. Il fut enterré dans l'église des Cordeliers de Guincamp. On avoit envie d'en faire un bienheureux : on prétendit qu'il s'étoit opéré des miracles à son tombeau. On commença même des enquêtes pour sa canonisation, sous les pontificats d'Urbain V & de Grégoire XI. Ce dernier pape ne permit pas qu'on les continuât. Le comte de Montfort, devenu duc de Bretagne, avoit un intérêt trop sensible de s'opposer à cette béatification. Le vainqueur d'un saint ne pouvoit passer que pour un usurpateur. Quelques écrivains ont assuré que Charles de Blois ne fut pas tué dans le combat; qu'il fut fait prisonnier, &

ANN. 1364.

présenté à Montfort, qui fouilla sa victoire, en lui faisant trancher la tête en sa présence. Une contradiction si manifeste entre des auteurs, tous contemporains, laisse une incertitude qu'il est difficile de résoudre. Quelles mœurs que celles de ce siècle, si cet horrible abus de la victoire est un fait véritable (a) ?

*Ibid.*

Le comte de Montfort fit avertir les habitans de Rennes & des villes voisines, qui avoient tenu le parti de Charles de Blois, de la liberté qu'il leur accordoit de venir rendre les derniers devoirs, à ceux qui avoient été tués dans le combat. Le champ de bataille étoit couvert des seigneurs les plus distingués de la Bretagne. On comptoit parmi les morts, Charles de Dinan, les sires de Léon, d'Ancenis,

(a) Les princes de la maison de Penthièvre descendans de Charles de Blois, long-temps après reprochèrent cette mort au duc de Bretagne. Le seigneur de Loffac & Nicole de Bretagne son épouse, dans les lettres de transport qu'ils firent au roi Louis XI, de leurs prétentions au duché de Bretagne, rappellèrent cette action odieuse, dont la mémoire s'étoit conservée. Cependant ce fait ne se trouve rapporté que dans les vies MS. de du Guesclin, tandis que presque tous les autres historiens, tels que Froissard, le continuateur de Nangis & les chroniques du même siècle assurent le contraire. Dans un pareil conflit d'opinions diamétralement opposées, celle qui honore l'humanité ne paroît-elle pas mériter la préférence ?

d'Avaugour, de Loheac, de Kergollay, de Malestroit, de Pont, de Rochefort, de Rieux, de Tournemine, de Montauban, de Coetmen, de Boisboissel & de Kaergouet. Les prisonniers en grand nombre n'étoient pas moins considérables par leur rang & par leur naissance. Les comtes d'Auxerre, de Joigny, de Rohan, Guy de Léon, les sires de Rochefort, de Raix, de Rieux, le comte de Tonnerre, Henri de Malestroit, Olivier de Manny, les seigneurs de Riville, de Franville, de Raineval & de Beaumanoir, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. Olivier de Clifson, que nous verrons dans la suite connétable de France, perdit un œil dans ce combat. On publia que cette victoire n'avoit pas coûté vingt hommes au parti de Montfort; mais c'est un fait démenti par la fureur avec laquelle on combattit. Il est vrai que l'on doit supposer, dans les batailles qui se donnoient alors, le nombre des morts du côté des vaincus toujours infiniment plus considérable que du côté des victorieux. On ignoroit alors encore la manœuvre des retraites, qui n'étoit pas praticable par le peu d'or-

---

 ANN. 1364.

dre observé dans les troupes & par la pesanteur des armes.<sup>6</sup> Lorsque deux armées s'attaquoient, ce n'étoit pas dans le choc qu'il périssoit beaucoup de monde : les hommes couverts de fer, ne faisoient guère autre chose que se renverser, & se relever le plus souvent sans blessure ; mais quand un corps de troupes étoit une fois rompu, ne pouvant plus se rallier, ni se retirer, les hommes d'armes demeuroident exposés sans défense, & c'étoit alors que le carnage commençoit : on peut inférer delà que les vainqueurs devoient perdre fort peu des leurs.

Auray se rendit incontinent. Guillaume de Harrecelle, gouverneur de cette place, en étoit sorti avant la bataille, à la tête de quarante lances. Charles de Blois l'avoit retenu pour l'assister dans le combat. Il fut du nombre des prisonniers.

Quoique Charles de Blois eût laissé plusieurs enfans, deux desquels étoient encore ôtages en Angleterre pour la rançon de leur pere, le combat d'Auray termina la guerre allumée pour la succession de la Bretagne. On fait une observation bien honorable pour la noblesse de cette province. Les

princes de Montfort & de Blois se disputèrent le duché pendant l'espace de vingt-trois années, sans qu'il se fût trouvé six gentilshommes dans les deux partis qui eussent quitté par trahison, ou par inconstance, celui auquel ils s'étoient attachés dans le commencement de la contestation : encore, si quelques-uns abandonnèrent Charles de Blois protégé par la France, pourroit-on attribuer leur changement au supplice des seigneurs Bretons, ordonné sans forme de justice par Philippe de Valois. De pareils exemples de fidélité sont trop précieux pour les passer sous silence.

ANN. 1364.

*Voyez le 8e vol. de cette hist. p. 410.*

Les seigneurs dévoués à Charles de Blois, devenus par sa mort libres de leur foi, ne tardèrent pas à reconnoître les décrets de la Providence dans le triomphe de Jean de Montfort. Le seigneur de Malestroit, gouverneur de Vannes, lui en ouvrit les portes, & la province entière annonçoit une disposition prochaine à se soumettre au vainqueur.

La nouvelle de la défaite d'Auray, Suite de la bataille d'Auray portée à Nantes, fut un coup de foudre pour la veuve de Charles de Blois : elle perdit l'usage de ses sens, & ne

*Ibid.*

---

 ANN. 1364.

revint d'un long évanouissement que pour se livrer aux vains & tardifs regrets que lui arrachoit sa déplorable situation. Le duc d'Anjou, qui avoit épousé une des filles de cette princesse, apprit ce malheur dans la ville d'Angers, où il étoit pour lors : ils se rendit aussi-tôt près de la comtesse de Penthièvre, & calma les premiers transports de sa douleur par les plus tendres consolations. Il lui fit offre de tout son pouvoir & de ses services; il écrivit en même temps à tous les seigneurs & aux villes qui tenoient son parti, en les priant de persister dans leur fidélité. La comtesse reçut aussi des envoyés de la part du roi, qui l'assurèrent d'un prompt secours & d'une promesse formelle d'employer les moyens les plus efficaces pour réparer la perte qu'elle venoit de faire. Le monarque François, par ces mêmes envoyés, exhortoit le duc d'Anjou son frère, à ne pas abandonner cette princesse infortunée, & lui mandoit qu'il seroit puissamment secondé. Elle se retira cependant en Anjou auprès du duc, abandonnant les places qui lui restoient, à la fidélité des peuples & des seigneurs attachés à sa maison.



Charles, dans une disgrâce si cruelle, 

---

suivoit en homme les mouvemens naturels de cette compassion qu'éprouvent les cœurs sensibles : mais sa qualité de monarque ne lui permettoit pas de s'y livrer aveuglément ; il avoit, comme roi, d'autres devoirs à remplir. La fortune, en se déclarant pour Montfort, changeoit par cette importante révolution le système qu'on avoit suivi jusqu'alors. Il étoit à craindre, si l'on pressoit trop le vainqueur, qu'il ne renonçât entièrement à la France, en se jetant entre les bras du roi d'Angleterre, & lui faisant hommage de la Bretagne, dont il possédoit déjà la meilleure partie par la reddition de Jugon, de Dinan, de Kimper & d'un grand nombre d'autres places qui se rendoient journellement depuis la mort de Charles de Blois.

ANN. 1364.

Edouard étoit à Douvres, disposé à profiter de la circonstance, & à prendre des mesures sur le parti que le roi choisiroit. On étoit encore en guerre avec le roi de Navarre : le royaume épuisé demandoit que l'on s'occupât du soin de réparer ses pertes : étoit-il temps de s'attirer une guerre nouvelle ? Le roi pesa ces raisons dans son conseil,

ANN. 1364.

& l'avis de préférer la voie de la négociation aux remèdes violens, prévalut. Charles se consola de ne pouvoir satisfaire sa générosité, en assistant la comtesse de toutes les forces de ses Etats, par la satisfaction encore plus juste & plus grande de sacrifier son penchant particulier au bonheur & à la tranquillité de ses sujets. Il fut résolu dans le conseil, qu'on ménageroit pour la veuve de Charles de Blois les conditions les plus favorables, en même-temps qu'on tâcheroit de conclure avec Montfort l'accommodement le moins défavantageux, que la circonstance présente pouvoit permettre.

Jean de Craon, Archevêque de Reims, le sire de Craon son cousin & le maréchal de Boucicault, furent envoyés pour sonder les dispositions de Jean de Montfort. Ce prince, sur les premières ouvertures de paix qui lui furent faites, dépêcha vers le roi d'Angleterre pour savoir ses intentions. Edouard lui fit répondre qu'il lui conseilloit de faire la paix, pourvu que le duché lui demeurât. Montfort ayant reçu ce consentement, écouta les propositions, & les conférences commencèrent

commencèrent. Les peuples de la Bretagne, en proie depuis si long-temps à toutes les horreurs de la guerre, ne cessioient de faire des vœux au ciel pour la paix. Cependant, malgré les prières publiques & les dispositions du prince, l'accommodement fut sur le point d'être rompu; les commissaires de part & d'autre se retiroient sans espérance de renouer la négociation. Une foule d'habitans s'étoient rendus à Guerrande, où les conférences se tenoient, dans l'espoir d'être les premiers témoins d'un traité qui alloit rendre la tranquillité à la province. Lorsqu'ils apprirent que les députés se séparoient, on n'entendit plus qu'un cri général. Ils environnèrent le lieu où le conseil se tenoit : *Donnez-nous la paix en l'honneur de Dieu*, s'écrioient-ils de concert. Cette prière étoit accompagnée & interrompue de gémissemens, de larmes & de sanglots; ils se rouloient à terre, en invoquant à leur secours la protection divine. Un spectacle si touchant étoit capable de fléchir les ames les moins sensibles : *il n'y avoit cœur si ferré*, dit l'historien de Bretagne, *qui ne pleurât avec eux.* On vint rendre compte à Monfort

ANN. 1364.

de cette scène attendrissante: il sortit de son appartement; & jetant ses regards sur cette multitude désespérée, il ne put retenir ses larmes: sur-le-champ il rappelle son conseil, & déclare avec serment, qu'avant son départ il promettoit à Dieu & au peuple d'accorder la paix, à quelque condition que ce fût. On reprit les conférences, & le traité fut enfin conclu le samedi veille de Pâques de cette année.

Traité de  
uerrande.  
Montfort,  
reconnu duc  
de Bretagne.  
*Froissard.*  
*Argentré.*  
*Spicil. cont.*  
*de Naugis.*  
*Chron. MS.*  
*d. Charles V.*  
*Trésor. des*  
*Char. laye. te*  
*Britan. 284.*

Par ce traité, dont les conventions furent rédigées en présence des députés représentans le roi de France, médiateur & juge en qualité de seigneur fuzerain de la Bretagne, la veuve de Charles de Blois renonça aux droits qu'elle prétendoit au duché. On lui réserva le comté de Penthievre, la vicomté de Limoges, dix mille livres tournois de rente perpétuelle en fonds de terres, & trois mille livres de rente viagère. Ces seigneuries & rentes devoient être possédées par elle & sa postérité, à la charge d'en faire hommage au duc de Bretagne, dont elle seule étoit dispensée pendant sa vie. En conséquence de cette renonciation, le duché de Bretagne fut adjugé à Jean

de Monfort, & à ses descendans en ligne masculine. Au défaut de sa postérité, celle de la maison de Penthièvre étoit appelée à la succession: il fut expressément réglé, que les femmes ne pourroient à l'avenir succéder à la souveraineté de la Bretagne, qu'au défaut des mâles. Montfort s'engagea de plus de procurer la liberté de Jean, fils de Charles de Blois, qui étoit alors en Angleterre, de lui faire épouser sa sœur, & de fournir pour sa rançon cent mille francs, à prendre sur une *ayde* en Bretagne. Cet article ne fut point exécuté. Les deux rois de France & d'Angleterre, le prince de Galles & le duc d'Anjou, furent appelés comme garans de cette transaction, qu'ils ratifièrent. Il fut enfin réglé que le comte de Montfort, désormais duc de Bretagne, seroit reçu en cette qualité à faire hommage au roi de France, seigneur suzerain du duché. Comme il n'étoit pas encore en état de s'acquitter de ce devoir, le roi lui accorda la permission de le différer jusqu'à la S. Jean. Olivier de Clifton vint trouver le roi de la part du duc de Bretagne, pour obtenir ce délai. Charles qui estimoit ce seigneur, employa

ANN. 1364.

Rym. ad.  
pub. com. 3.  
p. 29.

ANN. 1364.

pour se l'attacher les bienfaits & l'affabilité, moyens infaillibles, lorsqu'un roi les met en usage. Il lui rendit les biens de sa maison, qui avoient été confisqués par Philippe de Valois. Plusieurs autres seigneurs Bretons prirent le même parti; en sorte que la Bretagne, quoique soumise à un duc dévoué aux Anglois, tenoit à la France par la portion la plus considérable de la noblesse. Tannegui du Chastel étoit de ce nombre. La plupart de ces seigneurs eurent en France des établissemens considérables. Clisson devint connétable dans la suite, ainsi qu'on l'a déjà dit; & du Chastel fut gouverneur de l'Isle de France, & prévôt de Paris. Il donna les plus grandes preuves de fidélité aux rois: nous le verrons même pousser le zèle à l'excès en faveur du petit-fils de Charles V.

Mariage du  
duc de Bre-  
tagne.

*Rym. ad.  
publ. tom. 3.  
part. 1. & 2.*

Peu de temps après le traité de Guérande, le nouveau duc de Bretagne, qui étoit veuf de Marie, fille d'Edouard, de laquelle il n'avoit pas eu d'enfans, épousa en secondes noces Jeanne fille de la princesse de Galles, comtesse de Kent, & de Thomas de Holland son premier mari. Ce mariage se fit avec l'agrément du roi

d'Angleterre, auquel Montfort avoit promis, lorsqu'il perdrait la princesse son épouse, de ne contracter aucun engagement que de son consentement. Cette alliance ne l'empêcha pas cependant de se rendre à Paris, l'année suivante, où il fit hommage au roi du duché de Bretagne, de la seigneurie de Montfort-l'Amaury, & des autres terres qu'il possédoit en France. Il y eut quelque contestation pour la forme de l'hommage ; on eut recours à l'expédient ordinaire de le faire en termes généraux. Le duc ôtant son manteau & son chaperon se mit à genoux devant le roi, & déclara qu'il lui faisoit hommage tel que ses prédécesseurs l'avoient fait. Après la cérémonie, l'évêque de Beauvais, chancelier de France, déclara que l'hommage que le duc venoit de rendre, étoit lige, puisque les prédécesseurs de Montfort l'avoient fait en cette forme, & pour preuve il montra deux actes d'hommage rendu par les ducs Artur & Jean le Roux. Il étoit difficile d'éluder un témoignage si authentique : aussi le duc de Bretagne & son chancelier n'y répondirent que par une protestation générale. Cela n'em-

ANN. 1364

ANN. 1364.

pêcha pas le roi de marquer au duc toute la bienveillance possible, & de le combler de caresses & de présens. Montfort y répondit de son côté par des démonstrations de reconnoissance & d'amitié; mais, dit l'historien de Bretagne, *toutes ces contenance ne trompoient, ni l'un ni l'autre: le roi étoit fin & accord, & le duc ne l'étoit pas moins.* La comtesse de Penthievre ne ratifia que dans ce temps le traité que ses plénipotentiaires avoient signé pour elle à Guerrande, près de deux années auparavant.

ANN. 1365.

Traité de  
paix avec le  
roi de Na-  
varre.

Trésor des  
Chart. lay. 4.  
de Navarre.  
Mém. de litt.  
Froissard.  
Chron. MS.  
&c.

La grande affaire de la Bretagne étant terminée, la France n'eut plus à combattre que le roi de Navarre, prince toujours inquiet & dangereux par ses manœuvres; mais ennemi trop foible pour résister par lui-même aux forces du royaume désormais réunies pour l'accabler. Il fut trop heureux que les reines Jeanne & Blanche, veuves de Charles-le-Bel & de Philippe de Valois, employassent leur médiation pour lui ménager l'accommodement le moins défavantageux. Le capital de Buch négocioit depuis longtemps en faveur de ce prince, & se servoit habilement du crédit que lui



donnoient l'estime & l'amitié dont le roi l'honoroit. Un des puiffans motifs qui déterminèrent encore plutôt le Navarrois, ce fut le traité de ligue offensive & défensive que le roi de France venoit de conclure avec le roi d'Aragon. Après plusieurs conférences tenues en divers lieux, les conditions de cette paix furent réglées à S. Denis où les deux reines se trouvèrent, ainsi que le capital & les députés de la part du roi de Navarre. La restitution de Mantes, de Meulan & du comté de Longueville, formoit la seule difficulté. On leva cet obstacle, en donnant au roi de Navarre la seigneurie de Montpellier, que Philippe de Valois avoit acquise du roi d'Aragon. Toutes les places prises en Normandie par les généraux François, furent rendues. Les renonciations aux anciennes prétentions de la maison d'Evreux sur la Champagne & la Brie, furent renouvelées & confirmées, & la discussion des droits du roi de Navarre sur le duché de Bourgogne, remise au jugement qui seroit prononcé par le pape. Le reste des conventions n'est qu'une répétition des articles contenus dans les traités précédens; le

ANN. 1365.

rétablissement des partisans du roi de  
 ANN. 1365. Navarre, la restitution de leurs biens,  
 les pardons, les abolitions de divers  
 complots & trahisons, &c. La liberté  
 du captal, sans payer de rançon, fut  
 un des articles du traité: le roi dési-  
 roit fort l'attirer à son service, & ce  
 seigneur méritoit à tous égards qu'un  
 monarque aussi connoisseur en hom-  
 mes que l'étoit Charles, s'appliquât  
 à le gagner. Pour cet effet, il lui don-  
 na la seigneurie de Nemours dont il  
 fit hommage, & devint par consé-  
 quent vassal du roi de France. Mais  
 ce prince eut la mortification de ne  
 pouvoir le conserver long-temps. Jean  
 de Grailly étant retourné en Guienne,  
 vit le prince de Galles, & ne put ré-  
 sister aux reproches qu'il lui fit. Il en-  
 voya son écuyer à la cour de France,  
 avec ordre de remettre au roi l'origi-  
 nal de la donation, & de renoncer en  
 son nom à l'hommage qu'il avoit fait.  
 Quelque temps avant la retraite du  
 captal en Guienne, on avoit conseil-  
 lé au roi de le faire arrêter; mais ce  
 prince aussi généreux que politique,  
 ne voulut point qu'ont attentât à sa  
 liberté, quelque estime qu'il fît du  
 courage & de l'expérience d'un en-

*Christ. de*  
*Pisân, MS.*  
*fol. 134.*

nemi si dangereux. Il fut dans la suite fait prisonnier une seconde fois , & mourut , après cinq ans de captivité , au Temple à Paris où le roi le retint étroitement gardé , sans vouloir le rendre au roi d'Angleterre , qui lui fit pour sa rançon les offres les plus avantageuses.

ANN. 1365.

A peine une année s'étoit écoulée depuis que Charles occupoit le trône : ce temps lui avoit suffi cependant pour faire déjà sentir à ses sujets ce que peut , pour le bonheur de tout un peuple , la conduite de celui qui tient les rênes du gouvernement. Deux traités , également avantageux , venoient de mettre le royaume à l'abri des hostilités étrangères : il ne manquoit plus à la félicité publique que le rétablissement de la tranquillité intérieure des provinces , & ce grand ouvrage demandoit toute la sagesse du prince , aidé du concours des circonstances.

La paix générale entre les puissances avoit multiplié presque à l'infini ces troupes de brigands qui déchiroient le royaume. N'étant plus employés au service des princes , ils alloient recommencer leurs désordres avec plus de fureur. Déjà la plupart

Nouveaux  
désordres  
causés par les  
compagnies.  
*Froissard.*  
*Chron. MS.*  
&c.

ANN. 1365.

de ces scélérats étoient rentrés dans la France, qu'ils appelloient *leur chambre*, apparemment parce qu'ils la regardoient comme leur demeure ordinaire. Il n'étoit pas facile de les en déloger : on avoit éprouvé à la journée de Brignais combien ces troupes aguerries étoient redoutables. On n'eût pu employer pour cet effet que de nouvelles levées qui leur auroient été trop inférieures. D'ailleurs, l'obligation d'entretenir des armées eût rendu inutiles les avantages de la paix, par la nécessité où le roi se fût trouvé de surcharger encore le peuple d'impositions.

*Eroiffard.*

Dans cette conjoncture embarrassante, on avoit inutilement tenté divers expédiens. Louis d'Anjou, surnommé le Grand, roi de Hongrie, frère & vengeur du malheureux André, premier mari de Jeanne reine de Sicile, eût volontiers attiré les compagnies à son service : elles lui eussent été d'un grand secours dans les guerres qu'il eut à soutenir à diverses reprises contre les Valaques, les Transylvains, les Croates & les Tartares. Il avoit pour cet effet écrit au pape, au roi de France, & au prince de Galles. On

proposa cette expédition aux principaux chefs, avec promesse de leur fournir l'argent nécessaire & toutes les commodités pour le passage. Ils délibérèrent entre-eux sur ces offres, qu'ils refusèrent, ne voulant pas s'exposer aux périls d'un si long voyage. Quelques-uns des leurs qui connoissoient la Hongrie, leur avoient rapporté, *que dans ce pays il y avoit tels détroits, que s'ils y étoient une fois engagés, on les feroit tout de male mort mourir.* Comme ils étoient ennemis de tout le monde, ils se rendoient justice, & craignoient qu'en cherchant à les éloigner, on ne songeât en même-temps à les faire périr. Le projet de les faire embarquer pour la croisade que le roi de Chypre sollicitoit depuis si long temps, n'eut pas un succès plus heureux. Les expéditions éloignées ne tentoient pas des gens accoutumés à trouver sans peine, dans les provinces qu'ils occupoient, les moyens de satisfaire leur avidité pour le pillage.

Cependant le mal, loin de diminuer, acquéroit tous les jours de nouvelles forces. Ce n'étoient plus seulement des voleurs & des aventuriers qui

ANN. 1365. composoient ces troupes : on les voyoit incessamment s'accroître par l'arrivée d'une infinité de chevaliers, de gentils-hommes, & même de seigneurs de la première distinction, que le préjugé du rang & de la naissance n'étoit pas capable de retenir. La mauvaise politique des princes n'avoit pas peu contribué à perpétuer ce mal. Ils étoient depuis long-temps dans l'usage d'accorder des pensions sur le trésor à des gens de guerre de tout pays, à la charge du service militaire, avec un certain nombre d'hommes d'armes, tandis qu'ils auroient pu entretenir à meilleur marché des troupes soudoyées & régulières dont ils eussent été les maîtres. Dès qu'un homme d'armes avoit acquis quelque réputation, il faisoit acheter ses services, devenoit chef d'une compagnie dont il dispoisoit, & acquéroit le droit de faire la guerre pour le parti qui lui procuroit de plus fortes pensions : c'étoient ses soldats & non ceux du prince qu'il conduisoit au combat. Il n'avoit besoin pour former & augmenter sa troupe, d'être autorisé par aucune commission : la levée des gens de guerre ne se faisant pas au nom

du roi, il n'étoit pas plus en son pouvoir de les licencier. La confusion étoit alors si grande, que le droit de faire la guerre sembloit appartenir à quiconque osoit s'armer. Loin donc d'être surpris qu'à la faveur d'une pareille licence, les compagnies se soient rendu formidables, on doit plutôt regarder comme une faveur singulière de la Providence qui veille au maintien du royaume, que la monarchie n'ait pas été entièrement renversée.

Les principaux chefs de ces troupes étoient le *Chevalier vert*, frère du comte d'Auxerre, Perducas d'Albret, Hue de Caurelée, Matthieu de Gournay, Gauthier Huet, Robert Briquet, Jean Carfeuillée, Nandon de Bagerant, Lamy, le Petit-Meschin, le Bourg Camus, le Bourg de Leparre, Batillet Espiotte, Aymon d'Ortigue, Perrot de Savoye, Lescot, Jean de Braines, Arnaud de Cervolle, dit l'Archiprêtre, dont il a déjà été parlé. Ce dernier fut peu de temps après massacré par ses gens.

Les compagnies, après avoir parcouru & pillé la Champagne, le Barrois, la Lorraine, & pénétré par l'Alsace jusqu'aux frontières de l'Allemagne,

ANN. 1365.

*Froissard.  
Vie MS. de  
du Guesclin.*

ANN. 1365.

étoient revenues sur leurs traces. On étoit à la veille d'éprouver de nouveau leurs brigandages, lorsque l'embaras où se trouvoit le conseil du roi, fut enfin terminé par l'arrivée de Henri de Transtamare, à la cour d'Avignon. Ce prince venoit pour suivre auprès du pape la condamnation du roi de Castille son frère, qui par sa conduite tyrannique, avoit soulevé toute l'Espagne. Dom Pedre (c'étoit le nom de ce monarque, auquel on ajouta celui de cruel, qu'il n'avoit que trop mérité) étoit devenu l'objet de la haine universelle. L'horreur des peuples opprimés par son avarice (a), l'indignation de la noblesse dont il avoit prodigué le sang, le ressentiment des princes de sa maison, victimes de ses injustices & de sa barbarie, préparoient depuis long-temps la perte de cet indigne monarque.

Guerre  
d'Espagne.  
Départ des  
compagnies.  
*Hist. d'Esp.*  
*Mariana &*  
*Ferreras.*  
*Froissard.*  
*Du Tillet.*  
*Trésor des*  
*Chartres.*

Henri fit proposer au roi le renouvellement du traité qui avoit été projeté sous le règne précédent, par lequel il s'offroit de prendre à son

(a) A sa mort on trouva dans ses coffres cent cinquante millions, somme prodigieuse pour le temps, & qui paroît presque incroyable. *Hist. d'Espagne, Mariana, Ferreras, &c.*



service les compagnies qui caufoient tant de maux en France. La proposition fut acceptée, & l'on choisit pour mettre à la tête de ces troupes Bertrand du Guesclin, qui étoit encore prisonnier de guerre. Chandos exigea cent mille francs pour sa rançon : le roi en paya quarante mille livres, le pape & le Castillan fournirent le reste.

ANN. 1369.  
*Chron. MS.  
Spicil. cont.  
de Nangis.*

Charles, en soulageant ses Etats, retiroit encore un autre avantage de cette entreprise : il satisfaisoit une vengeance légitime. Pedre étoit accusé par la voix publique de la mort de blanche de Bourbon son épouse, la plus belle, la plus vertueuse & la plus infortunée princesse de son temps. Cette reine, sœur de la reine de France, après dix années de mariage, passées dans la disgrâce ou la captivité, avoit fini ses jours dans le château de Xerès, où son barbare époux, selon quelques écrivains, l'avoit fait empoisonner : d'autres assurent qu'elle fut étouffée entre deux matelas. Ceux qui ont voulu noircir la réputation de cette malheureuse reine, par le soupçon d'un commerce criminel avec un des frères naturels du roi, n'ont pu appuyer cette

odieuse imputation sur aucun fonde-  
 ANN. 1365. ment vraisemblable.

On prit avec du Guesclin les mesures les plus convenables pour déterminer les compagnies au voyage d'Espagne. Elles étoient alors campées aux environs de Châlons sur-Saone, & formoient une armée de trente mille combattans. Le saint Père avoit employé contre ces brigands les armes spirituelles ; mais ils bravoient les foudres de l'Eglise. Urbain ne cessoit de les excommunier : on retrouve encore dans le trésor de nos chartres les sentences réitérées, lancées contre-eux, & les promesses de pardons & d'indulgences, enfin de toutes les graces apostoliques à ceux qui prendroient les armes pour les exterminer. Le souverain pontife voyant que ces remèdes n'opéroient que foiblement sur des pécheurs endurcis, prit une autre voie : il les exhorta, par ses bulles, à quitter le genre de vie qu'ils menaient, en les assurant d'une absolution générale pour tous leurs crimes passés : ils furent aussi sourds aux exhortations qu'ils l'avoient été aux menaces. En vain le pape fit instruire leur procès en plein consistoire, les

*Trésor des*  
*Chartres. lay.*  
*239 & suiv.*  
*Ibid. lay.*  
*Bertrand du*  
*Guesclin.*  
*Du Tillet.*

cita à comparoître , les condamna ,  
 les déclara excommuniés , aggrava les  
 censures , défendit qu'on leur donnât  
 la sépulture : vingt bulles d'interdit  
 ou d'indulgences furent moins effi-  
 caces qu'une simple promesse de du  
 Guesclin. Il s'obligea par un acte  
 authentique d'emmener hors de la  
 France *hastivement , sans séjour & sans*  
*exaction , les compagnies qui étoient en*  
*Bretagne , Normandie , pays Chartrain*  
*& ailleurs , moyennant une somme que*  
*le roi devoit fournir.*

ANN. 1365.

L'évènement prouva qu'on ne pou-  
 voit confier cette importante commis-  
 sion à quelqu'un plus capable de s'en  
 acquitter. Le chevalier Breton envoya  
 un hérault chargé de demander aux  
 chefs un sauf-conduit pour les aller  
 trouver : l'ayant reçu , il se rendit à  
 leur camp. L'art des négociations étoit  
 inutile auprès de gens que le seul in-  
 térêt présent conduisoit. Il se contenta  
 de leur représenter avec une liberté  
 guerrière les désordres de leur vie :  
*Nous avons assez fait vous & moi , leur*  
*dit-il , pour damner nos ames , & vous*  
*pouvez même vous vanter d'avoir fait*  
*pis que moi : faisons honneur à Dieu ,*  
*& le diable laissons.* A cette brusque

*Vie MS. de  
 du Guesclin.*

**ANN. 1365.** exhortation, il ajouta des raisons plus convaincantes pour de pareils gens : il leur fit envisager le profit qu'ils retireroient de l'entreprise qu'il leur proposoit, les trésors du roi de Castille, livrés à leur discrétion, une fortune assurée, & pour premier effet de ses promesses deux cens mille francs de la part du roi de France. Il finit sa harangue militaire en leur annonçant qu'avant leur entrée en Espagne, il se proposoit d'aller avec eux rendre visite à sa Sainteté. On ne peut s'empêcher de regretter, qu'en cette occasion du Guesclin eût oublié que le saint Père venoit récemment d'acquitter une partie de sa rançon. Le projet du voyage d'Avignon étoit toujours flatteur pour cette soldatesque insatiable. Le traité fut conclu sur-le-champ : les chefs vinrent à Paris saluer le roi. Ils furent accueillis favorablement, on les régala splendidement au Temple, on leur fit des présens outre les deux cens mille francs qu'ils touchèrent. Ils partirent satisfaits, & rejoignirent les leurs pour faire les préparatifs du départ.

Le projet de la guerre d'Espagne étant rendu public, plusieurs seigneurs

& chevaliers se joignirent aux compagnies, tels que le maréchal d'Andreghen, le sire de Beaujeu, le Begue de Vilaines, les sires d'Albret, de Mauni, d'Auberticourt, d'Anthoin, de Brinel, de Neuville, de Bailleul, de Berguette, de Saint-Venant, & une infinité d'autres gentilshommes de moindre distinction. Bertrand du Guesclin fit offrir à Jean Chandos de partager avec lui l'honneur de cette expédition; il s'en excusa, mais son refus n'empêcha pas plusieurs chevaliers Anglois de prendre parti: le jeune comte de la Marche, Jean de Bourbon, fut nommé par le roi pour chef de l'entreprise, avec ordre de se conduire en tout par les avis de du Guesclin, qui étoit le véritable général.

Du Guesclin, pour s'acquitter de sa promesse, prit la route de la Provence. Urbain ne s'attendoit pas à cette importune visite. Lorsque l'armée approcha d'Avignon, il envoya au-devant d'elle un cardinal, chargé de la menacer de l'excommunication, si elle ne se retiroit promptement du territoire de l'Eglise. Le cardinal s'acquitta de cette commission à contre-cœur, sachant trop à quels gens il

Les compagnies rançonnaient la cour d'Avignon.

Fr. Suard.  
Vie MS. de du Guesclin.

avoit affaire. Le premier auquel il  
 ANN. 1365. s'adressa, étoit un Anglois, qui lui dit :  
*Soyez le bien venu, apportez-vous de*  
*l'argent (a) ?* Cette demande renfermoit  
 l'unique objet sur lequel le prélat de-  
 voit diriger sa mission. Les généraux  
 lui répétèrent à peu près la même  
 chose, en termes plus ménagés. On  
 fit quelques difficultés : cependant les  
 troupes ravageoient les environs d'A-  
 vignon. Le pape voyoit de son palais

(a) On a supprimé les propos tenus de part & d'au-  
 tre dans cette négociation, discours trop fidèlement  
 rapportés par quelques historiens sur la foi des Roman-  
 ciers de ce siècle. Ces productions grossières d'une  
 imagination déréglée, ne méritent pas d'être insérées  
 dans le corps de l'histoire : cependant pour satisfaire  
 ceux des lecteurs qui sont curieux d'examiner dans ces  
 morceaux détachés la tournure d'esprit qui régnoit  
 alors, on se contentera d'en placer ici un simple ex-  
 trait, qui suffira pour faire juger du reste. Du Guesclin,  
 suivant le roman qui porte son nom, ayant déclaré au  
 cardinal qu'il falloit pour son année 100000 francs &c  
 l'absolution, le prélat répondit que pour des pardons  
 on lui en donneroit tant qu'il voudroit, mais que  
 pour de l'argent c'étoit une autre affaire. Bertrand  
 reprit que ses gens préféreroient l'or à l'absolution. *Ce*  
*sont tous des garnemens*, ajouta-t-il, *nous les faisons*  
*prud-hommes malgré eux.* Il conseilla au prélat de se  
 déterminer promptement. Le cardinal fit son rapport  
 au pape, &c lui remit en même-temps la confession  
 générale de toute l'année en ces termes :

*Je vous viens apporter l'alor confession :*  
*Ils ont ars maint moutier, mainte belle maison*  
*Occis femmes, enfans, à grande destrucion,*  
*Pucelles violées & dames de grand nom, &c.*

Pour tous ces crimes ils demandent l'absolution. Ils  
 l'auront, dit le pape ; mais lorsque le cardinal ajoute

la désolation des campagnes ; il fallut céder & acheter l'éloignement de ces brigands, en leur accordant ce qu'ils demandoient. Les généraux n'étoient que foiblement obéis par une armée composée en grande partie de voleurs & de scélérats, la lie des nations de l'Europe, accoutumés aux forfaits & à l'indépendance. C'étoit beaucoup que de pouvoir modérer leurs brigandages, en ne les laissant séjourner

ANN. 1365.

qu'ils exigent 200000 francs, le saint Pere n'en veut point entendre parler. Enfin voyant dans la campagne les ravages commis par les compagnies, il se rélout à faire cotiser les boutgeois d'Avignon. Le prélat retourne au camp avec la somme. Bertrand instruit de la maniere dont elle avoit été levée, se fait un scrupule de la recevoit.

*Ha Dieu ! se dit Bertrand , or vois-je chretiené  
Pleine de convoitise & de déloyauté :  
Avarice & orgueil & toute vanité  
Demeure en sainte Eglise & toute cruauté  
Cil qui doivent garder sainte chretiené  
Et donaer de leurs biens pour Dieu de majesté ;  
Ce sont eux qui le tiennent enclos & enfermé,  
Et prennent tout par-tout & ont tout demandé,  
Et non néant vaillant de leur propre hérité , &c.*

Après cette indécente exclamation il renvoya le cardinal, en assurant qu'il prétendoit que l'argent fût rendu aux habitans & que sa somme fût tirée du trésor de l'église. Toute cette relation, qui ne se trouve que dans le roman en vers de la vie de du Guesclin, paroît suspecte. Un écrivain qui se fondoit sur de pareilles autorités, quand elles ne sont pas confirmées par des auteurs plus graves, donnoit au lieu d'une histoire, un tissu de fables absurdes, aventurées par de mauvais versificateurs.

— dans les provinces que le moins qu'il  
 ANN. 1366. étoit possible.

Guerre  
 d'Espagne.  
 Henri de  
 Transtamare  
 détrône dom  
 Pedre.  
*Hist. d'Esp.  
 Moriana,  
 Ferreras,  
 Ayala, &c.  
 Fr. Gard.  
 Chron. MS.*

Ces hôtes incommodes étoient attendus en Espagne avec autant d'impatience qu'on en avoit en France pour leur sortie. Du Guesclin, après avoir traversé rapidement le Languedoc & le reste de la France méridionale, entra dans l'Aragon. A l'arrivée de ces troupes, les places prises sur l'Aragonnois par le roi de Castille furent emportées. Henri de Transtamare vint joindre du Guesclin, avec lequel il entra en Castille. Jamais révolution ne fut si prompte : ce fut plutôt une course qu'une conquête : Henri se présenta devant Calahorre, qui lui ouvrit ses portes. Ce fut en cette ville, qu'à la persuasion de du Guesclin, de Hue de Caurelée, & du comte de Ribagorce, il se fit pour la première fois proclamer roi de Castille. Sans perdre de temps, il marche vers Burgos, où dom Pedre intimidé n'ose l'attendre. Rien n'est capable de calmer l'effroi du tyran. En vain les principaux habitans, les seigneurs, & ses généraux le pressent de marcher à l'ennemi, le conjurent de ne pas douter de leur zèle & de leur fidélité ;



convaincu par les remords dont il est déchiré, qu'il n'a mérité l'attachement d'aucun de ses sujets, il se retire avec précipitation à Séville, dans le dessein d'enlever de cette ville sa famille & ses trésors. Tout plie sous le nouveau roi : victorieux sans avoir combattu, il soumet en passant Navarette, il arrive à Burgos, s'y fait proclamer pour la seconde fois ; sans s'arrêter il se remet à la poursuite de son frère : à peine la ville de Tolède ose-t-elle résister un moment. Maître absolu de la nouvelle Castille, il passe en Andalousie. Les habitans de Cordoue le reçoivent ; il entre à Séville, il y trouve un trésor immense, que la précipitation avec laquelle Pèdre avoit abandonné cette ville, ne lui avoit pas permis d'emporter. Il pénètre ensuite dans la Galice, qu'il soumet en partie, & revient tenir les Etats à Burgos.

ANN. 1,66.

Le barbare & malheureux dom Pèdre, en partant de Séville, avoit envoyé Béatrix sa fille avec une partie de ses trésors au roi de Portugal son allié, dont le fils devoit épouser la princesse. Les circonstances ne décident que trop souvent de l'amitié des souverains. Pèdre étoit détrôné, fugi-

Pèdre fugitif, se retire en Guienne.  
L'id.

tif. Le roi de Portugal lui renvoya  
 ANN. 1366. Béatrix & ses trésors, en lui faisant  
 signifier de ne pas entrer plus avant  
 dans ses Etats. Le roi de Castille privé  
 de la seule retraite sur laquelle il  
 comptoit, fut obligé de fuir dans la  
 Galice. Arrivé dans cette province,  
 le mauvais état de ses affaires, loin  
 d'adoucir la férocité de son ame,  
 parut n'avoir servi qu'à l'irriter : il  
 laissoit en tous lieux des traces de sa  
 cruauté. La mort de l'archevêque de  
 Saint-Jacques, massacré à la porte de  
 l'église, & celle du Doyen de cette  
 cathédrale immolé au pied des autels,  
 en présence même de ce prince inhu-  
 main, furent les derniers effets de sa  
 fureur (a). Sa crainte redoublant sans  
 cesse, il fut bientôt obligé de s'embar-  
 quer à la Corogne pour aller en France  
 implorer le secours d'Edouard : heu-  
 reux dans sa disgrâce de trouver dans  
 la générosité de ce prince un asile &  
 des secours dont il étoit si peu digne.

(a) Tant de meurtres & de sacrilèges multiplièrent  
 sur sa tête les anathèmes fulminés contre lui par le  
 pape. Il fut avisé, dit Froissard, qu'il n'étoit mie  
 digne porter le nom de roi ne de tenir le royaume,  
 & fut en plein consistoire d'Avignon, en la chambre  
 des excommuniés, publiquement déclaré & réputé  
 pour B..... & incrédule.

Le départ des compagnies acheva de rendre le calme après lequel on soupiroit depuis si long-temps. Les peuples ne pouvoient se lasser d'admirer & de combler de bénédictions le prince auquel ils étoient redevables de cet heureux changement. Charles ne perdit point un temps si précieux. On le vit appliquer tous ses soins à réparer les maux occasionnés par les désordres précédens. Economie dans les finances, rétablissement des monnoies, modération des subsides, protection des cultivateurs, liberté du commerce; il n'y avoit pas une seule de ces parties qui n'exigeât une attention particulière.

L'altération des monnoies avoit besoin d'un prompt remède. A la faveur des infidélités commises dans les refontes, il s'étoit introduit dans le royaume quantité de monnoies étrangères d'un aloi encore inférieur. Le roi pourvut à cet inconvénient, en rapprochant le prix des métaux de la valeur qu'ils avoient sous Philippe de Valois (a). Par ce moyen les espèces fabriquées hors du royaume se décrè-

Monnoies,  
*Recueil des*  
*Ordonnances*  
*Reg. de la*  
*cour des mon-*  
*noies, folio*  
*222. R.*  
*Ibid. f. 225.*

(a) Le marc d'or fin fut fixé à 64 liv. & le marc d'argent à 5 liv. 5 s.

ANN. 1366.

ditèrent d'elles-mêmes, quoiqu'on eût accordé un délai pour le décri. Les gages des officiers des monnoies furent réformés & fixés : les offices de contre-gardes jugés inutiles, furent retranchés, & leurs fonctions attribuées aux gardes. L'établissement d'un hôtel des monnoies dans la ville de Tours est de ce même temps.

Diminution  
des subsides.  
*Trésor des  
Chartres.  
Recueil des  
Ordonnances*

Il n'étoit pas moins nécessaire de songer au soulagement des provinces ruinées par la guerre, en modérant le poids des impositions dont elles étoient accablées. Le roi leurs accorda cette grace aussi conforme à la justice qu'à l'humanité. La plupart obtinrent *des diminutions de feux* (a). Pour comprendre le sens de cette expression, il est à propos de se rappeler que les subsides étoient imposés par familles ou feux. Les états contenant le nombre des feux renfermés dans chaque province, avoient été dressés dans des temps où la population étoit beaucoup plus considérable qu'elle ne l'étoit alors ; cependant la nécessité avoit contraint de suivre toujours l'ancien-

(a) On trouve dans le trésor des Chartres plus de deux cens lettres de cette espèce, expédiées en faveur des différentes villes & communautés.

ne répartition, en sorte qu'on rejetoit sur les familles qui existoient, la part de l'imposition qu'on ne pouvoit plus lever sur celles qui étoient éteintes. Ce genre de vexation disparut sous le règne de Charles.

*Domaines.  
Chambre  
des comptes,  
mémoirel D.  
fol. 199.*

Des commissaires chargés d'instructions particulières, furent envoyés dans les provinces pour examiner l'état des domaines, dont les revenus formoient alors la plus grande richesse du souverain. Ces commissaires étoient chargés de rapporter les procès-verbaux de leurs perquisitions, afin que sur leur rapport le conseil fût en état d'ordonner les réparations & les améliorations dont le patrimoine royal étoit susceptible.

La France reprenoit une face nouvelle. Les habitans des campagnes labouroient cette terre dont la fécondité avoit été si long-temps rallentie par les horreurs de la guerre : l'abondance renaquit du travail paisible des cultivateurs. Les François, plus que toute autre nation, oublient aisément les malheurs passés : plusieurs années de stérilité sont effacées par une année d'abondance. Ils doivent peut-être moins cette heureuse disposition à leur

*Agriculture:*

**ANN. 1366.** caractère, qu'à la nature du climat ; & à la fertilité du pays qu'ils habitent.

Erat du  
commerce.

Manufac-  
tures.

Quoique le commerce fût bien éloigné de cet état de prospérité où nos pères l'ont vu s'élever par les soins vigilans du ministre d'un de nos plus grands rois ; il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il fût alors absolument négligé par un peuple actif & industriel. Nous avons en France plusieurs manufactures , grossières à la vérité , mais qui auroient pu nous suffire , si le luxe n'avoit fait donner la préférence aux ouvrages étrangers. On fabriquoit des draps dans plusieurs villes , telles que Paris , Rouen , Amiens , Tournay , Reims , Carcassonne , Marvejols , S. Omer , Doulrens , Châlons , Terouane , Beauvais , Louviers , &c. On ignoroit à la vérité la manière de préparer les laines avec autant de succès qu'en Flandre. Bruxelles fournissoit les draps fins pour les habits des seigneurs & des gens riches. Il en étoit à peu près de même de toutes nos autres manufactures. Les plus belles étoffes de soie nous venoient d'Italie , quoique depuis longtemps les marchands Italiens eussent

apporté des vers à soie dans nos provinces méridionales.

ANN. 1366.

Corps des  
marchands.

Depuis long-temps dans nos grandes villes, les marchands & artisans étoient réunis en corps de communautés, distingués les uns des autres par des privilèges, des usages & des statuts qui leur étoient particuliers. La plupart de ces établissemens avoient été institués par saint Louis; mais il n'avoit fait que confirmer leurs coutumes, dont l'origine remontoit à des temps bien antérieurs. La singularité de quelques-unes de ces coutumes témoigne leur ancienneté. On trouve par exemple dans les loix de la confrérie des drapiers de Paris, qu'aux repas publics de cette communauté, il y avoit un plat destiné pour le roi. *Item le roi notre seigneur doit avoir son mets entier.* Ces vestiges de l'ancienne simplicité sembleroient annoncer que nos rois jadis ne dédaignoient pas de se trouver à ces sortes d'assemblées.

*Trésor de  
char. reg. 94.  
Livre rouge  
du Châtelet,  
p. 78.  
Recueil des  
Ordonnances*

Les marchands & artisans formoient dans les villes le corps le plus considérable, la noblesse passant une grande partie de l'année dans les châteaux, lorsqu'elle n'étoit pas employée à la suite de la cour ou dans les armées.

E iij

**ANN. 1366.** Les compagnies générales de commerce distribuées en différentes classes selon les diverses professions qu'elles exerçoient, s'étoient accrues successivement par les privilèges qu'elles avoient obtenus.

Le plus ancien de tous les corps de marchands du royaume, est sans contredit celui des marchands de Paris. Pour découvrir l'origine du corps municipal connu de nos jours sous le nom d'hôtel-de-ville, il faut remonter plusieurs siècles au-delà du commencement de notre monarchie. Il y a près de dix-huit cens ans qu'il existoit sous l'empire de Tibère une société de commerçans par eau, désignée sous le nom de *Nauta Parisiaci*. Cette société n'a jamais éprouvé d'autres interruptions que celles qui ont dû naturellement être occasionnées par les révolutions dans le gouvernement, & ces suspensions momentanées ne l'ont pas empêchée de subsister jusqu'à ce jour. Sous le règne de Louis VII, les bourgeois de Paris commerçans sur la Seine, obtinrent du roi la confirmation des privilèges dont ils avoient joui sous ses prédécesseurs. Ils venoient d'acquérir des religieuses de Haute-

*Mémoire de  
litt. tom. 25.  
à l'usage de  
M. Bonamy.  
Préface du  
premier vol.  
de l'hist. de  
Paris.*

*Recueil des  
Ordonnances  
Trésor des  
char. reg. 80.*

*Chart. de la  
chambre des  
comptes.*



Bruyère un emplacement hors de la ville, dans le dessein d'y établir un port pour la commodité de leur commerce. ANN. 1366.

Cette communauté de marchands étoit appelée *Hanse*, d'un ancien mot celtique qui signifie société. Elle avoit le privilège exclusif de tout commerce par eau. Les négocians étrangers qui vouloient amener des marchandises pour leur propre compte, étoient dans l'obligation de s'y faire agréer, & de s'associer avec un marchand *hanfé* de Paris, qui les accompagnoit pendant le cours du débit de leurs marchandises. Les rois accordèrent à la société *des marchands de l'eau*, la moitié des amendes & confiscations : ils leur attribuèrent plusieurs autres droits, tels que la levée de quelques légères impositions sur différens corps, la faculté d'arrêter leurs débiteurs. Ces prérogatives excitèrent l'émulation de la plupart des bourgeois, qui s'empressèrent d'y être admis.

*Greffe de  
l'Hôtel-de-  
ville.*

*Les marchands de l'eau*, pour la direction des affaires communes de leur société, avoient fait choix d'un prévôt, qui assisté d'officiers inférieurs, appelés *Echevins*, exerçoit une juridiction particulière sur eux. C'est à

*Prévôt des  
marchands &  
échevins.*

cette institution que l'on peut attribuer l'origine de la police & inspection que le prévôt des marchands & les échevins ont sur la rivière. Les avantages que les marchands retiroient d'une pareille union, durent faire aspirer tous les corps de commerce à s'y faire agréer, en sorte que tous les habitans de Paris, bourgeois, négocians & artisans, eurent une relation immédiate ou indirecte à cette association générale. La juridiction du prévôt des marchands & des échevins embrassa par ce moyen presque toute la ville dans son ressort. La nécessité où se trouva le gouvernement d'imposer différentes aides sur les Parisiens, accrut encore l'autorité du corps municipal. Les rois lui attribuèrent la connoissance des contestations entre les collecteurs & les habitans. L'imposition de la capitation se fait encore de nos jours par le prévôt des marchands & les échevins. Ils furent appelés aux assemblées de police, aux élections des jurés. On a vu sous le règne précédent quelle étoit l'autorité des magistrats municipaux, par l'abus que Marcel & les échevins firent de leur crédit sur le peuple.

Les affaires concernant le commerce se traitoient en commun. Les marchands se rendoient pour tenir leurs conférences, dans un lieu appelé de toute ancienneté, *le parler aux bourgeois*. Ces assemblées se tenoient sous la première race, au lieu où sont actuellement situés les Jacobins de la rue S. Jacques. Sous les derniers descendants de Charlemagne, cette partie de la ville ayant été détruite par les ravages des Normands, *le parler aux bourgeois* fut transféré dans une maison près du grand châtelet, où l'on continua de s'assembler jusqu'aux dernières années du règne de Jean. Ce fut pendant la prison de ce prince que Marcel & les échevins firent l'acquisition d'une maison située dans la place de Grève, appelée *la maison aux piliers* : ce bâtiment avoit anciennement appartenu aux dauphins du Viennois. Le prix de cet achat fut de deux mille quatre cens florins d'or (a). L'emplacement de cette maison occupoit une partie du terrain sur lequel est construit l'hôtel-de-ville. L'ancien édifice fut démoli sous le regne de

ANN. 1366.

(a) Cette somme revient à 32563 liv. 6 s. 8 d. de notre monnoie.

ANN. 1366.

François I, qui fit jeter les fondemens du nouveau bâtiment, achevé tel que nous le voyons aujourd'hui, sous le regne de Henri IV.

*Tresor des  
char-reg. 97.  
Recueil des  
ordonnances*

Le roi encouragea toutes les différentes espèces de négocians & d'artisans par le renouvellement & l'augmentation de leurs privilèges. Non content de protéger le commerce intérieur, il attira les étrangers. Les Castillans, les Portugais, les Italiens sur-tout, qui étoient alors en possession de faire le commerce maritime le plus étendu, furent invités à fréquenter nos ports par les exemptions & par la liberté qu'il leur accorda.

*Bâtimens.  
Union de  
l'hôtel de S.  
Paul au do-  
maine.*

*Chambre  
des comptes,  
mémoires D.  
fol. 70. R.*

*Recueil des  
Ordonnances*

Les soins utiles dont le monarque s'occupoit, ne l'empêchoient pas d'orner ses palais & d'embellir la capitale. Il avoit fait construire l'hôtel de Saint Paul (a) qu'il habitoit préféablement à toutes les demeures royales. Il appelloit ce palais *l'hôtel solennel des grands ébaulemens*. Il l'unit irrévocablement au domaine de la couronne : il déclara même dans les lettres d'union, qu'il

(a) Cet hôtel étoit bâti entre le lieu où est la rue du Petit-Musc ou des Célestins, & l'église de S. Paul dont il tiroit son nom. Le jardin contenant vingt arpens, s'étendoit du côté de la rivière jusqu'au port au Plâtre. *La Mare, Traité de la Pol. T. 3, p. 381.*

la faisoit pour la singulière affection qu'il portoit audit hôtel, auquel en plu- ANN. 1366.  
*sieurs plaisirs il avoit acquis & recouvré*  
à l'aide de Dieu santé de plusieurs grandes maladies. Quoique ce palais fût somptueux pour le temps, c'étoit moins la magnificence du bâtiment que l'aspect riant de ses jardins étendus le long des bords de la Seine, qui faisoit de ce séjour un lieu de délices pour le roi. L'art du jardinage n'avoit pas encore été porté à ce degré d'élégance & de perfection, qui restreignant les agrémens d'un jardin au seul plaisir de la vue & de l'odorat, en a banni absolument ce qui peut flatter le goût. Les arbres fruitiers, les plantes utiles, les légumes dispuoient aux fleurs, aux ifs, aux tilleuls, l'honneur d'embellir les vergers de nos ayeux. Cet agréable désordre qui révolteroit aujourd'hui notre délicatesse, offroit peut-être un spectacle aussi agréable que nos parterres figurés, dont l'arrangement paroît vouloir asservir les beautés touchantes de la nature, que l'art devoit se contenter d'imiter. Des treilles, des tonnelles ou pavillons de verdure embellissoient ces enclos champêtres. On y voyoit des arbres.

**ANN. 1366.** fruitiers de toute espèce à haute tige; l'usage des arbres nains & des espaliers n'étoit pas encore connu. Le roi fit mettre en une seule fois cent poiriers, cent quinze pommiers, onze cents vingt-cinq cerisiers (a) & cent cinquante pruniers. Ces fruits étoient destinés pour les tables du roi, de la reine & des grands commensaux de leurs maisons : on ne servoit que des noix aux tables des officiers inférieurs. On ne creusoit point la terre pour y captiver des eaux inutiles : au lieu de bassins & de jets-d'eau, de grands viviers remplis de poissons offroient le plaisir de la pêche. Les jardins du palais des Tournelles, ainsi nommé du grand nombre de tours dont il étoit environné, étoient à peu près semblables à ceux de l'hôtel de S. Paul. On avoit pratiqué dans ceux du palais des Tournelles, un assemblage de plusieurs allées, auquel on avoit donné le nom de dédale ou labyrinthe (b). Ces

(a) Les rues du quartier Saint Paul, qui occupent une partie du terrain où étoient situés les plants des cerisiers & les treilles de ces jardins ont retenu les noms, de Beurrellis & de la Cerisaye. *La Mare, Traité de la Police, tom. 3. p. 381.*

(b) A l'extrémité du jardin de l'hôtel des Tournelles, il y avoit un parc entouré de simples pieux, d'où la rue du Parc-royal a tiré son nom. *Ibid.*

deux hôtels furent construits dans le même temps.

Près de l'hôtel de S. Paul, le roi fonda le monastère des Célestins, sur le terrain qu'ils occupent encore aujourd'hui. Il posa lui-même la première pierre de l'église, & donna pour la fondation de cette maison quinze mille écus d'or, à prendre sur le receveur de Paris. Cette somme étoit due par les Juifs pour *certaine grace qu'ils avoient obtenue* (a). L'ordre des Célestins avoit été institué dans le treizième siècle par Pierre de Mourhon, qui parvint au souverain pontificat sous le nom de Célestin V. Le roi avoit une singulière affection pour ces religieux. La maison des Célestins de Mantes lui est aussi redevable de sa fondation.

L'institution de la confrérie des secrétaires du roi, sous l'invocation des quatre Evangélistes, dans l'église des Célestins de Paris, est du même temps que l'établissement de ce monastère. Cette compagnie a toujours continué jusqu'à ce jour, d'y tenir ses

ANN. 1366.

Fondation des Célestins de Paris.

Registres des chartes de la chamb. des comptes.

Confrérie des secrétaires du roi.

Chambre des comptes, reg. Noster, fol. 299.

Recueil des Ordonnances

(a) Les lettres ne s'expliquent point sur la nature de cette grace, qui étoit probablement une prolongation du temps de leur séjour en France.

**ANN. I, 66.** assemblées. Le roi, en approuvant cette congrégation, confirma les privilèges dont avoient toujours joui *ses notaires secrétaires*. La connoissance des causes où ils pouvoient être intéressés, étoit attribuée aux requêtes de l'hôtel. Cette association étoit soumise à des loix aussi utiles que sages : lorsqu'un des secrétaires du roi tomboit dans l'indigence, & qu'il découvroit son état à la compagnie, chacun de ses confrères étoit tenu de lui prêter tous les ans vingt sous parisis, qu'il n'étoit dans l'obligation de rendre qu'en cas que ses affaires se rétablissent. Les statuts prescrivoient jusqu'à la forme de l'habillement. Il est dit qu'ils seront vêtus décemment ; qu'ils ne pourront s'habiller de robes rayées ou mi-parties de deux couleurs ; (ces robes étoient pareilles à celles que portent encore aujourd'hui les bédeaux des églises) ; qu'ils ne porteront point de tuniques avec de longues manches descendantes jusque sur les mains, (on appelloit ces manches des *mouffles*) & qu'ils ne chaufferont point de *poulaines* (a).

(a) Dans le septième volume de cette histoire, il a déjà été question de cette chaussure ridicule, contre



Quoique Charles, par toutes ses actions, parût ne désirer autre chose que de soulager la misère des peuples, cependant l'épuisement des finances ne lui avoit pas permis de diminuer les impôts au gré de son inclination bienfaisante. La levée des subsides occasionna une sédition à Tournay. Ce soulèvement eut moins pour objet l'impôt, que la manière de l'exiger. Les plus riches habitans de cette ville étoient dans l'usage de se rendre adjudicataires de ces levées, dont ensuite ils faisoient eux-mêmes la répartition. Les citoyens moins aisés se plaignirent de l'injustice des exacteurs. La

ANN. 1366.

Sédition à  
Tournay.  
*Trésor des  
chart. reg. A  
fol. 92. v<sup>o</sup>.  
Recueil des  
Ordonnances  
Spicil. cont.  
de Nangis.*

laquelle le roi fit publier une sévère ordonnance ; elle ne fut abolie entièrement que sous le règne suivant. A cette mode extravagante succéda celle des souliers faits en bec de canne, templacée ensuite par des pantoufles d'un pied de large. On ignore l'origine des souliers à poulaine. Voici la plus vraisemblable des différentes opinions. Henri fils de Geoffroi Plantagenet comte d'Anjou, étoit estimé l'un des princes les plus accomplis de son temps. Sa beauté, sa taille avantageuse excitoient l'admiration de tous les courtisans. Un seul défaut défiguroit cet extérieur prévenant : il avoit à l'extrémité du pied une croissance de chair assez longue. Pour dérober la vue de cette difformité, il portoit une chaussure dont le bout présentait une forme de griffe. Cette chaussure bizarre fut aussi-tôt adoptée par les seigneurs ; & le peuple vrai singe de la noblesse, ne tarda pas à l'imiter. Cette mode subsista pendant plus de trois siècles. *Vid. Chron. Trivelli cont. de Nangis. & le 7. vol. de cette hist.*

ville se trouva divisée en deux factions : le peuple prit les armes. Le roi informé de ce mouvement, y envoya Edouard de Renty chevalier de Picardie. Ce seigneur se conformant aux intentions du prince, apaisa la révolte, sans employer les voies de rigueur. La ville fut punie pendant un temps par le retranchement de ses droits municipaux. Le roi, dans les lettres qui ordonnent cette suspension, y parle moins en souverain qui sévit contre des rebelles, qu'en père qui corrige ses enfans. Trois années après, lorsque le tumulte eut été pacifié, & les habitans réconciliés entr'eux, leurs privilèges leur furent rendus.

*Ibid. fol. 140*

Le prince de Galles rétablit Pèdre sur le trône de Castille.

*Froissard.*

*Chron. MS.*

*Vie MS. de*

*du Guesclin.*

*Hist. d'Esp.*

*Mariana,*

*Ayala, Fer-*

*reras, &c.*

*Mém. de*

*littérature.*

Cependant l'arrivée de Dom Pèdre à la cour du prince de Galles avoit produit une seconde révolution en Castille. Le jeune Edouard hésita quelque temps à se déclarer en faveur du monarque détrôné : à la fin, la grandeur de l'entreprise, la gloire de rétablir dans ses Etats un roi, indigne du trône à la vérité, mais souverain légitime, & cette générosité qui lui étoit naturelle, le déterminèrent. Il ne voulut pas toutefois prendre une dernière résolution, sans consulter le roi

son père. Ayant obtenu ce consentement, il fit ses préparatifs ; le duc de ANN. 1366.  
 Lancastre son frère se disposoit à partir de Londres pour se rendre auprès de lui : le brave Chandos devoit l'accompagner dans cette expédition. Les compagnies qui avoient placé Transtamare sur le trône, n'eurent pas plutôt appris que le prince de Galles les mandoit, qu'elles ne songèrent plus qu'à prendre congé du nouveau roi de Castille, qui les laissa partir après les avoir récompensées. Ces troupes ne joignirent le prince, qu'après avoir essuyé beaucoup de difficultés. Le roi d'Aragon, allié de Transtamare, avoit fermé les passages de ses Etats ; le comte de Foix voulut aussi les empêcher de passer sur ses terres : elles surmontèrent ces obstacles. On les vit accourir par différentes routes au rendez-vous de l'armée qu'Edouard assembloit en Guienne. Le sénéchal de Toulouse & le comte de Narbonne ayant mis quelques troupes sur pied, attaquèrent quelques-unes de ces compagnies qui s'étoient renfermées dans Montauban. Ces brigands renforcés par la jonction de plusieurs de leurs compagnons, remportèrent une vic-

toire complete , & firent quantité de  
 ANN. 1366. prisonniers , qu'ils renvoyèrent sur  
 leur parole. Ces prisonniers obtinrent  
 une dispense du Pape pour ne point  
 acquitter leurs rançons. Lorsque le  
 prince eut annoncé son dessein , les  
 grands vassaux de la principauté d'A-  
 quitaine s'empresèrent de venir l'as-  
 surer de leur attachement. Edouard qui  
 vouloit sonder les dispositions de ces  
 seigneurs , demanda au sire d'Albret  
 quel nombre de combattans il pouvoit  
 lui fournir. *Sire* , répondit d'Albret ,  
*si je voulois prier tous mes féaux , j'au-*  
*rois bien mille lances (a) , & toute ma terre*  
*gardée.* Le prince regardant Felton ,  
 un de ses généraux , lui dit en An-  
 glois , ne voulant pas être entendu :  
*Par ma foi , l'on doit bien aimer la terre*  
*où l'on a un tel baron qui peut bien ser-*  
*vir son seigneur avec mille lances.* Se  
 retournant ensuite vers le seigneur  
 Gascon : *Sire d'Albret* , poursuivit-il ,  
*je les retiens tous.* Quelque temps après  
 le prince fit des réflexions , & conçut  
 quelque ombrage de la puissance de  
 ce seigneur. Il lui manda de congédier  
 une partie de son monde , & de n'en

(a) Mille lances pouvoient former un corps de  
 cinq à six mille hommes.

retenir que deux cens. D'Albret se tint fort offensé de ce contr'ordre : il s'en plaignit avec hauteur ; & l'affaire auroit eu des suites sans le comte d'Armagnac son oncle, qui l'appaisa. Froissard, qui étoit à Bordeaux dans le temps de ce démêlé, assure que la fierté du prince en cette occasion & le ressentiment secret du seigneur d'Albret, produisirent les premières semences du soulèvement de la Guienne contre la domination Angloise. ANN. 1366.

Ce fut peu de temps avant l'expédition de Castille, que la princesse de Galles donna la naissance au prince Richard, successeur d'Edouard III, son ayeul. Le prince n'avoit retardé son départ, que pour assister aux couches de la princesse : rien ne l'arrêtant plus, il hâta ses préparatifs. Ses troupes étoient nombreuses & aguerries. Le duc de Lancastre l'étoit venu joindre avec un nouveau renfort d'Angleterre. Jacques, roi titulaire de Majorque, mari de Jeanne, reine de Sicile, s'étoit rendu auprès de lui, dans l'espérance de venger la mort de son père, que le roi d'Aragon, avoit fait mourir en prison, & de faire valoir ses droits à la faveur de la révolution qui se pré-

paroit. Le prince lui promet de le rétablir après l'expédition de Castille.

**ANN. 1367.** L'armée ne pouvoit entrer en Espagne que par les Etats des rois de Navarre & d'Aragon. Ce dernier étoit allié de la France & du nouveau roi de Castille. Le Navarrois avoit aussi conclu un traité avec Transtamare ; mais ce prince, peu scrupuleux observateur de ses promesses, pouvoit aisément être gagné ; la difficulté consistoit à fixer son inconstance. La conduite de Charles-le-Mauvais dans cette circonstance, dont il eût pu tirer avantage, prouve que la mauvaise foi & l'instabilité sont les plus dangereux écueils de la politique. Trois fois on le vit changer d'alliés : tantôt ami de Dom Pèdre, auquel il vendit sa foi cinquante-six mille florins d'or, tantôt uni avec Transtamare, il finit par se faire arrêter prisonnier, & ne recueillir de tant de variations que le mépris des deux partis.

*Rym. añ.  
publ. tom. 3.  
part. 2. pag.  
116 & suiv.  
Ibid. p. 115.*

Henri de Transtamare, informé de ce qui se passoit, n'étoit pas sans inquiétude : ce prince tenoit alors les Etats assemblés à Burgos. Du Guesclin ne lui dissimula point le danger ; il lui proposa de passer en France, avec

promesse de lui amener un secours de chevaliers François & Bretons , plus considérable par la valeur que par le nombre : il partit tandis que le roi prenoit avec les États les mesures nécessaires pour s'opposer à l'invasion dont on étoit menacé. Il n'eut pas de peine à mettre sur pied une puissante armée ; l'affection de la noblesse & du peuple , & la crainte de rentrer sous la cruelle domination de Pèdre , excitoient les Castillans à se ranger à l'envi sous ses étendards.

ANN. 1367.

Cependant le prince de Galles étoit arrivé dans la vallée de Roncevaux , incertain de l'exécution des promesses du roi de Navarre , quoiqu'il vînt récemment de signer un dernier traité. Edouard reçut à Roncevaux un cartel que lui apporta un héraut d'armes de la part du comte de Transtamare. Henri dans ce défi , après avoir représenté au prince qu'il ne s'étoit point attiré son inimitié , finissoit en lui disant : *Vous avez la grace & la fortune d'armes plus que nul prince aujourd'hui , pourquoi nous croyons que vous vous glorifiez en votre puissance , & pour ce que nous sçavons de vérité que nous querés\* pour avoir bataille , veuillez nous*

Le prince de Galles & Pèdre entrent en Espagne.  
Froissard.

\* Cherchez.

laisser sçavoir par quel lez \* vous en-  
 ANN. 1367. trerez en Castille, & nous vous irons

\* Côté. au-devant pour garder & défendre notre  
*seigneurie. Donné, &c.* Le prince con-  
 çut dès ce moment beaucoup d'estime  
 pour Henri ! Ce bâtard, dit-il à son  
 conseil, *est un chevalier plein de grande*  
*prouesse.* Il fit retenir le héraut jusqu'à  
 nouvel ordre, & poursuivit sa route  
 vers Pampelune, où il espéroit trou-  
 ver le roi de Navarre; mais ce prince  
 avoit encore une fois changé de des-  
 sein. Intimidé par le roi d'Aragon;  
 & gagné par Transtamare, il eût bien  
 voulu ne pas tenir l'accord qu'il avoit  
 fait avec le prince de Galles, & lui re-  
 fuser le passage; mais il n'eut jamais  
 le courage de le tenter ouvertement,  
 quoiqu'il lui fût très-facile de le faire,  
 en gardant les défilés qui séparoient ses  
 Etats de la France, où cent hommes  
 pouvoient tenir contre une armée en-  
 tière. Au défaut d'une résolution vi-  
 goureuse, il s'avisa d'un expédient,  
 dont il méritoit bien d'être la victime.  
 Il convint avec Olivier de Mauny,  
 chevalier Breton, parent de du Gues-  
 clin, de se faire enlever dans une partie  
 de chasse. L'entreprise fut exécutée;  
 & Mauny, maître de la personne du



Navarrois, l'envoya en Aragon, où 

---

il fut étroitement gardé : il reconnut ANN. 1367. alors le mauvais succès de son artifice, & se vit contraint de donner son fils en ôtage pour recouvrer sa liberté. Pendant ce tems-là, l'armée du prince de Galles ayant traversé la Navarre, où elle vécut à discrétion, arriva sur les frontières d'Espagne. Edouard renvoya le héraut de Transtamare avec sa réponse, dans laquelle il offroit au prince sa médiation, en cas qu'il voulût reconnoître Pèdre pour légitime roi de Castille. Comme les détails de cette guerre sont étrangers à notre histoire, on se borne à rapporter les principaux évènements.

Henri avoit rassemblé toutes ses forces. Du Guesclin, fidèle à la parole qu'il lui avoit donnée en partant, étoit revenu de France par l'Aragon, conduisant avec lui un corps de quatre mille hommes d'armes François, Bretons, Allemands & Aragonnois. L'armée étoit composée de près de cent mille combattans, à la tête desquels Transtamare vint au-devant de son rival. Il s'en falloit beaucoup que l'armée du Prince de Galles fût aussi nombreuse ; mais la valeur suppléoit

ANN. 1367. au nombre. Les meilleures troupes d'Angleterre & de Gascogne, les compagnies d'aventuriers les plus braves & les plus aguerris, formoient un corps d'autant plus redoutable, qu'il étoit commandé par des chefs expérimentés, tel que le captal de Buch, le comte d'Armagnac, Clifson, Auberticourt, Felton, Caurelée & une infinité d'autres; Chandos surtout, qui ne cédoit qu'au seul prince de Galles l'honneur de passer pour le plus grand capitaine de son siècle. Edouard, l'ame de cette armée formidable, étoit accompagné de son frere le duc de Lancastre.

Les deux armées désiroient également de combattre, mais par des motifs différens. Les Castillans étoient excités par leur zèle pour le nouveau roi, & par l'ardeur de signaler leur courage. Les troupes du prince de Galles, outre l'honneur de soutenir la querelle de Pèdre, étoient animées par la nécessité. Elles avoient essuyé quantité de fatigues, & plus d'une fois éprouvé la disette des vivres : elles ne pouvoient espérer que de la victoire une position plus avantageuse. Quelques détachemens avoient déjà été défaits  
par

par des troupes Espagnoles. Dans cette conjoncture le maréchal d'Andreghen, du Guesclin, & quelques autres seigneurs François, conseillèrent à Transamare d'éviter la bataille, & de laisser les ennemis s'affoiblir d'eux-mêmes par leur séjour dans un pays où ils manquoient de tout. Si cet avis eût été suivi, il n'est pas douteux que le prince de Galles se fût trouvé dans l'obligation de se retirer : mais Henri de Transamare, sûr de l'affection de son armée, & brûlant du désir d'acquérir de la gloire en se mesurant avec Edouard, rejeta ces conseils trop prudents. Il poursuivit sa marche, & vint camper à Najara dans le même tems que les ennemis arrivèrent à Navarette. Edouard renouvella ses offres de médiation, & le Castillan son défi. Ces messages réciproques précédèrent le jour de la bataille, qui se livra entre Najara & Navarette, le samedi trois Avril, veille du dimanche des Rameaux de l'année 1365. Le prince de Galles en cette journée mit le comble à la gloire qu'il s'étoit acquise aux champs de Crécy & de Poitiers. Ce héros se surpassa dans cette occasion, où la victoire lui fut disputée avec

ANN. 1367

Bataille de  
Najara ou de  
Navarette.*Hist. citée  
ci-dessus.*

ANN. 1367.

beaucoup plus d'opiniâtreté que dans les deux autres batailles. Du côté de Henri, il n'y eut qu'un corps de troupes commandé par le comte de Tello son frère, qui lâcha le pied dès le commencement de l'action. Transamare fit des prodiges de valeur : attaqué en même-tems par le prince de Galles & par Dom Pèdre, il soutint ce double effort avec autant de présence d'esprit que de courage. Trois fois il rallia ses troupes, & les ramena au combat, tandis que du Guesclin, le maréchal d'Andreghen, & les autres étrangers, tenoient tête à Chandos. Mais enfin il fallut subir l'ascendant ordinaire du prince de Galles : il fut vainqueur. Henri voyant son armée taillée en pièces, changea de cheval (a), & fuit à toute bride vers Najara, d'où il gagna l'Aragon (b). Le corps où combattoient du Guesclin & les autres

Défaite  
& fuite de  
Henri.

*Ibid.*

(a) Le cheval de bataille de Henri de Transamare fut présenté à Londres à Edouard III. *Rym. aâ. pub. tom. 3. part. 2.*

(b) Du Guesclin, dit un de nos historiens, dans le fort du combat, se détacha du corps de bataille où il étoit, pour aller forcer à la retraite Transamare, qui ne vouloit pas s'y déterminer : le chevalier Breton fut même obligé de saisir la bride du cheval de Henri & de le tirer de la mêlée ; il partit enfin & se fit jour, suivi de quatre cavaliers, à travers les ennemis, ne

seigneurs François, tenoit encore ferme, mais la partie n'étoit plus égale ; ANN. 1367. il fallut mettre bas les armes. La plupart de ceux qui restoit, furent faits prisonniers. L'infanterie Espagnole se servit de fronde dans cette bataille.

Cette victoire rétablit Pèdre sur le trône par une révolution aussi prompte que celle qui l'en avoit chassé. Aussitôt qu'il apperçut le prince de Galles, il voulut se jeter à ses pieds. Edouard s'avança précipitamment au-devant de lui : *Cher cousin*, lui dit Pèdre, *je vous dois moult de graces pour la belle journée que j'ai eu par vous.* Sire, reprit le modeste & généteux vainqueur, *rendez-en graces à Dieu ; car la victoire vient toute de lui, non pas de moi.* Si le roi de Castille avoit été capable d'un retour sur lui-même, la magnanimité du prince auroit fait une vive impression sur lui ; mais il étoit bien éloigné de profiter d'un si beau modèle : le lendemain du combat, il ne rougit pas de demander au prince les prison-

pouvant se résoudre à fuir autrement. Il n'y a pas un seul historien qui fasse mention de ce fait, rapporté seulement par les auteurs MS. de la vie de du Guesclin, qui ont chargé l'histoire de ce grand homme de tous les ornemens fabuleux que leur imagination leur a suggérés.

ANN. 1367.

niers Castillans, afin d'exercer sa barbarie sur eux. Cette horrible proposition fut rejetée par Edouard : il fit plus ; il conseilla au roi de ne pas abuser des avantages que la victoire lui donnoit, & d'essayer au contraire de regagner par sa clémence l'affection de ses sujets. Le tyran, gêné par la présence du prince, dissimula ; mais cette contrainte passagère ne servit dans la suite qu'à redoubler son humeur sanguinaire ; il n'attendit, pour la satisfaire, que le moment où il se verroit délivré de la présence importune de son bienfaiteur.

Pèdre rétabli : son ingratitude envers le prince de Galles.

L'armée victorieuse marcha vers Burgos, qui ouvrit ses portes. Toutes les autres villes d'Espagne suivirent le torrent. Pèdre triomphant de ses ennemis, ne désiroit que le départ des troupes qui l'avoient rétabli, d'autant plus que les compagnies commençoient à rançonner l'Espagne, ainsi qu'elles avoient pillé la France. Le prince de Galles le prévint en lui demandant l'accomplissement de ses promesses, & sur-tout l'argent nécessaire pour le paiement de ses troupes. Le roi éluda ce paiement sous différens prétextes, & fit déclarer enfin qu'il étoit dans

l'impuissance de l'acquitter pour le présent. Cependant les troupes qui dépérissoient à vue-d'œil, n'aspiroient qu'à retourner en France. Le prince lui-même tomba malade, soit par l'intempérie du climat, ou par le chagrin secret que lui causoit l'ingratitude du roi de Castille. Il fut enfin obligé de se contenter des vaines promesses de ce perfide monarque, & de ramener en Guienne son armée triomphante, mais considérablement affoiblie. Une partie de ses troupes revint par l'Aragon, dont le roi s'étoit réconcilié avec le parti vainqueur. Edouard ne recueillit de cette expédition que le triste honneur d'avoir rétabli un tyran, qui paya ses bienfaits de la plus noire ingratitude.

La plupart des prisonniers de distinction faits à la bataille de Navarrette, avoient été mis à rançon, & renvoyés sur leur parole. Le prince de Galles ne retint que Bertrand du Guesclin, & cela par un reste de considération dont Pèdre étoit indigne. On craignoit, non sans raison, que le chevalier Breton, étant mis en liberté, ne tentât une nouvelle révolution. Du Guesclin, sous la garde de

ANN. 1367.

Henri de  
Translamare  
revient en  
France.  
*Ibid.*

**ANN. 1367.** Chandos & du capital de Buch, fut conduit à Bordeaux, mais traité avec tous les égards que méritoit la réputation qu'il s'étoit acquise par sa bravoure & sa générosité. Les gens de guerre des partis différens l'aimoient & l'estimoient également. Henri de Transamare ne séjourna pas long-tems à la cour du roi d'Aragon, dont l'amitié, depuis le revers qu'il venoit d'éprouver, commençoit à lui devenir suspecte. Il vint trouver à Montpellier le duc d'Anjou, frère & lieutenant-général du roi en Languedoc. Ce prince lui donna tous les témoignages d'affection qu'il pouvoit attendre dans la fâcheuse conjoncture où il se trouvoit: non content de lui promettre tous les secours qui dépendroient de lui, il lui fournit les sommes nécessaires pour subsister d'une manière convenable à sa dignité; il lui donna le château de Roquemore pour lieu de sa résidence, en attendant le rétablissement de ses affaires. Transamare vit le pape, & revint d'Avignon comblé des bienfaits & des assurances d'amitié du souverain pontife. Il rassembla un petit corps de troupes, avec lequel profitant de l'absence du prince



de Galles, il fit des courses dans la Guienne. La princesse de Gallès fit ANN. 1367 porter ses plaintes au roi, qui manda au Castillan de discontinuer les hostilités. Charles occupé du soin de rétablir l'ordre & l'abondance dans ses Etats, ne jugea pas à propos, malgré son amitié pour Henri, de s'exposer à une rupture ouverte avec les Anglois : il fit même arrêter & retenir prisonnier au château du Louvre le jeune comte d'Auxerre, qui devoit conduire des troupes à ce prince. Transamare se rendit à des raisons si sages ; mais comme il ne vouloit pas laisser échapper l'occasion de faire sentir au prince de Galles les effets de son ressentiment, il remit au duc d'Anjou le château de Roquemore ; & quittant les terres de la domination du roi de France, il entra dans le comté de Bigorre ; où il s'empara par escalade du château de Bannières, qu'il tint jusqu'au retour du prince. Alors il s'approcha du royaume d'Aragon, par lequel il se préparoit à repasser en Castille. Ses troupes étoient augmentées : il se trouvoit à la tête de dix mille hommes ; & le roi d'Aragon, qui avoit fait un nouveau traité avec

ANN. 1367.

Le prince  
de Galles se  
brouille avec  
les Seigneurs  
de Guienne.

*Froissard.  
Chron. MS.*

Pèdre, voulut inutilement lui disputer le passage.

Cependant le prince de Galles étoit de retour à Bordeaux. Les troupes qui l'avoient accompagné dans son voyage d'Espagne, étoient considérablement diminuées. Les compagnies, qui dans le commencement de cette guerre montoient à trente mille hommes, étoient réduites à six mille; mais quoi qu'en petit nombre, de pareils hôtes étoient fort incommodes : le Prince eût bien voulu les congédier, ce qui ne pouvoit se faire qu'en acquittant les sommes qui leur avoient été promises. La mauvaise foi du roi de Castille ne laissoit plus espérer qu'il remplît ses engagements. L'argent manquoit absolument : Edouard, qui tenoit dans sa principauté d'Aquitaine un état plus brillant & plus fastueux qu'aucun souverain, avoit épuisé son trésor & ses ressources. Pour suppléer au mauvais état de ses finances, quelques conseillers lui suggérèrent d'asseoir une imposition générale sur toutes les terres dépendantes de sa souveraineté. Le seul Chandos, qui ayant été lieutenant-général du roi d'Angleterre en Guienne, connoissoit mieux

le caractère de la noblesse de ces provinces, voulut en vain s'opposer à cet avis pernicieux. L'extrême besoin d'argent fit qu'on ne l'écouta pas. L'affaire fut proposée dans une assemblée tenue à Nyort, où se trouvèrent les principaux seigneurs, & les députés des bonnes villes d'Aquitaine. Le conseil du prince demanda pour cinq années seulement la levée d'un subside de vingt sous par feu sur toute la province. Les députés du Poitou, du Limousin, de la Xaintonge & du Rouergue, n'opposèrent qu'une foible résistance; les seigneurs d'Armagnac, d'Albret, de Cominges, de Périgord, de Carmain, de Picornet, en un mot toute la noblesse de Gascogne, refusa généralement d'y consentir, alléguant *que leurs terres & seigneuries étoient franches de toutes dettes; & que du temps passé qu'ils avoient obei au roi de France, ils n'avoient été grévés, ni pressés de pareilles impositions.* Ils protestèrent qu'ils défendroient leurs franchises autant qu'il seroit en leur pouvoir. Une si ferme résolution étonna le prince, qui, malgré sa fierté naturelle, se vit contraint de dissimuler. L'assemblée fut rompue, & remise à

ANN. 1367.

un autre temps. Les seigneurs, en se séparant, formèrent dès-lors la résolution de ne pas s'y trouver, & d'employer les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour secouer l'insupportable joug de la domination Angloise. Si cette imposition avoit eu lieu, on estimoit qu'elle auroit annuellement produit douze cens mille francs, à vingt sous par feu; ce qui suppose qu'alors on comptoit près de quatre millions d'habitans dans les seules provinces qui composoient la principauté d'Aquitaine. Chandos chagrin de ce que, malgré ses représentations réitérées, le prince persistoit dans son dessein, se retira quelque tems après en Normandie, sous prétexte d'aller visiter la terre de Saint-Sauveur-le-Vicomte, & les autres seigneuries qu'il possédoit dans cette province. Ce sage Anglois ne vouloit pas être soupçonné d'avoir contribué à l'exécution d'un projet injuste, dont il prévoyoit les funestes conséquences.

ANN. 1368.

Les seigneurs  
de Guienne,  
portent leurs  
plaintes au  
roi,

On vit peu de tems après arriver à Paris les comtes d'Armagnac, de Comminges, d'Albret, de Périgord, ainsi que la plupart des seigneurs & prélats de Gascogne : ils venoient porter leurs

plaintes des vexations que le prince de Galles vouloit exercer contre eux, & demander en même tems justice au roi comme seigneur suzerain de la Guienne. Charles dut être agréablement surpris d'une semblable députation; mais trop habile politique pour se déterminer sans y avoir réfléchi mûrement, il se contenta d'assurer ces seigneurs en termes généraux, de sa bienveillance & de sa protection. *Certes, seigneurs, leur dit-il, la juridiction de la couronne de France voulons-nous toujours garder, mais nous avons juré plusieurs articles que nous visiterons.* Il accompagna cette réponse indécise d'une promesse d'employer volontiers sa médiation près du prince de Galles. Les seigneurs satisfaits de la réception du roi, & jugeant bien qu'il ne vouloit se conduire qu'avec la circonspection que demandoit une entreprise aussi importante, continuèrent de demeurer à la cour, dans la vue de hâter par leur présence la résolution du conseil. Leur séjour à Paris commença de donner quelque inquiétude au prince de Galles; mais comme il n'étoit pas accoutumé à céder, il persista dans son projet, malgré les

ANN. 1368.

Froissard.

Du Tillet.

Rap. Thoyr.

Chron. MS.

&c.

**ANN. 1368.** sages conseils de ses plus fidèles serviteurs.

Henri de  
Transstamarc  
prépare une  
troisième ré-  
volution.

*Hist. d'Esp.  
Mariana,  
Ferreraz, &c.  
Froissard.*

Tandis que ces nuages , avant-cou-  
reurs d'une révolte prochaine , s'éle-  
voient en Guienne , Henri , des fron-  
tières de l'Aragon , menaçoit Pèdre  
d'une nouvelle invasion. Son armée  
grossissoit journellement : il ne lui  
manquoit plus pour le succès que la  
présence du brave du Guesclin. Ce  
chevalier Breton étoit toujours pri-  
sonnier à Bordeaux , quoique sa liberté  
fût incessamment sollicitée , même  
par les seigneurs Anglois. On fit en-  
tendre au prince de Galles qu'on le  
suspçonnoit de retenir du Guesclin ,  
parce qu'il s'étoit rendu trop redouta-  
ble. Edouard piqué de ce reproche ,  
fit venir du Guesclin. Aussi-tôt qu'il  
le vit : *Messire Bertrand* , lui dit-il , *on*  
*prétend que je ne vous ose mettre à dé-*  
*livrance , de peur que j'ai de vous. Il*  
*y en a qui le disent* , répondit du Gues-  
clin , *& de cela me tient fort honoré.* Le  
prince rougit ; & mettant fin à la  
conversation , lui proposa de taxer lui-  
même sa rançon. Le chevalier , sans  
s'étonner , la mit à cent mille florins.  
*Et où prenez-vous tant d'argent , dit*  
*le Prince ? Les rois de France & de*

Délivrance  
de du Gues-  
clin.

*Vie MS. de  
du Guesclin.  
D'Argentré.  
Froissard.*

*Castille*, reprit-il, le pape & le duc d'Anjou, me les prêteront, & il y a tel qui garde les clefs du coffre où je trouverai l'argent. Mais, poursuivit-il, on peut se vanter que dès ce moment *Henri est roi de Castille* ; si j'allois en mon pays, les femmes me feroient marçon de leurs quenouilles. La franchise du Breton charma tous les assistans, & le prince lui-même témoigna plus d'une fois la haute opinion qu'il avoit de sa générosité. La princesse de Galles, qui pour lors se trouvoit à Bordeaux, curieuse de voir notre héros, le fit inviter à dîner ; & pour lui donner une preuve essentielle de l'estime qu'elle faisoit de sa valeur, elle s'offrit de payer vingt mille francs en déduction de sa rançon. Du Guesclin fléchissant le genou devant elle, lui dit : *Madame, je pensois être le plus laid chevalier du monde, mais vois-je bien que je ne me dois plus tant déplaire.* Édouard apprit avec satisfaction la libéralité de la princesse son épouse. Chandos qui étoit de retour, offrit sa bourse à du Guesclin : il y eut peu d'officiers généraux qui ne lui témoignassent le même empressement. Comblé de caresses & de présens, il partit

ANN. 1368.

ANN. 1368.

pour aller rassembler la somme dont il étoit convenu. Sur sa route il répandoit avec profusion ses libéralités, les distribuant à tous les gens de guerre qu'il rencontroit. Il se rendit auprès du duc d'Anjou, qui pour lors étoit en guerre avec Jeanne, reine de Naples, comtesse de Provence. Il accompagna ce prince au siège de Tarascon, qui se rendit, ainsi que la ville d'Arles. Cette guerre ayant été terminée par un prompt accommodement, il partit pour la Bretagne : arrivé dans sa maison, il demanda cent mille francs qu'il avoit laissés en dépôt à la dame du Guesclin son épouse. Cette dame, non moins libérale que son mari, en avoit disposé comme il auroit fait lui-même, en remettant en équipages tous les gens de guerre qui s'étoient adressés à elle. Du Guesclin approuva l'emploi, & retourna vers le duc d'Anjou, qui lui donna vingt mille francs : il reçut une pareille somme du pape; mais toujours prodigue, il ne lui restoit rien lorsqu'il fut arrivé à Bordeaux. Il se présenta devant le prince de Galles, qui lui demanda s'il apportoit la somme convenue pour sa rançon : il répondit sans



façon, qu'il n'avoit pas un double. *Vous faites le magnifique*, dit le prince en plaisantant, *vous donnez à tout le monde, & vous n'avez pas de quoi subvenir à vous-même ; il faut donc que vous teniez prison.* Du Guesclin se retiroit, lorsqu'un gentilhomme, de la part du roi de France, arriva chargé de payer la rançon entière, à la réserve des vingt mille francs que la princesse de Galles avoit généreusement rabattus. ANN. 1368.

Du Guesclin libre, se hâta de passer en Castille. L'empressement avec lequel on accouroit pour servir sous ses étendards, lui procura un corps de plus de deux mille hommes d'armes : il se rendit près de Henri de Transtamare. Ce prince avoit déjà fait des progrès. A peine s'étoit-il présenté aux frontières des Etats de Pèdre, que Calahorra, Burgos, & plusieurs autres places, s'étoient rendues d'elles-mêmes. Le roi de Majorque, qui étoit resté malade à Burgos, & n'avoit pu suivre le prince de Galles, fut fait prisonnier : il demanda en grace qu'on ne le livrât point au roi d'Aragon : le vainqueur lui donna sa parole qu'il tint religieusement. La plupart des

Du Guesclin  
passe en Es-  
pagne.  
*Hist. citée  
ci-dessus.*

ANN. 1368.

*Rym. ad.  
pub. rom. 3.  
part. 2. pag.  
148.*

seigneurs Castillans s'étoient venus joindre à Transtamare. Il avoit formé le siège de Tolède, rempli des flatteuses espérances d'un succès prochain, qui furent agréablement confirmées par l'arrivée de du Guesclin. Henri reçut dans le même temps des ambassadeurs de la part du roi de France : ils étoient chargés de confirmer & de renouveler les anciennes alliances. Le traité de confédération fut signé devant Tolède. Le Castillan & les ministres de France, au nom de leur souverain, jurèrent une ligue offensive & défensive contre leurs ennemis. Transtamare s'obligea entr'autres articles, d'assister son allié de toutes les forces maritimes de ses Etats, & de fournir toujours le double des vaisseaux que le roi de France mettroit en mer. Cette convention prouve qu'alors notre marine étoit bien inférieure à celle des autres puissances. La France & l'Angleterre n'étoient pas encore en guerre ; mais Charles auguroit déjà qu'elle ne tarderoit pas à se déclarer.

*Pèdre ras-  
semble ses  
forces.  
Ibid.*

Pèdre, aux premiers mouvemens, avoit essayé de se mettre en défense. Il voulut rassembler toutes les forces du

royaume pour les opposer à son frère : mais prodigue dans la prospérité du ANN. 1368.  
 sang de ses sujets , il s'étoit privé par  
 ses cruautés des services qu'il auroit  
 dû mériter de leur affection. Il ne pos-  
 sédoit plus dans ses Etats que quelques  
 places , sur lesquelles il avoit peu à  
 compter , des trésors immenses , & le  
 vain titre de roi. La plupart des sei-  
 gneurs qu'il manda , loin de se rendre  
 à ses ordres , ou s'excusèrent sur des  
 prétextes frivoles , ou coururent aug-  
 menter le nombre des partisans de  
 son adversaire. Il dut reconnoître alors  
 que la terreur est un fragile appui du  
 trône. Dans cette extrémité il eut re-  
 cours au nouveau roi de Portugal son  
 allié , & au roi de Grenade. Le Por-  
 tugais & le Mahométan lui fournirent  
 des troupes , dont il forma une armée  
 de quarante mille hommes , avec la-  
 quelle il s'avança dans le dessein de  
 faire lever le siège. Henri de Transta-  
 mare , informé par ses espions que  
 Pèdre , parti de Séville à la tête d'une  
 puissante armée de Portugais & de  
 Maures , s'avançoit à grandes journées  
 pour le combattre , assembla le conseil  
 de guerre. Les avis furent partagés ;  
 mais celui de du Guesclin prévalut.

ANN. 1368.

Victoire de  
Henri de  
Tranltamare  
*Ibide.*

On laissa une partie de l'armée pour continuer le siège, & les meilleures troupes marchèrent en bon ordre au-devant des ennemis, dans l'intention de les surprendre en les prévenant.

Pèdre étoit arrivé à Montiel, ne croyant pas son rival si près de lui : son armée dispersée ne s'attendoit pas à combattre. Lorsque l'armée de Henri parut, il rassembla ses troupes avec précipitation ; mais la brièveté de tems qu'il eut pour les disposer au combat, le peu de zèle de ses soldats presque tous étrangers & mercenaires, un secret pressentiment de son infortune, & plus que tout cela cette conviction intime & ces remords tardifs qui déchirent l'ame des tyrans, sembloient avoir marqué l'instant inévitable de sa perte. Aveuglé par le danger, il ne lui resta que sa fureur : son armée fut entièrement défaite ; & lui-même, après s'être battu quelque tems en désespéré, appréhendant de tomber vif entre les mains d'un frère, dont il n'espéroit aucune grace, il prit la fuite, suivi de douze cavaliers, & se jeta dans le château de Montiel. La place étoit très-forte, mais absolument dépourvue de vivres ; elle fut aussi-tôt

investie : Transtamare fit à l'instant élever une muraille qui l'environnoit , en sorte qu'on ne pouvoit en sortir que par un passage exactement gardé. Pèdre réduit à l'horrible extrémité, ou de mourir de faim dans cette forteresse , ou de se faire jour à travers une armée entière , tenta de se sauver à la faveur de l'obscurité de la nuit. Le Begue de Vilaines gardoit le passage. Lorsque ce malheureux prince , suivi des douze cavaliers qui l'avoient accompagné dans sa fuite , vint se présenter : *Arrête , ou tu es mort* , dit le chevalier François au premier qui se présenta. L'inconnu sans répondre , pousse son cheval , & franchit le passage. Vilaines s'adresse au second cavalier , & pour l'empêcher d'échapper , saisit les rênes. C'étoit Pèdre lui-même , qui ne voyant plus de ressources , se découvrit en implorant la générosité de celui qui l'arrêtoit. *Je te prie* , dit-il , *au nom de genti leffe , que tu me mettes en sauveité , & je me rançonnerai à toi tout ce que tu voudras , mais que tu mescheves des mains du bâtard*. Le Begue touché par ce sentiment d'humanité qui rend tout infortuné respectable , donna sa parole au roi suppliant ;

ANN. 1368.

ANN. 1368.

Mort  
de Pèdre.  
*Ibid.*

il le conduisit à sa tente. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit entré ; lorsque Transamare en fut informé. Il accourut : *Où est le fils du P. Juif, qui se dit roi de Castille ?* Le roi prisonnier lui rendit les mêmes injures , & sans doute avec plus de fondement. A l'instant ces deux frères furieux s'élancent , se saisissent : la rage égale qui les anime soutient quelque tems la violence de leurs efforts. A la fin , Pèdre plus vigoureux renverse Henri sur un matelas : il alloit l'immoler , lorsque le comte de Roquebertin , Aragonnois , prenant la jambe de Transamare , le remit sur Pèdre. Henri profite de cet avantage ; il tire un long poignard qu'il portoit en écharpe , il le plonge dans le corps de son ennemi , de son frère , de son roi. Il fut à l'instant achevé par les gens qui accompagnoient Transamare. Sa tête exposée sur les murs de Montiel , & de-là portée à Séville , fut jetée dans la rivière de *Guadalquivir*. Ainsi périt , à l'âge de trente-quatre ans , le cruel Dom Pèdre , victime de ses propres fureurs , & de l'emportement de ses passions. Bourreau de sa famille , tyran de ses sujets , ses cruautés semblè-

rent faire oublier le crime de celui qui le privoit de la vie (a).

ANN. 1368.

La mort de Pèdre assura la possession du royaume de Castille à Transtamare. Il s'empara des trésors & des enfans de son prédécesseur, & se soutint sur le trône malgré les efforts des rois de Navarre, d'Aragon, de Grenade & de Portugal. Il porta la guerre dans les Etats de ce dernier jusqu'à Lisbonne, qu'il assiégea par mer & par terre : Ferdinand fut trop heureux d'obtenir la paix. En vain le duc de Lancastre, après avoir épousé Constance, fille de Pèdre, prit le titre de roi de Castille. Henri, environné de tant d'ennemis, brava leurs efforts, & trouva encore le moyen de donner des marques de sa reconnoissance au roi de France, en lui fournissant plusieurs fois des

(a) Les historiens Espagnols rapportent que du Guesclin, sollicité par Pèdre de lui faciliter son évation, le trahit en le livrant à Transtamare. Cette odieuse imposture n'a été avancée que d'après *Avala*, qui ne se sert que de l'expression douteuse *on dit*. C'est deshonoré l'histoire, que d'attaquer la réputation d'un aussi grand homme que l'étoit du Guesclin, sans avoir de meilleur garant qu'un auteur incertain lui-même de ce qu'il écrit. Froissard, contemporain de Pèdre, & qui parle de ce tragique événement en homme bien informé, puisqu'il fréquentoit la cour du prince de Galles, ne dit pas un mot qui puisse faire soupçonner le héros Breton d'une si noire perfidie. *Vid. hist. d'Esp. T. 3. p. 406.*

ANN. 1368.

flottes nombreuses. Après un règne de dix années, empoisonné, dit on, par des brodequins que le roi de Grenade lui fit donner, il mourut couvert de gloire, & transmit sa couronne à ses descendans jusqu'au tems où elle passa dans la maison d'Autriche par le mariage de l'archiduc Philippe avec l'héritière de Castille.

Tous les seigneurs François, qui avoient accompagné Dom Henri à la conquête d'Espagne, furent libéralement récompensés. Du Guesclin fut fait connétable de Castille. Le roi lui donna le duché de Molines & les seigneuries de Soria, d'Almazan, d'Ariença, de Monteagudo & de Seron, outre cent vingt mille florins d'or, dont une partie fut acquittée de la rançon de Jacques ou Jaime, roi de Majorque, que paya Jeanne, reine de Naples, épouse de ce prince. Bernard de Foix, fils naturel de Gaston, eut la seigneurie de Medina-Cœli, qui fut érigée en comté; celle d'Agreda fut donnée à Olivier de Mauny; & le Begue de Vilaines, créé comte de Ribadeo, épousa une dame de l'illustre maison de Guzman: enfin tous eurent lieu d'être contents de la magni-



ficence & de la générosité du monarque.

ANN. 1358.

Pendant ces mouvemens de la guerre d'Espagne, Urbain V accomplit le projet qu'il avoit formé dès son avènement au Pontificat, de transférer le saint siége à Rome. Le roi de France avoit inutilement tenté de l'en détourner. Nicolas Oresme, grand-maître du collège de Navarre à Paris, qui avoit été précepteur du roi, & qui dans la suite parvint à l'épiscopat de Lizieux, fut envoyé par ce prince à la cour d'Avignon. Il harangua sa Sainteté en présence des cardinaux. L'orateur voulut en vain déguiser la foiblesse des moyens qu'il pouvoit opposer à la résolution du saint Père par une foule de citations inutiles & de mauvaises raisons : *La France, disoit-il, étoit un lieu plus saint que Rome avant même qu'elle eût reçu la foi : César témoigne que toute la nation Gauloise étoit fort adonnée à la religion : depuis que la France est chrétienne, elle est ornée de précieuses reliques, la croix, la couronne d'épines, les clous, le fer de la lance qui perça le côté de notre Seigneur.* Il rapporta ensuite le passage de S. Bernard touchant les vices

Le pape part pour Rome.  
Chron. MS.  
Froiss. &c.

**ANN. 1368.** des Romains : il ajouta que les études avoient été transférées de Rome à Paris, ce qui lui donna occasion de s'étendre sur les louanges de l'université : *enfin*, conclut-il, *le pape doit résider en France, parce que c'est son pays natal, comme J. C. a résidé dans la Judée.* Le fameux Pétrarque écrivit à Urbain pour appuyer la proposition contraire : mais quoiqu'il eût une meilleure cause à soutenir, il n'employa pas des raisons plus solides.

Ces différentes sollicitations n'étoient pas capables de rien changer au dessein du souverain pontife : si quelque motif avoit pu balancer, c'eût été sans contredit l'attachement qu'il avoit pour le roi ; mais cette considération, toute puissante qu'elle étoit, lui parut devoir céder à l'intérêt de l'Eglise, qui demandoit sa présence en Italie. Le dernier jour d'avril de l'année 1367, Urbain partit d'Avignon pour se rendre à Marseille, où l'attendoit une flotte de vingt-trois bâtimens fournis par la reine de Sicile, les Vénitiens & les Génois. Il s'embarqua le vingt-trois du mois de mai, conduisant avec lui le sacré collège ; à la réserve de quatre cardinaux qui demeurèrent

demeurèrent en France. Le doge & les principaux citoyens de Gênes lui firent une pompeuse réception. Ayant séjourné quelque temps en cette ville, il reprit la route de Rome par Porto-Venère, Pise, Piombino & Corneto, où il reçut une députation solennelle de la part des Romains, qui lui envoyèrent les clefs du château Saint-Ange. Il se rendit ensuite à Viterbe. Ce fut en cette ville qu'il confirma l'ordre des *Jésuites*, institué par Jean *Colomban*. Cette congrégation a subsisté jusqu'au siècle dernier, qu'elle fut supprimée par Clément XI.

Tandis que le pape étoit à Viterbe, les habitans de cette ville prirent querelle avec quelques domestiques des cardinaux, qui lavoient leurs mains dans une fontaine appelée *Grifoul*. La populace courut aux armes, en criant : *vive le peuple, meure l'église*. La plupart des cardinaux se réfugièrent dans le palais de Sa Sainteté, dont la vie dans ce tumulte n'étoit pas en sûreté, car on disoit que les séditieux le menaçoient. A la vue des troupes qu'Urbain fit approcher, la ville rentra dans le devoir, & les chefs de la révolte furent pendus devant les por-

Révolte des  
habitans de  
Viterbe.

tes des cardinaux qu'ils avoient insultés. Enfin le souverain pontife arriva escorté de deux mille hommes d'armes, aux portes de Rome, où le peuple & le clergé vinrent au-devant de lui. Il y avoit soixante & trois ans que cette capitale du monde chrétien étoit privée de la présence des successeurs de S. Pierre. Les Romains témoignèrent leur joie de cet heureux retour. Le saint père, dès les premiers jours de son arrivée, fit travailler aux réparations du Vatican & des autres édifices, qui étoient tombés en ruine pendant une si longue absence.

Mariage du  
duc de Bour-  
gogne avec  
l'héritière de  
Flandre.

*Chron. MS.  
Froissard.*

Le pape Urbain par ses refus constants & réitérés, avoit toujours résisté aux pressantes sollicitations d'Edouard, qui ne cessoit depuis long-temps de lui demander ses bulles de dispense pour le mariage du comte de Cambridge son fils avec l'héritière de Flandre. Le roi de France de son côté, qui avoit un intérêt visible à traverser cette alliance, avoit fait agir de si puissans ressorts, que non-seulement il déconcerta les mesures du monarque Anglois; mais il procura cette alliance avantageuse au nouveau duc de Bour-

gogne. Quoique Louis, comte de Flandre, n'eût jamais témoigné ou- ANN. 1368.

vertement de répugnance à l'union de sa famille avec celle d'Edouard, & cela dans l'appréhension de mécontenter les Flamands, que les intérêts de leur commerce lioient avec l'Angleterre; il étoit cependant porté d'inclination pour la France. Le souverain pontife ayant déclaré qu'il n'accorderoit point de dispense au prince Anglois, Louis ne fit point difficulté d'écouter les propositions du roi. Urbain accorda les bulles de dispense nécessaires pour ce mariage, dont les conditions furent réglées à Gand par les députés du roi & du comte de Flandre.

Charles, en faveur de ce mariage, donnoit au comte les châtelainies de Lille, de Douay & d'Orchies, avec la clause de la reversion à la couronne au défaut d'hoirs mâles de la postérité des deux époux. Il sembloit que le duc de Bourgogne n'avoit pas besoin de cette augmentation, puisqu'en épousant Marguerite de Flandre, il alloit devenir un des plus puissans princes de l'Europe. Aussi le roi n'avoit-il cédé ces châtelainies que pour contenter le comte & les Flamands; & par un

*Chron. de  
Flandre.  
Trésor des  
chartres.  
Annales de  
Flandre.*

ANN. 1368.

traité secret le duc s'obligea de les restituer au roi son frere, dès que la mort du comte lui permettroit d'en disposer. Mais Charles étant décédé le premier, le duc de Bourgogne éluda facilement cette convention pendant la minorité du roi son neveu.

Naissance  
du dauphin.  
*Chron. MS.  
de Charles V.*

Vers ce même temps la reine donna la naissance à un fils qui fut nommé Charles. Il remplaça son pere sur le trône, & fut le plus infortuné de nos monarques. Comme le roi n'avoit point eu d'enfans mâles, cet événement fut célébré par des réjouissances extraordinaires. Le prince nouveau-né fut tenu sur les fonts baptismaux par Charles de Montmorency, & par la reine douairière Jeanne d'Evreux, veuve de Charles-le-Bel, qui le porta elle-même entre ses bras de l'hôtel du roi à l'église de S. Paul, accompagnée des princes & princesses du sang, & des principaux seigneurs de la cour superbement parés. Deux cens *Varlets*, avec des flambeaux précédoient la marche, en tête de laquelle on voyoit Hugues de Chastillon, seigneur de Dampierre, grand-maître des arbalétriers de France, qui tenoit un bassin d'or, & le comte de Tancarville por-

tant une coupe d'or, dans laquelle étoit le sel, couverte d'une *touaille* ou nappe attachée à son cou. *L'enfant reçut le nom de Charles pour ledit Seigneur de Montmorency, qui ce même nom portoit.* Le jour de cette cérémonie, le roi fit distribuer huit deniers à chaque personne qui voulut se présenter. *Il y eut si grande presse, dit une chronique du temps, que plusieurs femmes y furent mortes.* Le roi donna le Dauphiné en apanage à son fils, aussi-tôt qu'il eut reçu le jour : il fut ainsi le premier des enfans de France qui porta le titre de dauphin en naissant.

ANN. 1368.

Quelque temps auparavant, Charles qui songeoit à s'attacher les chefs des plus puissantes maisons, avoit conclu le mariage d'Isabelle de Bourbon, sœur cadette de la reine son épouse, avec le sire d'Albret. Le prince de Galles fut extrêmement mécontent de cette alliance; & dès-lors il eût fait éprouver à ce seigneur les effets de son ressentiment, s'il n'en avoit été détourné par les personnes les plus prudentes de son Conseil.

*Ibid.*

Il n'est pas douteux que le roi se disposoit dès-lors à rompre avec l'An-

Voyage du  
duc de Cla-  
rence.

gleterre. Cependant Lyonnel, duc de

ANN. 1368.

*Rym. añ.  
publ. tom. 3.  
part. 2. pag.  
128 135 145.*

Clarence, second fils d'Edouard, fut reçu à Paris avec toutes ces démonstrations de bienveillance & d'amitié, dont la politique des cours fait couvrir, sous les dehors de politesse, ses véritables intentions. Le duc de Clarence avoit obtenu la permission de traverser la France pour aller à Milan épouser Violante fille de Galéas Visconti. Les ducs de Berry & de Bourgogne allèrent à S. Denys au-devant de ce prince qui fut logé au Louvre. Tout le temps qu'il séjourna à Paris, se passa en festins & en réjouissances. Le roi à son départ le combla de présens, ainsi que les seigneurs de sa suite : le comte de Tancarville le conduisit jusqu'à Sens, d'où il poursuivit son voyage jusqu'à Milan. Ce jeune prince ne jouit pas long-temps des douceurs de ce mariage : il mourut au bout de cinq mois. » Ces mêmes plaisirs, dit l'historien d'Angleterre, qu'on lui procuroit avec tant de profusion, » précipitèrent sa fin «.

*Rap. Thoy.*

Suite des  
mécontente-  
mens des sei-  
gneurs de  
Guienne.

*Fro. Sard.*

Les seigneurs de Guienne n'avoient point quitté Paris : ils pressoient incessamment le roi de se déclarer. Leur mécontentement contre le gouvernement Anglois avoit été causé par plus



d'un motif. Lorsqu'Edouard faisoit la guerre à la France, il s'étoit concilié l'attachement de la noblesse d'Aquitaine par ses bienfaits. Il n'y avoit pas de seigneur considérable en cette province qui ne fût pensionnaire du monarque Anglois. Ce prince parvenu à l'accomplissement de ses desseins, parut oublier dans la prospérité les services de ceux à qui il étoit redevable d'une partie de ses succès. Il révoqua les dons qu'il leur avoit accordés dans le temps que leurs secours lui furent nécessaires. Ils se crurent dédaignés, & conservèrent un ressentiment que l'Anglois ne prit pas assez soin de calmer. A cette indisposition s'étoit joint le démêlé du seigneur d'Albret & du prince de Galles; & lorsqu'il fut question d'établir le subside, tous les esprits étoient déjà préparés à un soulèvement général.

Le roi avoit toujours l'œil sur les démarches des deux Edouards, & sa politique droite mettoit à profit toutes les fautes qui leur échappoient. Ce fut vers ce temps qu'Olivier Clisson s'attacha entièrement à son service. Ce seigneur fut chargé de réprimer les courses que les compagnies, revenues

ANN. 1368.

*Rym. ad.  
Publ. tom. 3.  
part. 2.*

*Maladie  
du prince de  
Galles.*

*Ibid.*

de Castille avec le prince de Galles, renouvelloient en France. Le jeune Edouard avoit rapporté de son expédition d'Espagne un fonds de mélancolie que rien ne pouvoit dissiper. Cette espèce de langueur dégénéra en une maladie d'autant plus dangereuse, que les progrès en avoient été plus lents. Il étoit malade à Bordeaux, lorsqu'il fut informé qu'il se faisoit à la cour de France des mouvemens qui pouvoient avoir des suites pernicieuses. Il ne manqua pas d'en instruire le roi son pere. Le monarque Anglois négligea ces avis importans. Ce n'étoit plus ce prince habile, dont le génie éclairé prévoyoit tout, & dirigeoit les évènements par son activité. On eût dit que la fortune lui avoit fait oublier qu'il ne s'étoit élevé que par une attention infatigable. Il ne crut jamais la France en état de se relever de l'abaissement où le bonheur de ses armes l'avoit réduite. Tandis qu'il s'endormoit au sein de ses prospérités, Charles se disposoit à réparer les disgraces de son père & de son aïeul.

Les vains efforts des partisans de l'Angleterre ne justifieront jamais Edouard sur l'inobservation de la plus

grande partie des articles du traité de Bretigny. Il n'avoit pas évacué les places, il avoit exigé des rançons de plusieurs princes & seigneurs qui lui avoient été uniquement donnés en ôtage, il avoit toujours éludé de se mettre en état de recevoir la renonciation du roi, en envoyant la sienne (a). A tant d'infractions il ne pouvoit opposer que de foibles difficultés, qui étoient survenues pour des mouvances de terre, qu'il prétendoit dé-

ANN. 1368.

(a) Le judicieux critique à qui le public est redevable de la nouvelle édition du père Daniel, rapporte une observation, qui, si elle étoit fondée, jetteroit quelque obscurité sur la bonne foi de Jean dans l'exécution de l'article des renonciations respectives. Cette observation est faite d'après un mémoire inséré dans le XVIIe volume des Mémoires de l'Académie. On ne peut chercher la vérité dans une meilleure source; cependant le savant-auteur de cette dissertation n'a pas examiné la conduite & les expressions captieuses d'Edouard avec son attention & sa perspicacité ordinaire. Voici ce qu'il marque : » On trouve dans les » actes de Rymer un mandement daté de Westminster » le 25 Novembre 1361, adressé à Thomas Wedale, » chevalier, & à Thomas de Dunclett, pour se » trouver à Bruges le jour de Saint André, afin d'y » recevoir, au nom d'Edouard, les renonciations du » roi Jean, & faire en même-temps celles auxquelles » Edouard étoit obligé ». Il n'est point du tout question dans ce mandement de renoncer au nom d'Edouard à la couronne de France. Il est seulement dit que les commissaires seroient au roi différentes requêtes concernant l'accomplissement du traité de Bretigny; qu'ils assisteroient aux renonciations qui devoient être faites par Jean & son fils; qu'ils recevraient les lettres, qui devoient être envoyées à

ANN. 1368.

pendre des provinces qui lui avoient été cédées. L'évasion du duc d'Anjou, dont il se plaignit si amèrement, avoit été plus que suffisamment réparée, puisque le feu roi s'étoit lui-même remis en son pouvoir; démarche qui suffisoit seule pour restituer les choses au même état où elles étoient avant le traité de Bretigny. Cependant Edouard, quoiqu'il n'eût aucun droit à la souveraineté de Guienne, l'avoit de son chef

Bruges, & qu'ils donneroient sur ce toutes lettres de quittances & d'absolution. Il n'est pas fait une seule fois mention dans ce mandement d'exécuter au nom d'Edouard l'article qui le concernoit. Ce prince qui vouloit éluder sa renonciation à la couronne, affecte toujours sur ce point un silence suspect. Ce mandement se trouve dans le troisième volume, partie 2, p. 49, des actes pub. de Rymer de l'édition de la Haye. Ajoutons une dernière observation sur les suites du traité de Bretigny. Le roi Jean, par ses lettres de 1361, déclara, dans une audience publique, à l'ambassadeur d'Angleterre, que quoiqu'Edouard n'eût pas satisfait dans les temps prescrits aux clauses du traité, son intention n'étoit pas de l'imiter, & qu'il vouloit au contraire remplir ses promesses autant qu'il étoit en lui. Les Anglois avoient été mis en possession du comté de Ponthieu; il ne manquoit plus que la formalité de l'investiture. Ce jour même Jean s'acquitta de sa parole. Pour cet effet, le seigneur de Bourbon, comte de Ponthieu, *se dévestit* de ce comté & de ses appartenances, en mettant entre les mains du roi une verge ou baguette, regardée comme le signe de la propriété. Cette manière de transmettre la possession réelle d'une seigneurie subsiste encore en plusieurs provinces. Cet acte se trouve dans un MS. de la Bibl. R. où sont insérées la plupart des pièces concernant la paix de Bretigny.

érigée en principauté, comme s'il en eût déjà été le seigneur suzerain. Aussi le roi ne fit examiner en son conseil les articles de la paix, que pour revêtir la démarche à laquelle il étoit déterminé, de toutes les formalités qu'exigeoient la justice & le droit des nations. Jamais nos rois, dans les temps les plus heureux de la monarchie, n'ont témoigné, ni plus de fermeté, ni plus de grandeur que Charles en fit paroître dans cette occasion.

Le conseil du roi avoit approuvé la légitimité des plaintes des seigneurs; il ne restoit plus qu'à recevoir leur appel dans la cour souveraine des pairs. Le roi pour cet effet se rendit au parlement, accompagné des princes & pairs du royaume. Les seigneurs de Guienne proposèrent les raisons qu'ils avoient de s'adresser au roi de France, comme à leur souverain légitime, pour le supplier de les protéger contre les entreprises du prince de Galles. La cour reçut leurs plaintes, & sur-le-champ on dressa un acte, par lequel ce prince fut cité à comparoître pour rendre raison de sa conduite, & se conformer au jugement qui seroit prononcé. Bernard Pelot, juge criminel

Appel des seigneurs de Guienne.

*Du Tillet. Trésor des Chartres.*

*Froissard. Chron. MS.*

de Toulouse, & Jean de Chapponal chevalier, eurent commission d'aller à Bordeaux signifier cet ajournement au prince.

Signification de l'appel au prince de Galles. Il est cité à la cour des pairs.

*Froissard.*  
*Fol. cliv. R.*  
*Chron. MS.*  
*Treſor des*  
*Chartres.*  
*Du Tillet.*

Les deux députés parurent devant Edouard, & lui présentèrent leurs lettres de créance. Le prince qui ne s'attendoit pas au motif de leur message, les reçut favorablement; mais il changea de couleur, lorsqu'ils lui demandèrent la permission de lui faire la lecture de l'acte dont ils étoient porteurs : il leur accorda la liberté qu'ils demandoient. Cet acte mérite par sa singularité d'être rapporté ici. » Charles, par la grace de Dieu, roi de France, à notre nepveu le prince de Galles & d'Aquitaine. Salut. Comme ainsi soit que plusieurs prélats, barons, chevaliers, universités, communautés & collieges des marches & limitations du pays de Gasconne, demourans & habitans es bandes de notre royaume avecques plusieurs autres du pays & duché d'Aquitaine, se soyons traictés par devers nous & notre court, pour avoir droict d'aucuns griefs & molestes indeues que vous par foible conseil & simple information leur

» avez proposé à faire , de laquelle  
 » chose sommes esmerveillez : Donc- ANN. 1368.  
 » ques pour obvier & remédier à ces  
 » choses, nous nous sommes achers  
 » avecques eulx & adherons, tant  
 » que de nostre majesté royale & sei-  
 » gneurie nous vous commandons que  
 » vous viengnez en nostre cité de Pa-  
 » ris en propre personne , & vous  
 » monstrez & présentez devant nous  
 » en nostre chambre des pers pour ouyr  
 » droict sur lesdictes complainctes &  
 » griefs esmeus de par vous à faire  
 » sur vostre peuple qui clame à avoir  
 » & à ouir ressort en nostre court. Et à  
 » ce n'y ait point de faulte, & soit  
 » au plus hastivement que vous pour-  
 » rez après ces lettres venes. En tes-  
 » moing de laquelle chose nous avons  
 » à ces présentes mis notre scel. Donné  
 » à Paris le vingt sixième jour du mois  
 » de janvier ». Le prince n'entendit  
 pas cette lecture sans émotion : il de-  
 voit sans doute paroître extraordinaire  
 au vainqueur de Créci & de Poitiers  
 de se voir mandé au parlement de Pa-  
 ris par un ajournement personnel. Il  
 demeura quelque temps *pensif, croulant*  
*la tête & regardant les François.* Il rom-  
 pit enfin le silence : *Nous irons voulent-*

ANN. 1368.

*tiens à Paris, dit-il, puisque mandé nous est du roi de France, mais ce sera le bacinet en tête, & soixante mille hommes en ma compagnie. Les députés se jetèrent à genoux, en le suppliant d'excuser la hardiesse de leur message, par l'obligation où ils étoient d'obéir au roi leur maître. Le prince, qui avoit eu le temps de se remettre, les assura qu'il n'étoit point indigné contre eux : il les congédia, & leur envoya ordre le même jour de se retirer; mais il ne tarda pas à changer de sentiment. Quelque modération qu'il eût affectée, il étoit vivement piqué de la déclaration qu'il venoit de recevoir publiquement. Il demanda si les envoyés du roi de France avoient un sauf-conduit de lui; & ayant appris qu'ils ne s'étoient pas munis de cette précaution, il fit courir après eux, sous le prétexte faux qu'ils devoient plutôt être regardés comme les messagers des seigneurs de Guienne ses sujets, que comme les envoyés du roi. Je ne veux pas, dit-il, qu'ils se départent si légèrement de nous, & qu'ils rapportent en leurs jongles (plaisanteries) au duc d'Anjou qui nous aime un petit, comment ils m'ont personnellement ajourné*



*en mon hôtel.* Le sénéchal d'Agénois partit aussi-tôt, & les atteignit près d'Agen. Ce seigneur en les arrêtant se servit d'un vain déguisement pour couvrir l'honneur du prince de Galles : il alléqua pour cause de leur détention l'échange que leurs gens avoient fait d'un cheval dans une hôtellerie où ils avoient logé la veille : on les conduisit prisonniers dans le château d'Agen, où ils demeurèrent plus d'une année. On retrace à regret ce trait de petitesse de la part d'Edouard que rien ne peut excuser, tant il est vrai que dans les héros il y a toujours de l'homme.

Le roi n'apprit pas sans indignation l'insulte faite à ses députés ; mais il avoit la force de contenir son ressentiment. Il devoit à ses ennemis l'exemple d'une modération qui annonçoit sa supériorité. Le duc d'Anjou, lieutenant général du Languedoc, témoigna plus d'impatience : irrité de l'affront, & brûlant du désir de signaler la haine personnelle qui l'animoit contre les Anglois, il saisit avidement cette occasion de la satisfaire, en vengeance la querelle du roi son frère. Ce prince étoit dans le feu de la jeunesse & d'un caractère impétueux. Il fit des

ANN. 1368.

Conduite  
du roi.

ANN. 1368.

préparatifs & rassembla des troupes dans l'intention de commencer la guerre en faisant des courses sur les terres de la domination du prince de Galles, lorsqu'il reçut des ordres précis & réitérés de suspendre tout acte d'hostilité. Il obéit à regret, & ne se consola dans cette inaction que dans l'espérance de pouvoir bientôt éclater librement. En effet, la rupture entre les deux couronnes paroissoit infaillible, & le roi ne sembloit différer que pour prendre des mesures plus certaines, & donner en même-temps à la justice de ses armes toute la force qu'elle pouvoit recevoir de l'observation des plus exactes formalités. On doit encore cette justice à Charles, d'ajouter qu'il fut en partie déterminé à la guerre par la nécessité que lui imposoient les circonstances. Il se représenta plus d'une fois les malheurs des règnes précédens, *mais* (dit Froissard, qu'on ne peut soupçonner de partialité, qui même dissimule rarement son penchant secret pour l'Angleterre) *il étoit si fort requis des hauts barons de Guienne & d'autre part, qui lui mon- troient les extorsions & grands domma- ges qui à cause de ce advenoient &*

*pouvoient advenir dans la suite , que nullement ne pouvoit dissimuler ; jaçoit* ANN. 1368.  
*que moult lui grevat à penser & considérer la destruction du pauvre peuple , qui ja si long-temps avoit duré.*

Edouard étoit bien éloigné de juger des véritables intentions du roi. Rempli de sa grandeur, il ne s'imaginait pas que le France fût en pouvoir de balancer la fortune qui l'avoit jusqu'alors si constamment favorisé. Il ne s'occupoit à Londres que du soin de recueillir tous les jours de nouveaux avantages de l'abaissement où il croyoit avoir réduit ses ennemis. Il retenoit encore la plupart des otages qui lui avoient été donnés par le dernier traité : il en avoit relâché quelques-uns sur leur parole ; quelques autres impatientés d'une si longue détention, composèrent avec lui, ainsi que nous l'avons vu ci-devant. Le duc de Berry étoit revenu depuis peu , & jugeant aux dispositions où le roi étoit pour lors , que la guerre alloit nécessairement recommencer, il différa de retourner en Angleterre , & attendit l'évènement. Le comte d'Harcourt se conduisit de la même manière , ainsi que plusieurs de ceux qui avoient ob-

---

 ANN. 1368.

tenue de semblables permissions. Mais le roi d'Angleterre n'avoit pas la même indulgence pour tous : Guy de Blois fut obligé de céder le comté de Soissons au seigneur de Coucy qui avoit épousé une fille d'Edouard : le comte d'Alençon paya une somme considérable, ainsi que le duc de Bourbon; & même ce dernier n'eût pas été délivré, s'il ne se fût servi d'un stratagème. Il y avoit dans ce temps à la cour d'Angleterre un prêtre tout puissant par son crédit & par la faveur dont le roi l'honoroit; il se nommoit Guillaume de Wican. *Froissard.* *Il étoit si bien auprès du roi que par lui étoit tout fait, ne sans lui on ne faisoit rien.* Edouard eût bien voulu donner à Guillaume, avec la dignité de chancelier, l'évêché de Winchester, qui venoit de vaquer par la mort du cardinal de Winchester. La nomination à l'évêché dépendoit de Sa Sainteté Edouard n'ignoroit pas que le pape avoit beaucoup de considération pour la maison de France: il pria le duc de Bourbon d'obtenir pour Wican son chapelain l'évêché vacant, promettant à ce prince qu'en reconnaissance *il lui seroit bien courtois à la prison.* Le duc ayant com-

muniqué cette proposition au roi de France & obtenu son agrément, fit les démarches nécessaires auprès du souverain pontife, qui lui donna l'évêché pour en disposer à sa volonté. Le prince, ayant reçu les bulles, ne les remit à Edouard que lorsqu'il eut terminé avec ce monarque l'accord de sa délivrance, pour laquelle il fut encore obligé de donner vingt mille francs. C'est par ces moyens qu'Edouard, contre les termes formels du traité, exigea des sommes considérables ou des terres; de la plus grande partie des otages, retenant tous ceux qui ne voulurent pas, ou qui se trouvèrent dans l'impossibilité de se racheter à de pareilles conditions.

Le prince de Galles se préparoit à l'exécution de la menace qu'il avoit faite, lorsqu'on lui avoit signifié l'ajournement à la cour des pairs. Quelque temps auparavant, il avoit engagé les compagnies qu'il avoit ramenées d'Espagne, à se retirer des terres de sa domination : ces troupes étoient alors vers les bords de la Loire; il les envoya prier de ne pas s'éloigner, parce qu'il auroit incessamment besoin de leur secours. Il rassembloit en même-

Préparatifs  
du prince de  
Galles.  
*Ibid.*

ANN. 1368.

**ANN. 1368.** temps à Bordeaux des gens de guerre & des armes, espérant se mettre le premier en campagne, lorsqu'il fut prévenu par un soulèvement presque général de toute la noblesse de Guienne.

Soulèvement  
de la Guienne  
*Ibid.*

Les seigneurs de Périgord, de Comminges & de Carmain attaquèrent près de Montauban un corps de troupes Angloises qu'ils défirent entièrement. Aux premières nouvelles de ces hostilités, Edouard irrité fit serment d'en tirer une prompte vengeance : mais sa santé considérablement altérée ne lui permettoit pas d'agir avec son activité ordinaire. Chandos étoit pour lors en Normandie ; il eut ordre de se rendre incessamment en Guienne. Lorsqu'il fut arrivé, le prince l'envoya vers Montauban avec des troupes pour réprimer les courses de l'ennemi.

Le roi étoit cependant exactement informé de l'état du prince de Galles. Depuis son retour d'Espagne une fièvre lente le consumoit de jour en jour : déjà son extrême foiblesse ne lui permettoit plus de monter à cheval. On envoyoit journellement à Paris un détail circonstancié de sa maladie. Les médecins de la faculté con-

*Froissard.*

sultés, jugèrent dès-lors son infirmité incurable, & assurèrent qu'il seroit dans peu attaqué d'une hydropisie mortelle. L'inaction de ce prince délivroit la France d'un ennemi redoutable, & cette considération n'étoit pas un des moindres motifs qui déterminèrent Charles à porter avec plus de confiance le coup qu'il méditoit. Il fit, ainsi que le prince de Galles, traiter secrètement avec les chefs des compagnies. Ceux de ces aventuriers qui n'étoient pas originaires Anglois, prêtèrent d'autant plus volontiers l'oreille aux propositions qui leur furent faites de la part du roi, que ce monarque s'étoit mis par son économie en état de payer leurs services, au lieu que les finances d'Edouard étoient alors presque entièrement épuisées.

ANN. 1368.

Dans le même tems que le roi ménageoit ces ressources, il fit sonder les habitans de Ponthieu, qu'il trouva disposés à secouer le joug des Anglois. Les villes de S. Valery, d'Abbeville, du Crotoi, ainsi que la plupart des autres places de cette province, témoignèrent unanimement le même désir de rentrer sous l'obéissance de leur souverain légitime. Le mécon-

Le roi prend  
des mesures  
pour rentrer  
dans les pro-  
vinces cédées  
*Ibid.*

tentement général de la domination  
 ANN. 1368. Angloise provenoit de la hauteur avec  
 laquelle ces insulaires traitoient les  
 provinces de la France, qu'ils regar-  
 doient comme un pays de conquête.  
 Ces différentes négociations du roi  
 furent ménagées avec un si profond  
 secret, que Nicolas de Louvain, qui  
 pour lors étoit gouverneur de Pon-  
 thieu, n'en eut pas le moindre soup-  
 çon.

Prétentions  
 du roi d'An-  
 gleterre.

Le comte de Sallebruche & Guil-  
 laume de Dormans chancelier du Dau-  
 phiné, ambassadeurs de France à Lon-  
 dres, avoient envoyé la dernière ré-  
 ponse du conseil d'Angleterre sur les  
 plaintes respectives des deux rois. Le  
 ministère Anglois demandoit au nom  
 d'Edouard, „ que le roi de France  
 „ réparât les attentats des seigneurs  
 „ de Guienne; qu'il les remît en l'o-  
 „ béissance du roi; qu'il envoyât ses  
 „ lettres de renonciation à la souve-  
 „ raineté des provinces cédées par le  
 „ traité de Bretigny; confirmé à Ca-  
 „ lais, & qu'alors le conseil pensoit  
 „ que le roi d'Angleterre feroit de  
 „ son côté les renonciations auxquel-  
 „ les il s'étoit obligé “.

La fierté de cette réponse n'étonna



point le roi : il l'avoit prévue. Aussitôt qu'il l'eut reçue, il tint son lit de justice, la reine *séant à sa droite*. Le cardinal de Beauvais chancelier de France, fit la lecture des articles proposés par le roi d'Angleterre, & demanda l'avis de la cour des pairs. Les seigneurs de Guienne avoient déjà présenté au parlement leurs requêtes, contenant les moyens de l'appel qu'ils avoient intenté, & la justice de leurs plaintes. Huit jours après, dans un second lit de justice tenu en la même forme que le précédent, la réponse aux demandes d'Edouard fut lue publiquement & la guerre décidée contre les Anglois. Tous les membres de cette auguste assemblée assurèrent alors le roi de leur zèle & de leur attachement, s'offrant de le servir de corps & de biens. La cour en même temps ordonna que la résolution qu'on venoit de prendre seroit envoyée au pape, à l'empereur & aux autres princes, ainsi qu'aux principales villes d'Aquitaine.

ANN. 1368.

Réception  
de l'appel des  
seigneurs.

*Ibid.*

Le procédé du prince de Galles à l'égard des députés qui lui avoient signifié à Bordeaux l'ajournement à la cour des pairs, faisoit justement ap-

Déclaration  
de la guerre.  
*Ibid.*

**ANN. 1369.** préhender que le droit des gens ne fût pas plus respecté à Londres. Le roi ne jugea donc pas à propos d'exposer ses envoyés à de nouvelles insultes. Cependant, comme il ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher d'avoir commencé la guerre sans prévenir ses ennemis, il choisit un Breton *valet de son hôtel* pour aller défier Edouard. Ce messager partit, & trouva les ambassadeurs de France à Douvres, qui se dispoisoient à repasser. Le recit qu'il leur fit de la commission dont il étoit chargé, hâta leur départ : ils ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent arrivés à Boulogne. Cependant le Breton prit la route de Londres ; & s'étant fait présenter au conseil où le roi assistoit, il se jeta aux genoux de ce prince, en le suppliant » de recevoir de la part du roi son seigneur » une lettre dont il ignoroit le contenu, *n'appartenant point à lui d'en rien savoir* ». Il seroit difficile d'exprimer la surprise d'Edouard & de ses ministres à la lecture de cette lettre ; ils ne pouvoient croire ce qu'ils venoient d'entendre : il fallut, pour les en convaincre, qu'ils examinassent à diverses reprises les sceaux qui at-  
testoient

estoit l'authenticité de cet écrit.

Edouard qui se possédoit mieux que ANN. 1369.  
n'avoit fait le prince de Galles , dit  
au messager qu'il avoit bien rempli sa  
commission , qu'il pouvoit retourner  
librement. Il sortit de Londres sur-le-  
champ , & revint rendre compte au  
roi de l'exécution de ses ordres.

Jamais menace ne fut suivie d'un  
effet si prompt. A peine le messager  
fut-il de retour que Guy de Luxem-  
bourg comte de S. Paul , & Guy de  
Chastillon grand maître des arbalê-  
triers s'approchèrent d'Abbeville , qui  
leur ouvrit ses portes : les Anglois qui  
s'y trouvèrent furent faits prisonniers ,  
ainsi que Nicolas de Louvain gouver-  
neur de la province pour Edouard.  
Saint Valery se rendit en même temps ,  
le Crotoi & la plupart des autres pla-  
ces se soumirent d'elles mêmes. Les  
François mettant à profit ces heureux  
commencemens , marchèrent vers le  
Pont-de-Remi sur la Somme , qui  
étoit gardé par une forte garnison.  
La forteresse qui défendoit le pont fut  
emportée après une assez vigoureuse  
résistance. La réduction du Ponthieu  
se fit avec une célérité qui ne laissa  
pas aux ennemis le temps de se recon-

Réduction  
du comté de  
Ponthieu.  
*Ibid.*

ANN. 1369.

*Trésor des  
Ch. reg. 100.*

noître. Le roi d'Angleterre se dispo-  
soit à y faire passer des troupes , lors-  
qu'il apprit la perte entière de cette  
province. La bonne volonté des habi-  
tans de la plupart des villes , avoit  
plus que toute autre chose contribué  
à la réduction du Ponthieu. Le roi ,  
pour récompenser leur zèle , renou-  
vella & augmenta leurs privilèges. Il  
fut ordonné qu'à l'avenir , le comté de  
Ponthieu ne pourroit être aliéné du  
domaine de la couronne ; qu'on ne  
construiroit point de forteresse dans  
les places, dont la garde seroit confiée  
à la fidélité des habitans, qu'ils ne  
pourroient être assujettis aux nouvel-  
les impositions que de leur consente-  
ment, & qu'ils jouiroient d'une li-  
berté entière de commerce dans toute  
l'étendue des terres de la domination  
du roi.

*Colère  
d'Edouard.  
Froissard.*

Edouard irrité déjà de ce que le roi  
de France, au lieu de lui faire déclai-  
rer la guerre par quelque seigneur ou  
prélat, s'étoit servi du ministère d'un  
simple valet de son hôtel, eut peine  
à retenir sa colère, lorsqu'il apprit  
l'invasion subite du Ponthieu. Le  
comte dauphin d'Auvergne, le comte  
de Porcien, les sires de Maulevrier

& de Roye, & les autres seigneurs qui étoient encore en ôtage en Angleterre, appréhendèrent que le monarque cédant aux premiers transports de son ressentiment, ne se portât à quelque violence; mais il se contenta de les garder plus étroitement, ainsi que les ôtages des villes. Plusieurs composèrent pour leur liberté, & payèrent des rançons considérables. La rupture entre les deux couronnes sembloit alors donner à Edouard le droit d'exiger des rançons, les ôtages donnés par le traité de paix étant devenus prisonniers de guerre.

ANN. 1369.

Rym. a. 7.  
publ. tom. 3.  
par. 2.

Une déclaration de guerre aussi subite & aussi peu prévue, n'avoit pas permis au roi d'Angleterre de faire les préparatifs nécessaires. Ses conquêtes, peut-être plus brillantes que réellement avantageuses, avoient épuisé ses finances en accroissant l'étendue de sa domination. Il s'agissoit de repousser un ennemi devenu d'autant plus à craindre, que jusqu'alors il lui avoit paru peu redoutable. Le parlement de la nation convoqué à Londres, accorda au monarque les subsides qu'il demanda, pour mettre sur pied une puissante armée. Ce fut dans cette

Il fait armer le clergé & les moines.

Rym. a. 7.  
publ. tom. 3.  
part. 2. pag. 157.

ANN. 1369.

assemblée qu'Edouard , en conséquence des prétendues infractions attentées contre le traité de bretigny , reprit le titre de roi de France , dont il avoit discontinué de se décorer depuis la paix. Cette vaine proclamation qui flattoit l'orgueil du peuple , fut reçue avec un applaudissement universel. La nation entière , par l'organe du Parlement , assura le roi de son zèle & de la continuation des subsides accordés pendant le cours de la guerre. Le duc de Lancastre second fils du Roi , fut nommé pour commander les troupes de transport destinées pour Calais. Cependant une flotte françoise venoit de jeter sur les côtes d'Angleterre , des troupes qui s'emparèrent de Portsmouth , & se rembarquèrent après avoir pillé cette ville , qu'ils livrèrent aux flammes. L'embarras d'Edouard sembloit croître à tous momens : la nation entière sous les armes ne lui parut pas encore suffire à la défense du royaume. Le clergé eut ordre d'endosser la cuirasse pour voler aux secours des frontières insultées par les escadres françoises. Par un mandement daté de Westminster , il fut enjoint aux prélats ,

*Ibid.**pag. 161.**Rap. Thoy.**Rôle conservé à la cour de Londres.**Rym. ad.**publ. tom. 3.**part. 2.*

aux ecclésiastiques séculiers, aux abbés, aux prieurs, aux moines, de prendre les armes, & de s'assembler par compagnies pour former des troupes régulières prêtes à marcher contre l'ennemi. Une pareille ordonnance étoit plus capable d'alarmer la nation, que de la rassurer contre les entreprises étrangères.

Lorsque la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre, l'Ecosse devenoit une puissance redoutable. Edouard se hâta de ménager une trêve avec cette couronne. Depuis douze années les affaires de ce royaume avoient bien changé de face. Edouard Bailleul, ce fantôme de roi, gagé par le monarque Anglois, à quarante sous sterlings (a) par jour de service, plus fatigué qu'honoré du poids

Affaires  
d'Ecosse.

Rym. ad.  
publ. tom. 3.  
part. 2.

(a) Le sterling anglois n'a plus, ainsi que notre livre numéraire, qu'une valeur idéale. Le denier sterling devoit peser trente deux grains de froment, la livre sterling de 12 onces étoit composée de deux cens quarante deniers, à 10 deniers par once. Il y a différentes opinions sur l'étymologie de ce mot : quelques auteurs ont cru qu'il tiroit son origine de *Star*, expression angloise qui signifie étoile, parce qu'anciennement les monnoies angloises en portoient l'empreinte. D'autres ont rapporté qu'Edouard surnommé le Confesseur, dernier roi de la Dynastie des Anglo-Saxons, fit frapper une monnoie qui portoit l'empreinte d'une croix, aux quatre côtés de laquelle on voyoit quatre étourneaux, oiseaux appelés en anglois *jarlings*.

d'une couronne précaire, avoit enfin  
 ANN. 1369. cédé ses droits au monarque Anglois,  
 moyennant une pension viagère de  
 deux mille livres sterlings. Edouard  
 fit quelque tentative pour s'assurer la  
 possession de ce royaume : mais la nation  
 Ibid. écossaise témoigna tant d'éloignement  
 qu'il désespéra de vaincre son opiniâ-  
 treté ; & David de Brus délivré en  
 promettant une rançon de cent mille  
 marcs d'argent, pour le payement  
 de laquelle il donna vingt seigneurs  
 Ecois en ôtages, remonta enfin sur  
 le trône après une si longue captivité.  
 Ce roi, toujours ami de la France, avoit  
 conclu une ligue offensive & défensive  
 avec Charles, qui s'obligea de lui  
 fournir mille hommes d'armes. Le

Le dernier sentiment, qui ne paroît pas le moins  
 vraisemblable, est que les Normands, conquérans de  
 l'Angleterre, appelloient l'ancienne monnoie du pays,  
 plus pure que celle qu'ils firent frapper, du nom des  
 Saxons & Danois leurs prédécesseurs, dans la possession  
 de cette île. On distinguoit autrefois les peuples du  
 Nord de la Germanie, sous la dénomination générale  
 d'Osterlings ou d'Estherlings. Voyez *Gloss. du Cange*,  
 au mot *Estherlingue*. La livre sterling numéraire, étoit  
 déjà fort altérée ; par le traité d'alliance entre la  
 France & l'Ecosse en 1171, Charles V s'obligeoit  
 d'entretenir au service du roi d'Ecosse, mille hommes  
 sur le pied de neuf deniers sterlings par jour pour  
 chaque archer, dix-huit pour un écuyer, & trois sous  
 pour un chevalier, ce qui auroit fait au prix de  
 l'ancienne monnoie environ trois livres l'archer, six  
 livres l'écuyer, & douze francs au chevalier.



roi de France toutefois se sentant assez fort par lui-même, n'exigea pas que son allié rompît ouvertement avec l'Angleterre, il consentit même que David prêtât l'oreille aux propositions d'Edouard, avec lequel il conclut une trêve de quatorze années. David ne survécut pas long-temps à ce dernier traité. Il mourut, & laissa la couronne d'Ecosse à Robert Stuart, fils de sa sœur aînée. Ce prince fut le premier monarque de la famille des Stuarts, maison illustre autant qu'infortunée, dont les descendans subsistant encore de nos jours, offrent à l'Europe étonnée un exemple frappant des vicissitudes humaines.

On passeroit sous silence un incident peu important par lui-même, & qui ne devient intéressant, que parce qu'il fournit un de ces traits, qui servent à caractériser les princes. Le roi étoit dans l'usage de faire présent au roi d'Angleterre d'une provision pour sa table des meilleurs vins de France. Quoique la guerre fût déclarée entre les deux Etats, Charles ne se crut pas dispensé de faire toujours le même envoi. Pour s'acquitter de ce devoir de politesse, il fit embarquer cinquante

*Ibid.*  
Pag. 155.

ANN. 1359.

pipes de vin, que Jean Eustache échan-  
son de France eut ordre de présenter à  
Edouard. Mais ce prince trop vive-  
ment piqué, n'eut pas la force de dis-  
simuler son chagrin dans une occasion  
si frivole : il renvoya le vin, & *cela*,  
dit-il, *pour certaines raisons*, sans  
vouloir s'expliquer davantage sur les  
causes de son refus.

*R. g. A. du*  
*parlement.*  
*Cet. Ordi-*  
*nations anti-*  
*quez, fol 95.*  
*v°.*

*R. de l des*  
*Ordonnances*

La multitude & l'importance des  
affaires du gouvernement empêchant  
le roi d'assister régulièrement aux  
séances du parlement, avoient occa-  
sionné l'abus des lettres de surséance,  
que les monarques étoient dans  
l'usage d'accorder. L'effet de ces sortes  
de lettres étoit de suspendre les  
jugemens, sous prétexte que le roi  
s'en réservoir la connoissance. Le prince  
informé de ce désordre, enjoignit  
aux présidens du parlement de ne plus  
déformais différer de prononcer les  
arrêts de la cour, quelques ordres  
contraires qu'ils reçussent de sa part,  
déclarant que de pareilles défenses  
devoient être regardées comme  
arrachées à l'indulgence du souve-  
rain par l'importunité de ceux qui  
l'environnent.

La guerre allumée en même-temps

aux deux extrémités de la France, obligea Edouard de diviser ses forces. Le duc de Lancaſtre vint débarquer à Calais avec une partie des troupes angloiſes, tandis qu'Edouard comte de Cambridge & le comte de Pembrock ſe rendirent dans la Guienne, attaquée alors vers les frontières du Poitou & du Languedoc par les ducs de Berry & d'Anjou. Le prince Edmond pénétra en France par la Bretagne, dont le duc, quoique vaſſal du roi, lui ouvrit les ports.

Le roi étoit à Rouen, d'où il hâtoit les préparatifs d'une flotte qu'il faiſoit équiper dans le port de Harſleur. Quatre mille hommes d'armes, ſous les ordres du duc de Bourgogne, n'attendoient que le moment de ſ'embarquer pour aller faire une deſcente en Angleterre, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'arrivée du duc de Lancaſtre, qui avoit déjà fait des courſes juſqu'aux environs d'Aire & de Térouenne. Charles, de l'avis de ſon conſeil, abandonna le projet de l'embarquement, & fit partir ſur-le-champ le duc de Bourgogne avec les meilleures troupes, pour arrêter les progrès du duc de Lancaſtre. Les François

ANN. 1369.

Deſcente  
des Anglois  
à Calais.

Rap. Thoyr.

Chron. MS.

Froiffard.

Rym. aſ.

publ. tom. 3.

part. 2.

Sage con-  
duite du roi.

Re.ueil des  
Ordonnances

Froiffard.

&c.

avoient ordre exprès d'éviter toute  
 ANN. 1369. action décisive, & de laisser les ennemis  
 s'affoiblir d'eux-mêmes.

Le duc de  
 Bourgogne  
 marche con-  
 tre les An-  
 glois.

Le duc de Bourgogne ayant passé la  
 Somme, au pont d'Abbeville, se pressa  
 de marcher vers les Anglois, qu'il  
 trouva retranchés dans la vallée de  
 Tournehem près Saint-Omer : il s'em-  
 para de la hauteur sur laquelle il forma  
 l'assiette de son camp. Les troupes  
 demeurèrent quelque temps en pré-  
 sence, se contentant de s'observer  
 réciproquement. Cette nouvelle mé-  
 thode de faire la guerre, gènoit  
 extrêmement l'impétuosité françoise ;  
 mais le duc en partant avoit reçu des  
 instructions trop précises du roi son  
 frère pour s'en écarter : des messagers  
 de la cour venoient incessamment les  
 lui renouveler : le comte de Flandre  
 son beau-père, qui pour lors étoit à  
 Gand, appuyoit encore par ses conseils  
 une résolution si sage. L'impatience  
 naturelle du jeune prince avoit be-  
 soin d'être contenue par de si puissans  
 motifs. Il y eut quelques escarmou-  
 ches, dans lesquelles les ennemis  
 étonnés de la tranquillité avec la-  
 quelle on s'attachoit uniquement à  
 les tenir en échec, essayèrent inutile-

ment d'engager les François à une action générale. C'est par une conduite si prudente, que Charles apprenoit à ses troupes à vaincre en les empêchant de combattre. Il connoissoit le génie de la nation, dont l'ardeur trop bouillante n'a besoin que d'être réprimée.

Lorsque le roi jugea que les ennemis avoient été arrêtés assez longtemps pour qu'il ne leur fût plus possible d'entreprendre rien de considérable pendant le reste de la campagne, il céda aux sollicitations du duc de Bourgogne, qui lui demandoit instamment, au nom de tous les chevaliers François, la permission de livrer bataille ou de se retirer : on décampa, & les troupes se séparèrent. \* Le comte de Saint-Paul & le connétable de Fienes, eurent ordre de veiller sur toutes les démarches du duc de Lancastre, qui avoit repris la route de Calais. A peine y fut-il rentré, qu'il forma le projet plus hardi que praticable, d'aller brûler la flotte françoise dans le port de Harfleur; mais il fut prévenu. Le comte de Saint-Paul qui devina son dessein, alla se jeter dans la place avec deux cens hommes d'ar-

Entreprises  
des Anglois,  
sur Harfleur,  
sans succès.

\* Les Anglois  
et les François  
eux-mêmes,  
qui rarement  
laissent échapper  
l'occasion  
de plaisanter,  
bien ou mal,  
dirent à propos  
de cette retraite  
de Tournemhem,  
qu'il ne falloit plus  
appeler le duc  
de Bourgogne  
Philippe-le-Hardi,  
mais Philippe de  
Tournet'en.

ANN. 1369.

mes. Le duc, après avoir traversé la Picardie & la Normandie, toujours harcelé par les François, & avoir demeuré quatre jours devant Harfleur, sans oser livrer d'assaut, fut obligé de revenir sur ses pas. Toute son expédition se réduisit à commettre quelques ravages dans le Vermandois. Hugues de Chastillon, grand-maître des arbalétriers, & nouveau gouverneur d'Abbeville, fut fait prisonnier par un parti de l'armée ennemie commandé par Nicolas de Louvain, qui en cette occasion se vengea des François qui l'avoient rançonné à la prise d'Abbeville.

Yvain de  
Galles con-  
sacre ses ser-  
vices à la  
France.  
*Ibid.*

Le duc de Lancastre perdit dans le même temps le château de Beaufort, entre Troyes & Châlons. Il avoit confié cette place à la garde d'Yvain de Galles. Cet Yvain se faisoit nommer *le poursuivant d'amour* : il étoit fils d'Aimon, le dernier des anciens souverains du pays de Galles, à qui Édouard avoit fait trancher la tête. Il avoit été élevé à la cour de Philippe de Valois, en qualité *d'enfant d'honneur de sa chambre* : il fit ses premières armes sous le roi Jean. A la paix, le duc de Lancastre, qui probablement

ignoroit sa naissance, le fit gouverneur de la forteresse de Beaufort. ANN. 1369.  
 Ennemi naturel des Anglois, il saisit avidement l'occasion de venger les anciennes injures de sa maison. Le roi de France agréa ses offres de service, & lui donna le commandement de quelques vaisseaux, avec lesquels il se mit à faire des courses sur les côtes d'Angleterre.

La Guienne cependant étoit devenue le principal théâtre de la guerre. Le duc d'Anjou avoit attiré à son service la plupart des compagnies qui n'étant pas angloises, se devoient à celui des deux partis qui étoit en état de mettre un plus haut prix à leurs secours. Les seigneurs Gascons s'étant réunis, avoient formé un corps de dix mille hommes. Ils entrèrent dans le Quercy, qu'ils ravagèrent & soumirent en partie. Cahors, capitale de la province, se rendit à la sollicitation de son évêque, frère de l'archevêque de Toulouse. Plus de soixante places, tant cités, que châteaux du Limousin & du Rouergue, furent prises ou secouèrent d'elles-mêmes le joug étranger. Les généraux Anglois de leur côté faisoient tous leurs ef-

Guerre en  
 Guienne.  
*Ibid.*

**ANN. 1369.** forts pour repousser tant d'attaques : les terres du comte de Périgord, plus voisines des frontières ennemies, furent les premières exposées. On se battoit presque en même-temps dans toutes les parties de l'Aquitaine, avec une fureur que les pertes ou les succès irritoient également. La Rocheposay, place très-importante dans le Poitou, fut prise par les seigneurs de la province partisans de la France. Châtellerault subit le même sort. Le prince Edmond, Canolle, Chandos, le captal de Buch, & les autres chefs ennemis parcouroient ces différentes provinces pour les contenir dans l'obéissance ; mais tandis qu'ils reprenoient quelques places, ils recevoient des avis du soulèvement ou de la surprise de quelques autres. La Roche-sur-Yon, forteresse presque imprenable, en Poitou, fut livrée aux Anglois par la perfidie de Jean Blondeau qui en étoit gouverneur. Ce lâche commandant avoit reçu des ennemis six mille francs pour le prix de sa trahison. Il ne porta pas loin l'impunité de son crime. Ayant eu l'imprudence de se retirer dans Angers, le gouverneur de cette ville le fit arrêter, & quelque temps



après, le duc d'Anjou ordonna qu'on le fît mourir du supplice des traîtres : ANN. 1369.  
il fut lié dans un sac & précipité dans la Loire.

La prise du château de Belle-perche en Bourbonnois, malgré les heureux commencemens de cette guerre, causa un vif chagrin à la cour de France. La duchesse douairière de Bourbon, mère de la reine, demouroit dans cette forteresse, que l'on croyoit par son éloignement hors d'insulte de la part des ennemis. Quelques chefs des compagnies angloises, ayant appris que cette place étoit négligemment gardée, la surprirent par escalade & firent la princesse prisonnière. Le duc de Bourbon vint peu de temps après y mettre le siège dans l'intention de délivrer sa mère. La place réduite à l'extrémité alloit être forcée, lorsque les comtes de Cambridge & de Pembrock accoururent au secours de la garnison qu'ils emmenèrent en présence des troupes françoises. Le duc eut la mortification de voir la princesse & les dames de sa suite, obligées de monter à cheval & de suivre les ennemis, qui les conduisirent dans une forteresse du Limousin, appelée

la Roche-Vauclaire, où ils la retin-  
 ANN. 1369. rent jusqu'à ce qu'elle fût échangée.  
 La captivité de la duchesse de Bour-  
 bon étoit contre les loix de la guerre,  
 & le prince de Galles désapprouva  
 fort un pareil procédé : il assura même  
 que si la princesse étoit au pouvoir  
 d'autres gens que des compagnons, il  
 l'auroit sur-le-champ fait remettre en  
 liberté.

Mort  
 de Chandos.  
*Ibid.*

Cette première campagne, presque  
 en tous lieux défavantageuse aux An-  
 glois, leur fut fatale, sur-tout par la  
 perte du brave Chandos, tué dans un  
 combat sur le pont de Leusac, près de  
 Poitiers. La mort de ce grand homme  
 causa la plus vive affliction au prince  
 de Galles, qui regrettoit en lui le plus  
 expérimenté de ses généraux, & la  
 meilleure tête de son conseil. Edouard  
 s'étoit déjà repenti plus d'une fois de  
 n'avoir pas déferé à ses avis, lorsqu'il  
 avoit voulu le détourner du dessein  
 d'établir des impositions nouvelles.  
 Les Anglois pleurèrent Chandos : les  
 François assez généreux pour rendre  
 justice à leurs ennemis, furent sensi-  
 bles à son infortune. On étoit alors  
 persuadé que s'il eût vécu, ses conseils  
 prudens & la droiture de ses inten-

tions auroient terminé la guerre : mais une pareille idée étoit plutôt un homa-  
mage qu'on rendoit à la vertu de ce  
généreux chevalier, qu'une espérance  
bien fondée. Les prétentions des rois  
de France & d'Angleterre étoient trop  
directement opposées, pour que leurs  
démêlés pussent être facilement ter-  
minés. Il n'y a guère d'apparence que  
Chandos, qui n'avoit pu prévenir la  
rupture, eût trouvé plus de facilité à  
ménager la réconciliation.

Les Anglois reconnurent, mais trop  
tard, la faute qu'ils avoient commise  
en traitant avec hauteur des provinces  
qui leur avoient été cédées par un  
traité de paix, & non soumises les  
armes à la main. La fierté des deux  
Edouards, jusqu'alors inflexible, se dé-  
mentit. Le roi d'Angleterre, de l'avis  
de son conseil, adressa des lettres à  
tous les seigneurs & à toutes les villes  
d'Aquitaine & des autres provinces,  
par lesquelles il les invitoit à rentrer  
sous son obéissance, leur offrant une  
amnistie générale pour tout ce qui  
s'étoit passé, & sur-tout leur promettant  
l'abolition entière des impositions qui  
avoient occasionné le soulèvement.  
*Nous voulons*, disoit-il, dans ces

ANN. 1369.

Edouard  
s'efforce en  
vain de re-  
gagner les  
seigneurs de  
Guienne.

lettres, que notre cher fils le prince de  
 ANN. 1369. *Gailles se déporte de toutes actions faites*  
 Froissard. *ou à faire, & restitue à tous ceux qui ont*  
*été grévés par lui ou par ses officiers. On*  
 distribua des copies de ces lettres dans  
 toutes les villes de Guienne : elles  
 furent même secrètement envoyées à  
 Rym. añ. Paris ; mais cette démarche ne pro-  
 publ. tom. 3. duisit que l'humiliant aveu d'une faute  
 part. 2. pag. qu'il n'étoit plus possible de réparer.  
 166. Edouard vers ce même temps, dans  
 une délibération, datée de la cour  
 de Londres, annonçoit à la noblesse  
 d'Aquitaine le renouvellement de ses  
 prétentions à la couronne de France,  
 en ces termes : *Si avons repris le nom,*  
*renommée & titre du roi & du royaume*  
*de France, auxquels nous ne renonçâmes*  
*onques taisiblement ne expressement.*  
 Cette déclaration n'eut pas un meilleur succès que les promesses d'abolition. Loin de ramener les esprits à l'obéissance, la révolte sembloit acquérir de nouvelles forces. Tel est le sort ordinaire de toute autorité usurpée, lorsqu'elle se trouve réduite à reculer.

Les ducs d'Anjou & de Berry, revinrent à Paris à la fin de l'automne pour concerter avec le roi les opéra-

tions de la campagne prochaine. Il fut résolu qu'on mettroit sur pied deux puissantes armées, sous la conduite de ces deux princes, qui devoient entrer en même-temps en Guienne par le Limousin & par la Réole, & se joindre pour faire le siège d'Angoulême, où le prince de Galles, dont la santé dépérissoit de jour en jour, faisoit alors sa résidence.

Le succès des armes françoises avoit tellement disposé tous les esprits de la nation, à contribuer aux frais d'une guerre si heureusement commencée, que le roi n'eut pas de peine à trouver les fonds nécessaires. Les états-généraux furent assemblés à l'hôtel de S. Paul. Le cardinal de Beauvais, chancelier de France, porta la parole, & demanda au nom du roi l'avis de l'assemblée sur la guerre présente. La résolution unanime de la continuer avec vigueur, fut accompagnée des offres que firent les trois ordres, de fournir les secours propres à la soutenir. Il fut réglé que l'imposition de douze deniers pour livre, & la gabelle du sel, seroient affectées pour l'entretien de la maison du roi & de la reine, & qu'on leveroit pour la guerre une imposition

Etats généraux à Paris.  
*Chron. MS. de Charles V. Du Tillet.*

ANN. 1369.

de quatre livres par feu dans les villes,  
 ANN. 1369. & de trente sous dans les campagnes.  
 On établit pareillement un droit d'aide  
 sur les vins, en proportionnant le  
 subside à leur qualité. Les vins ap-  
 pellés vins françois, ne payèrent que la  
 moitié des droits levés sur les vins de  
 Bourgogne : ceux de Beaune & de  
 Saint-Pourçain étoient taxés au triple.  
 L'opinion qu'on avoit de l'économie  
 du roi, fit que ces divers impôts  
 n'excitèrent aucun murmure.

Rappel de  
 du Guesclin.  
 Froissard.

Charles songea en même-temps à  
 faire revenir du Guesclin, qui étoit  
 toujours demeuré en Castille depuis  
 le rétablissement de Henri de Trans-  
 mare. Il fut résolu dans le conseil  
 qu'on dépêcheroit vers lui, pour  
 l'inviter à venir se mettre à la tête  
 des armées françoises. On lui destina  
 dès-lors la charge de connétable, dont  
 il fut décoré à son retour. Robert  
 Moreau, sire de Fiennes, chargé de  
 gloire & d'années, venoit de se  
 démettre de cette dignité. Du Guesclin  
 ayant reçu les ordres de son souverain,  
 prit congé du roi de Castille, avec  
 lequel il confirma l'alliance entre les  
 deux couronnes.

Il eût sans doute été surprenant que

le roi de Navarre fût demeuré spectateur oisif de ces divers mouvemens. Ce prince artificieux ne démentit point sa conduite ordinaire, négociant en même temps avec Edouard & Charles, les abusant tous deux, & se trompant lui-même. Le roi, indigné de ses manœuvres dans les dernières guerres de Castille, avoit fait saisir la seigneurie de Montpellier, qui lui avoit été cédée par le dernier traité en échange des villes de Mantes & de Meulan, & du comté de Longueville. Le Navarrois, irrité de cette perte, qui se joignant dans son esprit aux autres sujets de plainte qu'il croyoit avoir, attisoit de plus en plus cette haine personnelle qui l'animoit contre le roi, eût bien voulu signaler sa vengeance par quelque perfidie éclatante. Il fit pour cet effet un voyage secret à Londres, signa un traité avec Edouard, passa par la Bretagne, où il forma une ligue avec le duc, & revint en Normandie dans l'intention d'exécuter la promesse qu'il avoit faite au roi d'Angleterre, de défier ouvertement le roi de France. Son instabilité ne lui permit pas l'accomplissement de ce projet. Les manœuvres couvertes & la perfidie lui

ANN. 1369.

Affaires  
du roi de  
Navarre.

Mém. de  
littérature.

Trésor des  
chartres.

Mém. de la  
chambre des  
comptes.

ANN. 1369.

étoient plus familières qu'une inimitié déclarée. Il renoua les négociations pour son accommodement avec la cour de France. Le roi qui le connoissoit, mais qui ne vouloit pas le pousser à bout en le forçant de prendre un parti désespéré, feignit d'ignorer tout le manége de sa fausse politique. Les reines Jeanne & Blanche, toujours médiatrices, ménagèrent un traité, par lequel le roi de Navarre obtint la restitution de Montpellier. Il ne tarda pas à mériter d'en être dépouillé par de nouvelles trahisons ; car dans le même temps qu'il signoit cet accord, il envoyoit des députés à Londres, pour conclure avec Edouard un traité absolument contraire. Convaincu en lui-même de tant de faussetés, il n'osa venir à Paris rendre hommage au roi, ainsi qu'il l'avoit promis. La personne même du duc de Berry, qu'on devoit lui remettre en ôtage, ne lui parut pas un garant capable de le rassurer. Il semble que la destinée de ce prince inquiet étoit de se trouver toujours par sa faute dans une position incertaine & difficile. Gêné pour ses terres de Normandie par le voisinage de la cour, qui veilloit continuellement



sur toutes ses démarches, il n'étoit pas beaucoup plus tranquille dans ses états de Navarre, enclavés entre la Castille, unie par la reconnoissance & l'intérêt avec la France & l'Aragon dont le roi venoit de conclure un traité, par lequel l'Infant Jean, duc de Gironne, son fils aîné, devoit épouser Jeanne de France, fille de Philippe de Valois & de Blanche d'Evreux. Cette princesse fut fiancée à l'hôtel de Saint-Paul, en présence du roi, à deux seigneurs Aragonnois, nommés dom Loup d'Urtera & dom Berenger d'Abella, qui l'épousèrent au nom du prince. Elle partit avec eux; mais elle ne vit pas son époux; ayant été surprise à Beziers d'une maladie qui termina ses jours.

ANN. 1369.

*Chron. MS.  
de Charles V,  
Trésor des  
chartres.  
Du Tillet.  
Hist. d'Esp.  
pagne.*

Au milieu des embarras de la guerre, le roi ne perdoit pas de vue les autres parties de l'administration. La police intérieure du royaume étoit sur-tout un des principaux objets de l'attention du monarque. La fureur du jeu avoit fait de si grands progrès, qu'il étoit à propos de prévenir, en la réprimant, la corruption générale. La passion pour les jeux de hasard avoit fait oublier les amusemens honnêtes & utiles. Le

*Ordonnan-  
ce contre les  
jeux.*

*Livre vert  
du Châtelet,  
fol. 152.*

*La Mare,  
Traité de la  
police.*

*Abrégé  
Chr. com. 1.  
pag. 316.*

*Recueil des  
Ordonnances*

ANN. 1369.

roi publia vers la fin de cette année une ordonnance qui proscrivoit tous les jeux frivoles (a). Des jeux considérés de nos jours, comme propres à occuper l'esprit, ou à procurer l'adresse corporelle, furent compris dans la défense qui interdisoit, sous peine d'amende, tous jeux de dés, de tables, de palme (b), de quilles, de palet, de boules & de billes, & tous les autres jeux qui ne rendent point les hommes habiles au fait des armes. Il n'est point fait mention, dans cette ordonnance, des cartes, dont l'usage ne commença que sous le règne suivant. Le roi exhortoit en même-temps ses sujets à choisir pour leur divertissement des récréations propres à les rendre robustes & à les aguerrir, telles que l'exercice de la lance, de l'arc & de l'arbalète. Edouard avoit fait publier dans ses états une semblable ordonnance, par laquelle il défendit les jeux de palet, de balle, de ballon, de mail, les joutes, & généralement tous

Rymer. añ.  
publ. com. 3.  
part. 2.

(a) De tristrac ou de dames.

(b) On appeloit alors ainsi le jeu de paume du mot lat. *palma*, parce qu'on pouvoit flatter la balle non avec une raquette, mais avec la paume de la main. Recherches de Pasquier, Lib. IV. chap. 15. Diction. étymolog. au mot raquette.

les

les divertissemens désignés dans ses lettres, sous le nom de *Ludi Gallici*, ANN. 1370. Jeux François.

Pendant la prison du roi son père, & depuis son avènement à la couronne, le roi avoit fait travailler aux fortifications & à la nouvelle enceinte de la capitale. Cette année Hugues Aubriot, prévôt de Paris, chargé de la conduite de ces ouvrages, posa la première pierre des fondemens de la Bastille, construite à l'extrémité de la rue saint Antoine, au lieu où elle subsiste encore aujourd'hui. Cet énorme édifice ne fut entièrement achevé que sous le règne de son successeur. Quelque temps auparavant, Charles qui prévoyoit le renouvellement presque indispensable de la guerre, avoit ordonné qu'on environnât de murailles, de fossés & de remparts l'abbaye de S. Germain, qui n'étoit point encore renfermée dans l'enceinte de Paris, en sorte que ce monastère devint une espèce de forteresse qui défendoit la ville de ce côté-là.

On verra sans doute avec satisfaction un exemple édifiant d'humilité chrétienne & de modestie vraiment apostolique, dans la conduite d'un pré-

Construction  
de la Bastille.  
*Chron. M. S.  
Mém. de  
littérature.*

*Histoire de  
l'Université  
de Duboulay  
T. 4. p. 417.  
Histoire de  
l'Université,  
par M. Crevier.  
T. 2. l. 4.  
p. 450.*

*Trésor des  
chart. reg.  
100. pièce 96.  
Preuves des  
lib. de l'égl.  
gall. part. 4.  
p. 86.*

lat de France. Pierre d'Estaing, de l'illustre famille de ce nom, archevêque ANN. 1370. de Bourges, dans un mandement synodal avoit déclaré excommuniés *par le fait même* tous juges qui poursuivroient en matière criminelle les clercs & personnes ecclésiastiques par la saisie de leurs biens. Un pareil statut aussi préjudiciable aux loix, qu'attentatoire à l'autorité des magistrats, auroit sans doute attiré l'attention du prince & des cours souveraines ; mais le prélat n'eut pas besoin qu'on lui en fît sentir les conséquences : il reconnut lui-même que rien n'étoit plus contraire à la raison que de favoriser l'impunité de ceux qui par état sont obligés d'être plus purs & plus justes que le reste des hommes. Il ne rougit pas de se rétracter volontairement, & de signifier sa rétractation à tous les ecclésiastiques de son diocèse. Ce trait marque jusqu'à quel excès on avoit étendu les privilèges de la cléricature. Ce n'est qu'à la faveur du tems & des circonstances, & par les soins d'une vigilance infatigable, que l'on a pu parvenir enfin à réformer des abus si pernicieux.

Condam-  
nation du roi  
d'Angleterre.

Il seroit superflu de retracer les sujets de plaintes réitérées, que la con-

duite altière d'Edouard avoient occasionnés. Charles jugea qu'après tant de délais, il étoit temps de rappeler à la mémoire du monarque Anglois, qu'il étoit né vassal de la couronne de France. Le roi s'étant en son lit de justice, prononça lui-même la condamnation de ce prince rebelle. Par arrêt de la cour des pairs, Edouard d'Angleterre & le prince de Galles son fils, furent déclarés rebelles; & pour réparation de leur félonie, le duché de Guienne, & les autres terres qu'ils possédoient en France, acquises & confisquées au profit du roi leur souverain.

Ce jugement si humiliant pour le roi d'Angleterre, quelque juste qu'il fût, n'auroit été regardé que comme une vaine formalité, s'il n'avoit été appuyé par des forces capables de le faire respecter. Les ducs d'Anjou & de Berry, à la tête de deux armées, attaquèrent en même-temps les ennemis par le Limousin & par le Languedoc. Du Guesclin, nouvellement revenu de Castille, remplissoit les troupes d'une confiance qu'elles n'avoient pas encore éprouvée. Tout plioit sous les armes Françoises : les villes de Moissac, d'Agen, de Port Sainte-Ma-

ANN. 1370.

*Trésor des chartes. reg. verd, f. 109.*

*Regist. des anc. ordonn. du parlement fol. 120.*

*Regist. des plaidoyers de la cour, commencé en 1369.*

*Du Tillet. Recueil des traités.*

*Expéditions en Guienne. Retour de du Guesclin.*

*Froissard.*

ANN. 1370.

rie, de Thonnins sur-Garonne, de Montpezat, se rendirent aussi-tôt. Gauthier de Mauny, gouverneur d'Aiguillon, ne put soutenir quatre jours de siège dans cette place, qui sous le règne de Philippe de Valois avoit bravé pendant six mois une armée de soixante mille hommes, commandée par le duc de Normandie. Ces conquêtes subites, & sur-tout la prise de cette dernière place, surprirent extrêmement les Anglois. Le prince de Galles ne se crut pas en sûreté dans Angoulême : sur le bruit qui couroit qu'on devoit l'investir, il se rendit à Cognac, où il indiqua le rendez-vous de ses troupes. Le capital de Buch, renfermé dans Bergerac, fut laissé pour couvrir la Guienne de ce côté là. Il conserva par sa présence d'esprit & son courage la ville de Linde, que Thomas de Badefol, chef d'aventuriers Gascons, devoit livrer aux François pour une somme d'argent. Il survint au moment que ce perfide alloit introduire les ennemis : *Mauvais traître, s'écria-t-il, tu y mourras, jamais ne feras trahison après cette ci.* A ces mots il lui plongea son épée dans le corps. Les François se retirèrent, voyant l'entreprise découverte.

Tandis que les Anglois, pressés de toutes parts en Guienne, ne savoient où porter leurs efforts, le duc de Berry soumettoit le Limousin à la tête d'une armée encore plus considérable par la qualité, que par le nombre des combattans. Le duc de Bourbon, le comte d'Alençon, Gui de Blois, Robert d'Alençon comte du Perche, Jean d'Armagnac, Hugues dauphin d'Auvergne, Jean de Villemur, les sires de Beaujeu, de Villars, de Montandre, de Senac, de Mallevall, de Marneil, de Boulogne, le vicomte d'Ufèz, les seigneurs de Sully, de Talençon, de Conflans, d'Apcher, l'élite d'une partie de la noblesse, encourageoient par leur présence & par leur exemple ces troupes formidables. Les François, après avoir parcouru la province, vinrent former le siège de Limoges. Cette capitale, extrêmement fortifiée, appartenoit à la veuve de Charles de Blois : les Anglois s'en étoient emparés; & la comtesse de Penthievre l'avoit cédée au roi, qui par une contre-lettre s'étoit engagé de la lui rendre, lorsqu'elle seroit en son pouvoir.

Le duc d'Anjou, après les premiers

ANN. 1370.

Le duc de Berry soumet une partie du Limousin.

Froissard.  
&c.

Histoire de  
Bretagne.

ANN. 1370.

Prise  
de Limoges.  
*Ibid.*

exploits de cette campagne, avoit été obligé de congédier une partie de son armée, composée de troupes fournies par les seigneurs de Guienne, qui se retirèrent dans leurs terres pour les garantir de l'invasion dont ils étoient menacés par les forces que le prince de Galles rassembloit. Du Guesclin se trouvant inutile auprès du duc d'Anjou, se rendit à l'armée du duc de Berry, qui étoit encore occupée au siège de Limoges. Sa présence hâta la reddition de la place, qui capitula par l'entremise de son évêque.

Le prince  
de Galles re-  
prend Limo-  
ges. C'aute  
exercée en-  
vers les ha-  
bitans.

*Ibid.*

Lorsque le prince de Galles, que tant de pertes consécutives aigrissoient de plus en plus, eut appris la réduction de Limoges au pouvoir des François, il ne put retenir les transports de son ressentiment : il étoit sur-tout indigné de ce que cette ville avoit été livrée à ses ennemis par les intrigues de l'évêque *son compere*, son ami, & dans lequel il avoit mis toute sa confiance. *Si en tint moins de compte*, (dit Froissard) *& de tous autres gens d'église, où il adjoutoit au-devant grand foi* : défiance injuste, sans doute, la faute d'un particulier ne pouvant être regardée comme le crime du corps entier.



Dans sa colère il jura de reprendre la ville, & de tirer une vengeance exemplaire des perfides qui l'avoient trahi. Il ne remplit que trop fidèlement ce serment, dont les malheureux habitans furent les tristes victimes. La place fut assiégée une seconde fois : les mineurs ayant fait tomber un pan de muraille, le prince entra par cette brèche, furieux, & ne respirant que la haine. Il étoit porté sur un chariot, sa maladie ne lui permettant pas de marcher à pied, ni de supporter le mouvement du cheval. Il traversa la ville, sourd aux pleurs, aux gémissemens & aux cris de tout un peuple prosterné sur son passage, implorant à mains jointes sa miséricorde. Ses soldats, ou plutôt ses bourreaux, ne respectèrent ni l'âge, ni le sexe ; les vieillards, les femmes, les enfans, furent massacrés sans distinction : la ville inondée de sang fut livrée aux flammes, qui dévorèrent ce qui étoit échappé à l'avidité des gens de guerre. Peut-on reconnoître à cette atrocité le généreux vainqueur de Poitiers & de Navarette, l'ami de l'humanité, le tendre protecteur d'Eustache de Calais & de ses vertueux compagnons, contre les fu-

ANN. 1370.

ANN. 1370.

reurs d'Edouard? Le prince de Galles avoit trop vécu pour sa gloire. La prise de Limoges fut le dernier exploit de ce héros, dont elle flétrit la mémoire.

Dans le sac de cette malheureuse ville, l'évêque fut arrêté : le respect dû à son caractère, empêcha ceux qui le trouvèrent de l'immoler. Il fut conduit devant le prince, qui le regardant avec des yeux étincelans de colère, ne daigna lui parler que pour l'assurer qu'il lui feroit trancher la tête : à l'instant même il commanda qu'on le traînât en prison. Il y a toute apparence qu'Edouard, revenu à lui-même, reconnut qu'une passion aveugle l'avoit séduit. Il se repentit, mais trop tard, de l'excès de son emportement. Le prélat fut remis au duc de Lancastre, auprès duquel la pape employa de si pressantes sollicitations, qu'à la fin il obtint la vie & la liberté.

Descente des  
Anglois sous  
la conduite  
de Knolles.

*Froissard.*  
&c.

*Recueil des  
Ordonnances*

Du Guesclin ne s'étoit pas arrêté long-temps en Guienne. Les ordres réitérés du roi l'appelloient à la cour. Une puissante armée débarquée à Calais, traversoit la France sous la conduite de Robert Knolles, l'un des plus habiles généraux d'Edouard. Charles, aux premières nouvelles de la des-

centé des ennemis, avoit observé la conduite que nous lui avons vu tenir pendant la captivité du roi son père. Toutes les places en état de défense furent promptement fortifiées & pourvues de troupes. La plupart des habitans des campagnes s'y retirèrent avec leurs effets les plus précieux. En sortant de Calais, les Anglois s'étoient approchés de Fiennes, où le vieux connétable de ce nom étoit pour lors avec quantité de noblesse déterminée à faire une vigoureuse résistance. La place étant hors d'insulte, ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer. Ils poursuivirent leur marche, ravageant le plat pays, & tirant des contributions de ceux qui voulurent éviter le pillage. Ils brûlèrent en passant les fauxbourgs d'Arras, entrèrent dans le Vermandois, livrèrent la ville de Roye aux flammes, s'approchèrent du Soissonnois, qui fut épargné par considération pour Enguerrand de Coucy, gendre du roi d'Angleterre, pénétrèrent en Champagne, où ils s'arrêtèrent quelque temps, paroissant incertains sur quelle province ils se jetteroient. Quoique le général Anglois, dans le cours d'une si longue marche, n'eût rencontré au-

---

 ANN. 1370.

cune opposition au passage de son armée, il avoit soin cependant de se tenir toujours sur ses gardes, & de marcher en ordre de bataille, étant sans cesse harcelé par de petits corps de troupes que conduisoient le vicomte de Meaux, le sire de Chauny, Raoul de Coucy, Guillaume de Melun fils du comte de Tancarville & les autres principaux seigneurs de ces provinces. Ces espèces de camps volans, qui côtoyoient incessamment les ennemis, les empêchoient de s'écarter, & garantissoient les lieux où ils passaient, d'une partie des brigandages qu'ils eussent commis sans cette précaution.

*Ibid.*

Enfin, après avoir couru la Champagne jusqu'à Reims & Troyes, Knolles passa l'Aube, l'Yonne, la Seine; & vint camper dans l'Isle de France aux environs de la capitale, où le roi étoit renfermé avec plus de douze cens hommes d'armes. Les Anglois se présentèrent en bataille entre Villejuif & Paris. Le roi qui vouloit absolument éviter une action générale, se contenta de permettre à quelques détachemens de sortir de l'enceinte des fortifications. Les ennemis perdirent en un seul jour sept cens hommes dans un

combat qui se livra près du fauxbourg saint Marcel. Cet échec & la disette des vivres les obligèrent de décamper, & de prendre la route de Normandie, d'où quelques jours après ils s'éloignèrent pour gagner l'Anjou par le pays Chartrain & la Beauce.

ANN. 1370.

Ce fut sur ces entrefaites que du Guesclin arriva. Sa présence inspira une joie universelle. Le roi avoit envoyé au-devant de lui le seigneur Bureau de la Rivière, son chambellan. Il entra dans Paris aux acclamations du peuple : *on cria Noël*, ce qui jusqu'alors n'avoit été en usage que pour les rois. Charles reçut le chevalier Breton à l'hôtel de saint Paul, où il vint descendre. Le monarque lui déclara en présence de toute sa cour, qu'il l'avoit choisi pour commander ses armées; il lui présenta en même temps l'épée de connétable. Du Guesclin, de l'aveu général, étoit estimé le plus grand guerrier de la nation. Chevalier intrépide, chef expérimenté, sincère, généreux, il couronnoit tant de belles qualités par une vertu qui leur ajoutoit un nouveau lustre. Il étoit modeste. L'exemple de ce héros devoit faire rougir ces hommes ambitieux, plus avides

Du Guesclin arrivé à la cour est fait connétable.

Sa modestie.

Froissard.

Histoire de Bretagne, &c.

ANN. 1370.

d'occuper les places éminentes, que jaloux de s'en rendre dignes. Tous les princes & les seigneurs présens applaudissoient de concert au choix que le roi venoit de faire, lorsque du Guesclin avec une noble franchise supplia son souverain d'honorer de cette dignité quelqu'un qui la méritât mieux que lui. *Noble roi, chier sire*, lui dit-il, *si vous prie chierement que vous me déportiez de cet office, & le baillés à un autre qui plus volontiers le prendra, & qui mieux le sçaura faire.* Il fallut employer les plus vives instances pour le résoudre. *Messire Bertrand*, lui dit le roi, *ne vous excusés point; je n'ai frère, cousin, neveu, comte, ne baron en mon royaume qui n'obéisse à vous; & si nuls en étoient au contraire, ils me courrouceroient tellement qu'ils s'en appercevroient: si prenés l'office joyeusement, & je vous en prie.* De semblables prières sont des commandemens absolus: du Guesclin obéit; mais avant que de recevoir l'épée de connétable, il supplia sa majesté de ne daigner jamais ajouter foi aux rapports qu'on pourroit faire contre lui, sans lui avoir auparavant fait la grâce de l'entendre, ce que le prince lui pro-

mit dans les termes les plus affectueux. Il paroît que ce grand homme redoutoit plus les courtisans de l'hôtel de S. Paul, que les ennemis de l'Etat. Ayant reçu cette obligeante assurance de la faveur de son roi, il prêta le serment.

ANN. 1370.

Charles scrupuleusement attaché à la résolution qu'il s'étoit prescrite d'éviter, autant qu'il se pourroit, de commettre le salut de l'Etat à l'évènement incertain d'un combat décisif, recommanda sur toutes choses au nouveau connétable de temporiser avec les ennemis. Du Guesclin, en convenant de la sagesse de cette conduite, jugea que pour en tirer avantage, il étoit à propos de se conformer aux circonstances, sans éloigner ou précipiter les occasions qui se présente-roient, soit d'exécuter à la lettre les ordres du prince, soit de s'en écarter. La dignité dont il venoit d'être décoré, l'avoit rendu maître absolu des opérations de la campagne. Le peu de troupes qu'on lui avoit données, ne lui permettoit pas de rien entreprendre de considérable : à peine avoit-il cinq cens hommes d'armes ; mais il étoit accoutumé de surmonter de plus grands

Du Guesclin marche contre les ennemis.  
*Froissard.*  
&c.

ANN. 1370.

obstacles. Son argent, ses meubles, sa vaisselle, jusqu'aux *joyaux* de la dame du Guesclin son épouse, furent employés à lever des gens de guerre. Il se vit bientôt à la tête de quatre mille hommes d'armes. Cette petite armée se forma en Normandie, où il avoit été suivi par une foule de seigneurs & de noblesse : il les traita splendidement dans la ville de Caën.

Confraternité d'armes.

*Histoire de  
Bret. par le  
P. Lobinau,  
contenant les  
preuves. T. 2.  
p. 538.*

Ce fut pendant ce voyage que du Guesclin renouvela l'ancien usage d'une association guerrière. Il choisit pour son confrère d'armes Olivier de Clisson, dont il connoissoit le courage. Ces deux héros Bretons signèrent à Pontorson l'acte de leur confraternité, par lequel ils s'engagèrent à défendre réciproquement leurs biens, leur vie & leur honneur, & à se prêter une assistance mutuelle contre tous, excepté contre le roi de France ou contre le seigneur de Rohan. Il n'est point fait mention dans cette exception du duc de Bretagne, avec lequel Clisson commençoit à se brouiller. Tous les profits que les deux frères d'armes pourroient faire, devoient se partager également entre eux. Telles sont les conventions de ce traité. Il



feroit inutile de s'étendre davantage sur la nature de ces sortes d'alliances, dont il a déjà été question dans le commencement de cette histoire.

ANN. 1370.

Voyez T. 5, p. 56 de cette histoire.

Du Guesclin partit accompagné des comtes d'Alençon, de S. Paul & du Perche, de Mouton, de Blainville, nouveau maréchal de France à la place d'Arnoul d'Andreghe, qui s'étoit démis de cette dignité pour prendre celle de porte-oriflamme, des seigneurs de Rohan, de Clifson; de Laval, de Beaumont, d'Estrées, de Raix, de Rochefort, de la Hunodaye, de Mauny, de Pont, & de plusieurs gentilshommes, sur-tout de la province de Bretagne, où la réputation de sa bravoure avoit excité une émulation générale. A la tête de ces troupes peu nombreuses, mais choisies, il forma le projet d'aller chercher les ennemis, qui s'étoient répandus dans les provinces du Maine & d'Anjou. Un des plus célèbres écrivains de ce siècle compare avec justesse cette première campagne de du Guesclin à celle qui sous le règne de Louis le Grand acquit à l'immortel Turenne la réputation de premier général de l'Europe. Le connétable reçut à quelques jour-

Avantages remportés par le connétable

Essais sur l'hist. génér. par M. de V. T. 2, p. 244

ANN. 1370.

nées de Vire un héraut chargé de lui offrir la bataille de la part de Grantson & des principaux chefs des troupes Angloises, qui pour lors étoient cantonnées dans le Maine au nombre d'environ quatre mille hommes. Il renvoya le messager, avec ordre de le recommander à ses maîtres, & de les assurer qu'ils auroient bientôt de ses nouvelles. Quelques auteurs rapportent qu'on enivra le héraut pour l'empêcher de retourner, & que les François profitèrent de cette circonstance pour surprendre les ennemis. Quoi qu'il en soit, du Guesclin part avec l'élite de ses troupes, malgré l'obscurité d'une nuit extrêmement pluvieuse, force sa marche, & tombe sur le quartier des Anglois, qui étoient campés aux environs de Pontvilain. Les ennemis ne s'attendoient pas à une attaque si subite. Ils se rassemblent à la hâte : le connétable ne leur laisse pas le temps de se reconnoître : il les presse avec une vivacité qui les étonne, il les enfonce, il les renverse. Assaillis presque en même temps par le maréchal de Blainville, qui, suivant les ordres du général, survint avec le reste de l'armée François, ils sont entière-

ment défaits. Grantson, Courtenay, Spenser, sont faits prisonniers. Ceux qui dans ce combat échappèrent au fer du vainqueur, perdirent la liberté.

ANN. 1370.

Ce premier avantage, loin de satisfaire l'ardeur expéditive de du Guesclin, semble redoubler la rapidité de ses opérations. Tandis qu'il fait conduire au Mans le butin & les prisonniers faits au combat de Pontvilain, il marche promptement vers les autres quartiers des ennemis, qu'il enlève avec le même bonheur, ou plutôt avec le même courage : il semble se multiplier, pour paroître presque en même temps dans tous les lieux occupés par les Anglois : par-tout il les joint, par-tout il les disperse ou les extermine. Cette armée formidable, que Knolles avoit conduite en France, disparut. Du Guesclin ramena ses troupes victorieuses & chargées de dépouilles. Le général Anglois courut en Bretagne ensevelir sa honte dans son château de Derval, n'osant reparoître à la cour d'Angleterre après une si malheureuse expédition.

Ces revers imprévus mortifièrent d'autant plus le roi d'Angleterre, qu'il

Mort de la  
reine d'An-  
gleterre.

ANN. 1370.

*Rap. Thoy.  
Froissard.*

éprouvoit dans le même temps des malheurs domestiques non moins sensibles. Il venoit de perdre l'année précédente la reine Philippe de Hainaut son épouse. Il eut la douleur de voir expirer entre ses bras cette respectable princesse, qui joignoit à des qualités héroïques toutes les graces & toutes les vertus de son sexe. Elle lui demanda pour dernière preuve de sa tendresse, de ne point choisir d'autre sépulture que celle où l'on alloit la conduire, afin qu'un même tombeau réunît à jamais leurs cœurs. Quelque grande que fût l'ame d'Edouard, sa fermeté n'étoit pas à l'épreuve d'une si cruelle séparation. Il arrosoit de ses larmes les mains de cette digne épouse, pour laquelle son estime ne s'étoit jamais démentie. Elle rendit le dernier soupir en lui recommandant sa famille, & sur-tout le plus jeune de ses fils : c'étoit Thomas de Woodstock, le septième des enfans mâles d'Edouard, qui fut duc de Buckingham sous le règne suivant. Cette auguste reine fut universellement regrettée.

Le prince de  
Galles quitte  
la Gascogne.

*Ibid.*

De quelque côté que le monarque Anglois jetât les yeux, il commençoit à n'envifager dans l'intérieur de sa

maison que des sujets d'alarmes ou de chagrin. Celui de ses enfans qu'il aimoit le plus tendrement, le prince de Galles, ce héros si digne de toute l'affection d'un père, languissoit à Bordeaux d'une maladie longue & cruelle, à laquelle s'étoit encore jointe récemment l'affliction de la mort d'Edouard, l'ainé de ses fils, jeune enfant qui donnoit déjà les plus belles espérances. La santé de ce prince s'affoiblissant de jour en jour, les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air de Londres. Il partit de Bordeaux avec le jeune Richard son second fils, après avoir remis l'Aquitaine au duc de Lancastre.

ANN. 1370.

Rym. ad.  
pub. tom. 3.  
part. 2.

Cependant le connétable, après avoir rangé une partie du Poitou sous l'obéissance du roi, étoit revenu à Paris avec Clisson & les autres compagnons de ses victoires. Il avoit reçu dans ce même temps une somme considérable de Castille, qu'il avoit libéralement distribuée aux troupes. Charles, juste appréciateur du vrai mérite, l'honora de l'accueil que méritoient des services si importans & si désintéressés.

Le duc de Lancastre sollicita de nou-

ANN. 1371.

La flotte angloise s'approche de la Rochelle.

*Froissard.  
Chron. MS.  
Hist. d'Esp.  
&c.*

veaux secours d'Angleterre, dont le prince de Galles hâta les préparatifs. Il s'agissoit de prévenir la perte totale des provinces qu'il possédoit en France. Edouard irrité de tant de disgrâces, forma un projet, qui loin de retarder la révolution qu'avoit préparée la fierté Angloise, ne servit au contraire qu'à en précipiter le dénouement, en achevant d'aliéner les esprits. Le comte de Pembrock fut chargé de conduire un renfort considérable de troupes destinées pour la Guienne. Son voyage avoit encore un autre but sur lequel il ne s'expliquoit pas, mais qui fut pénétré. Il vint mouiller à la vue de la Rochelle, dont les habitans fermèrent le port, en faisant dire au prince que sans se départir du serment qu'ils avoient fait au roi d'Angleterre, ils étoient dans la résolution de garder leur ville eux-mêmes. Ces généreux citoyens avoient été informés que le dessein d'Edouard étoit de peupler la ville d'Anglois, & d'enlever tous les habitans. Dans cette vue le comte de Pembrock avoit fait charger sur sa flotte quantité de tonneaux remplis de chaînes, pour mettre aux fers les habitans de cette ville importante, trop

attachés à leurs anciens souverains, & sur la fidélité desquels les Anglois croyoient ne devoir jamais compter.

\* Tandis que Pembrock, étonné de cette résistance, délibéroit sur le parti qu'il prendroit, l'amiral de Castille, Boccanegra, Génois, étoit à la hauteur de la Rochelle avec quarante voiles: Il attaqua la flotte Angloise, qu'il défit entièrement après un combat opiniâtre, où la victoire fut disputée pendant deux jours. Les auteurs de ce temps observent que les bâtimens Espagnols étoient beaucoup plus hauts de bords que les bâtimens Anglois.

Les Anglois  
sont battus  
par la flotte  
Espagnole.

*Ibid.*

La flotte Castillane poursuivit les vaincus jusqu'à la vue de Bordeaux, où elle fit échouer plusieurs de leurs vaisseaux, & coula les autres à fond. Après cette glorieuse victoire, Boccanegra reprit la route d'Espagne. Il conduisoit en triomphe les vaisseaux pris sur les Anglois, chargés d'un butin considérable, du trésor destiné au paiement des troupes & d'une infinité des prisonniers, parmi lesquels se trouvoit le comte de Pembrock lui-même.

Cet échec, & la disposition des habitans de la Rochelle, déterminè-

*Ibid.*

---

 ANN. 1371.

rent le roi à faire partir du Guesclin avec des troupes pour en former le siège. Le connétable s'approcha de la place; mais ne jugeant pas l'occasion encore favorable, il ne voulut pas s'obstiner à cette entreprise, dont il remit l'exécution à un autre temps. Le capal de Buch, qui se trouvoit alors dans le voisinage, l'envoya *défier à la bataille*. Il accepta le défi, & se rendit au lieu indiqué, d'où il fut obligé de revenir sur ses pas, après l'avoir vainement attendu.

Retour du  
pape en France,  
Sa mort.

La guerre allumée en même temps de tous côtés; paroissoit avoir éloigné toute espérance de réconciliation entre les deux couronnes. Les souverains pontifes faisoient seuls entendre leur voix pacifique dans ces temps de tumulte & de sang. Ces pères communs des fidèles ne cessent d'exhorter les rois à la concorde. Urbain enflammé d'un zèle apostolique pour le bonheur de la chrétienté, après trois années de séjour en Italie, étoit parti de Rome malgré les vœux des sujets du saint siège, & les exhortations de sainte Brigitte, qui lui avoit fait annoncer qu'il mourroit infailliblement, dès qu'il auroit abandonné la capitale du



monde chrétien. Rien ne fut capable de l'arrêter. Il vint débarquer à Marseille, d'où il se rendit dans le Comtat. Son dessein étoit d'aller en personne négocier la paix entre les rois de France & d'Angleterre. Dieu ne permit pas qu'il pûr suivît une si louable entreprise. Il fut attaqué dans Avignon d'une maladie qui ne lui laissa plus d'autre pensée que celle de se préparer à la mort. Il mourut, ainsi qu'il avoit vécu, dans les sentimens religieux de la plus humble & de la plus parfaite rélignation. *Je crois fermement*, dit ce respectable pontife en expirant, *tout ce que tient & enseigne la sainte église catholique; & si jamais j'ai avancé quelque autre chose, de quelque manière que ce soit, je le révoque, & me soumets à la correction de l'église.* Urbain avoit occupé la chaire de saint Pierre huit ans, un mois & dix-neuf jours. Ami de la paix, protecteur de la justice, il réprima la chicane des procureurs & des avocats; il proscrivit la simonie; il restreignit, autant qu'il put, la pluralité des bénéfices; il employa les trésors de l'église au soulagement des pauvres; il anima les arts & les let-

ANN. 1371.

*Hist. eccl.*  
tom. 20.  
p. 255.

**ANN. 1371.** tres : plus de mille étudiants répandus dans les différentes universités étoient entretenus de ses libéralités. La ville de Montpellier lui est redevable de la fondation d'un collège pour douze élèves de la faculté de médecine. Il eut de la tendresse pour ses parens ; mais il ne leur prodigua ni les trésors, ni les dignités de l'église.

Election de  
Grégoire XI.  
*Ibid.*

*Chron. MS.  
de Charles V.  
Rym. ant.  
publ. tom. 3.  
part. 2.*

La vacance du saint siège ne dura que dix jours. Les cardinaux assemblés dans le conclave réunirent leurs voix en faveur du cardinal de Beaufort, neveu de Clément VI, qui prit le nom de Grégoire XI. Il reçut la couronne pontificale dans l'église des Dominicains d'Avignon. Le duc d'Anjou, qui pour lors se trouvoit en cette ville, le conduisit de l'église au palais. Ce prince marchoit à pied tenant le frein du cheval de sa sainteté. Grégoire aussi zélé que son prédécesseur, employa sa médiation pour appaiser la querelle des deux rois. Dans cette vue il nomma les cardinaux de Beauvais & de Cantorbéry ; avec ordre de travailler à cet accommodement. Ces prélats tinrent à ce sujet plusieurs conférences inutiles. Les prétentions de  
part

part & d'autre étoient trop éloignées pour que les deux négociateurs pussent les concilier. ANN. 1371.

Pendant le cours de ces divers mouvemens, le roi de Navarre avoit à son ordinaire multiplié les traités frauduleux, se flattant toujours vainement de vendre à l'un des deux rois son alliance infidèle, & se trouvant sans cesse la dupe de ses trahisons infructueuses; traitant avec le roi dans le même temps qu'il essayoit de corrompre un médecin Grec pour lui donner du poison; amusant le roi d'Angleterre par l'espérance de joindre ses troupes aux siennes; passant secrètement à Londres pour y signer un traité défavoué par lui-même, dès qu'il étoit rentré dans ses états; courant à la cour du duc de Bretagne pour y semer la dissention; revenant ensuite reprendre les négociations précédemment entamées avec la cour de France. Qui voudroit suivre ce prince dans toutes ses démarches, n'y verroit qu'un enchaînement bizarre de légèretés, d'incertitudes, d'inconséquences & de perfidies. Le roi attentif à sa conduite, se contentoit de le connoître & de le retenir par la crainte, sans vouloir,

Nouvelles  
pertidies du  
roi de Na-  
varre.

*Mémoire de  
littérature.*

*L'réor des  
chart'es, &c.*

en le poussant à bout, le réduire à la nécessité de prendre un parti extrême. On lui avoit opposé quelques difficultés dans la prise de possession de la ville de Montpellier qui lui avoit été cédée par le dernier traité. Il n'en falloit pas davantage pour tenir en haleine son caractère remuant. Le duc d'Anjou s'étoit emparé de Montpellier pendant la campagne précédente; mais cet incident provenoit moins de la disposition du roi à l'égard de Charles-le-Mauvais, que de celle du duc qui réclamoit quelques prétentions sur cette ville. Le Navarrois, toujours agité par son inquiétude naturelle, sembla fixer enfin son irrésolution, en affectant de traiter de bonne foi avec les ministres de France. Ses agens réglèrent avec eux tous les articles qu'il est inutile de rapporter ici, n'étant pour la plupart qu'une répétition des conventions précédentes.

Le roi de Navar. vient trouver le roi  
Il fait son accommodement.

*Ibid.*

Le roi partit de l'abbaye de Maubuisson, où il avoit assisté au service de la reine Jeanne d'Evreux, veuve de Charles-le-Bel, & se rendit à Vernon, où le roi de Navarre devoit se trouver. Bertrand du Guesclin, accompagné de trois cens hommes d'armes,

conduisit à Evreux les ôtages pour la sûreté de ce prince. Ces ôtages étoient l'archevêque de Sens Guillaume de Melun, l'évêque de Laon, le sire de Montmorency, le comte de Porcien, les seigneurs de Châtillon, de Garençières, de Blaru, de Saint-Paul, de Vienne, d'Harenvilliers, le maréchal de Blainville, Guillaume de Dormans, quatre notables bourgeois de Paris & quatre de Rouen. Le connétable revint à Vernon avec le roi de Navarre, qui mit pied à terre au château. La première entrevue se fit dans un jardin où le roi se promenoit pour lors. Le Navarrois l'aborda en se prosternant à ses genoux : Charles le releva aussitôt, & se contenta de lui dire qu'il étoit le bien-venu, sans l'embrasser, suivant l'usage ordinaire. Après les premiers complimens, les deux princes entrèrent dans la salle où l'on avoit préparé le souper. Le roi de Navarre qui ne soupoit pas, se retira, & ne revint qu'après le repas. Il eut alors un fort long entretien avec le roi, dont personne ne fut instruit. Les courtisans qui les observoient de loin, remarquèrent seulement que Charles-le-Mauvais interrompit plusieurs fois la

ANN. 1371.

conversation pour se jeter aux pieds du monarque. Il paroît probable qu'il demandoit pardon de toutes les perfidies dont il s'étoit rendu coupable. Le lendemain il rendit hommage-lige pour toutes les terres qu'il possédoit en France , devoir dont il ne s'étoit point encore acquitté depuis le commencement du règne. Cet acte de soumission fit beaucoup de plaisir à la cour , tout le monde étant persuadé qu'après une pareille démarche , il ne trameroit plus de complot préjudiciable à la tranquillité du royaume. En effet , il parut pendant quelque temps avoir entièrement changé de caractère. Immédiatement après la conclusion de son accommodement , il suivit le roi à Paris , où il réitéra ses protestations d'attachement & de fidélité. Pendant son séjour dans la capitale , on lui prodigua tous les témoignages de bienveillance & d'amitié qu'il pouvoit désirer. Il partit comblé des caresses de son souverain , & reprit la route de Normandie. Avant son départ il avoit déjà envoyé son secrétaire , pour renouer à Montreuil-sur-mer une nouvelle négociation avec les agens du roi d'Angleterre. Le roi avoit des

vues trop supérieures , pour ne pas sentir l'impossibilité de fixer l'inconstance de ce prince ; mais c'étoit beaucoup que de l'empêcher de se déclarer ouvertement.

ANN. 1, 71.

On peut rapporter à ce même temps une particularité de la vie du roi de Navarre , qui par elle-même seroit peu importante , si la dissention qu'elle occasionna n'avoit entraîné après elle les suites les plus funestes. Dans les voyages qu'il fit en Bretagne , il vint à *Cliffon*. Olivier , qui pour lors y étoit , s'empressa de lui faire la plus honorable & la plus-magnifique réception. Après lui avoir procuré toutes les fêtes & tous les plaisirs qu'il put imaginer , ce seigneur le conduisit à Nantes auprès du duc de Bretagne. Le Navarrois dont l'esprit brouillon ne pouvoit demeurer oisif , s'occupa , pendant le séjour qu'il fit en Bretagne , du cruel plaisir de porter le trouble & l'amertume dans la maison de Montfort. Il avoit remarqué que la duchesse avoit pour le seigneur de *Cliffon* de ces égards qui , sans être criminels , peuvent être susceptibles d'une interprétation maligne. Il ne lui en fallut pas davantage pour faire naître , par ses

Le roi de Navarre rend par ses faux rapports le duc de Bretagne & *Cliffon* ennemis irréconciliables.

*Procès MS. du Roi de Navarre.*

*Dépôt de la chambre des comptes.*

ANN. 1371.

observations, des soupçons dans l'ame du duc sur la conduite de la dame son épouse. Les actions les plus innocentes suffisoient pour donner de l'ombrage, lorsque l'artifice & la méchanceté leur prêtent leurs couleurs. Quand il l'eut préparé à recevoir toutes les impressions qu'il vouloit lui donner, il porta les derniers coups. Il lui dit un jour en grande confiance, & comme un homme qui ne pouvoit dissimuler plus long-temps un fait intéressant, *qu'il aimoit mieux mourir, que de souffrir telle vilénie comme le sire de Clifson lui faisoit ; car il aimoit la duchesse sa femme, & la lui avoit vu*

\* *Rideau, baiser par derrière une courtine* \*. Montfort n'écouta que trop avidement cet odieux récit, sans se donner la peine d'examiner s'il devoit s'en rapporter au témoignage suspect du Roi de Navarre. Sa crédule jalousie ne lui représenta que l'injure faite à son honneur. Il résolut de s'en venger par la mort de Clifson. L'exécution de ce projet fut indiquée à Vannes, où le duc alla quelques jours après. Clifson, le vicomte de Rohan & plusieurs autres seigneurs étoient de ce voyage. Trente Anglois de l'hôtel du prince avoient



été chargés de l'assassinat. Clisson ignorant ce qui se tramait contre lui, ne songeoit qu'à se livrer aux divertissemens d'une fête qui se donnoit en présence du duc dans un jardin : il dansoit au moment qu'on vint l'avertir du danger qui le menaçoit. Il sortit de l'assemblée avec précipitation, & courut dans ses terres mettre ses jours en sûreté, laissant le duc au désespoir de se voir enlever une victime qu'il comptoit immoler à son amour outragé. Telle fut l'origine de cette haine implacable que le temps ne put jamais effacer, ressentiment que nous verrons sous le règne suivant produire les plus sinistres effets, & devenir une des principales causes des malheurs de la France.

ANN. 1371.

Tandis que la sage administration du roi, & la prospérité de nos armes, concouroient également à la gloire & au bonheur de l'Etat, Jean, fils de Philippe duc de Bourgogne & de Marguerite de Flandre, naissoit à Dijon; dans le cours de la même année, la reine mit au monde un prince qui fut nommé Louis, & qui dans la suite eut en apanage le duché d'Orléans. Cette puissance invisible, dont les loix

Naissance de  
Jean de Bour-  
gogne & de  
Louis, duc  
d'Orléans.

Chron. MS.  
&c.

ANN. 1371.

enchaînent les évènements de l'univers, avoit attaché la destinée du royaume à la naissance de ces deux enfans infortunés, auteurs de cette longue querelle qui rendit irréconciliables les maisons d'Orléans & de Bourgogne. Mais n'anticipons point sur les temps malheureux de ces fatales divisions, gravées dans nos annales en caractères de sang.

*Rym. ad.  
publ. tom. 3.  
part. 2.*

Les disgraces des Anglois devenoient de jour en jour plus fréquentes en Guienne, sur-tout depuis la retraite du prince de Galles. Le duc de Lancastre n'avoit, pour contenir la noblesse & les peuples de cette province, ni les talens de son frère, ni des forces suffisantes. Le titre fastueux de roi de Castille, qu'il venoit de prendre depuis son mariage avec Constance, fille aînée de Pierre-le-Cruel, dans le même temps que le comte de Cambridge son frère avoit épousé la cadette, loin de procurer quelque avantage réel à l'Angleterre, n'avoit servi qu'à resserrer les nœuds de l'alliance qui unissoit Henri de Transtamare avec la France. Trop foible pour s'opposer au torrent, Lancastre s'étoit bientôt vu forcé de repasser lui-même à Lon-

dres pour solliciter des secours capables de prévenir la défection presque entière de la Guienne. Il avoit remis en partant le commandement de la province à Jean de Grailly, captal de Buch.

ANN. 1371.

Le roi, peu de temps après la mort de David de Brus, avoit songé à renouveler les anciennes confédérations de la France avec l'Ecosse. Robert Stuard, successeur de David, s'obligea par le traité de porter la guerre en Angleterre à la première demande de Charles, qui de son côté promit de fournir aux Ecossois des armes & un certain nombre d'hommes entretenus & payés aux dépens de la France. Ce traité, qui fut tenu secret, n'eut point d'exécution pour lors, parce que la situation du nouveau roi d'Ecosse, à peine affermi sur le trône, le contraignit d'accepter une trêve avec Edouard.

Alliance avec l'Ecosse.

Rym. ant. publ. tom. 3.

part. 1.

Froissard. Chron. MS.

Le monarque Anglois avoit de son côté sollicité des alliances étrangères avec assez peu de succès. Les seuls ducs de Gueldres & de Juliers osèrent, à son instigation, envoyer défier le roi de France: défi qui ne fut accompagné d'aucunes hostilités, ces deux princes

ANN. 1371.

*Chron. MS.  
de Charles V.**Rym. aff.  
publ. tom. 3.  
part. 2.**Froissard.*

étant assez occupés par la guerre que leur faisoit le duc de Brabant, lequel fut tué, ainsi que le duc de Gueldres, dans un sanglant combat qu'ils se livrèrent. Les villes de Flandre que le mariage de la fille de leur comte avec le duc de Bourgogne avoit portées à se déclarer pour la France, furent engagées par l'intérêt de leur commerce à signer un traité qui les réduisit à la neutralité entre les François & les Anglois. Elles obtinrent par ce moyen la restitution de plusieurs bâtimens qui leur avoient été enlevés par le Comte d'Herford amiral d'Angleterre.

Depuis la victoire remportée par la flotte Espagnole à la vue de la Rochelle, Yvain de Galles avoit fait une descente dans l'île de Grenesey, & formé le siège du château du Cornet, principale forteresse du pays, après avoir vaincu le gouverneur de l'île, dans un combat où les Anglois perdirent quatre cents hommes. Tandis qu'il étoit occupé à ce siège, il reçut un ordre du Roi de se rendre incessamment en Espagne pour engager Henri de Transmare à renvoyer sa flotte sur les côtes de France, afin de favoriser

le siège de la Rochelle qui avoit été résolu dans le conseil. Yvain arriva au port de St-André qui sépare les frontières de la Biscaye du royaume des Asturies , le même jour que les Espagnols vainqueurs entroient dans la ville. Ils conduisoient en triomphe leurs prisonniers chargés de fers , suivant leur coutume, *car autre courtoisie ne sçavoient les Espagnols faire*, dit Froissard. Le Gallois reconnut parmi ces captifs enchaînés le comte de Pembrock , à qui , par une bravade assez déplacée , il demanda s'il venoit lui rendre hommage des terres qu'il tenoit en la principauté de Galles. Il apprit ensuite au comte qui ne le connoissoit pas, qu'il tiroit son origine des anciens souverains du pays de Galles , & qu'il espéroit dans peu se venger des Anglois , sur-tout du comte d'Herford & d'Edouard Spencer qui avoient contribué à la mort de son père. Un chevalier Anglois de la suite du prince, somma Yvain de jeter son gage de bataille , s'offrant de le relever. *Vous êtes prisonnier*, dit le Gallois , *& je n'aurois nul honneur de vous appeller*. Il auroit dû faire cette observation plutôt. Des chevaliers Espagnols sur-

ANN. 1371.

*Hist. d'Esp.  
Ferreraz,  
Ayala, &c.  
Du Tillet.  
Trésor des  
chartres.  
Hist. de Bret.*

vinrent, & mirent fin à cet indécent entretien. Le roi de Castille ayant su l'arrivée de ces prisonniers, envoya au-devant d'eux l'infant dom Juan son fils. On les déchargea de leurs chaînes, & ils reçurent de la générosité du prince un traitement plus conforme à l'humanité & aux loix de la guerre. Le comte de Pembrock fut remis quelque temps après, ainsi que d'autres prisonniers, à du Guesclin, pour faire partie de l'échange des terres qu'il possédoit en Espagne, pour lesquelles il reçut encore une somme d'argent du monarque Castillan. La rançon du comte, estimée cinquante mille livres, ne fut point acquittée, parce qu'il mourut avant que d'être délivré.

Le capital de Buch avoit été fait connétable d'Aquitaine & chargé de la principale conduite de la guerre dans cette province. Depuis la maladie du prince de Galles & la mort du brave Chandos, ce seigneur étoit le seul grand capitaine que les Anglois pussent opposer aux armes Françoises. Il ne lui manquoit que des forces suffisantes pour s'acquitter d'une commission si difficile. Après avoir jeté des

troupes dans la Rochelle pour contenir les habitans dont il se défioit , il vint avec un petit corps d'armée occuper les bords de la Charente , pour observer de ce poste les démarches des François qui se rassembloient des frontières de l'Anjou , de l'Auvergne , du Berry , & se préparoient à entrer dans le Poitou.

ANN. 1371.

Le connétable ouvrit la campagne à la tête d'une armée de plus de trois mille lances. Le duc de Bourbon , le comte d'Alençon , princes du sang , servoient sous ses ordres. Le maréchal de Sancerre , le dauphin d'Auvergne , les seigneurs de Clisson , de Laval , de Rohan , de Beaumanoir , de Sully , une foule de gentilshommes , l'élite de la noblesse François , l'accompagnoient. Il emporta d'assaut , ou réduisit rapidement Montmorillon , dont la garnison fut passée au fil de l'épée , Chauvigny sur la rivière de Creuse , Lenfac : il passa près de Poitiers sans l'attaquer , & vint mettre le siège devant Moncontour qui capitula le sixième jour.

ANN. 1372.

Exploit du  
connétable  
en Poitou.

*Froissard  
& les autres  
Historiens.*

Du Guesclin , après la prise de cette dernière place , avoit dessein de revenir sur ses pas investir Poitiers ; mais

ANN. 1372.

ayant appris que le capital étoit accouru au secours de la place, il se contenta de fortifier les villes qu'il venoit de soumettre. Après avoir mis ses conquêtes en sûreté, il entra dans le Limousin, où le duc de Berry faisoit alors le siège de St-Sévère. La place fut pressée si vivement, qu'elle se rendit à composition à la vue du capital, qui arrivoit le jour même dans l'intention d'y jeter des troupes & des provisions.

Prise  
de Poitiers.

*Ibid.*

Tandis que le capital, désespéré de n'avoir pu sauver St-Sévère, délibéroit sur sa retraite, le connétable toujours actif, & qui depuis quelque temps ménageoit des intelligences secrètes avec une partie des habitans de Poitiers, se détache de l'armée avec trois cents hommes d'armes, prend une route opposée à celle des Anglois, fait une marche forcée de trente heures, & se présente au point du jour devant la ville dont les portes lui sont ouvertes. Une heure plus tard il manquoit son entreprisa. Un corps de huit cents lances & de quatre cents archers, composé d'Anglois & de quelques gentils-hommes du Poitou, s'avançoit pour le prévenir. Les ennemis voyant leur



espérance trompée, se séparèrent. La plupart des seigneurs Poitevins, qui étoient encore attachés à Edouard, allèrent se renfermer dans la forteresse de Thouars, qui passoit alors pour imprenable. Les Anglois coururent décharger leur colère sur Nyort dont les habitans osèrent leu fermer les portes. La ville fut prise & saccagée.

Sur ces entrefaites la flotte Espagnole arriva devant le port de la Rochelle. Les seigneurs de Pont avec un détachement de l'armée Françoisé faisoient le siège de Soubise, château situé à l'embouchure de la Charente. La dame de Soubise renfermée dans cette place avec peu de monde, envoya demander du secours au capital, qui sur le champ partit lui-même de Saint Jean-d'Angély avec deux cents lances, surprit les François, les battit & fit quantité de prisonniers. Il se retiroit après cette expédition, lorsqu'il fut subitement attaqué par Yvain de Galles à la tête de quatre cens hommes de débarquement de la flotte qui étoit à l'ancre devant la Rochelle. Yvain, malgré l'obscurité, reconnut les Anglois à la faveur des torches allumées qu'il avoit eu la précaution de faire

La flotte Espagnole arrive à la vue de la Rochelle. Prise de Soubise, le capital fait prisonnier.

*Ibid.*

prendre à ses gens. La promptitude avec laquelle il les attaqua, leur permit à peine de songer à se mettre en défense. Il les défit entièrement; presque tous furent tués ou faits prisonniers. Parmi ceux qui se rendirent, il y avoit plusieurs seigneurs de la première distinction : entre autres Thomas de Percy tomba au pouvoir de messire David Honnel, prêtre du pays de Galles, qui, malgré le sacerdoce, ne se faisoit pas un scrupule d'endosser le harnois militaire. La plus grande perte des Anglois dans cette déroute, fut celle du capal de Buch qui fut obligé de se rendre à un gentilhomme de Vermandois, nommé Pierre Danvilliet. Soubise capitula incontinent, & la dame du lieu fit serment de fidélité, promettant que dorénavant elle obéiroit au roi de France.

Le capal de Buch fut amené à Paris, & renfermé dans la tour du Temple.

Le roi fort content d'avoir ce seigneur en son pouvoir, fit délivrer douze cents livres à l'écuyer qui l'avoit pris dans le combat. Ce seigneur consuma le reste de sa vie en prison, où il fut soigneusement gardé. En vain le roi d'Angleterre fit les offres les plus avantageuses

*Trésor des  
chart. layette.  
Quitt. 167.*

*Ibid. 44.*

*Trésor des  
chart. layette.  
Quitt.*

*Du Tillet.*

pour obtenir sa liberté, toutes les tentatives à ce sujet furent inutiles. Charles ne crut pas devoir relâcher un ennemi malheureusement trop redoutable. Le roi, qui connoissoit tout son mérite, essaya de l'attacher à son service. Jean de Grailly étoit trop généreux pour acheter son élargissement à ce prix, il préféra une honorable captivité, & même une mort prématurée, car l'ennui de sa prison abrégé ses jours; il mourut au bout de cinq ans. Thomas de Percy fut plus heureux : après avoir été renfermé au marché de Meaux pendant quelque temps, il obtint son élargissement & la permission d'aller chercher sa rançon. Il prêta pour cet effet serment entre les mains de quatre chevaliers, avec promesse, s'il manquoit à sa parole d'honneur, de combattre seul contre tous les quatre ensemble.

ANN. 1372.

*Trésor des  
chart. lay. 44.*

La réduction de Soubise fut suivie de celle de St-Jean-d'Angély, d'Angoulême, de Taillebourg & de Xaintes. Cette dernière place fut livrée par les habitans à la persuasion de leur évêque. Cependant la flotte Castillane, composée de quarante gros bâtimens, de treize barges & de huit galères, blo-

*Stratagème  
du maire de  
la Rochelle,  
pour chasser  
les Anglois.*

*Froissard.  
Chron. MS.*

quoit toujours le port de la Rochelle sans faire aucune insulte à la ville, dont les habitans avoient traité secrètement avec l'amiral Espagnol & Yvain de Galles. Les Rochelois n'avoient rien tant à cœur que de se délivrer du joug des Anglois : ils n'étoient retenus que par la crainte des gens de guerre renfermés dans le château extrêmement fortifié, & qui par son élévation commandoit le port & la ville. Jean Candorier, maire de la Rochelle, dans une assemblée clandestine à laquelle assistèrent les principaux bourgeois, proposa d'employer la ruse pour engager le commandant à sortir de la citadelle avec la garnison Angloise. Le maire fit sentir à ceux qui l'écoutoient la facilité de l'entreprise. *Nous en viendrons aisément à notre honneur*, leur dit-il, *car Philippe Mancel* (c'étoit le nom de ce commandant) *n'est pas trop malicieux*. Le projet fut approuvé, & l'on convint, avant que de se séparer, de garder un profond secret jusqu'à l'instant de l'exécution. Le lendemain le maire, dans un repas auquel il invita Mancel, lui montra un ordre supposé d'Edouard, par lequel il lui étoit enjoint de faire une re-

vue de la garnison & de la bourgeoisie. ANN. 1372.

Le gouverneur, aussi peu instruit que la plupart des gens de guerre de ce siècle, ne savoit pas lire : il se contenta d'examiner les sceaux, qu'il reconnut pour être ceux du roi d'Angleterre. Candorier feignant alors de faire tout haut la lecture de la lettre, prononça l'ordre qu'il avoit annoncé. L'Anglois promit d'obéir. Au jour marqué pour cette revue qu'on lui prescrivait, il fit sortir la garnison, laissant seulement douze hommes à la garde du château. A peine eut-il passé les fortifications, que des bourgeois armés, qui se tenoient en embuscade derrière une vieille muraille, se mirent entre lui & la citadelle, dans le même temps qu'un autre corps de deux cents hommes s'avancèrent en bon ordre. Lorsque les Anglois se virent ainsi enveloppés, ils se rendirent à discrétion. Les habitans sommèrent ensuite ceux qui étoient restés dans la forteresse de la remettre sur-le champ en leur pouvoir, avec menaces de les décapiter au pied même des remparts, s'ils faisoient la moindre résistance. Ils étoient en si petit nombre, qu'ils se soumirent sans balancer.

**ANN. 1372.** Les Rochelois se voyant maîtres de leur ville, donnèrent aussi-tôt avis de

Privilèges  
accordés aux  
habitans de la  
Rochelle.

*Treſor des  
chartres 104.  
pièces 50, 52  
& 55.*

*Recueil des  
ordonnances.  
Froiffard.  
Chron. MS.  
Du Tillet.*

cet heureux évènement aux princes & au connétable. Ces seigneurs, après avoir soumis en passant Saint-Maixent & les châteaux de Merle & d'Aunay, se rendirent à Poitiers où ils reçurent les députés de la Rochelle. Les habitans, avant que d'ouvrir les portes de leur ville aux troupes Françaises, faisoient des demandes qu'on ne pouvoit leur accorder sans le consentement du roi. Douze des principaux bourgeois vinrent à Paris pour cet effet. Charles les reçut avec son affabilité ordinaire, les combla de caresses, leur prodigua les présens, & les gratifia de privilèges encore plus considérables que ceux qu'ils demandoient. Outre la réunion irrévocable de la ville au domaine de la couronne, & la démolition de la citadelle, sans que jamais on pût en construire de nouvelle, le roi leur promit de n'asseoir aucune imposition que de leur consentement, de ne point donner leur prévôté en ferme. Il a été déjà fait mention de l'usage où l'on étoit alors d'affermir les revenus des prévôtés & des vicomtés \*. Le monarque s'engagea de plus à dé-

\* Voyez dans  
ce même volu-  
me, à l'année  
1364.

fendre aux juges de prononcer contre eux des amendes arbitraires : il fut réglé que , dans le cas où les amendes paroîtroient indispensables , elles seroient taxées par deux bourgeois de la ville. A tant de graces , il ajouta la noblesse pour tous les maires & échevins présens & à venir , l'exemption des droits de francs-fiefs en faveur des habitans non nobles ; de plus , franchise & liberté entière , sans assujettissement à aucuns droits pour leur commerce , tant intérieur qu'extérieur. Les députés comblés des marques de bienveillance du prince , revinrent en faire le rapport à leurs concitoyens. La citadelle fut à l'instant démolie , & peu de jours après , le connétable , accompagné seulement de deux cents lances , vint prendre possession de la ville au nom du roi.

La réduction de la Rochelle fut suivie de la conquête de la plupart des places qui tenoient encore pour les Anglois dans les provinces d'Aunis , de Saintonge & de Poitou. Benon , Morant , Surgère , Fontenai-le-Comte , & plusieurs autres forteresses furent emportées d'assaut , ou abandonnées par les ennemis. Une partie de la

Réduction  
de plusieurs  
places.

*Froissard  
& les autres  
Historiens.*

ANN. 1372.

Cruautés  
commises par  
Clisson.*Ibid.*Siège de  
Thouars.*Ibid.*

garnison de Benon fut passée au fil de l'épée, & ceux qui tombèrent vifs entre les mains des François, furent pendus, parce que David Olegrane, gouverneur de cette place, avoit fait couper le nez & les oreilles à plusieurs Rochelois qui se trouvèrent à Benon dans le temps que la Rochelle se remit sous l'obéissance du roi. Le reste de la garnison s'étoit retirée dans le château. Ils furent bientôt forcés de se rendre à discrétion. Clisson, qui assistoit à ce siège, demanda qu'on les lui remît, pour en disposer à sa volonté; ce qui lui fut accordé. Il se mit alors à la porte de la tour, & massacroit les Anglois à mesure qu'ils sortoient, jurant qu'il les traiteroit toujours de même par-tout où il les trouveroit. Il fendit avec sa hache d'armes les têtes des quinze premiers qui descendirent. Ces meurtres commis de sang froid furent blâmés. C'est de-là probablement qu'on lui donna le surnom de *Boucher*.

Pour achever la réduction entière du Poitou, il ne restoit plus à soumettre que Thouars. place extrêmement fortifiée, dans laquelle les seigneurs Poitevins, demeurés fidèles à



Edouard, s'étoient renfermés, déterminés à ne se rendre qu'à la dernière extrémité. Le connétable fit les préparatifs nécessaires pour une conquête de cette importance. La place fut investie, & les attaques poussées avec une vivacité qui laissa peu d'espérance aux assiégés de résister long-temps, s'ils n'étoient puissamment secourus. On employa de l'artillerie à ce siège. Du Guesclin avoit fait construire à la Rochelle & à Poitiers de *grands engins*, & foudre des canons qui foudroyèrent les remparts avec tant d'impétuosité, que ceux qui défendoient la place, demandèrent à capituler. Le connétable, qui vouloit épargner les troupes autant qu'il étoit possible, consentit de suspendre les attaques, à condition que les assiégés se rendroient & se remettroient, ainsi que leurs terres, à l'obéissance du roi, à moins que le roi d'Angleterre ou l'un des princes ses enfans, à la tête d'une armée en état de livrer bataille, ne se présentassent pour dégager la ville avant le vingt-neuf septembre suivant, jour de S. Michel : on étoit alors au mois de juin. La capitulation étant signée de part & d'autre, les assiégeans

ANN. 1372.

**ANN. 1372.** se retirèrent. Ces sortes de conventions s'exécutoient alors inviolablement.

Edouard  
forme la ré-  
solution de  
passer en  
Guienne.

*Ibid.*  
*Rym. aff.*  
*publ. tom. 3.*  
*part. 3.*

Les seigneurs renfermés dans Thouars députèrent à Londres pour donner avis du traité qu'ils s'étoient vus contraints d'accepter. Ces fâcheuses nouvelles étonnèrent le conseil d'Angleterre. Edouard frappé de ces disgrâces consécutives, demeura quelque temps pensif, sans proférer une parole, mais on pouvoit remarquer sur son visage la violence des divers mouvemens dont il étoit agité. Il ne lui restoit des vastes projets de son ambition que le regret de n'avoir pu conserver le fruit de tant de victoires qu'il se voyoit ravir en moins de deux campagnes. A la fin il rompit le silence pour éclater en menaces. Dans les transports de sa colère, il protesta *qu'il entreroit en France armé si puissamment, qu'il abattroit la puissance du roi, & qu'il ne retourneroit jamais en Angleterre qu'il n'eût reconquis ce qu'on lui avoit enlevé, ou perdu le demeurant* \*. On préparoit alors en Angleterre un armement considérable, qui devoit incessamment débarquer à Calais sous les ordres du duc de Lancastre.

\* *Le reste.*

castre. La destination fut changée : on augmenta le nombre des troupes , & il fut résolu qu'on porteroit tout l'effort des armes en Guienne.

Le roi d'Angleterre, qui depuis longtemps sembloit avoir perdu l'habitude de paroître à la tête de ses armées, voulut commander lui-même cette expédition : il n'oublia rien pour en assurer la réussite. Les seigneurs & la noblesse Angloise accoururent se ranger sous ses drapeaux. Jamais armement plus formidable n'étoit sorti des ports de l'Angleterre. Le prince de Galles, dont le séjour de Londres avoit paru ranimer la santé, accompagnoit son père. Avant le départ on prit des mesures qui assuroient la succession de la couronne au jeune Richard en cas qu'il survécût à son père & à son aïeul. Le duc de Lancastre, les autres fils du roi, les princes, prélats & barons de la grande Bretagne consacrèrent par leurs sermens cette disposition. Le monarque Anglois en s'éloignant de ses Etats, créa Richard lieutenant-général du royaume pendant son absence, afin d'accoutumer de bonne heure les peuples à le reconnoître pour leur souverain. Les troupes s'embar-

Préparatifs  
d'Edouard.

*Ibid.*

*Chron. MS.*

*Rymer a2.*

*publ. tom. 3.*

ANN. 1372.

quèrent au port de Hantone. La flotte portoit trois mille hommes d'armes & dix mille archers. Cette armée devoit se joindre à deux mille quatre cents hommes d'armes qui se rassembloient aux environs de Nyort, des différentes parties de la Guienne soumises à Edouard.

Edouard ne  
peut aborder  
en France.

*Ibid,*

Charles informé de ces préparatifs, donnoit de son côté les ordres nécessaires pour opposer aux ennemis des forces capables de leur résister. Le Poitou étoit rempli de gens de guerre : on ne voyoit de tous côtés que des troupes qui se rendoient à l'armée Françoisse devant Thouars, où l'on ne doutoit pas qu'il ne se livrât une sanglante bataille. Cette attente fut démentie par l'évènement. On eût dit que les élémens étoient d'accord avec la fortune pour faire avorter les desseins d'Edouard. Lorsqu'il fut embarqué, il s'éleva un vent contraire qui le repoussa toujours des côtes de France. Il attendit en vain un changement favorable : après avoir lutté pendant neuf semaines contre les vents & les flots conjurés, voyant enfin approcher le terme marqué pour la délivrance de Thouars, & perdant l'espérance de

fauver cette place, il se vit contraint de rentrer dans ses ports : il licencia une partie de son armée, désespéré d'avoir manqué une entreprise dont il croyoit le succès infaillible. Ce fut alors que ne pouvant dissimuler son chagrin, il dit, en parlant du roi de France : *Il n'y eut oncques roi qui moins se armât, & si n'y eut oncques roi qui tant me donnât à faire.*

ANN. 1372.

Au jour indiqué l'armée Françoise conduite par le connétable, se présenta devant Thouars, & se tint rangée en bataille jusqu'au soir. Elle étoit composée de dix mille lances & d'une infanterie nombreuse. Les ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, le dauphin d'Auvergne, le maréchal de Sancerre, les seigneurs de Clifson, de Laval, de Rohan, de Sully, une foule de chevaliers & de barons y étoient accourus brûlant du désir de signaler leur valeur. Des troupes si redoutables par le nombre & par le courage, donnoient tout lieu de présumer que les Anglois n'eussent pas facilement empêché la reddition de la place. Ce fut peut-être un bonheur pour Edouard de n'avoir pu aborder en France. Les seigneurs Poitevins exécutèrent de

Reddition  
de Thouars.  
*Ibid.*

ANN. 1372.

bonne foi la capitulation, & promirent de se rendre incessamment à Poitiers pour renouveler au roi l'hommage de leurs personnes & de leurs terres.

L'armée se sépara immédiatement après la reddition de Thouars. La prise de cette place acheva la conquête du Poitou, de l'Aunis & de la Xaintonge : il ne resta plus que quelques forteresses peu importantes occupées par les Anglois, & qui ne pouvoient tenir long-temps. Le général, les princes & les seigneurs François retournèrent à la cour recevoir les félicitations d'une campagne si glorieuse, & concerter avec le roi les dispositions de la guerre pour l'année suivante.

Ordonnance  
pour la guerre.  
Gendarmerie.

Premier registre de la  
cour des aides, fol. 43.  
v.

Recueil des  
ordonnances.

Charles, du fond de son cabinet, dirigeoit les opérations militaires. Ce monarque éclairé ne bornoit pas ses soins à ces mouvemens tumultueux, que la nécessité de réparer les malheurs passés rendoient indispensables. Dans le même temps qu'il songeoit à rétablir par les armes la gloire & la splendeur de l'Etat, il remplissoit des devoirs plus satisfaisans pour son cœur & plus chers à l'humanité. Il s'occupoit du bonheur de ses peuples. Il falloit son génie &

son courage pour entreprendre de réprimer les désordres causés par les gens de guerre, sur-tout dans un temps où leurs services étoient si nécessaires : c'est ce qu'il osa exécuter, & le succès répondit à la droiture de ses intentions. Lorsqu'il eut consulté les princes, les généraux & les principaux chefs de ses troupes, car il s'étoit prescrit pour règle inviolable d'écouter tous les avis, il rendit une ordonnance pour la police militaire, qui, en accordant aux défenseurs de l'Etat les avantages & les honneurs légitimes qui leur sont dûs, assuroit la tranquillité publique. Par ce règlement le connétable, les maréchaux & le grand-maître des arbalétriers, eurent ordre de choisir des lieutenans chargés de la revue des troupes, & de ne point souffrir qu'on employât dans les rôles de montres d'autres que ceux qui se présenteroient en personne. On découvre dans cette institution l'origine des inspecteurs militaires. Il fut étroitement défendu à tout homme d'armes de se retirer sans la permission de son officier supérieur, sous peine de perdre ses appointemens; de jamais rien exiger des habitans des villes & des cam-

ANN. 1372.

ANN. 1372.

pagnes sans payer. Injonction précise aux gens de guerre congédiés de se retirer chez eux sans commettre aucun désordre sur leur route ; obligation indispensable d'obtenir des commissions expressees du roi, des princes du sang ou du général, pour lever des compagnies. Si l'on se rappelle la licence qui régnoit dans ce temps où chacun se faisoit chef de sa propre autorité, on doit sentir combien ce dernier article étoit important, & d'une exécution délicate. Enfin pour prévenir plus efficacement les excès des gens de guerre, cette ordonnance rendit les commandans des compagnies responsables de la conduite de ceux qui leur étoient subordonnés. Chaque compagnie fut fixée au nombre de cent hommes d'armes. On peut observer en passant que les compagnies de cent hommes n'étoient pas d'une institution moderne. Les commandans de ces troupes recevoient cent francs d'appointement par mois.

*Ibid.*  
fol. 38. r.

Le roi réforma pareillement les vexations pratiquées par les gouverneurs & commandans des places, qui exigeoient des habitans des sommes considérables, sous prétexte d'exemptions



de guet, de garde, ou d'autres services. En réprimant les exactions des gens de guerre, le prince avoit sagement pourvu à leur subsistance, en réglant l'ordre des revenus destinés au paiement des troupes. C'étoit sur les aides qu'on levoit les fonds nécessaires. Des commissaires furent nommés pour veiller à la rentrée des sommes dues par les receveurs particuliers au trésor royal. Chacun de ces receveurs étoit tenu de remettre tous les mois au trésorier général l'argent qu'il avoit dans sa caisse, & ce trésorier ou receveur général devoit représenter pareillement tous les mois l'état de sa recette aux généraux des aides. Telle étoit dans son origine la juridiction de la cour des aides.

L'ignorance & la multiplicité des élus obligèrent le conseil d'en diminuer le nombre, & d'en réformer le choix. Mais ce fut principalement sur les sergens que tomba le poids de la proscription. Cette vermine avoit pululé au point que les villes & les campagnes en étoient infestées. On en retrancha la plus grande partie, & le nombre de ceux qui restèrent ne fut encore que trop grand.

ANN. 1372.

Privilèges  
des bourgeois  
de Paris.Registre A.  
de l'hôtel-de-  
ville, fol. 138.  
v<sup>o</sup>.Recueil des  
Ordonnances.

Une ordonnance de Hugues Aubriot, prévôt de Paris, fournit au roi l'occasion de témoigner aux Parisiens combien il étoit satisfait de leur zèle & de leur attachement. Le magistrat vouloit obliger les bourgeois d'acquiescer les droits de francs-fiefs pour tous les biens nobles qu'ils avoient acquis, sous peine contre ceux qui négligeroient d'y satisfaire, ou de représenter des lettres de noblesse qui les en exemptassent, ou de perdre leurs possessions. Une pareille ordonnance étoit directement contraire aux immunités dont les habitans de la capitale jouissoient depuis un temps immémorial, sous la protection de leurs souverains. Le roi, sur les remontrances du corps municipal, confirma de nouveau les privilèges qui donnoient aux citoyens de la première ville du royaume les droits attribués à la noblesse, tels que *le bail*, ou la garde noble de leurs enfans & de leurs parens, la liberté d'acquiescer des fiefs & arrière-fiefs, & de les posséder avec les mêmes prérogatives que les nobles d'extraction, de pouvoir faire usage de *freins dorés*, & des autres ornemens militaires attachés à l'état de chevalier; enfin d'être admis, ainsi

que les gentilshommes d'extraction, à l'ordre de chevalerie. Nous verrons Ann. 1372. plusieurs fois dans le cours de cette histoire nos monarques renouveler en faveur des Parisiens ces marques de distinction & de bienveillance.

On vit cette année un exemple de la sévérité de ce tribunal redoutable, établi pour maintenir la pureté de la croyance par la terreur des supplices. Les inquisiteurs de la foi condamnèrent au feu les livres & les habits d'une secte d'hérétiques nommés *Turlupins*, *Begards*, ou *la compagnie de pauvreté*. Les erreurs de ces malheureux étoient un mélange grossier du Manichéisme & du fanatisme des Vaudois. Ils choisissoient pour demeures les campagnes désertes. On les appelloit *Turlupins*, parce que, semblables aux loups, ils se retiroient dans les bois & dans les autres lieux les plus solitaires & les plus éloignés du commerce des hommes. Aux opinions condamnables dont ils étoient infectés, ils ajoutaient une dépravation de mœurs poussée jusqu'à la plus brutale dissolution. « Ils soutenaient qu'on ne devoit avoir honte de rien; que tous les objets naturels étant les ouvrages de Dieu, leur vue

*Turlupins, hérétiques.*

*Leurs livres & leurs habits brûlés à Paris.*

*Chron. MS. de Charles V. Hist. Eccl.*

*tom. 10.*

*Gloss. de du Cange.*

*Loix Eccl.*

*par d'Héricourt, édit.*

*de 1756.*

ANN. 1372.

» n'étoit pas capable d'alarmer la pu-  
 » deur ». En conséquence de leurs prin-  
 cipes, *ils découvroient leur nudité, &*  
*se méloient indifféremment comme les*  
*bêtes,* » ne distinguant pas de l'institu-  
 » tion divine le désordre introduit  
 » dans le monde par le péché du pre-  
 » mier homme. » L'exécution de la  
 sentence prononcée contre cette abo-  
 minable doctrine, se fit dans la place  
 de Grève, où les livres & les habits  
 des Turlupins furent jetés au feu. Le  
 lendemain un homme & une femme,  
 convaincus de cette hérésie, furent li-  
 vrés aux flammes dans le *marché aux*  
*pourceaux.* L'homme étoit mort pen-  
 dant l'instruction du procès. Son corps  
 fut conservé dans de la chaux éteinte  
 jusqu'au jour destiné pour le supplice.  
 La femme appelée Perronne d'Au-  
 benton, fut brûlée vive.

Il paroît que ces pernicieuses erreurs  
 avoient fait des progrès, & que dans  
 quelques provinces de France les juges  
 séculiers ne se prêtoient pas volontiers  
 aux rigueurs qu'on exerçoit contre  
 ceux qui s'en étoient laissé corrompre :  
 car le pape Grégoire, dans une lettre  
 du même temps adressée au roi, se  
 plaignit » que plusieurs personnes de

*Hist. Eccl.*  
*Rain. 1373.*  
 N°. 19 & 20.

» l'un & de l'autre sexe de la secte des  
 » Begards ou Turlupins fesoient di- ANN, 1372.  
 » verses hérésies contre lesquelles les  
 » inquisiteurs avoient déjà commencé  
 » des procédures ; mais que les offi-  
 » ciers royaux , loin de soutenir les ju-  
 » ges ecclésiastiques , les traversoient  
 » dans l'exercice de leur juridiction ,  
 » donnoient des lieux mal sûrs pour  
 » emprisonner les coupables d'hérésie ,  
 » ne permettoient pas aux inquisiteurs  
 » d'instruire le procès sans l'interven-  
 » tion du juge séculier , ou les for-  
 » çoient de montrer leurs procédures ;  
 » que souvent même ces officiers élar-  
 » gissoient de leur autorité privée ceux  
 » que l'inquisition tenoit renfermés «.

Ces plaintes nous instruisent des res-  
 trictions apportées dès-lors au pouvoir  
 des inquisiteurs. Quoique nos rois ,  
 nés protecteurs d'une religion toute  
 sainte , & qui ne respire que la dou-  
 ceur & l'humanité, prêtassent le glaive  
 de la puissance temporelle à la jurisdic-  
 tion spirituelle , leur intention cepen-  
 dant n'a jamais été que les tribunaux  
 destinés à conserver l'uniformité de la  
 croyance , passassent les limites qu'ils  
 avoient prétendu leur prescrire. C'est  
 pour répondre à des vues si sages , que

**ANN. 1372.** les magistrats séculiers se sont cru permis dans tous les temps de se servir de la voie de réclamation contre les entreprises qui leur paroissent abusives. Les inquisiteurs nommés arbitrairement, & suivant les occasions plus ou moins pressantes d'employer leur ministère, ne formoient point un ordre de juges constant & régulier. Il n'étoit donc pas extraordinaire de les voir quelquefois multiplier par ignorance ou par ambition les objets soumis à leur inspection : mais pressés d'un côté par l'autorité séculière, & de l'autre par celle des évêques qui se sont toujours regardés en France comme les seuls juges, en matière de doctrine, avec les souverains pontifes, leurs entreprises ont été facilement réprimées.

Les Frères Prêcheurs ou Dominicains continuoient toujours d'exercer avec les Frères Mineurs les fonctions de commissaires délégués pour juger les hérétiques sous l'autorité du roi qui fournissoit même les frais de leurs procédures (a); mais le gouvernement

(a) On trouve dans les anciens comptes plusieurs mémoires de ces frais, pareils à celui que l'on rapporte ici. « A frère Jacques de Marc, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Inquisiteurs des B.... de la province

veillant avec attention sur leurs démarches, les empêcha d'acquérir en France ce pouvoir excessif qu'ils se sont attribué dans d'autres Etats. Le roi, malgré son respect pour les avertissements du saint père, ne crut pas devoir imposer silence à ses officiers.

Les excommunications prononcées par les officiaux contre les débiteurs qui refusoient de satisfaire leurs créanciers, étoient devenues si communes, que ceux qui se trouvoient frappés de ces foudres, ne se pressoient pas de conjurer l'orage. Le roi crut qu'il étoit de sa justice de corriger cet abus. Pour cet effet, il enjoignit par une ordonnance précise à tous les juges séculiers de contraindre ceux qui auroient encouru l'excommunication pour dettes, de se faire relever de leur interdit, & d'employer la rigueur des moyens juridiques pour les y obliger. Ce même règlement contenoit en même temps un ordre aux juges ecclésiastiques de

Excommunications pour dettes.

Registres A. du parlement, fol 68 v°.

Recueil des Ordonnances.

» de France, pour & en récompensation de plusieurs  
» peines, missions & dépenses qu'il a eues & sou-  
» nues en faisant la pouruite contre les Turupins &  
» Turlupines, qui trouvés & pris ont été en ladite  
» province, & par sa diligence punis de leurs  
» méprentures & erreurs, pour ce 50 francs ». *Compte de la prévôté de Paris, rapporté dans le Gloss. de du Cange.*

**ANN. 1372.** n'exiger qu'une somme modérée pour les absolutions qu'ils accorderoient dans la suite à ceux qui se soumettroient à leur jugement, en acquittant leurs dettes.

Femmes  
de mauvaise  
vic.

*Reg. rouge  
vieux du châ-  
telet, fol. 47.  
78.*

Les mœurs, cette partie si essentielle de l'administration intérieure de l'Etat, excitèrent l'attention du prince. La licence, suite inévitable des temps de trouble, avoit introduit une dépravation presque générale. Paris sur-tout sembloit être devenu le théâtre de la dissolution. Le roi remit en vigueur les sages réglemens de Louis IX contre cette débauche grossière, aussi pernicieuse à la société, que contraire à la religion. Le saint monarque avoit profcrit par ses ordonnances les asiles consacrés à la prostitution. Charles, en renouvelant ces loix, qu'on avoit malheureusement trop négligées depuis quelque temps, chargea ses officiers, & principalement le prévôt de la capitale dont l'exemple n'influe que trop sur les autres villes, de tenir la main à ce que les propriétaires des maisons ne les donnaissent point à loyer à ces infortunées victimes de l'incontinence publique, sous peine de payer par forme d'amende une année de loyer de



leurs maisons. Cette ordonnance fut rendue sur les plaintes de l'évêque de Châlons & de quelques bourgeois de Paris, demeurant dans la rue Chapon au Marais, où plusieurs de ces femmes s'étoient établies.

En s'attachant à recouvrer par les armes les provinces démembrées de la France sous le règne précédent, Charles ne laissoit pas échapper les occasions qui se présentoient d'augmenter l'étendue de ses domaines par des acquisitions plus tranquilles. Jean de Châlons, comte de Tonnerre, lui vendit le comté d'Auxerre, moyennant la somme de trente mille francs d'or. Aussi-tôt que le marché fut conclu, le monarque unit irrévocablement ce comté au patrimoine royal. Par les lettres d'union, la ville & son territoire furent annexés au bailliage de Sens.

Le roi vers ce même temps porta ses vues sur un usage abusif qui s'étoit introduit dans les finances, dont la réforme étoit à tous égards de la dernière importance. Une infinité de personnes, qui par leur état, leurs emplois, leurs dignités & leur naissance, devoient fermer leurs cœurs à la pas-

Acquisition  
du Comté  
d'Auxerre.  
Chambre des  
comptes.  
Mémor. D.  
fol. 118 & 120.  
v°. Du Tillet.  
Trésor des  
chartres.

Défense  
aux Ecclesiastiques & à la  
noblesse de se  
faire adjuger  
les fermes.  
Chambre des  
comptes.  
Mémor. D.  
fol. 123. v°. Recueil des  
Ordonnances.

ANN. 1372.

tion de s'enrichir, éblouis de l'éclat de l'or, se rendoient adjudicataires du produit des revenus publics. Tout le monde convoitoit ces marchés lucratifs. C'étoit à qui se feroit inscrire sur le rôle des aspirans. Dans la liste des fermiers en exercice ou en expectative, on comptoit des officiers du roi, des sergens d'armes, des avocats, des gentilshommes, on y comptoit des ecclésiastiques : outre l'indécence de voir des gens destinés à remplir des fonctions toutes opposées, se transformer en financiers, on sent combien un pareil abus étoit préjudiciable aux intérêts du roi, par la facilité que leur donnoit leur crédit de se rendre en quelque sorte les arbitres du prix des baux. Un règlement sévère renvoya les avocats au secours de leurs cliens, les sergens d'armes à la guerre, les officiers du roi à leurs emplois, & les ecclésiastiques au ministère des autels. Le monarque par son ordonnance défendit à ces différens ordres de personnes, ainsi qu'à la noblesse de son royaume, de se présenter désormais pour affermer les impositions.

Continuation de la guerre.

L'emploi d'un historien seroit trop agréable, s'il n'étoit obligé que de

rapporter la suite de ces dispositions si sages , répandues dans les ordonnances de la plupart de nos rois. On quitte avec peine ces instructives & douces occupations , fruits bienfaisans d'un gouvernement paisible , pour passer aux opérations tumultueuses de la guerre, où l'ordre des faits nous oblige de rentrer. Les ennemis , depuis la réduction de Thouars , s'étoient retirés à Nyort & aux environs , pour protéger les places qui n'avoient pas encore été soumises par les armes Françoises. La rapide activité du connétable ne les laissa pas long-temps en repos dans ce poste. L'hiver n'étoit pas encore fini , qu'il entra dans le Poitou avec un corps de troupes composé de quatorze cens lances. Il vint au plutôt investir Chizai , château extrêmement fortifié , à quatre lieues de Nyort. Ayant choisi un lieu avantageux pour l'assiette de son camp , il le fit entourer de retranchemens & de palissades , en sorte qu'on ne pouvoit le forcer au combat. Toutes les troupes Angloises accoururent des provinces voisines , se rassemblèrent , & formèrent une armée , dans la résolution de lui faire lever le siège. Ce dernier effort que les ennemis tentèrent , ne

ANN. 1372.

Combat de Chizai.

Froissard.  
Chron. MS.

ANN. 1372.

servit qu'à multiplier leurs pertes. S'étant présentés devant les François, du Guesclin assembla le conseil de guerre, & la bataille fut résolue. A l'instant il partagea ses troupes en trois corps, fit abattre une partie des retranchemens de son camp, & s'avança de front vers l'armée Angloise, ayant pris la précaution, avant que de se mettre en marche, de détacher deux cens hommes pour tenir en respect la garnison du château, & l'empêcher de faire aucun mouvement favorable à l'ennemi. On se battit des deux côtés avec une valeur, non avec une fortune égale. Les Anglois furent entièrement défaits : *aucun n'échappa ; tous furent tués ou faits prisonniers.* La forteresse assiégée se rendit incontinent. Quoique la garnison se fût remise à la discrétion des vainqueurs, ils en usèrent généreusement, en la faisant conduire jusqu'à Bordeaux.

Réduction  
de Nyort &  
du reste du  
Poitou.

*Ibid.*

Les troupes victorieuses s'approchèrent ensuite de Nyort, dont on vint leur présenter les clefs. Luzigna, forteresse estimée alors imprenable, n'attendit pas qu'on l'attaquât pour capituler : Châtel-Allart, Mortemar, enfin toutes les places qui restoient en-

core à conquérir, subirent le joug. Le connétable ayant entièrement soumis le Poitou, l'Aunis & la Xaintonge jusqu'à la rivière de Gironde, revint à Paris, où les ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, & les autres princes & seigneurs, s'étoient déjà rendus aux ordres du roi, qui les avoit mandés pour concerter avec eux sur les moyens de prévenir les mauvaises intentions du duc de Bretagne.

Malgré tant d'efforts inutiles, Edouard n'avoit pas renoncé à l'espérance de rentrer dans la possession des provinces que les François lui avoient enlevées. Les bienfaits dont le duc de Bretagne lui étoit redevable, ne lui permettoient pas de douter qu'il ne dût compter sur une reconnoissance sans bornes. Il n'avoit pas mis cette ressource en usage, tant qu'il s'étoit jugé assez fort par lui-même pour ne pas employer des secours étrangers; mais la situation de ses affaires le contraignit enfin de changer de système. Il voyoit chaque jour croître l'ascendant que la fortune de Charles prenoit sur la sienne. Dans une circonstance si critique, il crut ne devoir plus rien négliger. Jean de Montfort, duc de

ANN. 1372.

Affaires de  
Bretagne.  
*Chron. MS.*  
*Froissard.*  
*Histoire de*  
*Bretagne.*  
*Argentré.*  
*Vie MS. de*  
*du Guesclin.*

**ANN. 1372.** Bretagne, autant par inclination que par gratitude, entra dans ses vues. Le monarque Anglois, assuré des dispositions du duc, tenta un autre projet, dont la réussite eût été très-désavantageuse à la France.

Tentative  
d'Edouard,  
pour détacher  
le roi de  
Castille de  
l'alliance de  
Charles V.

*Hist. d'Esp.  
Ferreras.*

On a vu précédemment de quelle utilité les flottes Espagnoles avoient été pour faciliter les conquêtes des François dans la Guienne. Le roi d'Angleterre essaya de détacher Henri de Transamare des intérêts du roi de France. La négociation étoit délicate. Le duc de Lancastre, roi titulaire de Castille, réclamoit publiquement les droits de Constance son épouse, fille de Pèdre. Une pareille prétention rendoit nécessairement les deux puissances ennemies déclarées. Edouard se flatta de l'espérance de surmonter cet obstacle, en sacrifiant des droits que son fils ne pouvoit pas faire valoir : le duc de Lancastre y consentit lui-même, & se chargea du choix d'un négociateur. Il jeta pour cet effet les yeux sur le roi de Navarre. Ce prince, depuis le dernier traité de Vernon, avoit paru assez tranquille : dévoré intérieurement du désir de nuire, tandis qu'il affectoit au dehors un sincère

attachement ; il ne fallut pas employer des sollicitations bien pressantes pour l'engager à saisir une occasion si favorable de satisfaire son penchant naturel à faire du mal. Muni d'un pouvoir authentique d'Edouard & de la procuration du duc de Lancastre, il se rendit secrètement à Madrid, où pour lors étoit le roi de Castille. Il offrit à ce prince, de la part du roi d'Angleterre & du duc de Lancastre, une renonciation de ce dernier à la couronne de Castille, & de plus un désistement de la guerre que les Anglois, disoit-il, se préparoient à lui déclarer, pourvu que de son côté il voulût se détacher de toute alliance avec la France, n'exigeant au reste qu'une somme d'argent dont on conviendrait pour l'entier dédommagement des prétentions du duc de Lancastre.

Le généreux Castillan, indigné d'une pareille proposition, la rejeta sans hésiter. Il répondit au Navarrois qu'il étoit incapable d'oublier ce qu'il devoit au roi de France ; que jamais il ne balanceroit entre son propre intérêt & l'honneur de remplir ses engagements, & qu'on ne devoit pas se flatter qu'il abandonnât son allié, quel-

---

ANN. 1372.

Réponse  
noble du roi  
de Castille.  
*Ibid.*

ANN. 1372.

ques conditions avantageuses qu'on lui offrit. A cette réponse, aussi noble que précise, il ajouta qu'aussi-tôt que la paix seroit conclue entre les rois de France & d'Angleterre, le duc de Lancastre le trouveroit toujours disposé à se prêter de bonne foi au projet d'un accommodement raisonnable. Henri de Transtamare, après avoir déclaré ses intentions d'une manière si digne d'un grand prince, se crut autorisé à risquer quelques représentations au roi de Navarre. Il essaya de lui faire sentir combien sa conduite artificieuse étoit deshonorante, l'abus coupable qu'il faisoit de son esprit & de ses lumières, & l'opprobre éternel dont il se couvroit en deshonorant sa naissance & le nom de roi, par le personnage avilissant de traître & de parjure. Henri prodigua vainement les exhortations ; Charles-le-Mauvais étoit incorrigible. Il se retira mortifié de n'avoir pu réussir dans sa négociation, & courut dans ses Etats de Navarre cacher sa honte & ses regrets.

Situation  
des affaires de  
Bretagne :  
Dispositions  
de la noblesse

Edouard ne fut pas dédommagé du mauvais succès de cette intrigue par le dévouement absolu avec lequel le duc de Bretagne entra dans toutes ses



vuës. Des obstacles trop puissans, s'opposoient à la bonne volonté de ce prince. Le roi, par ses manières bien-faisantes & par les libéralités, s'étoit concilié l'affection presque générale de la noblesse Bretonne. Depuis que Montfort, délivré de son compétiteur, jouissoit sans contradiction de la possession tranquille du duché, il avoit paru trop négliger le soin de gagner les cœurs de ses nouveaux sujets. Les gentilshommes se plaignoient de ce qu'en toute occasion il affectoit une préférence marquée pour les Anglois, gratifiant ces étrangers de tous les emplois & de tous les honneurs qui venoient à vaquer dans la province, au préjudice des naturels du pays, auxquels ces dignités sembloient appartenir de droit. L'amour-propre & l'intérêt ne pardonnent guère de pareilles injustices: aussi le duc se vit-il toujours contrarié par les seigneurs qu'il avoit aliénés. D'un autre côté, les peuples de cette province qui respiroient à peine, après avoir éprouvé pendant vingt-trois années toutes les horreurs de la guerre la plus cruelle, ne formoient de vœux que pour la continuation d'une paix, dont ils jouissoient depuis si peu de

ANN. 1372.

en faveur de la France.

*Chron. MS. Froissard.*

*Histoire de Bretagne.*

*Vie MS. de du Guesclin.*

ANN. 1372.

temps. Les Anglois avoient commis tant de ravages en Bretagne, que leur nom y étoit détesté. Le duc risquoit, en se déclarant pour eux, d'exciter un soulèvement général. Cette crainte suspendit quelque temps l'effet de son inclination. A la fin, ce qu'il devoit à Edouard l'emporta sur l'intérêt de ses Etats & sur sa propre tranquillité. Il seroit injuste de blâmer ce prince d'une conduite imprudente sans doute, & que la politique peut condamner, mais que la reconnoissance sembloit lui prescrire. Le roi d'Angleterre l'avoit assisté contre Charles de Blois, de ses troupes & de ses finances ; il lui avoit long-temps accordé un asile dans ses Etats ; il lui avoit fait épouser sa fille dans un temps où sa destinée étoit encore incertaine. Le duc ne pouvoit se dissimuler à lui-même ces obligations : il paroissoit même les avouer en quelque sorte publiquement, en se montrant sensible aux disgraces d'Edouard. Les seigneurs Bretons n'ignoroient pas ces dispositions ; mais ils se flattoient que leur prince craindroit de compromettre son autorité, en suivant aveuglément son penchant pour l'Angleterre. Le vicomte de Rohan, le sire  
de

de Laval, les autres chefs de la noblesse, lui déclarèrent leurs sentimens ANN. 1373. avec franchise : *Chier sire*, lui dirent-ils, *si-tôt que nous pourrons appercevoir que vous vous ferés partie pour le roi d'Angleterre, nous vous relinquerons \**, & mettrons hors de Bretagne.

\* Abandonnerons.

Une pareille menace ne produisit d'autre effet que d'obliger le duc à se contraindre encore pendant quelque temps, & à prendre toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour dérober aux seigneurs la connoissance de ses véritables intentions. Ses démarches cependant ne purent être tenues si secrètes, que le mystère dont il prétendoit les couvrir, ne fût révélé. Kaermartin, qui presque seul de la noblesse Bretonne avoit l'honneur d'être admis dans le conseil intime, rendoit compte aux seigneurs de toutes les résolutions qui s'y prenoient. Ce fut par son canal qu'ils apprirent l'alliance que le duc avoit contractée avec Edouard. Ce traité, qui avoit été précédé de plusieurs négociations & pourparlers préliminaires entre les ministres affidés du prince & les plénipotentiaires nommés par Edouard, contenoit une ligue offensive envers & contre tous, &

Le duc de Bretagne ne peut cacher son penchant pour l'Angleterre.

*Ibid.*

*Rymer act. publ. tom. 3. part. 2. pag. 196, 201, 204, 206, 209, &c.*

*Treſor des chart. layet. Bret. 248.*

*Ibid. lay. Angl. K. & N.*

ANN. 1373.

*Du Tillot.*

spécialement contre le roi de France. Le roi d'Angleterre s'engageoit d'assister puissamment Montfort en cas qu'il fût attaqué, & lui donnoit outre cela, en indemnité des frais de la guerre à laquelle il alloit s'exposer, le comté de Richemond en Angleterre, & les terres appartenantes aux Anglois entre la Bretagne & le Poitou. Le règlement de ces différens articles se fit à plusieurs reprises, parce que le duc prévoyant tout le danger de l'éclat que cette confédération ne manqueroit pas de produire, hésitoit toujours, & vouloit ne se déclarer qu'à la dernière extrémité. La noblesse de son côté veilloit sur la conduite de ce prince, dont elle étoit exactement informée par Kaermartin. Enfin cet infidèle conseiller leva le masque, en remettant au vicomte de Rohan une lettre, avec laquelle ce seigneur se fit rendre quatre de ses forteresses que le duc occupoit. Ces places étoient Vhelgouet, Carhaix, Châteaublanc & Châteaulin. Les compagnies qui les gardoient les livrèrent, sur la promesse que leur fit le vicomte d'acquitter la paye qui leur étoit due.

Le duc alors ne croyant plus de-

voir rien ménager, conclut définitivement son traité avec Edouard, & reçut garnison Angloise dans Kemper, Morlaix & Lesneven. Ce fut le signal du soulèvement : aussi-tôt toute la Bretagne fut en armes. Les Anglois étoient à peine entrés dans Morlaix & dans Lesneven, qu'ils en furent chassés. Les Bretons les massacrèrent. Cependant Salisbury, avec une flotte de quarante voiles, s'approcha des côtes, & vint brûler dans le port de Saint-Malo sept vaisseaux espagnols. Montfort qui voyoit l'orage se grossir à tous momens, appella les Anglois à la défense de ses plus fortes places. Il leur livra Brest, Kemperlé, Concq & Hennebond.

Cependant les seigneurs Bretons, pour assurer le prompt effet de la révolution qu'ils méditoient, s'adressèrent au roi de France, & l'invitèrent à faire passer des troupes en Bretagne, afin de prévenir la félonie de leur duc. Tandis qu'ils attendoient le retour des députés qu'ils avoient envoyés au roi, plusieurs places s'étoient déjà soustraites à l'obéissance de Montfort. Le vicomte de Rohan avoit surpris Vannes; Laval s'étoit rendu maître de Rennes;

Le duc se déclare. La noblesse se soulève contre lui.

*Froissard. Histoire de Bretagne. Argence. &c.*

Les seigneurs Bretons appellent les François.

*Ibid.*

ANN. 1373.

d'autres seigneurs soumirent les villes de Dinan, de Dol & le château de Cesson. Le duc tenta quelques efforts pour arrêter le torrent : il vint mettre le siège devant Saint-Mahé, d'où il recevoit incessamment des nouvelles de la surprise ou de la défection de quelques-unes de ses places.

Le roi fait  
sommener le  
duc de Bre-  
tagne. Sa ré-  
ponse.

*Ibid.*

Le roi n'avoit pas besoin d'être vivement pressé d'entrer dans le ressentiment des seigneurs Bretons. Cet événement lui fournissoit une occasion telle qu'il pouvoit la desirer, de punir le duc de Bretagne du passage qu'il avoit donné aux Anglois & des autres sujets de mécontentement, que son attachement trop marqué aux intérêts d'Edouard lui avoit causés. Toutefois, comme Charles se monroit dans toutes ses démarches scrupuleux observateur des formes juridiques, il ne voulut point commencer les hostilités, sans y être en quelque sorte autorisé par des préliminaires justificatifs. Pour cet effet il envoya sommer le duc de Bretagne de s'acquitter des devoirs de vassal de la couronne, en s'abstenant de recevoir dans les terres de sa domination les ennemis du royaume, & en assistant au contraire le roi son seigneur.

dans la guerre qu'il avoit déclarée au roi d'Angleterre. Le duc répondit au premier article, qu'à l'égard du passage, il consentoit de le refuser dans la suite ; mais qu'il ne pouvoit se soumettre au second, en aidant le roi de France contre celui d'Angleterre. Il alléguoit pour motif de ce refus le traité de Bretigny, par lequel il prétendoit ne pouvoir être contraint en quelque occasion, & pour quelque cause que ce fût, de prendre les armes contre Edouard. Il offrit de rapporter pour preuve de ce qu'il avançoit, des lettres scellées des sceaux du roi & des ducs de Berry & de Bourgogne. Le roi, sans s'arrêter à ces excuses, donna ordre au connétable d'entrer en Bretagne à la tête des troupes qu'il avoit sous son commandement.

Du Guesclin exécuta les ordres du roi avec toute la célérité dont il étoit capable. Il rassembla son armée aux environs de Pontorson & de Basoches, & parut sur les frontières de Bretagne. Sans perdre de temps, il vint se loger aux fauxbourgs de Rennes, dont le seigneur de Laval s'étoit déjà emparé, ainsi que nous l'avons observé

ANN. 133.

Le connétable entre en Bretagne.

*Ibid.*

*Chron. MS. Vie MS. de du Guesclin.*

ANN. 1373.

ci-dessus. Le corps de troupes que conduisoit le connétable fut bientôt augmenté par l'arrivée du duc de Bourbon, des comtes du Perche, de Sancerre & de Soissons, du dauphin d'Auvergne, du vicomte de Rohan, des seigneurs de Clisson, de Rieux, de Beaumont, de Beaumanoir & des autres chefs des principales maisons de la province.

On con-  
seilla au duc  
de seindre.  
Réponse gé-  
nèreuse de ce  
prince.

*Histoire de  
Bretagne.*

Dans une si fâcheuse extrémité le duc montra un courage supérieur à sa mauvaise fortune. Il rassembla environ sept cents hommes d'armes, avec lesquels il tint la campagne pendant quelque temps; mais la partie n'étoit pas égale. Les plus prudens de son conseil lui remontrèrent qu'il étoit à propos d'essayer de calmer cette tempête par une satisfaction apparente, plutôt que de s'exposer à tout perdre par une fermeté hors de saison; qu'en s'accommodant au temps, & feignant de renoncer à l'alliance de l'Angleterre, il ôteroit par-là tout prétexte au roi de l'attaquer, & aux seigneurs Bretons de persister dans leur révolte. Ce conseil étoit le plus avantageux sans doute, si Montfort avoit pu se résoudre à le suivre. Sa reconnaissance envers Edouard



& son ressentiment contre le roi de France formèrent un obstacle insurmontable. Il assura ceux de ses serviteurs qui lui donnoient ce salutaire avis, » que jamais on ne le soumettroit par la force, & que quand il » devroit périr, il n'abandonneroit » point l'alliance d'un prince qui s'étoit toujours montré son ami, pour » lui préférer le roi de France, son ennemi déclaré ; qu'en vain Charles, » en lui faisant la guerre, & s'appliquant à gagner ses sujets, se flattoit » de l'avoir à sa merci ; que jamais il » ne pourroit le réduire à mériter les » trop justes reproches *d'ingratitude & de bassesse de courage* ». Vainement on insista pour le déterminer à changer de résolution, en lui représentant que le roi d'Angleterre approuveroit lui-même une pareille conduite, qui ne seroit que trop justifiée par la nécessité : il fut inébranlable. Cette inflexibilité précipita la ruine du duc ; mais elle avoit son excuse.

Une démarche à laquelle ce prince se porta en même-temps, à la persuasion de Milleborne, chevalier Anglois, acheva d'aliéner les esprits. Pressé par le besoin d'argent, Montfort voulut

Le duc achève d'indisposer les esprits en mettant une imposition.

*Ibid.*

ANN. 1373. imposer une levée extraordinaire d'un nouveau fouage : le peuple mécontent se joignit à la noblesse : le subside ne fut point payé. Les Bretons appellèrent de cette vexation au roi & au parlement. Le duc irrité voulut essayer de soutenir son entreprise par l'appareil des supplices. Plusieurs de ceux qui refusèrent de se soumettre à l'imposition, furent exécutés. Ces violences qu'on attribua aux Anglois, aigrirent de plus en plus l'inimitié qu'on leur portoit. Les Bretons les exterminoient par-tout où ils les rencontroient.

Embarras  
du duc.  
*Ibid.*

Enfin le duc désespérant de pouvoir éteindre l'incendie allumé dans presque toutes les parties de la Bretagne, prit la résolution de passer en Angleterre, afin de solliciter en personne des secours plus efficaces que ceux qu'il avoit reçus jusqu'alors. Aux premières nouvelles que reçut Edouard, il avoit fait partir le seigneur de Neuville avec quatre cents hommes qui vinrent débarquer à Saint-Mahé. Les Anglois se formèrent un camp retranché, sans oser entrer dans aucune place, afin de ne pas irriter davantage les Bretons : mais ces ménagemens ne calmèrent pas les alarmes que causoit leur pré-

fence, & ne servirent au contraire qu'à redoubler la hardiesse des peuples, qui s'apperçurent qu'on les redoutoit. Ces troupes peu nombreuses se trouvèrent exposées en même-temps aux attaques des François & à la fureur des habitans, qui ne leur faisoient aucun quartier.

Le connétable cependant s'avançoit toujours sans rencontrer aucun obstacle sur son passage. Le duc presque environné de tous côtés, tant par les troupes françoises que par ses propres sujets, reculoit toujours devant un ennemi supérieur. Craignant, s'il tardoit davantage, de se voir fermer tous les chemins d'une retraite qui alloit devenir indispensable, il prit la route d'Auray, où il laissa la duchesse son épouse sous la garde du gouverneur de cette place, le seul dont la fidélité ne lui étoit pas suspecte. Cette séparation le toucha plus sensiblement que ses autres infortunes. L'histoire de Bretagne rapporte qu'il versa des larmes, & qu'alors il se repentit d'avoir suivi trop inconsidérément les conseils pernicious de Milleborne, qui lui avoit suggéré d'asseoir l'imposition d'un fouage dans un temps où l'affection de

Le duc passe  
en Angleterre.

*Ibid.*

ANN. 1373. ses sujets lui étoit plus avantageuse que tout l'argent qu'il avoit espéré tirer d'une pareille exaction. D'Auray il vint s'embarquer à Concq, d'où il se rendit à Portsmouth, abandonnant la défense du reste de ses Etats à Robert Knolles, qu'il avoit établi lieutenant-général de la province pendant son absence.

Réduction  
de la plupart  
des places de  
Bretagne.  
*Ibid.*

Le départ du duc fut suivi de la reddition de la plupart des places, que ses troupes occupoient encore en Bretagne. Le connétable toujours actif sembloit se multiplier pour les réduire. Dinan, Vannes, Jugon, Luzumont, Guy-la-Forêt, la Rochederien, Guincamp, Saint-Mathieu de Finepoterne, Kempercorentin, Saint-Malo, Ploermel, ne firent aucune résistance. De-là du Guesclin vint former le siège d'Hennebond, place très-forte, que l'on avoit vu soutenir les plus rudes assauts sous le règne de Philippe de Valois\*. La ville étant investie, on dressa les machines de guerre pour favoriser les attaques. On fit usage de canons à ce siège. Le général françois, dont la maxime étoit de ne laisser jamais refroidir l'ardeur de ses troupes, résolut d'emporter la place par un

\* Tome 8. de  
cette Histoire.

assaut général. Les Anglois se défendirent avec intrépidité, aidés par les habitans qui combattoient avec eux. Le connétable s'étant avancé assez près pour être entendu, s'adressa aux bourgeois qui paroissoient sur les murailles : *Ecoutez, leur dit-il, hommes de léans, il est certain que nous vous conquerrons tous, & souperons encore ennuît (aujourd'hui) en cette ville; mais s'il y a nul des vôtres qui jette pierre ne carrel, tant soit hardi, par quoi le plus petit de nous & de nos garçons soit blessé, à Dieu je voue, je vous ferai à tous tollir \* la vie.* Cette menace intimida si fort les habitans, qu'à l'instant même ils se retirèrent. Les Anglois se trouvant alors en trop petit nombre pour garder les fortifications qui étoient très-étendues, furent forcés de tous côtés, & passés au fil de l'épée. On tint exactement la promesse faite aux habitans : la ville fut préservée du pillage.

D'Hennebond, le connétable vint se présenter devant Brest, que défendoit Robert Knolles avec une forte garnison. Clisson dans ce même-temps se détacha du siège, pour aller former celui de la Roche-sur-Yon en Poitou,

*Sièges  
de différentes  
villes.  
Ibid.*

ANN. 1373.

suivant les ordres qu'il avoit reçus du duc d'Anjou. Brest fit une si vigoureuse résistance, que l'on désespéra de l'emporter d'assaut. Afin de faire diversion, on assiégea Derval, place appartenante à Knolles. Du Guesclin espérait par-là engager le général ennemi à quitter Brest, pour voler à la défense de son propre héritage. Pendant ces divers mouvemens, les seigneurs Bretons pressoient vivement le siège de Becherel qu'ils avoient formé. Après la réduction de la Roche-sur-Yon qui capitula, Clisson revint joindre les troupes françoises occupées au siège de Derval. Le commandant de cette place voyant qu'on multiplioit les attaques avec une ardeur qui ne lui permettoit pas de se flatter de tenir encore long-temps, consentit à un accord avec les assiégeans, & promit de se rendre, s'il n'étoit secouru dans deux mois par une armée en état de livrer bataille. Pour sûreté de sa promesse il donna des otages, suivant l'usage pratiqué dans ces sortes de conventions. Cette capitulation fut confirmée par le duc d'Anjou.

*Ibid.*

Tandis que l'on continuoit de presser la reddition de Brest, le conné-

table s'avança vers Nantes , dont les portes lui furent fermées. Il fallut composer avec les habitans , qui en cette occasion donnèrent des preuves d'une fidélité d'autant plus estimable , qu'elle étoit devenue rare. Ils ne voulurent consentir à recevoir les François que comme gardiens de la ville , qui devoit être rendue au duc aussi-tôt qu'il rentreroit dans son devoir. Ils exigèrent de plus que les revenus publics fussent mis en sequestre entre leurs mains , jusqu'à ce que leur souverain en eût disposé. La réduction de cette ville achevoit presque entièrement la conquête de la Bretagne , où il ne restoit plus au duc que les places d'Auray , de Becherel , de Derval & de Brest.

Cependant le siège de Derval avoit opéré l'effet que le connétable avoit prévu. Knolles brûlant du desir de conserver une forteresse dont la propriété lui appartenoit , parut moins ardent à la défense de Brest. Il capitula pour cette dernière place , qu'il promit de remettre au pouvoir des François dans quarante jours , à moins qu'il ne se présentât dans ce terme une armée assez forte pour en faire lever le siège. La

ANN. 1373.

Capitulation de Derval violée. Suites qu'elle eut. Ibid.

ANN. 1373.

capitulation fut acceptée d'autant plus volontiers par les François, qu'il n'y avoit point alors en Bretagne de troupes assez nombreuses pour annuler le traité. Knolles délivré du soin de conserver Brest, courut aussi-tôt à Derval, dans l'intention de ne pas exécuter la parole que son commandant avoit donnée pendant son absence. La plupart des troupes françoises se retirèrent alors de la Bretagne pour rentrer en France, où le roi leur ordonnoit de se rendre.

Du Guesclin attendit assez patiemment le temps limité pour la reddition de Brest, lorsque Salisbury, qui étoit toujours en mer, vint débarquer près de cette ville avec des troupes plus nombreuses que celles que les François étoient en état de lui opposer. Il envoya au général François un héraut chargé de lui offrir la bataille. Le connétable qui se trouvoit campé avantageusement, lui fit répondre qu'il désiroit le combat aussi ardemment que les Anglois, pourvu qu'ils vinssent dans un lieu où il pût les combattre. Salisbury renvoya son héraut, avec ordre de dire que ses troupes, composées de soldats de marine, n'étoient



pas accoutumés à *marcher à pied* ; mais que si les François vouloient leur envoyer leurs chevaux , de bon cœur il iroit les trouver. Une pareille proposition n'étoit pas recevable. Cependant le jour marqué par la capitulation arriva. Salisbury ayant vainement attendu le connétable , rafraîchit Brest d'hommes & de munitions , & se rembarqua. Lorsque Knolles se fut rendu dans sa forteresse de Derval , il fit signifier au duc d'Anjou , ainsi qu'au connétable , qui étoient à Nantes , qu'il ne tiendrait point le traité signé par ses gens , lesquels , disoit-il , n'avoient pu composer sans son aveu. Le duc d'Anjou vint aussi-tôt devant la place. Le jour marqué pour exécuter la capitulation étant arrivé , il fit sommer Knolles de se rendre ; & sur son refus il l'envoya menacer de faire mourir les ôtages. Knolles , sans s'émouvoir , répondit qu'il étoit résolu de conserver son château ; & que si le duc sacrifioit les ôtages à son ressentiment , il useroit de représailles sur des chevaliers qu'il avoit en son pouvoir , pour la rançon desquels il refusoit cent mille francs. Le duc indigné d'une perfidie accompagnée de tant d'audace , ne fut pas

ANN. 1373.

On fait mourir les ôtages.  
Représailles.

*Ibid.*

*Froissard.*

1 vol.  
*Ibid.* vol. 2.  
fol. clj.

assez maître de ses premiers transports. ANN. 1373. Cependant sur les remontrances de Garfis du Chastel, maréchal de son armée, qui lui représenta que la mort de ces ôtages seroit un acte d'inhumanité qu'on lui reprocheroit à jamais, ce prince consentit qu'on les relâchât. On alloit les mettre en liberté, lorsque l'implacable Clisson, ennemi juré des Anglois & du duc de Bretagne, survint, & fit suspendre leur délivrance. Il courut aussi-tôt vers le duc, & le menaça de ne plus s'armer, s'ils ne mouroient, ajoutant que ce siège avoit coûté plus de soixante mille livres, & qu'il étoit juste que les ennemis fussent punis de leur *déloyauté*. La colère du duc se renouvela. Il dit à Clisson : *Messire Olivier, faites ce que bon vous semble.* A ces mots Olivier envoya chercher le *tranche-tête*. Ces malheureux ôtages, tristes victimes d'une infidélité dont ils n'étoient pas coupables, furent amenés au pied des murs de Derval, & décapités à la vue des assiégés. A peine cette barbare exécution étoit-elle achevée, qu'on vit sortir des fenêtres de la forteresse un échafaud tout dressé, sur lequel on traîna trois chevaliers & un écuyer,

dont on fit voler les têtes dans les foies ANN. 1373.  
 en présence des François. Les ennemis  
 firent aussi-tôt une sortie : il se donna  
 un sanglant combat aux barrières, dans  
 lequel Clifton fut dangereusement  
 blessé du premier trait que les assiégés  
 lancèrent. La violence du duc d'An-  
 jou, qui occasionna ces deux actes d'in-  
 humanité, n'avança pas la reddition  
 de Derval. Il fallut abandonner le  
 siège, sur les ordres réitérés du roi.  
 Un soin plus pressant que ne l'étoit la  
 continuation de la guerre presque ter-  
 minée en Bretagne, rappelloit les gé-  
 néraux & les troupes à la défense du  
 royaume.

Le duc de Bretagne fugitif, dé-  
 pouillé de ses États, n'avoit recueilli  
 d'autre fruit d'un si grand sacrifice,  
 que la gloire de remplir à l'égard du  
 roi d'Angleterre tous les devoirs de  
 la reconnoissance. Depuis qu'il étoit à  
 la cour d'Edouard, il ne cessoit de pres-  
 ser ce prince de lui fournir des forces  
 suffisantes pour le rétablir. Il méritoit  
 sans doute d'obtenir ce qu'il deman-  
 doit, & l'intérêt de l'Angleterre sem-  
 bloit d'accord avec le sien ; mais le  
 monarque avoit d'autres vues. Unique-  
 ment occupé de ses affaires personnelles,

Edouard  
 envoie une  
 armée à Ca-  
 lais.  
*Ibid.*

il témoigna peu de sensibilité pour  
 ANN. 1373. les disgrâces d'un allié malheureux.  
 On préparoit un armement considé-  
 rable dans les ports d'Angleterre ;  
 mais les troupes qui devoient s'em-  
 barquer n'étoient pas destinées pour la  
 Bretagne. Le roi ne songeoit unique-  
 ment alors qu'à réparer les pertes qu'il  
 avoit faites en Guienne ; & pour mieux  
 assurer l'exécution du projet qu'il mé-  
 ditoit , il avoit résolu de commander  
 lui-même l'expédition. Ce prince , qui  
 depuis quelque temps avoit perdu l'ha-  
 bitude des travaux militaires , sem-  
 bloit ne pas s'appercevoir qu'accablé  
 sous le poids des années , la foiblesse  
 de son tempérament ne répondoit plus  
 à la grandeur de son courage. Il ne se  
 rendit qu'avec peine aux instances de  
 son conseil , qui lui représenta les fa-  
 tiques & les dangers de cette entre-  
 prise peu convenable à son âge. Le  
 duc de Lancastre fut nommé général  
 de l'armée composée de trois mille  
 hommes d'armes & de dix mille ar-  
 chers. Ces troupes étant débarquées à  
 Calais , furent jointes par d'autres  
 compagnies , & formèrent un corps  
 de plus de trente mille hommes. Le  
 duc de Bretagne accompagnoit le duc

*Rym. all.  
 publ. tom. 3.  
 part. 2.*

de Lancaſtre. Montfort qui ſe flattoit de l'eſpoir de faire ſentir au roi de France tout le poids de ſon reſſentiment, fit précéder d'une déclaration de guerre ſon entrée dans le royaume. Il envoya de Calais un héraut chargé de préſenter un défi, qui par ſa ſingularité mérite d'être rapporté „ *Le huit août 1373, furent préſentées lettres au roi notre ſire de par le duc de Bretagne, contenant la forme qui ſ'enſuit :* „ A mon très chier ſeigneur le roi de France. Sire Charles de France, qui vous clamés être ſouverain de mon duchié de Bretagne, bien eſt-il voir\* „ que puis le temps que je étois entré en la foi & hommage de la couronne de France, j'ai à vous tous dit fait mon devoir envers ladite couronne & envers tous autres auxquels il appartenoit; mais ce non-obſtant vous, par vous & par vos gens, ſans cognoiſſance de cauſe, ſeulement par procez de fait, avés fait entrer par votre commandement votre connétable à \* votre puisſance & force de guerre en mon duchié de Bretagne, prins tout plain de mes villes, chasteaux & fortereſſes, prins priſonniers, les

ANN. 1373.

Défi du duc de Bretagne. MS. de la Bibl. royale.

\* vrai,

\* avec.

„ uns rançonnés , les aultres mis à  
 ANN. 1373. „ mort , & me ont fait & font tout  
 „ plain de aultres outrages , torts ,  
 „ dommages & vilainies non répara-  
 „ bles , & parmi ce vous m'avés sciem-  
 „ ment & de vostre propre voulenté ,  
 „ & tout oultrement & ouvertement  
 „ montré mon ennemi , & ymaginé  
 „ à moi & mon état défaire & des-  
 „ truire ; & parce que vous ne me  
 „ voulés rendre les terres que promî-  
 „ tes & deubtes à moi avoir rendues  
 „ à certain temps , tant par lettres &  
 „ scel , comme autrement , comme je  
 „ vous ai plusieurs fois requis à mes  
 „ grands cousts & missions , en moi  
 „ déboutant & mettant tout hors de  
 „ la foi , hommage & obéissance de  
 „ ladite couronne , sans coulpe ou  
 „ mefait de moi ou de ma partie ,  
 „ sans aucune cause raisonnable , dont  
 „ y moi en déplaît trop , si que parmi  
 „ les avant dites choses , & à cause  
 „ de tout plain d'aultres griefs qui  
 „ ad ce moi chastent , je vous fais  
 „ scavoir que en vostre default je me  
 „ tiens du tous franc , quitte & dé-  
 „ charge de la foi & hommage que ay  
 „ fait à vous & à la couronne de  
 „ France , de toute obéissance & sub-

» jection faite à vous & à ladicte cou-  
 » ronne, ne à aultre cause de -vous ANN. 1373.  
 » ou de meisme la couronne, & vous  
 » tiens & répute mon ennemi, &  
 » vous ne vous en debvez pas mer-  
 » veiller si je en fais dommage à vous  
 » & à vostre partie, pour moi revan-  
 » chier des très - grands oultraiges,  
 » torts, dommaiges & vilainies devant  
 » dites. Le duc de Bretagne & comte  
 » de Montfort & comte de Riche-  
 » mont, de notre main escript «.

L'effet ne répondit pas aux menaces  
 contenues dans ces lettres. La méfin-  
 telligence qui se mit entre les ducs de  
 Lancastre & de Bretagne, fit bientôt  
 sentir à ce dernier, que rarement la  
 considération accompagne l'infortune.  
 Le duc de Lancastre, dont le carac-  
 tère formoit un parfait contraste avec  
 celui du prince de Galles son frère,  
 ne rougit pas d'insulter à la situation  
 déplorable du duc de Bretagne, & de  
 lui reprocher que cette guerre ne se  
 faisant en partie que pour sa querelle,  
 il étoit obligé de fournir la moitié de  
 la dépense de l'armée. Ce prince mor-  
 tifié d'une pareille demande, se vit  
 réduit à la triste nécessité de s'excuser  
 sur son impuissance actuelle; mais en

Procédé du  
 duc de Lan-  
 castre à l'é-  
 gard du duc  
 de Bretagne.  
*Ibid.*

**ANN. 1373.** même-temps il offrit à l'Anglois de lui donner telle assurance qu'il exigeroit pour le payement de ces frais, quoi-qu'il ne l'eût pas promis, & qu'il eût avancé en Angleterre tout l'argent qu'il avoit, pour contribuer à la dépense de l'armement. Ces raisons eussent été suffisantes pour tout autre; mais Lancastre repliqua que puisqu'il étoit hors d'état de payer ce qu'il exigeoit, il ne permettroit pas qu'il commandât l'armée conjointement avec lui, & qu'il n'avoit qu'à se retirer avec sa suite. Montfort, contraint de dévorer un si cruel affront, n'eut plus d'autre emploi dans l'armée que celui de commander le petit nombre de ceux qui l'accompagnoient, ce qui ne lui formoit pas une troupe de soixante hommes. Edouard, en signant le traité d'alliance avec le duc de Bretagne, avoit abandonné à ce prince la possession de tout ce qu'il pourroit conquérir en France avec les troupes de son duché. On peut juger par le procédé du duc de Lancastre, qu'il n'avoit pas intention qu'une pareille libéralité fût onéreuse au roi d'Angleterre. De semblables détails ne peuvent paroître inutiles, puisqu'ils servent à peindre

*Rym. all.  
publ. tom. 3.  
part. 2. pag.  
206.*



les hommes. Ce trait prouve que Lancastre manquoit de cette grandeur d'ame & de cette générosité si nécessaires à ceux qui sont chargés du commandement. Son inexpérience & sa présomption ne démentoient pas la bassesse de ses sentimens, Ce dernier effort des Anglois, sous la conduite d'un tel chef, fut encore plus infructueux que ne l'avoient été les précédens.

L'armée angloise traversa le Boulonnois, la Picardie & l'Artois, trouvant toutes les villes & les forteresses fermées sur son passage. Le roi avoit donné de si bons ordres, que ces provinces souffrirent peu de dommage par la précaution que les habitans des campagnes prenoient de se retirer avec leurs effets dans les lieux fortifiés, en sorte que les ennemis ne trouvoient, ni vivres, ni fourrages. Cette disette, jointe au froid excessif qui survint dans l'arrière-saison, en fit périr beaucoup. Ils étoient outre cela incessamment harcelés par de petits corps de troupes légères, qui leur ôtoient la liberté de s'écarter. Tous leurs partis qui avoient l'imprudence de s'aventurer, étoient aussi-tôt enlevés. Le seigneur

ANN. 1373.

L'armée angloise traverse la France.

*Ibid.*  
Chron. MS.

ANN. 1373.

de Soubise en défit une troupe considérable près de Ribemont dans le Vermandois. Les seigneurs de Vienne, du Beuil, de Bourdes, de Porcien, de Coucy, de Renèval & le vicomte de Meaux, en détruisirent d'autres compagnies dans le Soissonnois. Ils commençoient à s'affoiblir déjà considérablement, lorsqu'ils vinrent à Troyes, où ils trouvèrent du Guesclin nouvellement arrivé de Bretagne. Le connétable les conduisit de la même manière jusque dans la Guienne, toujours les harcelant & enlevant leurs partis, pour peu qu'ils s'éloignassent. Enfin, de cette armée formidable, composée de trente mille combattans en partant de Calais, à peine pouvoit-on en compter six mille hommes effectifs, lorsqu'elle arriva aux environs de Bordeaux. Les légats du Saint-Siège suivirent les troupes dans tout le cours de cette longue marche, employant vainement leurs prières & leur médiation.

Le duc de  
Lancastre repasse en Angleterre.

*Chron. MS.*  
N<sup>o</sup>. 9618. *Biblioth. royale.*

Le duc de Lancastre ayant séjourné quelque temps en Guienne, repassa en Angleterre, où il fut très-mal reçu par le roi & par le prince de Galles, qui voyoient avec regret la perte d'un

A

si grand armement & des frais immenses qu'il avoit occasionnés.

ANN. 1. 73.

La Guienne étoit presqu'entièrement soumise : il ne restoit plus que la province de Foix, dont le comte paroissoit affecter l'indépendance. Depuis le traité de Bretigny, Gaston n'avoit jamais voulu reconnoître le prince de Galles, ni lui rendre aucuns devoirs de vassal. Le jeune Edouard, malgré la fierté qui lui étoit naturelle, avoit long-temps dissimulé le mécontentement que lui causoit la conduite altière du comte, n'attendant qu'une conjoncture plus favorable pour le faire rentrer dans l'obéissance. Enfin il étoit prêt à porter la guerre dans le pays de Foix, lorsqu'il en fut détourné par l'expédition qu'il fit en Castille, pour le rétablissement de Pèdre le cruel. La maladie dont il fut attaqué au retour de cette entreprise, rompit ce projet, qu'il n'avoit fait que différer, & le soulèvement presque général de la Guienne, qui survint immédiatement après le voyage d'Espagne, ne permit plus au prince de s'occuper du dessein de punir le comte. Cependant Gaston tranquille dans ses Etats, spectateur assez indif-

Guerre en Gascogne. Etat du comté de Foix.

Froissard. 1 & 2 vol.

ANN. 1371.

férent des démêlés sanglans de la France & de l'Angleterre, avoit observé une exacte neutralité entre ces deux puissances. Cette conduite fit le bonheur des peuples de sa province, qui se trouvèrent à l'abri des incursions des gens de guerre, par les ménagemens que les partis opposés conservèrent pour lui. Un gouvernement sûr & paisible au milieu du tumulte des armes, favorisa la population & la fertilité du pays. Cette abondance procura au comte les moyens d'amasser des trésors immenses. Ses sujets ne crurent pas trop payer le repos dont il les faisoit jouir par une contribution annuelle de quarante sous par feux, tandis qu'une imposition moins forte de moitié avoit révolté toute l'Aquitaine contre le prince de Galles.

Magnificence  
de la cour  
du comte de  
Foix.

*Froissard.*  
1 vol.

Le comte de Foix vivoit à Ortez, capitale de ses Etats, avec toute la pompe & la splendeur d'un souverain. Le faste de sa cour l'emportoit sur celui des têtes couronnées. Il attiroit par sa magnificence une foule d'étrangers de tous les Etats voisins. Chevaliers, gens de guerre, ceux qui cultivoient les sciences ou les arts, les poètes, les musiciens étoient accueillis favora-

blement, & récompensés avec la libéralité d'un prince généreux. Ortez ANN. 1373.  
sembloit être devenu l'asile des plaisirs en tous genres. Sa table étoit servie avec une profusion qu'on ne voyoit point ailleurs. Tout dans son palais respiroit la grandeur. L'étiquette de son service retraçoit encore l'ancienne fierté des premiers conquérans des Gaules, par les usages singuliers qui s'y observoient. Au lieu de faire éclairer la salle où il mangeoit, par des flambeaux portés sur des chandeliers, une troupe nombreuse de domestiques superbement vêtus, rangés devant lui dans une attitude respectueuse, tenoient en leurs mains des flambeaux allumés, dont la lumière eût disputé d'éclat avec celui du jour (a). Respecté de ses voisins, redouté de ses vassaux, chéri de ses sujets, au sein du calme, de l'opulence & du luxe, le comte de

(a) Cet usage, rapporté par Froissard, sert à confirmer la conjecture que forme M. l'abbé le Bœuf sur un passage de Grégoire de Tours. Voici comme s'exprime ce savant Académicien : *Il paroît que les François avoient la délicatesse de ne point admettre de chandeliers sur les tables, & qu'ils faisoient tenir à la main par leurs domestiques la chandelle dont elles devoient être éclairées. Lorsqu'un valet tenoit la bougie devant Ranchin (seigneur françois) pendant son souper, suivant la coutume, il lui ordonnoit de se découvrir les*

ANN. 1373.

Foix, loin de croire qu'il pût être le vassal d'un autre souverain, sembloit avoir oublié qu'il y eût un prince plus puissant que lui, lorsque les avantages multipliés que les François remportoient en Guienne sur les Anglois, vinrent le tirer de cette sécurité.

Le duc d'Anjou rassemble ses troupes, pour entrer dans la haute Gascogne.

*Ibid.*

Après la dispersion de l'armée angloise, du Guesclin s'étoit rendu près du duc d'Anjou, qui continuoit de presser les ennemis du côté de la Gascogne, leur enlevant sans cesse quelques villes ou quelques châteaux. Une infinité de seigneurs, qui depuis que le connétable avoit licencié ses troupes, ne vouloient pas rester oisifs, se joignirent à celles que le duc rassembloit dans le Périgord. Les Seigneurs d'Armagnac, d'Alòret, de Périgord, les comtes de Comminges & de Narbonne, le dauphin d'Auvergne, les vicomtes de Caraman, de Villeneuve & de Thalar étoient de ce nombre.

*jambes, & de faire dégoutter de la cire dessus jusqu'à ce qu'elle s'éteignit, & puis la rallumer, & de la faire degoutter comme auparavant jusqu'à ce que ses jambes en fussent brûlées. Si le valet osoit remuer, Ranchin avoit son épée toute prête pour le percer; & plus ce malheureux répandoit de pleurs, plus le maître éclatoit de rire. Mém. de litt. T. 17. Dissert. sur les anciens Usages, par M. l'abbé le Bœuf, pag. 204, Grégoire de Tours, liv. 5, chap. 3.*

Le prince se vit bientôt à la tête d'un corps de quinze mille hommes. ANN. 1373.  
 Avec ces forces il s'avança vers la haute Gascogne. Saint-Sevère (a) se rendit à composition. Il passa ensuite l'Adour, entra dans le comté de Bigorre & mit le siège devant Lourde, place extrêmement fortifiée, de laquelle Pierre Arnaud de Berne étoit gouverneur pour les Anglois. Ce seigneur, parent du comte de Foix, se défendit avec tant de courage, que le duc d'Anjou désespérant d'emporter la citadelle, & ne voulant pas perdre le temps à s'en rendre maître par des attaques régulières, qui ne pouvoient manquer de traîner en longueur, leva le siège après avoir saccagé la basse-ville. Il vint ensuite investir Sault, ville dépendante du comté de Foix. Gaston voyant approcher les François de ses frontières, se hâta de conjurer l'orage, en traitant avec le duc. Il appréhendoit, non sans raison, que les

Siege de Lourde. Action cruelle du comte de Foix.

*Ibid.*

(a) On lit S. Silvier dans Froissard, mais il n'y a vers ces cantons que deux places, nommées Saint-Sevère, situées la première sur un courant d'eau qui va se jeter dans l'Adour, & la seconde sur l'Adour même. C'est de la première de ces deux places dont il est ici question : elle est dans le voisinage de Lourde, dont le duc alla ensuite former le siège.

seigneurs d'Armagnac & d'Albret ne  
 ANN. 1373. faisoient cette occasion de satisfaire  
 leur inimitié personnelle en excitant le  
 prince à porter la guerre jusque dans  
 le cœur de ses Etats. Dans l'intention  
 de les prévenir, il envoya des dé-  
 putés qui conclurent son accommodement avec les commissaires que le duc  
 d'Anjou nomma. Une des conditions  
 secrètes de ce traité fut la reddition  
 de la ville de Lourde, que le comte  
 s'obligea de faire remettre au pouvoir  
 du roi. Il ne doutoit pas qu'il ne lui  
 fût facile de remplir cet engagement :  
 dans cette vue il manda le gouverneur,  
 qui sur ses premiers ordres se rendit  
 à Ortez. Lorsqu'il fut arrivé, le comte  
 lui déclara devant tout le monde, qu'il  
 falloit qu'il lui livrât la place pour en  
 mettre les François en possession, *ne*  
*voulant pas*, disoit-il, *se brouiller*  
*avec un prince aussi puissant que le duc*  
*d'Anjou*. Le gouverneur connoissoit  
 le caractère impétueux du comte, &  
 n'ignoroit pas qu'il alloit par un refus  
 s'exposer à toute la violence de son  
 ressentiment. Cette crainte toutefois  
 ne fut pas capable de l'arrêter : il se tut  
 quelques momens : à la fin il rompit  
 le silence par cette généreuse réponse ;

Rym. a. 7.  
 pub. tom. 3.  
 l. 1. c. 3.



*Monseigneur, vraiment je vous dois foi & hommage, car je suis un pauvre chevalier de votre sang & de votre terre ; mais le châtel de Lourde ne vous rendrai-je ja : vous m'avez mandé, si pouvés faire de moi ce qu'il vous plaira ; je le tiens du roi d'Angleterre qui m'y a mis & établi, & à personne qui soit je ne le rendrai fors à lui. Une fermeté si noble & si respectueuse en même-temps, irrita l'impétueux Gaston, qui malheureusement n'étoit pas accoutumé à rencontrer d'obstacle. Furieux & ne se connoissant plus, il tire son poignard : *Oh traître, s'écria-t-il, as-tu dis que non ? par cette tête tu ne l'as pas dit pour rien.* A ces mots il s'élance sur l'infortuné Arnaud : aucun des assistans n'ose s'opposer à cet indigne emportement. Ce gentilhomme, son vassal, son parent, l'attend avec cette tranquillité qu'inspire la vertu : il reçoit cinq coups sans se mettre en défense, & tombe aux pieds du comte qu'il arrose de son sang, se contentant de lui dire d'une voix expirante : *Ha, monseigneur, vous ne faites pas gentillesse, vous m'avez mandé & me occiés.\***

Le comte revenu à lui-même, fut puni par de longs & cuisans remords,

ANN. 1373.

\* Me tue.

d'autant plus cruels qu'ils ne pouvoient  
 ANN. 1373. réparer une si grande faute.

Cette mort ne produisit pas la reddition de Lourde. Arnaud avant son départ en avoit confié la garde à Jean de Berne son frère, en exigeant de lui une promesse d'honneur qu'il ne la rendroit que sur un ordre précis, signé du prince de Galles, ou du roi d'Angleterre. Cependant cette action violente du comte de Foix répondoit en quelque sorte du dévouement de ce seigneur. Le roi content de son attachement, sans approuver l'étrange manière dont il le lui avoit montré, voulut de son côté lui donner des témoignages de sa reconnoissance. Pour cet effet, il lui envoya deux commissaires, messire Roger d'Espagne, & un président du parlement de Paris, chargés de le mettre en possession de la jouissance du comté de Bigorre, pendant sa vie, à condition d'en faire hommage. Le comte, que le titre de vassal révoltoit, refusa ce don, & ne voulut recevoir que le château de Mauvoisin, *parce que*, dit Froissard, *cette place ne relevoit de personne, fors que de Dieu.* Au reste, Gaston promit de ne jamais se séparer des intérêts

de la couronne de France, & tint  
fidèlement sa parole.

Vers le même temps, Marfiac, la  
Riolle, Langon, Saint-Macaire & une  
infinité d'autres places se rendirent au  
duc d'Anjou, enforte qu'il ne resta plus  
aux Anglois de villes considérables en  
Guienne, que Bordeaux & Bayonne.  
Le duc d'Anjou avoit formé le  
dessein d'assiéger cette dernière ville.  
Il écrivit même pour cet effet au roi  
de Castille, & le pria de venir  
joindre ses troupes aux François. Henri  
qui ne laissoit échapper aucune occa-  
sion de signaler son attachement pour  
la France, partit aussi tôt, & vint se  
présenter devant Bayonne, tandis que  
Sanchez de Tobar, amirante de Cas-  
tille, s'approcha des côtes de France,  
afin de favoriser le siège. Il comptoit  
trouver le duc en Biscaye, & lui  
envoya des députés à Toulouse, pour  
l'engager à presser sa marche. Cette  
conquête eût été de la dernière im-  
portance; mais le duc d'Anjou, qui,  
pendant cet intervalle étoit convenu  
d'une suspension d'armes avec le duc  
de Lancastre, rompit l'entreprise. Le  
monarque espagnol n'ayant pas de forces  
suffisantes, & d'ailleurs incommodé

ANN. 1377.

Réduction  
de plusieurs  
places.

*I id.*  
*Hist. d'Esp.*

par les grandes eaux & par la disette  
 ANN. 1373. des vivres, reprit la route de Burgos.

Suspension  
 d'armes.

*Ibid.*

Lorsque le duc de Lancastre repassa  
 en Angleterre, ses députés & ceux  
 du duc d'Anjou avoient conclu une  
 suspension d'armes pour la Guienne,  
 avec promesse de se trouver au com-  
 mencement de l'année suivante à Calais  
 & à Saint-Omer, pour y traiter des  
 conditions d'une paix définitive. Le  
 duc de Lancastre croyoit qu'il étoit  
 de son intérêt de presser un accommo-  
 dement entre les deux couronnes, afin  
 de se livrer tout entier au dessein qu'il  
 avoit formé de porter la guerre en  
 Castille, projet qu'il ne pouvoit exé-  
 cuter, tant que l'Angleterre seroit en  
 guerre contre la France. Le roi con-  
 sulta le parlement sur l'armistice que  
 le prince son frère venoit d'accorder à  
 l'Anglois. La cour représenta au monar-  
 que; qu'il ne pouvoit accepter ce traité  
 fait avec le duc de Lancastre, ennemi  
 personnel de Henri de Transamare  
 son allié. Le roi toutefois, à l'instance  
 poursuite de l'archevêque de Ravenne  
 & de l'évêque de Carpentras, légats du  
 pape, consentit que ses ambassadeurs se  
 trouvassent à Bruges avec ceux d'Edouard  
 pour travailler à la paix.

*Du Tillet.*

De tant de provinces cédées par le traité de Bretigny, la seule ville de Calais restoit aux Anglois. Cette heureuse révolution fut l'ouvrage de la prudence du roi, de l'activité, de la valeur de du Guesclin & du courage de la nation. Rapin Thoyras, que trop de prévention égare souvent dans ses jugemens, ne voit dans les opérations de cette guerre rien qui mérite de fixer l'attention du lecteur, ni qui soit comparable aux fameuses journées de Créci & de Poitiers. Les disgraces que les Anglois essuyèrent sous Charles V, furent, dit-il, une véritable déroute. Il auroit été sans doute plus juste appréciateur de ces différens exploits, s'il avoit considéré que la gloire des entreprises se mesure principalement par les obstacles qu'elles présentent à surmonter. N'est-il pas incomparablement plus difficile de réparer en détail les grandes pertes, & de forcer en quelque sorte la fortune par des démarches habilement concertées, que de profiter rapidement du gain d'une bataille, dont le vainqueur est souvent redevable à la témérité des vaincus? Sans insister sur une vérité si commune, il suffit de se rappeler le récit de ces

ANN. 1373.

deux combats, dont les suites furent si funestes à la France. A celui de Maupertuis le roi est fait prisonnier; sa captivité bouleverse l'Etat, sa liberté coûte le retranchement d'un tiers du royaume, & ruine le reste. Est-ce à la conduite des chefs, est-ce au génie seul d'Edouard qu'il faut rapporter tout l'honneur de pareils avantages? Qu'on examine la constante sagesse du roi, les ressorts qu'il fait faire agir, les ressources qu'il emploie, la conduite de ses généraux, la discipline & la valeur de ses troupes dans toutes les expéditions militaires de ce règne, & qu'alors on juge du mérite des succès. Ce que l'historien d'Angleterre dit de plus judicieux à l'occasion des revers éprouvés par le monarque Anglois, *c'est que de pareils exemples devroient bien apprendre aux princes à modérer leur ambition; mais qu'il s'en trouve peu qui en sachent profiter!*

Trêve entre  
les deux cou-  
ronnes

Rym. ad.  
publ. tom. 3.  
part. 3. P<sup>2</sup>g.  
22 & suiv.

Charles, que la prospérité n'aveugloit pas, prêta volontiers l'oreille aux sollicitations du pape, qui ne cessoit de l'exhorter à la paix. Grégoire, qui dès-lors se préparoit à transférer le saint siège d'Avignon à Rome, auroit

bien voulu avant son départ terminer les funestes divisions de la France & de l'Angleterre. Il s'étoit pour cet effet plusieurs fois adressé à Edouard, qui de son côté paroissoit ne pas s'éloigner d'un accommodement. Les conférences, ainsi qu'on en étoit convenu, se tinrent à Bruges entre les plénipotentiaires des deux couronnes. Ceux du roi de France étoient le duc de Bourgogne, les comtes de Tancarville & de Sallebruche, & l'évêque d'Amiens; & de la part du roi d'Angleterre, le duc de Lancastre, le comte de Salisbury & l'évêque de Londres, assistés de trois chevaliers & de deux docteurs. Ces conférences avoient été précédées d'une suspension d'armes, pour les parties septentrionales de la France, entre les commissaires du roi & le gouverneur de Calais.

Malgré les dispositions pacifiques que les deux partis témoignioient, les négociations de Bruges n'aboutirent qu'à la conclusion d'une trêve, qui devoit expirer aux fêtes de Pâques de l'année suivante : on étoit alors au mois de juin. Comme les alliés des deux rois étoient également compris dans ce traité, le duc de Lancastre,

ANN. 1373.

Rym. all.  
publ. tom. 3.  
part. 3.

Chron. de  
S. Denis.  
Chron. MS.  
&c.

ANN. 1374.

*Froissard.  
Hist. d'Esp.*

qui dans ses pouvoirs, & dans tous les actes préliminaires étoit qualifié de roi de Castille & de Léon, fut obligé de supprimer ce titre dans le dernier acte de cette tête. Le roi de France crut devoir à Henri de Transjamare, son généreux & fidèle allié, cette marque de sa considération. L'évêque de Salamanque, & Fernandez de Velasco, grand chambellan du monarque Espagnol, avoient été envoyés au congrès de Bruges. Ils furent attaqués près de Bordeaux par le Seigneur de Lesparre; mais les vaisseaux Castillans étoient supérieurs aux bâtimens Anglois. Lesparre fut fait prisonnier: Velasco l'emmena en Espagne; l'évêque continua sa route, & arriva heureusement à Bruges. Les ducs de Bourgogne & de Lancastre, & les autres plénipotentiaires convinrent, avant que de se séparer, de se retrouver au même lieu vers les fêtes de la Toussaint, pour travailler de concert au bien d'une paix générale.

Affaires de  
Bretagne.  
*Histoire de  
Bretagne.  
Rym. ant.  
publ. tom. 3.  
part. 3.*

Cette suspension d'armes, où la Bretagne étoit expressément spécifiée, survint à propos pour dérober Olivier de Clisson à la vengeance du duc. Jean de Monfort, depuis son retour



à Londres, avoit employé les plus pressantes sollicitations pour engager Edouard à lui fournir une armée capable de le remettre en possession de son duché. Le monarque Anglois, qui ne pouvoit dissimuler la justice d'une pareille demande, & qui sans doute devoit se repentir de ne l'avoir pas prévenue, entra dans les vues de ce prince : *Beau-fils*, lui disoit-il, *je sais bien que pour l'amour de moi vous avés mis en balance & hors de votre sei- neurie, grand & bel héritage ; mais bien soyés assuré que je le vous recouvrerai. Je ne ferai paix à François que vous ne soyés dedans, & raurés votre héritage.* Les effets répondirent à ces promesses. Le duc de Bretagne rassembla un corps de deux mille hommes d'armes & de trois mille archers, dont le roi d'Angleterre paya la solde pour six mois. Le comte de Cambridge, & plusieurs autres princes & seigneurs Anglois, voulurent partager l'honneur de cette expédition. Le duc de Bretagne s'embarqua au port de Southampton, & descendit à Saint-Mahé. Il emporta la citadelle d'assaut, & fit passer la garnison au fil de l'épée : la ville se rendit aussi-tôt. Il s'avança incontinent vers Saint-Paul-de-Léon

ANN. 1374.

qu'il saccagea. Morlaix ouvrit ses portes, ainsi que Lannion, Lantriguet, la Roche-de-Rien, Guincamp, & la Roche-Bernard. Le duc poursuivant ses conquêtes, mit le siège devant Saint-Brieux. Cette ville avoit été nouvellement fortifiée par les soins d'Olivier de Clisson; elle étoit d'ailleurs défendue par une garnison nombreuse. Clisson & le seigneur de Laval commandoient dans la province depuis le départ du connétable : ils étoient alors à Lamballe Kemperlay, ville extrêmement importante, se trouvoit fort incommodée par une forteresse que Jean d'Evreux, capitaine du parti de Montfort, avoit fait réparer dans le voisinage. Les habitans & la garnison envoyèrent à Lamballe demander du secours. Clisson & Beaumanoir accoururent sur le champ. Ils étoient près de se rendre maîtres de ce nouveau fort, lorsque le duc de Bretagne, qui, sur les premiers avis qu'il avoit reçus de cette entreprise, avoit levé le siège de Saint-Brieux, partit à la hâte avec toutes ses troupes, dans l'intention de les surprendre. Clisson étoit occupé à donner un assaut général. On vint lui dire que les

Anglois paroïſſoient à deux lieues de son camp. La partie n'étoit pas égale : ANN. 1374  
 il n'eut que le temps de rassembler précipitamment le peu de monde qu'il avoit avec lui, & de se dérober par une prompte retraite à la poursuite des ennemis. Il entroit dans Kemperlay, & les barrières étoient à peine fermées, que le duc, qui n'avoit pas retardé sa marche, arriva devant cette place. Il la fit sur le champ exactement investir, dans l'appréhension que sa proie ne lui échappât. Dès le premier jour il livra un assaut furieux ; les attaques ne furent pas moins vives les jours suivans. L'ardeur des assiégeans étoit excitée par des motifs qui rendent les hommes capables des efforts les plus extraordinaires, la vengeance & la haine. Les Anglois haïssoient dans Clifſon un ennemi cruel & implacable, qui faisoit gloire de ne jamais leur accorder aucun quartier. Nous avons rapporté ci-devant la cause imaginaire ou réelle, de l'inimitié personnelle du duc contre ce seigneur. Il est des outrages qu'un mari jaloux ne pardonne jamais. Clifſon ne devoit s'attendre qu'à une mort cruelle. Beaumanoir & Rohan, renfermés avec lui dans

ANN. 1374.

Clisson  
échappe à la  
vengeance du  
duc.

*Ibid.*

Kemperlay , n'espéroient guère un meilleur traitement , s'ils avoient le malheur d'être pris d'assaut ; il ne leur restoit aucun espoir de secours étrangers. Dans une extrémité si périlleuse , ils demandèrent à capituler. Le duc se montrait inexorable , & vouloit absolument qu'ils se livrassent à sa discrétion. Il ne leur accorda une suspension d'armes de huit jours , que sur la certitude qu'ils ne pouvoient lui échapper. En effet , ce court armistice alloit expirer , & les assiégés n'avoient plus d'autre ressource que le désespoir. Deux seigneurs arrivèrent au camp du duc , & signifièrent à ce prince , ainsi qu'aux Anglois dont son armée étoit composée , la trêve qui venoit d'être conclue à Bruges , dans laquelle la Bretagne étoit formellement comprise. Montfort se vit contraint de lever le siège , non sans regret de se voir arracher une victime qu'il comptoit immoler à son ressentiment. La suspension d'armes ayant été publiée en Bretagne , il repassa en Angleterre , où il conduisit avec lui la duchesse son épouse.

Réduction  
de S. Sauveur-  
le-vicomte.

*Ibid.*

La garnison de Saint-Sauveur-le-Vicomte , que les troupes du roi assiégeoient depuis quelque temps ,

voulut aussi profiter de cette trêve pour éviter de se rendre, suivant les termes de la capitulation qui avoit été précédemment signée de part & d'autre ; mais par le traité conclu à Bruges, il avoit été décidé que cette place seroit remise aux François, en payant la somme de quarante mille livres. On peut se rappeler que Geoffroi d'Harcourt, seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte, avoit institué le roi d'Angleterre son héritier. Après la mort de ce seigneur, cette terre avoit été donnée à Jean Chandos, dont la sœur la remit à Edouard, qui depuis ce temps en étoit demeuré possesseur. Louis d'Harcourt, seigneur de Châtellerault, s'étant détaché des Anglois, à la sollicitation du duc de Berry & du connétable, la restitution des biens qui avoient appartenu à Geoffroi d'Harcourt, & entre-autres de S. Sauveur-le-Vicomte, fut un des principaux articles qui lui furent accordés pour l'engager à rentrer dans l'obéissance du roi.

Quelques précautions qu'on eût prises pour remédier aux désordres que les gens de guerre étoient accoutumés de commettre, lorsque les hostilités cessoient, il étoit cependant difficile

ANN. 1374.

*Rym. aſt. publ. tom. 3. part. 3. p. 33, 43 & 44.*

*Tréſor des chartr. layet. Notinaud, 29 285. Du Tillet.*

*Le ſeigneur de Coucy conduit les compagnies en Autriche. Froiſſard.*

ANN. 1374.

de les réprimer entièrement. La trêve laissoit sans emploi des compagnies dont l'entretien eût été onéreux pour l'Etat, & qu'il étoit dangereux de licencier. Le roi songeoit aux moyens de prévenir ce double inconvénient, lorsque l'arrivée d'Enguerrand de Coucy, comte de Soissons, vint mettre fin à cet embarras. Ce seigneur, gendre du roi d'Angleterre (a), vassal du roi de France, avoit prudemment évité de prendre part à la querelle des deux couronnes, en se retirant du royaume. Afin de colorer sa retraite d'un prétexte plausible, il passa en Italie, & porta les armes pour le service du saint siège contre Bernabo Visconti. Il revint en France dans le temps que la trêve venoit d'être conclue à Fruges. La mort du duc d'Autriche lui fournit une nouvelle occasion de s'absenter. Il étoit par sa mère neveu de ce duc & son héritier. Dans le dessein de réclamer cette succession, il proposa de conduire en Allemagne les troupes devenues désormais inutiles : on accepta l'offre ; & le roi, pour en faciliter l'exécution, lui donna soixante mille francs. Il seroit inutile de rapporter le

(a) Il avoit épousé Isabelle, fille aînée d'Edouard.

détail de cette expédition, qui ne fut pas heureuse. Elle n'a d'autre liaison avec notre histoire, que l'avantage qu'elle produisit au royaume, en le délivrant des compagnies.

Le soin de maintenir la gloire & la félicité présente de l'Etat fixoit toute l'attention du roi. Il eût voulu pouvoir assurer la tranquillité publique sur des fondemens inébranlables. Ce sage monarque embrassoit l'avenir dans ses projets. Il avoit éprouvé par lui-même, pendant la captivité du roi son père, combien les moindres obstacles sont gênans pour l'administration, qui n'agit jamais avec plus d'efficacité que lorsqu'elle émane directement du souverain. Convaincu de cette maxime, & désirant affermir, autant qu'il étoit en lui, l'autorité royale en faveur des princes qui devoient lui succéder, il forma le projet d'abrégér les trop longues minorités des rois. A ces vues politiques pour le maintien du pouvoir suprême, se joignirent sans doute des considérations particulières. La foiblesse de son tempérament miné par un travail assidu, & par un breuvage empoisonné, que le détestable roi de Navarre lui avoit fait

Majorité des rois.

Toutes les chron. & hist.

Conf. des ordonnances.

Du Tillet.

Recueil des Ordonnances

Trésor des chartes.

ANN. 1374.

**ANN. 1374.**

prendre dans le temps qu'il n'étoit encore que dauphin, ne lui permettoit pas d'attendre la vieilleſſe pour mettre ordre aux affaires du gouvernement. L'âge peu avancé de Charles, l'ainé de ſes enfans, lui cauſoit de ſérieuſes inquiétudes : il craignoit, ſ'il ſe laiſſoit prévenir par la mort, que ce jeune prince ne fût à la merci des ducs d'Anjou, de Berry & de Bourgogne, dont il connoiſſoit l'ambition. Après avoir peſé ces divers motifs, il prit les meſures qu'il jugea les plus avantageuſes à ſa famille & au bien du royaume. Il crut y parvenir en dreſſant le modèle de la célèbre ordonnance, qui fixe la majorité des rois à l'âge de quatorze ans. Cette ordonnance, donnée à Vincennes au mois d'août de l'année 1374, contient les juſtes cauſes qui ont déterminé le légiſlateur. Après avoir parlé du reſpect & de l'amour des peuples pour la perſonne ſacrée de leurs rois, il rappelle » que dans tous » les temps les ſujets ont toujours » obéi plus volontiers aux ordres » immédiats de leur prince, qu'à ceux » qui ne partoient que de l'autorité » paſſagère d'un régent. Aux exemples » tirés des hiſtoires étrangères, tant



» sacrées que profanes, & de celle  
 » de la nation, il ajoute que cette ANN. 1374.  
 » Providence, qui veille incessamment  
 » sur la conduite des Etats, répandoit  
 » ordinairement des lumières & un  
 » jugement prématuré dans l'ame de  
 » ceux qui doivent gouverner les autres  
 » hommes ; que les enfans des rois  
 » étoient confiés dès leur plus tendre  
 » enfance à des personnages éclairés &  
 » vertueux ; qu'on employoit l'attention  
 » la plus scrupuleuse à les instruire,  
 » & que par conséquent il n'étoit pas  
 » étonnant que les princes fissent des  
 » progrès plus rapides que le commun  
 » de leurs sujets ». Charles dans cet  
 édit imposoit en même-temps à ses  
 successeurs l'indispensable obligation  
 de cultiver avec un soin extrême ces  
 précieux rejetons, destinés à produire  
 le bonheur de l'univers.

Charles n'est pas le premier de  
 nos rois qui ait fait une pareille loi.  
 Philippe III, par ses lettres données au  
 camp devant Carthage en Afrique,  
 confirmées l'année suivante, lorsqu'il  
 fut de retour en France, ordonna  
 qu'en cas qu'il mourût avant que  
 son fils eût quatorze ans accomplis,  
 Pierre, comte d'Alençon, gouvernât

*Ibid.*

**ANN. 1374.** le royaume pendant la minorité, & que sa régence cessât aussi-tôt que le jeune prince entreroit dans sa quinzième année. Ce qui différencie ces deux ordonnances, c'est que celle de Philippe le Hardi ne fait mention que de son fils, & prescrit les quatorze ans révolus, au lieu que celle de Charles V en fait une loi perpétuelle pour tous les rois à venir, & rend les souverains majeurs, dès qu'ils ont atteint la quatorzième année, (*donec decimum quartum ætatis annum attigerit*). C'est le sens dans lequel le chancelier de l'Hôpital, à l'occasion de la majorité de Charles IX, expliqua les expressions de cette ordonnance, ainsi que le rapporte le judicieux auteur de l'abrégé chronologique. Il fut dit, que l'esprit de la loi étoit que les rois fussent majeurs à quatorze ans commencés, & non pas accomplis, suivant la règle, que dans les causes favorables; (*Annus incæptus pro perfectio habetur*). Une année commencée est censée révolue.

L'ordonnance de Charles V, pour la majorité des rois, ne fut registrée au parlement que le 21 mai de l'année suivante, le roi y séant & tenant son lit de justice, assisté du dauphin, du duc

duc d'Anjou, de plusieurs autres princes, seigneurs & prélats, du recteur & des principaux membres de l'université, ainsi que du pré ôt des marchands & des échevins de la ville de Paris. L'original des lettres fut remis aux religieux de S. Denis, pour être conservé dans leur trésor.

ANN. I, 74.

La majorité de nos rois depuis l'établissement de la monarchie, avoit éprouvé plusieurs variations appuyées toutefois sur le même principe. Ils ne pouvoient être majeurs que lorsqu'ils étoient assez forts pour soutenir les fatigues du service militaire. Les premiers Francs portoient des armes extrêmement légères, ils combattoient à pied. Leurs enfans étoient en état d'aller à l'armée dans un âge peu avancé; aussi étoient-ils majeurs à quinze ans. Childebert II n'avoit que cet âge, lorsque Gontrand le déclara majeur, en lui mettant dans les mains un javelot selon l'usage, en présence de l'assemblée de la nation. La manière de faire la guerre changea sous la seconde race; on ne se servit presque plus que de cavalerie: l'armure complète de fer, qui couvroit entièrement les hommes, formoit un poids excessif que

*Trésor des chartes, reg. des anc. ord. fol. 75.*

*Grégoire de Tours.*

ANN. 1374.

l'âge & l'habitude pouvoient seuls rendre supportable. La majorité qui marchoit toujours de pair avec la faculté de porter les armes, fut retardée jusqu'à vingt & un ans. Cet usage subsistoit lorsque le roi donna son édit; mais il savoit par sa propre expérience qu'un monarque peut très-bien gouverner son royaume sans combattre.

Cette même année l'appanage de Louis de France, deuxième fils du roi, fut fixé à douze mille livres tournois (a) de rente en fonds de terres qui devoient être érigées en comté. Il fut de plus ordonné que le prince, parvenu à l'âge de majorité, recevrait une somme de quarante mille livres (b) pour se mettre en état, c'est-à-dire, pour former sa maison; & en cas que le roi eût d'autres enfans, le même partage leur étoit destiné. Le roi, par ces mêmes lettres, régla la dot des dames de France. Il ordonna que la princesse Marie, l'aînée de ses filles, auroit en mariage cent mille livres une fois payées, & de plus les meubles, habits

Appanage  
des enfans de  
France.

Trésor des  
chart. layette.

Appan. 343.

Du Tillet.

Chambre des  
comptes.

Mémor. D.

fol. 203. R.

(a) La valeur du marc d'argent étoit alors de cent sous tournois; ainsi ces douze mille livres monteroient aujourd'hui à cent vingt mille livres, le marc d'argent étant à 50 livres.

(b) Quatre cens mille livres de notre monnoie,

& joyaux convenables à la fille de roi de France. La dot des princesses ca-  
dettes étoit de soixante mille livres , &  
le même mobilier.

ANN. 1374.

Après ces dispositions préliminaires en faveur de sa famille, le roi régla la forme du gouvernement. Il conféra la qualité de régent au duc d'Anjou, l'aîné de ses frères, lui substituant, en cas de mort ou d'absence, le duc de Bourgogne, sans faire aucune mention du duc de Berry, qui auroit dû précéder celui de Bourgogne par droit de naissance ; mais la conduite de ce prince l'avoit rendu suspect. Anciennement les lettres, tant de justice que de grace, étoient expédiées au nom des régens ou régentes, & scellées de leurs sceaux particuliers. Cet usage subsista jusqu'à la régence de Louise de Savoie, mère de François I. Toutes les lettres de justice furent alors publiées au nom du roi, & revêtues de son sceau, à la différence de celles de grace qui étoient expédiées au nom de la régente ; distinction qui ne se fit pas sans raison, pour montrer, dit du Tillet, que la justice est estimée toujours durer en ce royaume, soit le roi mort, pris ou absent ; aussi les lettres de justice expé-

Régence.  
Ibid.

*diées du temps d'un roi défunt, sont exé-*  
*cutées au règne de son successeur, tandis*

ANN. 1374.

que les lettres de grace ou de commandement cessent d'avoir leur effet avec le pouvoir de celui qui les a données, à moins que celui qui succède ne les confirme. Le premier prince administrateur de l'Etat au lieu du roi, qui prit le titre de régent du royaume, fut Philippe le-Long pendant la grossesse de la reine Clémence sa belle-sœur, veuve de Louis Hutin.

*Recherches  
de Pasquier.*

Le roi, en donnant au duc d'Anjou l'administration du royaume pendant la minorité de son fils, apporta quelques modifications à l'autorité de cette place qui jusqu'alors avoit été illimitée. Une des conditions entr'autres fut de ne pouvoir faire aucune aliénation, sous quelque prétexte que ce fût. Le duc s'engagea par serment à suivre en tout les intentions de sa majesté (a).

(a) Comme l'histoire ne nous a fourni jusqu'à présent aucun monument de cette espèce, il ne sera pas inutile de rapporter ici la formule du serment que prêta le duc d'Anjou dans la sainte Chapelle du palais. Cette pièce curieuse par elle-même est essentielle pour la connoissance des constitutions fondamentales de notre monarchie. Elle étoit conçue en ces termes : « Je Loys » duc d'Anjou & de Touraine, jure sur les saints » évangiles de Dieu & sur les saintes reliques ci-

Le régent dispoſoit ſouverainement de tout ſans être obligé de rendre compte de ſon adminiſtration , lorſque ſon pouvoir expiroit. Le roi qui vouloit reſtreindre , autant qu'il étoit poſſible , l'autorité qu'il conſoit à ſon frère , donna par ſes lettres , datées du même mois , la tutèle de ſes enfans ,

ANN. 1374.

Tutelle diſtinguée de la régence.

*Ibid.*

» préſentes , pat mon ſerment & pat ma loyauté , que ſi  
 » monſeigneur le roi , ce que Dieu ne veuille , mourût  
 » avant que mon très-chier ſeigneur & neveu mon-  
 » ſeigneur Charles ſon aiſné ſür entré au quator-  
 » zième an de ſon âge ; je garderai , gouvernerai ,  
 » & défendrai le royaume & les bons ſujets d'icelui  
 » loyaument , juſtement & raiſonnablement , & au  
 » plus honorablement & profitablement que je pourrai  
 » & ſçaurai , au bien , honneur & profit de mondit  
 » ſeigneur & neveu ledit aiſné ſils de monſ. le roi ,  
 » comme ſon héritier & ſucceſſeur , lors vrai & droit-  
 » turier toi de France ; & auſſi garderai & défendrai  
 » le domaine , les nobleſſes , droitures & ſeigneuries  
 » d'icelui royaume contre tout homme vivant , ſans  
 » en rien aliéner , ne ſouffrir être aliéné par quel-  
 » conque manière , ne pour quelconque cauſe , couleur  
 » ou occaſion que ce ſoit , & à ladite garde & déſenſe  
 » mettrai & expoſerai ma perſonne & tous mes biens ,  
 » meubles & non meubles , toutefois que beſoin en  
 » ſera , tout auſſi comme je ferois ou faire devrois  
 » pour mon propre héritage , & ferai & ferai faire  
 » aux grands & aux petits , ſans acception de perſonne ,  
 » raiſon & juſtice. Tiendrai , le royaume & tous les  
 » ſujets d'icelui en bonne paix , tout le plus que je  
 » pourrai , & les garderai de toute ma puiſſance d'être  
 » pillés , robés , grevés ou opprimés , & ne mettrai  
 » le royaume en nouvelle guerre que je ne le puiſſe  
 » éviter durant le temps de mondit gouvernement par  
 » quelconque loi ou manière que ce ſoit , & avec la  
 » loi & les ordonnances faites par mondit ſeigneur  
 » le roi , ſür l'âgement des aiſnés ſils de lui & de ſes

& le gouvernement des finances de l'Etat à la reine son épouse, assistée des ducs de Bourgogne & de Bourbon, substituant ces deux princes à la reine, s'il arrivoit que par la mort de cette princesse, la tutèle n'eût pas lieu. Il ordonna en même-temps que ce qui resteroit des revenus du royaume, les

» successeurs rois de France, sur le douaire de madame  
 » ma très-chière dame Me la royne de France, femme  
 » de mondir seigneur, sur la tutèle, garde & gou-  
 » vernement de mon très chier seigneur & neveu son  
 » aîné fils, & de mes autres neveux & nièces ses  
 » enfans, & sur le parrage ou appanage d'iceux, sur la  
 » garde & dépôt des joyaux, vaisselle, monnoye  
 » d'or & d'argent, pierreries, & de tous autres biens  
 » meubles que mondir seigneur le roi auroit au jour  
 » de son trépassement, & aussi des meubles qui ven-  
 » droient des rentes, revenus, profits & émolumens  
 » du royaume durant le tems que j'en aurai le gou-  
 » vernement, & sur le fait de son testament ou  
 » dernière voïonté, lesquelles loi, ordonnances &  
 » testament j'ai oy lire de mot à mot, & me tiens  
 » pour pleinement enfourmés, & bien acerrainés des  
 » choses contenues en icelles, je tiendrai, garderai  
 » & accomplirai, ferai tenir, garder & accomplir de  
 » point en point selon leur fourme & teneur, réal-  
 » ment & de fait, loyaument & véritablement, sans  
 » fraude, barat, déception, art, cautille ou malengin,  
 » & ne ferai, oïrai ou vendrai, ne souffrirai faire,  
 » aller ou venir à l'encontre par moi ou par autres  
 » \* *saisissement*, » tenement \* ou expressement, directement ou in-  
 » directement, publiquement ou occultement, pour  
 » quelconque cause, couleur ou occasion & par  
 » quelconque voie ou manière que ce soit, & ainsi  
 » je le jure & promets, sur les saints évangiles &  
 » reliques dessusdits, par ma chrestienté, le baptême  
 » que je pris sur les fonts, & par ma part de paradis.  
 » Ainsi me veuille Dieu aidier & les saintes évangiles  
 » & reliques ci-présentes,



charges acquittées, feroit déposé entre les mains du seigneur Bureau de la Rivière, premier chambellan, pour être remis au roi, lorsqu'il feroit majeur. Par ces mêmes lettres il forma pour la reine tutrice, & les deux princes ses frères, un conseil composé des archevêques de Reims & de Sens, des évêques de Laon, de Paris, d'Auxerre & d'Amiens, des abbés de S. Denis & de S. Maixant, du comte de Tancarville, chambellan de France, *ou de celui qui lors le feroit*, du connétable du Guesclin, de Jean comte d'Harcourt, & de Jean comte de Sallebruche, bouteiller de France, de Simon comte de Brenne, d'Enguerrand sire de Coucy, d'Olivier de Clisson, des seigneurs de Sancerre & de Blainville, Maréchaux de France, de Raoul de Reyneval, pannetier de France, de Guillaume de Craon & de Philippe de Maizières, de Pierre de Villars, grand-maître de l'hôtel du roi & garde de l'oriflame, de Pierre d'Aumont & de Philippe de Savoisi, chambellans, d'Arnaud de Corbie & d'Etienne de la Grange, présidens au parlement, de Philbert de l'Epinaffe, Thomas de Boudenay & Jean de Rye, cheva-

ANN. 1374.

ANN. 137.

liers , de Richard doyen de Besançon , Nicolas Dubois & Evrard de Tramagon , conseillers , de Nicolas Braque , Jean Bernier , Bertrand Duclos , Philippe d'Augier , Pierre du Chastel & Jean Pastourel , maîtres des comptes , Jean le Mercier , général des aides , Jean d'Ay , avocat au parlement , & de six bourgeois de la ville de Paris , au choix de la reine & des princes. Ce conseil de tutèle , dans lequel entroit ce qu'il y avoit de plus illustre des trois ordres du royaume , étoit bien capable de balancer la puissance du régent , pour peu qu'il voulût en abuser. Ces dispositions furent confirmées par les sermens de la reine , des princes , des seigneurs , des prélats , & des officiers qui devoient contribuer à en maintenir l'exécution. Les sermens qu'ils prêtèrent à ce sujet furent conçus à-peu-près dans les mêmes termes que celui du duc d'Anjou pour la régence.

On voit dans ces deux ordonnances des vestiges de l'usage pratiqué de toute ancienneté en France , où l'on admettoit deux sortes d'administration , dont l'une étoit uniquement re-

lative à la personne du roi, & l'autre 

---

 au gouvernement du royaume, com- ANN. 1374. me dans les loix féodales on distin- guoit la tutèle, qui n'avoit pour ob- jet que la personne du pupille, de *la baillie* qui renfermoit la garde & le gouvernement de la terre. Blanche, mère de Saint Louis, réunit la pre- Abbrégé chro- nolog. 1. part. pag. 320. mière ces deux titres, que l'on distin- gua toujours, mais qu'on ne sépara jamais depuis Charles V. Au reste, l'évènement trompa les espérances du roi. Ces ordonnances eurent le sort de la plupart des dispositions projetées par les hommes. La mort de la reine fit avorter l'arrangement pris pour la tutèle, & l'édit concernant la majorité rencontra des obstacles dans l'ambition & la méfintelligence des princes; & quoique Charles VI, parvenu en âge, l'eût confirmé, ce ne fut que long temps après, que cette constitution acquit enfin la force d'une loi fondamentale.

Les plénipotentiaires des deux cou- 

---

 ronnes recommencèrent les conféren- ANN. 1375. ces, ainsi qu'ils en étoient demeurés d'accord avant leur séparation. Il y eut quelques contestations sur le lieu où les négociations devoient se traiter.

---

 ANN. 1375.

Les députés du roi de France refusèrent d'aller à Bruges, & restèrent à Saint-Omer. Il paroît que ces difficultés furent occasionnées par l'obstination du duc d'Anjou qui devoit assister aux conférences; car il persista dans la résolution de ne pas s'y trouver, tandis que le duc de Bourgogne, le comte de Sallebruche, les évêques de Beauvais & d'Amiens s'y rendirent. Les agens du roi d'Angleterre étoient toujours les mêmes, à la réserve du duc de Bretagne qui se joignit à eux. Ce congrès fut aussi infructueux que l'avoit été le précédent. La trêve fut seulement prorogée jusqu'à la S. Jean-Baptiste de l'année suivante; c'est tout ce que purent obtenir les légats du S. Siège. Les prétentions réciproques étoient trop opposées pour qu'il fût possible de les rapprocher. Le roi de France demandoit la restitution de la somme de quatorze cens mille livres qu'il avoit acquittée pour la rançon du roi son père, & de plus il exigeoit que les fortifications de la citadelle, ainsi que de la ville de Calais, fussent démolies. Les Anglois de leur côté insistoient sur le transport absolu de la souveraineté de la Guienne, suivant

les termes du traité de Bretigny ; & prétendoient qu'on leur rendît les places qui leur avoient été enlevées dans cette province. Le roi, de l'avis de son conseil, déclara ne pouvoir accorder ces conditions, *directement contraires au serment qu'il avoit fait à son avènement à la couronne.*

ANN. 1375.

Quoique l'Angleterre formât des demandes qu'elle n'auroit pas dû se flatter d'obtenir, quand même elles auroient été appuyées par une armée victorieuse, il s'en falloit beaucoup cependant que son état actuel répondît à la hauteur qu'elle affectoit. Une guerre si longue l'avoit épuisée d'hommes & d'argent : elle étoit privée de ses meilleurs capitaines : elle touchoit au moment de pleurer dans la mort du prince de Galles la perte du héros de la nation : une vie active passée dans le tumulte des armes, ou l'embarras des affaires, avoit consumé la santé de son roi ; il ressentait déjà l'abattement d'une vieillesse anticipée. Edouard, au milieu de tant de disgraces, cherchoit à se consoler de ses chagrins publics & domestiques dans le sein des plaisirs de l'amour, amusemens qui paroissoient peu conve-

nables à son âge. Ce prince, dit-on ,  
 ANN. 1375. devint amoureux d'une demoiselle  
 d'honneur de la feue reine son épouse ; il avoit alors plus de soixante ans.  
 Cette passion remplit les dernières  
 années d'une vie dont jusqu'alors l'am-  
 bition avoit paru occuper tous les  
 momens. Le peuple mécontent d'ail-  
 leurs , ne put lui pardonner cet atta-  
 chement. Un roi triomphant est l'idole  
 de ses sujets , quand même il les ac-  
 cableroit du poids de sa gloire. Une  
 guerre malheureuse suffit pour ren-  
 verser les autels qu'on lui avoit élevés  
 dans la prospérité. La flatterie l'avoit  
 placé au-dessus des mortels : la basse  
 malignité , l'imposture , l'ingratitude  
 se déchaînent contre lui , l'outragent ,  
 déchirent sa réputation : on oublie ses  
 vertus , on lui fait un crime d'une  
 foiblesse que le dernier & le plus  
 inutile des hommes , ose se croire  
 permise. Le magnanime Edouard fit  
 cette triste épreuve : il dut apprendre  
 qu'il faut être heureux pour obtenir la  
 faveur de la plus nombreuse partie de  
 l'espèce humaine , ou plutôt il apprit  
 l'estime qu'on doit en faire. Le roi  
 d'Angleterre , dans un parlement qui  
 se tint à Londres , demanda un sub-

sûre pour la continuation de la guerre.

La nation saisit cette circonstance pour  
marquer son mécontentement de l'ad-  
ministration présente. On soupçonna  
le prince de Galles d'avoir sous main  
fomenté cette résistance. Ce prince  
qui sentoît approcher sa fin, craignoit  
pour le jeune Richard son fils, l'am-  
bition du duc de Lancastre, qui jouis-  
soit alors de la plus grande faveur  
auprès du roi. Le parlement, avant  
que d'accorder le subside, présenta au  
monarque une adresse pour le prier  
d'éloigner de sa personne quelques  
ministres qu'il lui nomma; mais sur-  
tout le duc de Lancastre, & Alix  
Pierce ou Perers (a), c'étoit le nom de  
la maîtresse d'Edouard, qui fut obligé  
de céder aux instances de l'assemblée.  
Cette dame, disent quelques histo-  
riens, » étoit accusée d'aller dans les  
» cours de justice, de s'asseoir sur le  
» tribunal avec les juges, & de leur

ANN. 1375.

*Warfingham  
Rap. Thoyr.*

(a) Rapin Thoyras la nomme Alix Pierce : les  
Historiens Espagnols qui disent que cette demoiselle  
étoit de leur nation, lui donnent le nom de Perers.  
Elle est nommée de même dans Rymier, où l'on trouve  
une lettre du roi, qui lui donne quelques bijoux qui  
avoient appartenu à la reine. *Vid. Rap. Thoy. Ferr-  
Rym. añ. publ. Tom. 3. part. 3. pag. 13.*

» dicter les jugemens. On lui re-  
 ANN. 1375. » prochoit de se tenir près du che-  
 » vet du lit d'Edouard dans le temps  
 » que les courtisans attendoient à la  
 » porte de la chambre ». Quelques  
 autres écrivains se sont attachés à jus-  
 tifier Edouard, qui peut-être dans cet  
 attachement n'envifageoit que les dou-  
 ceurs innocentes de la simple amitié (a).  
 Au surplus, cette liaison nous donne  
 lieu de placer ici le récit d'une fête  
 qui peut servir à donner aux lecteurs  
 une idée de la galanterie qui régnoit  
 alors. Alix étoit si belle, qu'elle fut  
 créée dame du soleil. Le roi célébra  
 l'illustration de sa favorite par une  
 pompeuse cavalcade. On vit le mo-  
 narque & la dame montés sur un char  
 de triomphe : ils étoient suivis par un  
 grand nombre de dames de la pre-  
 mière distinction, dont chacune me-  
 noit un chevalier attaché au frein de  
 son cheval. Cette troupe superbement  
 parée, marcha dans le même ordre  
 depuis la tour de Londres jusqu'à une  
 des places principales de la ville, où

(a) Ils s'appuient pour cette justification sur ce que  
 Guillaume Baron de Windsor, après la mort d'Edouard,  
 ne fit aucune difficulté d'épouser Alix. C'est aux lecteurs  
 à juger du mérite de cette preuve.



P'on commença un magnifique tournoi ANN. 1375.  
 qui dura sept jours , probablement en l'honneur des sept planètes. Cette fête  
 dispendieuse , qui se donna en 1374 ,  
 presque dans le même-temps que le  
 roi demandoit un subside , sembloit  
 en quelque sorte autoriser les murmu-  
 res du peuple.

Edouard cependant , malgré les ob-  
 stacles qu'il rencontroit dans l'affec-  
 tion de ses sujets , paroissoit n'avoir  
 pas perdu de vue le projet de rentrer  
 par la force des armes dans la posses-  
 sion des provinces qui lui avoient été  
 enlevées en Aquitaine. Il fit solliciter  
 secrètement le comte de Foix d'entrer *Rymer ass.  
publ. tom. 3.  
part. 3.*  
 dans son alliance. Pour cet effet il en-  
 voya des agens avec un plein pouvoir  
 de traiter avec ce seigneur , se flattant  
 que l'inimitié qui subsistoit depuis  
 long-temps entre la maison de Foix &  
 celle des seigneurs d'Albret & d'Ar-  
 magnac , détermineroit le comte à  
 s'unir avec l'Angleterre. Cette négo-  
 ciation fut sans effet , soit qu'elle  
 n'eût pas été ménagée avec assez d'a-  
 dresse , soit que Gaston préférât sa  
 tranquillité aux avantages qu'on lui  
 offroit.

Les nouvelles intrigues du roi de

ANN. 1375.

Navarre n'eurent pas un succès plus favorable pour l'Angleterre. On doit toujours s'attendre à découvrir quelque perfidie, lorsqu'il est question de ce prince, dont le nom seul semble annoncer les crimes. Les foibles liens qui pouvoient l'attacher au roi, étoient rompus par la mort de Jeanne de France son épouse. Depuis plus d'une année il avoit envoyé cette princesse en France sous prétexte de ménager ses intérêts auprès du roi son frère. Jeanne vint d'abord à Montpellier avec Pierre comte de Mortain, le second de ses enfans. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, elle en partit pour se rendre à Evreux, où elle mourut l'année suivante. On soupçonna le roi son époux de l'avoir fait empoisonner. Le trépas imprévu de cette reine, qui expira subitement dans le bain, occasionna ce soupçon injuste ou légitime. On interrogea les personnes qui l'approchoient, & la seule réponse qu'on put en tirer fut, *qu'elle étoit morte pour avoir été mal gardée*. S'il est vrai que sa mort n'ait pas été naturelle, les ministres du roi de Navarre qui pour lors étoient à Evreux, étoient trop intéressés à ce mystère pour ne

*Procès MS.  
du roi de Na-  
varre, intr. de  
P. du Tertre.  
Mémoire de  
littérature.*

pas l'ensevelir dans un profond oubli.

Ils se rassemblèrent au moment que cet accident fut divulgué. Les dames & demoiselles de la princesse furent appellées, ainsi que les autres officiers de sa maison ; on leur fit prêter serment ; on dressa un procès-verbal qui ne contenoit autre chose que la déposition d'une de ces femmes appelée Margot de Germonville. Cette femme déclara que la reine étoit morte de *foiblesse de cœur*. La voix publique accusa dans le même temps Charles le Mauvais d'avoir fait pareillement empoisonner Charles de Navarre comte de Beaumont son fils aîné, & le cardinal de Boulogne qui mourut en Espagne. Ces forfaits ne furent point avérés : mais quelle étoit l'horrible réputation de ce prince, puisqu'il fut réduit à se justifier auprès de la sainteté de la mort du prélat ! Grégoire XI qui occupoit alors le S. Siège, lui répondit » qu'il ne pouvoit croire qu'un » prince qui joignoit les sentimens de » piété aux vertus royales, eût été » capable de faire mourir un prélat » qui étoit son ami ; que d'ailleurs » ayant interrogé les officiers de la » maison du cardinal, ils lui avoient

---

ANN. 1375.

ANNÉE 1375.

» attesté qu'il étoit mort de maladie  
» & non de poison «.

Le Navarrois étoit toujours agité par les mouvemens d'une haine irréconciliable contre le roi, sentimens furieux qu'irritoit encore la prospérité du royaume. Il crut avoir trouvé une circonstance propre à satisfaire cette inimitié dans un démêlé qui survint à la cour de France. Le roi avoit demandé à Philippe d'Alençon prince du sang de la branche puînée de la maison de Valois, archevêque de Rouen, un canonicat de sa cathédrale pour un ecclésiastique qu'il protégeoit. L'archevêque le refusa : Charles irrité de ce refus, cédant peut-être en cette occasion un peu trop facilement à sa colère, fit saisir le temporel du prélat. Philippe encore plus indiscret mit le royaume de France en interdit & se réfugia auprès du pape. Non content de cet éclat, il chercha les moyens de se faire un parti dans l'Etat par le crédit de sa maison, qui étoit très-puissante (a). Les ennemis du roi étoient

(a) Philippe d'Alençon étoit petit-fils de Charles, comte de Valois, frère de Philippe le Bel. Il embrassa l'Etat ecclésiastique & fut évêque de Beauvais, ensuite archevêque de Rouen. S'étant retiré auprès du pape, Sa Sainteté lui donna l'évêché d'Osie ; il fut successive-

sûrs de trouver dans le roi de Navarre un partisan toujours disposé à secon- ANN. 1375.  
der leurs projets. L'archevêque lui envoya proposer de former une ligue avec lui contre le roi de France : il se vanta publiquement devant les agents du roi de Navarre que *combien qu'il fût clerc, il s'armeroit en sa personne, & se mettroit si avant en ladite guerre comme chevalier qui y fût.* Le prélat aveuglé par son ressentiment, ne trouvoit aucun obstacle capable d'arrêter sa vengeance. Il se flattoit de disposer des places de la comtesse d'Alençon sa mère, du comté du Perche : il ne désespéroit pas même d'engager dans son parti le comte d'Alençon & le comte d'Etampes. Si l'exécution de ce projet eût été aussi facile que l'arche-

*Ibid. Interr.  
de Jacques du  
Rue.*

ment patriarche de Jérusalem & d'Aquilée, cardinal & mourut à Rome en odeur de sainteté. Le peuple prétendit qu'avant & après son trépas, il avoit opéré plusieurs miracles. A peu près vers le même temps que l'archevêque de Rouen eut ce démêlé avec le roi, Charles d'Alençon son frère aîné, qui, ainsi que lui, s'étoit engagé dans les ordres sacrés, & avoit été pourvu de l'archevêché de Lyon, eut une querelle très vive avec le roi au sujet de la juridiction de la ville de Lyon : le temporel de son archevêché fut saisi, mais plus modéré que son frère, il se contenta d'excommunier le Bailli de Mâcon, & de mettre la ville de Lyon en interdit. *Histoire des cardin. Hist. d'Alençon. Hist. de Lyon. Gall. christ. Hist. gén. de la maison de France, &c.*

**ANN. 1375.**        vêque se le figuroit, il est certain que le gouvernement se seroit trouvé dans une conjoncture embarrassante par la division de la famille royale; mais lorsqu'il fut question d'effectuer ses magnifiques promesses, l'archevêque ne trouva pas les princes de sa maison disposés à entrer dans ses vues : il se vit contraint de renoncer aux espérances imaginaires dont il avoit flatté la malignité du roi de Navarre, qui par deux fois renoua la négociation qu'à la fin il abandonna, reconnoissant que le prélat n'avoit à lui offrir que les efforts inutiles d'une haine impuissante.

Charles le Mauvais que rien n'étoit capable de rebuter, entreprit alors de renouer avec l'Angleterre. Il avoit quelque temps auparavant conclu avec Edouard un traité qui n'eut point d'exécution, parce que le prince de Galles ne voulut pas le ratifier. Il devoit venir à Cherbourg pour être plus à portée de conclure une alliance avec les ennemis de l'État, desquels il obtint plusieurs lettres de sauf-conduit pour différentes provinces où il forma successivement le projet de se rendre. A la fin il parut fixer son in-

*Rymer auct.  
publ. tom. 3.  
part. 3.*

décision en s'arrêtant au dessein d'envoyer un agent à Londres. Le prince de Galles, qui avoit toujours paru éloigné de cette alliance, se rendit à la fin, & le ministre Navarrois revenoit vers son maître avec les articles du traité, lorsque le vaisseau qui le transportoit des côtes d'Angleterre à Bayonne, périt dans le trajet. Ainsi Charles ne put apprendre pour lors le succès de la négociation, & le gouvernement anglois fut peu de temps après occupé d'affaires d'une autre nature, par les changemens qui survinrent.

Tandis que les médiateurs nommés par le S. Siège désespérant de parvenir à procurer une paix solide, de concert avec les plénipotentiaires, employoient tous leurs efforts à prolonger la suspension des hostilités; un héros, l'honneur de son siècle, l'appui de l'Angleterre, le prince de Galles rendoit les derniers soupirs dans le palais de Westminster, laissant son père & sa nation inconsolables de sa perte. Il fut sans contredit un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits. Intrépide à la tête des armées, terrible dans le combat, toujours vain-

---

 ANN. 1375.

Mort  
du prince de  
Galles.

**ANN. 1375.**           queur, affable & modeste après la victoire, généreux, libéral, juste appréciateur du vrai mérite, ami du genre humain; jamais l'éclat que tant de sublimes qualités réunissoient en sa personne, ne lui fit oublier ses devoirs: son père n'eut point de fils plus respectueux, plus soumis, plus tendre. Les Anglois le pleurèrent universellement: leurs descendans rendent encore aujourd'hui hommage à la mémoire de ce digne prince: il emporta même au tombeau les sincères regrets de la nation Françoisse, qui fait estimer & respecter la vertu jusque dans ses ennemis. On l'appelloit le prince noir, parce qu'il portoit ordinairement des armes de cette couleur. Il mourut à l'âge de quarante-six ans. Le parlement d'Angleterre assista en corps à ses funérailles, qui furent faites dans l'église de Cantorbéry qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture. On ne lui rendit pas de moindres honneurs en France. Le roi fit célébrer dans l'église de la sainte Chapelle du palais à Paris, un service funèbre, auquel il voulut assister lui-même, accompagné de tous les grands du royaume.

La mort du prince de Galles occa-



fonna divers mouvemens qui agitèrent la cour d'Angleterre. Edouard destinoit pour le remplacer sur le trône le jeune Richard que le duc de Lancastre auroit bien voulu exclure : on alléguoit même des prétextes assez plausibles de cette exclusion. Jeanne de Kent princesse de Galles, qu'on appelloit communément la belle Jeanne, avoit épousé en premières noces le comte de Salisbury : elle vécut six années dans ce mariage. Le comte ensuite se sépara d'elle sur ce qu'il apprit qu'elle avoit été fiancée auparavant à *Thomas de Holland qui même l'avoit connue charnellement.* Elle se remaria immédiatement après cette séparation au comte de Holland, & devenue veuve elle s'unit avec le prince de Galles. Le comte de Salisbury son premier mari vivoit encore, & ce mariage n'avoit point été cassé. Cette irrégularité pouvoit rendre équivoque la légitimité des enfans qu'elle avoit eus du prince. A ces motifs on en ajoutoit d'autres plus injurieux à la réputation de cette princesse. On l'accusoit d'avoir employé l'artifice pour se faire aimer du prince de Galles, qui même, disoit-on, quelque temps

ANN. 1375.

Grande  
chronique.

ANN. 1375.

*Froissard.*

après l'avoir épousée, voulut la répudier, se faisant un scrupule de la parenté qui étoit entre elle & lui. On répandit alors dans le public, que pour éviter l'affront d'être renvoyée, elle immola sa vertu au désir de devenir mère, & que les enfans qu'elle avoit mis au monde depuis qu'elle étoit princesse de Galles, étoient les fruits d'intrigues criminelles. La médisance autorisée par ces bruits, publioit que Richard étoit fils d'un clerc ou d'un chanoine de Bordeaux. Pour accréditer ces odieuses anecdotes, on observoit qu'alors il y avoit toujours dans le palais du prince *des clercs ou des chanoines moult jeunes & beaux*. Ces imputations bien ou mal fondées, qui dans la suite contribuèrent à la perte de Richard, ne produisirent pour lors aucun effet. Le duc de Lancastre essaya inutilement de les faire valoir auprès du roi son père. Edouard ne voulut rien entendre de ce qui pouvoit blesser la mémoire d'un fils qu'il avoit tendrement aimé. Les Anglois respectoient dans le fils du prince de Galles l'idole de la nation. L'ambitieux Lancastre, après de vains efforts, fut obligé de dévorer son mécontentement secret.

cret. Richard fut une seconde fois désigné successeur d'Edouard dans une assemblée du parlement, où, revêtu des ornemens royaux, il reçut les sermens des princes ses oncles, ainsi que de la noblesse & du peuple Anglois. Il fut reconnu prince de Galles, & fait ensuite chevalier de l'ordre de la Jarretièr.

ANN. 1375.  
*Rap. Thoyr.*  
*Walsingh.*

Il s'éleva vers ce temps un démêlé très-vif entre les officiers royaux & les inquisiteurs de la foi. Le Dauphiné nourrissoit encore dans son sein un reste des anciens Vaudois qui parurent alors vouloir ranimer les débris de cette secte, que la persécution & la sévérité des supplices ne purent jamais entièrement abolir. Les hérétiques répandus dans cette province & dans la Savoie, commirent plusieurs désordres. Ils massacrèrent quelques inquisiteurs jusque dans les maisons des frères Prêcheurs, qui étoient alors les plus ardens ministres de ce redoutable tribunal. Le pape informé de ces excès, écrivit au roi & au gouverneur du Dauphiné, pour les engager à réprimer les entreprises des rebelles au saint Office. Un évêque Italien & un frère Mineur, grand inquisiteur de

Hérétiques  
en Dauphiné.  
*Hist Eccl.*  
*tom. 20.*

ANN. 1375.

*Regist. de  
la chambre  
des comptes  
de Dauphiné.*

*Recueil des  
ordonnances.*

Vienne, vinrent armés d'amples pouvoirs pour punir les coupables. On en arrêta un si grand nombre, que bientôt les prisons ordinaires furent trop étroites pour les contenir : il fallut en construire de nouvelles. Les juges procédèrent sans relâche aux procès de ces malheureux ; mais ils rencontrèrent des obstacles à l'exécution de leurs jugemens. Ils étoient dans l'usage de faire abattre les maisons des condamnés, & de s'emparer d'une partie de leurs biens, ne recevant pas, disoient-ils, d'autres salaires de leurs travaux pour le maintien de la foi. Les officiers séculiers portèrent leurs plaintes au roi de ces destructions & de ces saisies. Sa majesté s'adressa au souverain pontife lui-même, qui ordonna qu'à l'avenir les maisons des proscrits ne seroient plus renversées, à moins que l'énormité de leurs crimes n'exigeât qu'on ensevelît leur mémoire sous les débris des lieux qu'ils avoient habités. Sa Sainteté défendit de plus que dorénavant les inquisiteurs se payassent par leurs mains des gages qu'ils prétendoient leur être dus, en s'adjugeant la propriété des biens dont la confiscation appartenoit de droit aux sei-

gneurs temporels. Le roi chargea le gouverneur du Dauphiné de veiller soigneusement à l'exécution de ce sage règlement, qui mettoit un frein à la cupidité, en retranchant les appâts des confiscations. Les salaires des inquisiteurs furent fixés à cent quatre-vingt-dix livres par an, qui devoient leur être payés à proportion du temps qu'ils emploïoient à l'instruction du procès. Le pape, qui vouloit rendre ces frais encore moins onéreux au domaine, ordonna que dans les cinq provinces d'Arles, d'Aix, d'Embrun, de Vienne & de Tarentaise, on leveroit, pour une seule fois, quatre mille florins d'or. & huit cents florins par an pendant le cours de cinq années, à prendre cette somme sur la restitution des biens mal acquis & sur les legs incertains.

ANN. 1375.

*Hist. Eccl.*  
tom. 10. pag.  
281.

Tandis que la juridiction des inquisiteurs sévissoit avec rigueur contre les hérétiques, les Juifs jouissoient d'un état paisible à l'abri de leurs privilèges, & de la protection du souverain. Depuis la permission qu'ils avoient obtenue sous le règne précédent, d'habiter en France pendant vingt années, le roi leur avoit accordé

Prorogation  
du séjour des  
Juifs.

*Treſor des  
chartres, reg.*  
96. fol. 213.

*Ibid.* 136.  
*litt.* 208.

*Ibid.* 118.  
*litt.* 5.

*Recueil des  
ordonnances,*  
tom. 7.

*Du Tillet.*

ANN. 1375.

une prorogation de six ans. Cette grace venoit encore d'être augmentée d'un nouveau délai de dix années. Le séjour de la France étoit si avantageux à cette nation active & industrieuse, qu'elle s'empressoit d'éloigner, autant qu'il étoit possible, l'époque de sa retraite. Elle acquéroit chacun de ces renouvellemens au poids de l'or. Les impositions les plus fortes n'étoient pas capables de la rebuter. Les Juifs étoient si riches, que dans plusieurs provinces, entr'autres dans le Languedoc, ils composèrent avec le roi, & acquittèrent d'avance une partie des taxes auxquelles ils étoient assujettis pour tout le temps qu'il leur étoit permis de fixer leur domicile dans le royaume. Ces compositions, qui ne paroissoient point à la charge du peuple, remplissoient les coffres du roi de sommes considérables; mais leur séjour produisoit un inconvénient, auquel le gouvernement ne faisoit pas alors assez d'attention. Comment n'appréhendoit-on pas qu'une peuplade d'usuriers privilégiés, dont le trafic illicite étoit autorisé, n'introduisît à la fin dans le royaume la soif injuste des richesses, & à la longue l'habitude

de se croire tout permis pour y parvenir ?

ANN. 1375.

Est-il avantageux pour un souverain d'accumuler des trésors ? Les richesses d'un Etat sont-elles mieux placées dans l'épargne du prince que dans les mains de la nation ? L'exemple de deux de nos plus grands rois, Charles & Henri, paroîtroit devoir décider la question, si ce problème pouvoit être résolu par des exemples. Les Etats généraux & particuliers des provinces avoient accordé la levée de différens subsides pour les frais de la guerre. Les hostilités étoient suspendues : le roi avoit licencié une partie de ses troupes ; cependant les mêmes impositions subsistèrent. Les difficultés que Charles avoit éprouvées avant que de monter sur le trône, justifioient en quelque sorte la défiance qui l'engageoit à ménager des fonds de réserve, dans la vue de ne les employer qu'à propos. On étoit si pleinement convaincu de la sagesse du roi, que le peuple, malgré son penchant à désapprouver la conduite de ses supérieurs, ne témoigna pas de mécontentement marqué de la continuation des impôts. Ils n'excitèrent aucun murmure : à

ANN. 1371.

juger de la facilité avec laquelle ils furent acquittés , on eût dit qu'ils étoient l'effet d'une contribution volontaire , plutôt qu'une taxe onéreuse. Il se trouva même des provinces , telles que le Ponthieu , qui consentirent de bonne grace au paiement des aides , quoique leurs privilèges les en exemptassent.

Une partie des revenus provenans de ces subsides , étoit principalement affectée à mettre sur pied des forces capables de rendre la France redoutable à ses rivaux. Le roi sentoît le besoin que le royaume avoit d'une marine puissante. Cette partie avoit été presque entièrement négligée depuis le règne de S. Louis , & les ennemis profitèrent long-temps de notre indifférence sur un objet aussi important. On ouvrit enfin les yeux : on reconnut qu'on étoit redevable , en partie , des heureuses opérations de la dernière guerre , à la jonction des flottes Castillanes au petit nombre de vaisseaux que la France entretenoit alors ; mais ces avantages étoient dus à des secours étrangers , tandis qu'on pouvoit les rendre moins incertains , en se les procurant soi-même. Un pareil projet demandoit



autant d'économie que de constance, & personne n'étoit plus capable que le roi d'en préparer l'exécution. On construisit par ses ordres, sur les côtes de Normandie, quantité de bâtimens qui mirent bientôt les François en état de porter la terreur chez leurs voisins. De sages réglemens pour améliorer & empêcher qu'on ne dégradât les forêts qui fournissoient les bois de construction, étoient une suite nécessaire de cette utile entreprise. Le conseil rendit pour cet effet plusieurs ordonnances dressées d'après les rapports des réformateurs des eaux & forêts. C'est ainsi qu'un monarque éclairé veilloit sans cesse au sein du repos, & ne négligeoit rien de ce qui pouvoit intéresser la sécurité de son royaume.

La mort de Philippe duc d'Orléans, décédé sans postérité, accrut encore l'étendue du domaine royal (a). Ce prince étoit oncle paternel du roi : ce fut en sa faveur que Humbert fit

Mort du duc d'Orléans.  
Réunion de ce duché.  
*Trésor des chartres, reg. 119. p. 20.*  
*Recueil des ordonnances.*  
*Histoire généalogique.*  
*Juvénal des Ursins, pag. 118.*

(a) Les auteurs de l'Histoire généalogique de la maison de France se sont trompés sur la date de la mort de ce prince, qu'ils placent en 1391. Les lettres de réunion du duché d'Orléans au domaine sont du mois de Septembre 1375. Le duc Philippe mourut le premier de ce mois. *Recueil des ordonnances, tom. 6.*

ANN. 1375.

la première cession du Dauphiné, que Philippe transporta au duc de Normandie son frère. Il avoit épousé Blanche de France, fille posthume de Charles-le-Bel, princesse vertueuse & d'un courage élevé : on la nommoit *Blanche l'ancienne*. Le roi Jean, son beau-frère, lui parloit un jour avec aigreur. La duchesse offensée des propos du monarque, lui répondit fièrement, *que si elle eût été homme (a), il ne lui eût osé dire ce qu'il lui disoit*. Elle vouloit sans doute lui faire entendre que la couronne lui auroit appartenu. Le roi, immédiatement après la mort du duc, réunit *inséparablement & irrévocablement* le duché d'Orléans au domaine de la couronne, sans que lui ou ses successeurs pussent l'en distraire à l'avenir, pour quelque cause que ce fût. Dans les lettres qui rejoignent cette province au patrimoine royal, il est expressément marqué que cette grace avoit été accordée sur les représentations des habitans, qui remontrèrent que de tems immémorial ils avoient

(a) Juvénal des Ursins qui rapporte ce trait, met dans la bouche de cette princesse une expression mâle que la naïveté du langage de son siècle pouvoit autoriser, mais capable d'effaroucher la délicatesse du nôtre.

été sous la domination des rois de France, & que Philippe étoit le premier prince qui avoit possédé le duché d'Orléans à titre d'apanage; que leur capitale étoit le séjour d'une des plus florissantes universités, & que la ville d'Orléans avoit toujours été regardée par les rois *comme leur chambre* (a) de prédilection. Nous verrons après la mort du roi cette réunion avoir le même sort que celle du duché de Bourgogne sous le règne précédent.

Une nouvelle prorogation de la trêve avoit été l'unique fruit des dernières conférences, où les légats du saint siège assistèrent. Grégoire XI, qui jusqu'alors n'avoit différé son départ pour l'italie, que dans l'espérance de pacifier les troubles de la France & de l'Angleterre, sincèrement affligé de l'inutilité des soins qu'il avoit employés, reprit l'exécution de son premier projet. En vain il avoit fait publier une constitution qui ordonnoit aux prélats de résider dans leurs diocèses, si lui-même, en qualité de

ANN. 1375.

ANN. 1376.

Retour des papes à Rome.

Chron. de S. Denis.

Chron. MS. de Charles V.

&c.

Rymer aſt. publ. tom. 3.

part. 3.

Hist. Eccl. tom. 20.

(a) Anciennement on appelloit chambres royales les villes ou provinces, sujettes immédiatement aux princes, & dépendantes du fisc royal. *Gloss. du Cang. ad verb. Camera.*

chef de l'église, n'appuyoit cette loi par son exemple. Depuis qu'Avignon étoit devenu le séjour des papes, les évêques se croyoient dispensés de la résidence. Il étoit temps de finir ce scandale. L'état de l'Italie exigeoit d'ailleurs la présence des souverains pontifes. Les Florentins avoient formé une ligue, dans laquelle ils avoient engagé la plupart des villes de l'Etat ecclésiastique. Le pape excommunia les confédérés. Quelques-uns alarmés par ces foudres, se détachèrent de l'association, qui avoit pris pour signal de ralliement un étendart, où étoit tracé le mot de *libertas*. Les Florentins persistèrent dans leur révolte jusqu'à ce que menacés par une armée d'aventuriers Bretons & Anglois, ils essayèrent d'appaiser Sa Sainteté, en lui députant Catherine de Sienne, religieuse, qui, par une vie édifiante, avoit acquis la plus sublime réputation de sainteté. Un Dominicain, contemporain de cette Sainte, en a écrit l'histoire miraculeuse. Il convient de bonne foi qu'il avoit long temps douté de la vérité des grandes choses que Catherine lui disoit avoir apprises de Jesus-Christ même. » Mais, ajoute-t-il,

» comme j'avois cette pensée , & re-  
 » gardois Catherine , son visage fut ANN. 1376.  
 » vu tout-à-coup transformé en celui  
 » d'un homme de moyen-âge , portant  
 » une barbe médiocre , d'un visage si  
 » majestueux , qu'on voyoit manifeste-  
 » ment que c'étoit le Seigneur « .  
 Ou les transports qu'inspire l'enthousiasme de la vie spirituelle ont la propriété de se communiquer par une espèce d'attraction , ou le récit du Cénobite est plus capable de diminuer son autorité , que d'affermir celle de Catherine : ce dernier sentiment est celui de l'auteur de l'histoire ecclésiastique. Le Dominicain rapporte ensuite , que Jesus-Christ , accompagné de sa sainte mère & de plusieurs Saints , apparut à Catherine , & l'épousa solennellement , en lui mettant au doigt un anneau d'or , orné de quatre perles & d'un diamant. La Sainte conserva cet anneau après la vision ; il n'étoit à la vérité visible que pour elle , ainsi que les stigmates de son divin époux , avec lequel , dans une autre vision , elle avoit changé de cœur. » Une  
 » imagination vive , ajoute le même  
 » auteur , échauffée par les jeûnes &  
 » les veilles , pouvoit y avoir grande

**ANN. 1376.** » part «. Telle étoit la médiatrice que les Florentins chargèrent de ménager leur accommodement avec le saint Père ; mais ils agissoient avec si peu de sincérité , qu'ils envoyèrent après elle des députés qui la désavouèrent. Sainte Catherine retourna en Italie , après avoir exhorté le vicaire de J. C. d'aller à Rome.

Grégoire reçut en même-temps une députation de la part des Romains , qui le supplioient de venir résider dans cette ville ; & le légat du saint siège à Rome lui manda qu'il étoit temps de hâter son voyage , s'il vouloit prévenir le scandale , de voir un anti-pape occuper sa place. Le peuple avoit déjà jeté les yeux sur l'abbé du Mont-Cassin : ce Religieux , ébloui de l'éclat de la tiare , avoit écouté la proposition.

*Rymer all.  
publ. tom. 3.  
part. 3.*

Le pape ayant pris sa dernière résolution , en fit part aux rois de France & d'Angleterre. Charles , qui sentoit combien le séjour des souverains pontifes dans Avignon lui étoit avantageux , essaya d'engager Grégoire\* à changer de dessein. Le duc d'Anjou partit sur-le-champ de Toulouse : il vit Sa Sainteté , près de laquelle il employa des sollicitations inutiles. » Saint père ;

» lui dit-il , si vous allez dans un  
 » pays où vous n'êtes guère aimé , ANN. 1376.  
 » & si vous y mourez, ce qui est bien  
 » vraisemblable , les Romains seront  
 » maîtres de tous les cardinaux , &  
 » feront faire un pape à leur gré .  
 Grégoire fut inébranlable ; il partit ,  
 emmenant avec lui le sacré collège ,  
 à la réserve de six cardinaux. Il arriva  
 enfin à Rome , qui depuis ce temps  
 n'a plus été privée de la présence des  
 successeurs de S. Pierre.

La trêve étoit sur le point d'expirer , & l'espérance d'un accommodement décisif paroissoit plus éloigné que jamais. Il se tint de nouvelles conférences , dans lesquelles les négociateurs se trouvèrent si peu d'accord , qu'ils ne purent même convenir d'une prorogation de l'armistice. Ce n'est pas que le roi , enivré de sa prospérité présente , voulût imposer des conditions trop dures à ses ennemis : ce monarque , au contraire , en faveur des avantages d'une paix solide , sembloit sacrifier ses propres intérêts , en offrant à l'Angleterre des conditions qu'elle n'auroit pas dû attendre des circonstances fâcheuses où elle se trouvoit. Charles , par une conduite aussi

Nouvelles  
 Négociations  
 pour la paix.  
*Froissard.*

*Grande  
 chronique.  
 Du Tillet.*

sage qu'heureuse, avoit acquis une supériorité que sa prudence & son économie le mettoient en état de soutenir, & que l'épuisement de ses rivaux ne pouvoit plus balancer. Il avoit trouvé le moyen de remplir son trésor, sans exciter les murmures de ses peuples. Les richesses dont il pouvoit disposer, étoient le fruit de l'épargne des revenus publics sagement administrés : des généraux expérimentés & fidèles commandoient ses armées : sa flotte nouvellement accrue par la construction de trente-cinq gros vaisseaux de ligne, & d'une infinité de bâtimens de moindre grandeur, n'attendoit que ses ordres pour sortir des ports de France, & faire redouter aux Anglois ces mêmes invasions dont ils avoient si souvent menacé nos côtes. Il n'appréhendoit pas la guerre : il offrit la paix. Les plénipotentiaires François eurent ordre de faire aux ministres Anglois les propositions les plus avantageuses. Ne pouvant vaincre le refus constant qu'ils faisoient de céder Calais en échange de ce qu'ils avoient perdu en Aquitaine, que le Roi vouloit bien leur restituer, à la charge de s'en réserver le ressort & la souveraineté, il



consentit de ne plus insister sur la remise ou démolition de cette place, qu'il avoit toujours exigée jusqu'alors, & de se contenter de la ville de Montauban, des pays enclavés entre les rivières de Véron & de Tarn, & de la partie du Quercy que renferment le Lot & la Dordogne. Les pouvoirs donnés aux Ambassadeurs de France contenoient un état des places qu'ils avoient ordre d'abandonner, en cas que ceux du monarque Anglois voulussent terminer. Le nombre de ces places montoit à quatorze cents villes fermées, & à trois mille forteresses pour les seules provinces de l'Aquitaine. Cette multitude prodigieuse de châteaux, qui tous étoient en état de faire quelque résistance, présente de nos jours un tableau singulier de la France, telle qu'elle étoit alors, hérissée presque en tous lieux de fortifications, dont heureusement il ne reste plus que quelques vestiges, monumens des guerres qui ont si long-temps déchiré l'intérieur du royaume.

Quelque avantageuses que de semblables propositions dussent paroître à des ennemis que leurs défaites devoient avoir humiliés, il ne parut pas

ANN. 1376.

ANN. 1377.

ANN. 1377.

pendant que les ministres Anglois fussent disposés à seconder la bonne volonté du roi. Ils ne les rejetèrent pas à la vérité absolument; mais ils se virent forcés d'avouer qu'ils n'avoient pas d'ordre qui les autorisât à les accepter. Ils demandèrent un délai pour en faire leur rapport, & promirent de revenir incessamment avec la réponse décisive du roi leur maître. Après avoir donné cette espèce d'assurance, qui toutefois n'étoit pas suffisante pour arrêter les hostilités, ils partirent la veille du jour marqué dans le dernier traité pour l'expiration de la trêve.

Mort  
d'Edouard.  
*Froissard.*  
*Chron. de*  
*S. Denis.*  
*Rap. Thoy.*  
*Walsingh.*  
*Rymer. æt.*  
*publ. tom. 3.*  
*part. 3.*

Deux jours avant que les députés se rembarquassent pour l'Angleterre, Edouard, qui s'étoit fait transporter du palais de Westminster à sa maison de Shéen, aujourd'hui Richemont, avoit terminé sa carrière. Si quelque chose est capable de convaincre les rois de la vanité des grandeurs humaines, c'est, sans contredit, la déplorable fin de ce prince. Ce monarque, pendant le cours d'un règne de cinquante-deux années, respecté de ses ennemis, adoré de ses sujets, eut la mortification de se voir sur ses derniers jours abandonné de tout le monde, & livré à l'obsession

de sa favorite. Elle étoit revenue à la cour, ainsi que le duc de Lancastre, immédiatement après la mort du prince de Galles. Dès le commencement de la maladie du roi, elle s'empara de la porte de l'appartement, où elle ne laissoit entrer que très-peu de monde, tous gens vendus depuis long-temps à son crédit, & dont elle dispoſoit entièrement. Insensible au triste état d'un prince qui l'avoit comblée de ses bontés, elle le vit s'avancer vers les portes du tombeau, sans s'occuper des soins religieux qu'exigeoit l'approche de ce terrible moment. Enfin il perdit connoissance. L'ingrate Alix s'empare des effets les plus précieux qui se trouvent sous ses avides mains : il restoit une seule bague au monarque expirant; elle l'arrache de son doigt, & se retire chargée de ces honteuses dépouilles. Tous les courtisans étoient dispersés : les chapelains du roi avoient pris la fuite. Un simple prêtre, qui se rencontra par hasard dans le palais, s'approche du malheureux Edouard, qu'environnoient alors les horreurs de l'agonie. Il parut vouloir se ranimer aux pieuses exhortations de ce charitable ministre; mais déjà sa langue embar-

ANN. 1377.

ANN. 1377.

raffée ne pouvoit plus prononcer que quelques paroles mal articulées ; on n'entendit distinctement que le sacré nom du Sauveur du monde , qu'il proféra en rendant le dernier soupir. Ainsi mourut à l'âge de soixante-cinq ans le plus grand roi qui ait occupé le trône de l'Angleterre depuis Guillaume-le-Conquérant. Charles , qui se connoissoit en hommes , & qui se faisoit un devoir honorable de leur rendre justice , dit de lui , lorsqu'il fut informé de sa mort , *que bien noblement & bien vaillamment il avoit régné , & que bien devoit être de lui nouvelle & mémoire au nombre des preux.*

La crainte que les François qui étoient en mer ne tentassent de profiter du premier tumulte que cause toujours une mutation de gouvernement , fit que l'on tâcha de renfermer dans l'Isle les nouvelles de la mort du roi. On arrêta tous les bâtimens dans les ports jusqu'à nouvel ordre ; *en sorte* , dit Froissard , *que l'on ne pouvoit issir* \* *d'Angleterre.* La plupart de nos historiens , sur le témoignage de cet auteur , ont rapporté la même chose. Il est cependant difficile de concilier en cette occasion le récit de Froissard , quoiqu'auteur contem-

\* *sortir.*

porain , avec la suite des pièces contenues dans le recueil des actes publics d'Angleterre, où il se trouve un passeport adressé au comte de Cambridge, gardien des ports d'Angleterre, pour la comtesse de Bedford, qui passoit en France accompagnée de toute sa suite. Cette lettre fut expédiée quatre jours après le trépas d'Edouard. Si cet incident fut ignoré pendant quelque temps à la cour de France, il est plus vraisemblable de supposer que la cause qui empêcha qu'on n'en fût informé, provint de ce qu'Edouard mourut précisément dans le temps que la trêve étoit expirée. La guerre qui alloit recommencer, interrompoit alors la communication entre les deux royaumes.

Edouard, pendant les dernières années de sa vie, avoit pris des mesures si précises pour assurer le sceptre à son petit-fils, que ce jeune prince fut couronné sans rencontrer le moindre obstacle, soit de la part de ses oncles, soit de celle du peuple, qui adoroit dans Richard la mémoire de son père & de son aïeul (a).

(a) Quoique les cérémonies pratiquées au couronnement des rois de la grande Bretagne forment un objet étranger à cet ouvrage, on ne regardera peut-être pas

ANN. 1377.

Renouvel-  
lement de la  
guerre.

Amiral,

Le renouvellement de la guerre occasionnoit de vives alarmes en Angleterre, quoique l'on dût s'y attendre, même avant la fin du règne d'Edouard. On n'ignoroit pas les préparatifs qui se faisoient en France; mais l'on ne pouvoit prévoir sur quelle partie alloit fondre l'orage. Une flotte formidable dominoit dans la Manche; elle étoit commandée par Jean de Vienne, ami-

comme une digression déplacée de rapporter ici, non l'origine, mais le plus ancien monument que l'histoire nous offre d'un usage singulier qui s'observe encore de nos jours en Angleterre, à l'inauguration de ses rois. Au milieu du festin de cérémonie, que le roi donne à tous les grands de la cour, un guerrier armé de toutes pièces, monté sur un cheval de bataille, couvert de mailles de vermeil, entre dans la salle: il est précédé d'un autre chevalier qui porte sa lance. Ce guerrier s'approche du roi, lui fait une profonde inclination, & lui présente un écrit dont la lecture se fait tout haut en présence de l'assemblée: cet écrit contient, que celui qui le présente annonce publiquement à tout le royaume, que s'il se trouve quelque chevalier ou écuyer qui veuille contester l'élection du souverain, il est prêt d'en soutenir la légitimité les armes à la main, en présence du roi, & le jour qu'il plaira au prince d'indiquer pour le combat. Après avoir fait cette déclaration, il sort de la salle & s'avance dans la cour du palais, où il réitère quatre fois le même défi au son de la trompette, observant de jeter chaque fois son ganteler par terre pour gage de bataille, que le héraut d'armes a soin de relever aussi tôt. Les écrivains Anglois prétendent que ce guerrier représente la nation. Le roi ne combat pas lui-même pour soutenir ses droits, il n'a d'autre champion de sa puissance que la patrie. L'antiquité de cet usage est telle, que la source en est ignorée. *Rap. Thoyr. Walsing. Froissard. 4c. vol. Gloss. du Cang. ad verb. Campio.*

ral de France : il venoit depuis quelques années de succéder au vicomte de Narbonne , Amaury VIII de ce nom , qui le premier posséda cette dignité en titre d'*admirauté ou d'office* \*.

ANN. 1377.

Il a déjà été fait mention de l'origine de cette charge , & des prérogatives qui pour lors y étoient attachées. Il paroît qu'anciennement cet emploi étoit incompatible avec celui de gouverneur.

\* Tom. 8.  
pag. 129 de  
cette histoire.

Prégent de Coitivi, amiral de France , fut admonesté par le parlement de se défaire de l'office de gouverneur de la Rochelle , comme incompatible avec celui d'*admiral*. Le vicomte de Narbonne , en se démettant de cette charge , obtint du roi des lettres qui le dispensoient de rendre compte de son exercice : il fut en même-temps déclaré quitte des foi & hommage dudit office ; ce qui sembloit en quelque sorte contraire à son institution , en ce qu'il faisoit serment au parlement , pour raison de sa juridiction.

Du Tillet.  
Recueil des  
rois.

La marine militaire avoit fait de si foibles progrès , que ceux qui la commandoient ne jouissoient que d'une considération médiocre , eu égard à l'importance de leur emploi. Charlemagne avoit entretenu des flottes , que

Registre des  
chartres 103.  
Marine.

ANN. 1377.

les successeurs laissèrent dépérir. Les premiers rois de la troisième race, possédant peu de provinces maritimes, n'eurent pas besoin de forces navales pour les défendre. Ils négligèrent entièrement la marine, qu'on ne vit renaître que dans le temps des croisades. Les guerres presque continuelles qui survinrent ensuite entre la France & l'Angleterre nous mirent dans l'indispensable nécessité de disputer l'empire de la mer à nos voisins. On vit donc alors sortir de nos ports des flottes nombreuses; mais elles n'appartenoient pas aux rois : elles étoient composées de tous les bâtimens qui se trouvoient sur nos côtes. Les marchands, propriétaires de ces vaisseaux, étoient obligés de les prêter pendant le temps de la guerre, moyennant une rétribution fixée pour le loyer. On avoit outre cela recours aux puissances étrangères, telles que la Castille & les Génois, qui passoient alors pour les marins les plus expérimentés de l'Europe. Les Anglois & les François briguoient à l'envi leur alliance : les escadres mercenaires de Gênes servoient indistinctement les uns & les autres. Charles fut le premier de nos rois de la troisième race



qui forma le projet d'avoir toujours une flotte à sa disposition. Il fit pour cet effet construire dans les ports de Normandie, un nombre considérable de bâtimens uniquement destinés pour la guerre. Ces vaisseaux surpassoient en grandeur ceux qu'on employoit ordinairement, qui n'étoient pour la plupart que des bâtimens marchands. Il s'en falloit beaucoup cependant que ces vaisseaux approchassent, soit pour la capacité, soit pour la structure, de ces énormes édifices que nous armons à présent. Les bâtimens d'une grandeur médiocre ne pourroient aujourd'hui aborder dans les ports les plus considérables de ce temps-là. Les plus grands vaisseaux de guerre, appelés *gallées*, voguoient par le secours des rames & des voiles. Ils étoient garnis de tous peu élevées, de balistes, de machines propres à lancer des pierres, & de grapins pour venir à l'abordage : la proue étoit armée d'une longue & forte poutre revêtue de fer, pour briser les flancs des bâtimens ennemis. Outre ces *gallées*, il y avoit des vaisseaux plus hauts de bord, dont la manœuvre se faisoit avec les seules voiles, à moins que l'obligation de gagner

ANN. 1377.

Chambre des  
comptes.

Mémoire D.  
fol. 176.

Hist. de la  
Milice franç.  
tom. 2.

l'avantage du vent dans un combat, ne fît recourir au service des rames. Comme la force des armées consistoit alors dans les hommes d'armes, lorsqu'il étoit question de transporter des troupes destinées à faire une descente, on se servoit pour cela de grands bâtimens appelés *huissiers*, à cause de l'*huys* ou porte qui servoit à introduire les chevaux. Cette porte, dont l'ouverture entroit dans l'eau, étoit exactement bouchée avant qu'on lançât le bâtiment.

La flotte françoise ravage les côtes d'Angleterre.

*Rap. Thoyr.*  
*Walsingh.*  
*Froissard.*  
*Chronique.*

La flotte Françoise déjà formidable par elle-même, fut encore augmentée par l'amiral Castillan, Ferrand-Saussé. Quatre jours après la mort d'Edouard, dans le temps qu'on étoit occupé à Londres du couronnement de son successeur, les François firent une descente dans le comté de Kent, surprirent la ville de Rye, qu'ils brûlèrent & saccagèrent. S'étant remis en mer, ils côtoyèrent l'isle. Les villes de Hastings, de Portsmouth, de Dartmouth & de Plimouth, essuyèrent le même traitement que celle de Rye. L'amiral vint ensuite débarquer dans l'isle de Wighth, dont la plupart des villes furent prises & rançonnées. Il paroît surprenant que  
les

les Anglois n'eussent alors aucunes forces navales pour empêcher ces ra- ANN. 1377.  
 vages : ils manquoient même de trou-  
 pes de terre. Le peuple de Londres ,  
 effrayé des expéditions rapides des  
 François , commençoit à murmurer  
 contre le nouveau gouvernement. On  
 se hâta de rassembler des gens de  
 guerre. Le comte de Salisbury & le  
 seigneur de Montagu se mirent à leur  
 tête , s'avancèrent vers les côtes. Ils  
 furent obligés de se tenir perpétuelle-  
 ment en marche le long des rivages  
 de la mer , sans perdre de vue les es-  
 cadres ennemies qui couroient la Man-  
 che. Ils ne purent toutefois empêcher  
 les François de mettre pied à terre , &  
 de brûler à leurs yeux une partie de  
 la ville de *Poq.* Jean de Vienne après  
 cette expédition tenta d'aborder à *Han-*  
*tonne* , ou Southampton , d'où il fut  
 repoussé , & vint mouiller à la vue  
 d'une abbaye peu distante de Douvres.  
 Le prieur de ce monastère ayant rassem-  
 blé les milices des environs , disputa  
 la descente. Il se livra un sanglant  
 combat , dans lequel les Anglois fu-  
 rent défaits : plusieurs des leurs furent  
 faits prisonniers , du nombre desquels  
 étoit le courageux prieur. Les François ,

ANN. 1377. qui, suivant le récit de Froissard, ignoroient encore la mort d'Edouard, l'apprirent à cette dernière descente, & sur-le-champ on fit partir une *barge* (a) pour en porter la nouvelle au roi.

De si fréquentes incursions avoient répandu l'alarme dans toute l'Angleterre. Les comtes de Cambridge & de Buckingham, oncles du jeune monarque, pressés par les clameurs de la nation qui croyoit déjà voir les François dans l'intérieur du royaume, rassemblèrent à la hâte tous les hommes qui se trouvèrent en état de porter les armes. Ils bordoient le rivage de Douvres avec cent mille combattans, lorsque la flotte françoise parut à la vue de cette ville. Comme l'amiral n'avoit pas de forces suffisantes pour tenter un débarquement en présence d'une armée si nombreuse, il se contenta de se tenir devant le port pendant le jour entier & la nuit suivante. Le lendemain il leva l'ancre, & vint se présenter à l'entrée du havre de Calais. Ce mouvement obligea les Anglois de se tenir sur leurs gardes

(a) Bâtiment léger, barque, *Gloss. du Cange.*

de ce côté; ce qui favorisa la guerre que les François faisoient alors dans le Boulonois. ANN. 1377.

Les provinces d'Artois & de Picardie étoient extrêmement incommodées par les courtes fréquentes des garnisons angloises. Le roi confia le soin de réprimer ces hostilités au duc de Bourgogne son frère. Ce prince n'avoit point assisté aux dernières conférences. Il fit pendant ce temps un voyage en Espagne, pour acquitter un vœu qu'il avoit formé, d'aller en pèlerinage à saint Jacques de Compostelle : pieuses entreprises fort usitées alors, & que les plus grands seigneurs se piquoient d'accomplir avec autant de zèle que les simples particuliers. Il vit à Madrid Henri de Transtamare, qui le combla de caresses & de présens, & confirma de nouveau les anciens nœuds de l'alliance qui unissoit les Castillans & les François. Le duc joignit aux troupes que le roi lui donna, les compagnies d'aventuriers, qui renetroient alors en France après l'expédition malheureuse qu'ils avoient tentée en Allemagne, sous la conduite d'Enguerrand de Coucy. Ce fut dans ce même temps que ce seigneur, gendre

Pi'se d'Ar-  
dres.  
*Froissard.*  
*Chron. de*  
*S. Denis.*  
*Hist. d'Esp.*  
*Chron. MS.*

ANN. 1377.

*Rymer act.  
publ. tom. 3.  
part. 3.*

d'Edouard, quitta le parti de l'Angleterre, que jusqu'alors il avoit suivi plutôt par bienfiance que par inclination, pour s'attacher entièrement au roi de France, son seigneur naturel. Il permit à la dame de Coucy son épouse de retourner à Londres, & renvoya au nouveau roi d'Angleterre l'ordre de la Jarretière, en le priant de ne pas trouver mauvais que dorénavant il rendît à son légitime souverain les services d'un vassal fidèle & d'un sujet affectionné.

*Ibid.*

On ignoroit la destination des troupes que le duc de Bourgogne rassembloit vers les frontières de Picardie, lorsque ce prince parut devant Ardres qu'il fit investir. Cette place extrêmement importante auroit été capable de soutenir un long siège, si elle eût été suffisamment pourvue de munitions de guerre. Les ennemis, plongés dans une imprudente sécurité, avoient négligé de se mettre en état de défense. Les attaques furent poussées avec une vivacité qui fit appréhender aux assiégés d'être emportés d'assaut; ce qui les exposoit à une mort certaine. Une artillerie redoutable foudroyoit les remparts de la ville;

on employa des machines de guerre qui lançoient des pierres du poids de deux cens livres. Le seigneur de Comegines , gouverneur de la place , désespérant de la conserver contre des efforts si puissans , s'estima heureux d'accepter la capitulation par laquelle il lui fut permis , ainsi qu'à la garnison , de se retirer à Calais , *vies & bagues sauvés*. La reddition d'Ardres fut suivie de celle de la forteresse d'Ardiwich , que défendoient les trois frères de Maulevrier ; ils capitulèrent au bout de trois jours. Le château de Vauclinguen fit encore moins de résistance. La prise de ces trois places resserroit les garnisons de Calais & de Guines , qui ravageoient auparavant les provinces voisines jusqu'à Boulogne , Saint-Omer & Therouenne.

Charles , en montant sur le trône , avoit trouvé les finances épuisées , & les forces de l'Etat anéanties au point , qu'à peine fut-il possible de rassembler un corps de douze cens combattans au commencement de son règne. Les temps étoient bien changés. Cinq armées puissantes & bien entretenues agissoient alors en même-temps , & portoient en divers lieux la terreur du

Exploits du  
duc d'Anjou  
en Guienne.

Froissard.  
Chron. de  
S. Denis, &c.

ANN. 1377.

nom François ; tandis que les peuples ; bénissant à l'envi l'heureux gouvernement de leur souverain , jouissoient au milieu du tumulte des armes , de la tranquillité de la paix. Le duc d'Anjou achevoit de soumettre ce qui restoit à conquérir dans la Guienne. Il réduisit , dans le cours d'une seule campagne , cent trente-quatre villes , ou places fortifiées. La plus importante de ces conquêtes , fut celle de Bergerac , ville considérable alors par sa situation sur la Dordogne. Cette place soutint quinze jours de siège : le duc qui vouloit en presser la reddition , envoya le sire de Bueil avec un détachement de quatre cens hommes d'armes , pour amener l'artillerie qui étoit à la Réole. Le seigneur de Felleton , gouverneur de Bordeaux , rassembla sept à huit cens lances , dans le dessein d'intercepter le convoi. Il fut prévenu par le général François , qui fit partir Pierre de Bueil au-devant de son frère : il étoit accompagné du seigneur de Vilaines , d'Yvain de Galles & de quatre cens hommes d'armes. Les deux troupes s'étant réunies , rencontrèrent les Anglois , qu'ils défirent entièrement , & arrivèrent au siège , conduisant quan-



tité de prisonniers, parmi lesquels se trouvoit Felleton lui-même. Bergerac se rendit le lendemain. ANN. 1377.

Les opérations de la guerre n'étoient pas moins heureuses en Bretagne. La ville d'Auray, qu'assiégeoit le seigneur de Clifson, se rendit. Les autres places qui s'étoient remises au duc de Bretagne, avoient subi le même sort; en sorte que ce prince ne possédoit plus dans ses Etats que le château de Brest investi par les François. Reddition de la ville d'Auray en Bretagne. Ibid.

Le gouvernement d'Angleterre se trouvoit alors dans une position très-embarrassante. La France remportoit sans cesse quelque nouvel avantage vers les frontières de Picardie, dans la Bretagne, & sur-tout en Guienne. Une armée navale ravageoit impunément les côtes de l'isle. A tant de pertes se joignit l'invasion d'un ennemi toujours redoutable aux Anglois : le roi d'Ecosse déterminé par l'avis de son conseil, assemblé à Edimbourg, résolut de porter la guerre en Angleterre. Tandis que ses troupes se rassemblaient vers les frontières, Alexandre Ramsey, seigneur Ecossois, surprit par escalade le château de Warwick. Aux premières nouvelles de l'in-

*Hosilités entre les Anglois & l'Ecosse. Froissard.*

ANN. 1377. ruption, le comte de Northumberland accourut à la tête d'un corps d'armée considérable. Ramsey avoit trop peu de monde pour défendre la citadelle dont il s'étoit emparé : il essaya de sortir avec le butin & les prisonniers qu'il avoit faits ; mais forcé par les habitans de la ville qui avoient coupé le pont, & par conséquent rendu sa retraite impraticable, il se renferma dans la tour, où bientôt il fut assiégé par l'armée angloise. La place fut emportée d'assaut, la garnison passée au fil de l'épée, & le commandant fait prisonnier de guerre. Les Anglois voulurent ensuite pénétrer dans l'Ecosse. La défaite d'une partie de leur armée les obligea de revenir sur leurs pas.

Voyage de  
l'Empereur  
Charles IV.  
en France.  
*Chron. MS.*  
*Chroniq. de*  
*S. Denis.*  
*Christ. de*  
*Pisan.*

Le roi cette année goûta la satisfaction d'avoir un illustre spectateur de la gloire dont il étoit environné. C'étoit l'empereur Charles IV son oncle. Il venoit nouvellement de faire élire roi des Romains Venceslas son fils aîné, âgé de quinze ans. Cette élection avoit coûté des sommes immenses à l'empereur, qui se trouvant hors d'état de les acquitter, engagea aux électeurs, dont il avoit acheté les suffrages, la plupart des revenus de

l'empire, qui en fut tellement affoibli, qu'il ne s'en releva de long-temps. Ce fut probablement ce qui fit dire que » Charles IV avoit ruiné sa famille » pour acquérir l'empire, & qu'il avoit » ruiné l'empire pour établir sa famille «. Cet empereur qui avoit passé les premières années de sa vie à la cour de France, desira sur la fin de ses jours de revoir les lieux où il avoit été élevé. Il avoit d'ailleurs une singulière dévotion à Saint-Maur-des-Fossés près de Paris. Par une lettre écrite de sa propre main, il avoit demandé au roi la permission de venir en France. Charles saisit avec joie cette occasion de donner à l'empereur des témoignages sensibles de la tendre amitié qu'il avoit toujours conservée pour lui. Aussi-tôt qu'il eut reçu les premières nouvelles du projet de ce voyage, il se hâta d'en solliciter l'accomplissement par l'invitation la plus affectueuse. Il envoya les comtes de Sallébruche & de Braine, le seigneur de la Rivière son premier chambellan, le seigneur de Chevreuse son maître d'hôtel, accompagné de plusieurs des principaux officiers de sa maison, pour recevoir le prince à son entrée dans le

ANN. 1377.

royaume. Ils se rendirent à Mouson sur la Meuse qui sépare en cet endroit le Réthelois du duché de Luxembourg, par où l'on pensoit d'abord que l'empereur devoit arriver. Le jeune Venceslas étoit déjà dans cette ville, lorsqu'il apprit que son père, qui avoit été retenu par les soins d'appaïser quelques troubles en Allemagne, prenoit sa route par le Brabant, le Hainaut & le Cambresis. Le prince & les députés françois partirent aussitôt de Mouson, & vinrent à Cambrai, où ils attendirent l'empereur qui devoit incessamment y arriver. On faisoit cependant pour cette réception les préparatifs les plus magnifiques que le luxe de ce siècle pouvoit imaginer. Cette entrevue a été si fidèlement décrite par un grand nombre d'écrivains, qu'on se seroit contenté d'en faire une mention succinte, si les cérémonies qu'on y observa n'avoient un rapport trop direct avec les mœurs & les usages du temps, pour qu'on se soit cru permis de priver les lecteurs de cette curieuse description, qu'on abrégera cependant le plus qu'il sera possible. Les seigneurs envoyés par le roi de France, & leur suite composée de trois

cens chevaux , reçurent l'empereur à une lieue de Cambrai ; ils le complimentèrent de la part du roi. L'évêque parut à quelque distance , accompagné de deux cens hommes de la ville. Ces deux troupes escortèrent le prince , qui fit son entrée à cheval. Il étoit vêtu d'un *manteau gris , & affublé d'un chaperon de même couleur , fourré de martre*. Le prince son fils étoit à ses côtés. Les chapitres vinrent en procession au-devant de lui. Après qu'il eut fait ses prières à la cathédrale , où il alla descendre , il se rendit au palais épiscopal préparé pour son logement : pendant son séjour en cette ville , il fut défrayé aux dépens de l'évêque. Dès le premier jour de son arrivée , il déclara aux envoyés du roi , en présence de tout le monde , que *combien qu'il eût sa dévotion à Saint Maur , il venoit principalement pour veoir le roi , la royne & leurs enfans : & pour présenter son fils le roi des Romains au roi son neveu pour être tout sien ; & qu'après avoir accompli ce desir , quand Dieu le voudroit prendre , il l'accepteroit en gré*. On étoit alors au 22 novembre , & l'empereur comptoit passer les fêtes de Noël à Saint-Quentin. Les députés du

~~ANN. 1377.~~ roi l'engagèrent à retarder son départ.  
 ANN. 1377. Le motif de cette suspension étoit que les empereurs d'Occident jouissoient dans les terres dépendantes de l'empire du droit d'assister au service divin revêtus des ornemens impériaux, & de chanter la septième leçon des matines de Noël. Christine de Pisan assure qu'on lui eût refusé en France la satisfaction d'user de ce privilège. Une pareille difficulté auroit de nos jours un air de puérilité ridicule; mais c'étoit alors le siècle des minuties; & l'on peut observer en passant, que ce fut à-peu-près vers ce même-temps que l'on s'affervit en France aux rigueurs d'un cérémonial qui paroissoit ne pas devoir s'accorder avec le génie d'une nation ennemie de la contrainte. Les ducs de Bourgogne qui parmi les princes François, furent presque les seuls dont la puissance s'accrut & s'affermir pendant les révolutions des régnes suivans, conservèrent dans leurs États ces usages qui leur offroient à chaque instant l'idée de leur grandeur. Leur cour se piquoit d'une observation scrupuleuse de bienséances & de règles mesurées avec la plus grande précision. Il se forma, pour ainsi dire,

une espèce de code de rites cérémonieux. Cette étiquette sévère suivit l'héritière du dernier duc de Bourgogne, lorsque cette princesse transporta une partie de cette opulente succession à la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien. Les cours de Vienne & de Madrid retracent encore des vestiges de cet ancien cérémonial. Charles, en partant de Cambrai, vint à Saint-Quentin : les officiers du roi & les principaux bourgeois le reçurent, en observant de lui dire, *qu'il fût le bien-venu en la ville du roi*. Il reçut les mêmes complimens & les mêmes honneurs dans toutes les villes. Le duc de Bourbon, frère de la reine, le comte d'Eu, les évêques de Beauvais & de Paris, vinrent au-devant de lui & l'accompagnèrent lorsqu'il entra dans Compiègne. Il avoit été surpris en sortant de Noyon, d'une violente attaque de goutte qui le tourmenta pendant le reste du voyage. A Senlis il trouva les ducs de Berri & de Bourgogne, le comte d'Harcourt, l'archevêque de Sens & l'évêque de Laon. Les gens de la suite de ces princes formoient un cortège qui s'augmentoient sans cesse. Ils étoient, suivant

ANN. 1377.

l'usage de ce temps, habillés des couleurs ou *livrées* des seigneurs auxquels ils étoient attachés : c'est ce qu'on appelloit robes mi-parties, faites d'étoffes de différentes couleurs. Le roi qui avoit été informé de la maladie de l'empereur, lui envoya un *chariot* de son corps noblement appareillé, & attelé de chevaux blancs, & la litière du dauphin appareillée de deux mules. Il étoit alors à Louvres. Avant qu'e d'entrer dans Saint-Denis, les archevêques de Rouen, de Reims & de Sens, les évêques de Laon, de Beauvais, de Paris, de Lizieux, de Noyon, de Bayeux, de Meaux, d'Evreux, de Théroutenne & de Condom, & l'abbé de Saint-Waast d'Arras, tous du conseil du roi, vinrent le complimenter de la part du monarque. Il étoit ce jour-là si cruellement tourmenté de la goutte, qu'on fut obligé de porter sa litière jusque devant le maître-autel de l'abbaye de S. Denis, & delà jusqu'à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Tous les princes & seigneurs qui l'avoient accompagné jusqu'alors, prirent congé de lui pour se rendre auprès du roi. Le lendemain, après avoir visité les reliques de l'abbaye,



& s'être fait descendre dans les caveaux où sont renfermés les tombeaux de nos rois, on le reconduisit à son appartement, devant les fenêtres duquel parurent le seigneur de la Rivière, & Colart de Tanques, écuyers du corps du roi, qui lui présentèrent deux chevaux noirs destinés pour lui servir de monture, ainsi qu'au roi des Romains. Il se mit alors en chemin, toujours porté dans sa litière, qu'il ne quitta qu'à la Chapelle pour monter à cheval. Le prévôt de Paris, le chevalier du guet, le prévôt des marchands, les échevins, & les plus notables bourgeois, vêtus de robes mi-parties de blanc & de violet, vinrent à sa rencontre entre S. Denis & la Chapelle. Le prévôt porta la parole en ces termes : *Très excellent prince, nous les officiers du roi à Paris, le prévôt des marchands, & les bourgeois de sa bonne ville, vous venons faire la révérence & nous offrir à vous faire votre bon plaisir ; car ainsi le veut le roi notre sire, & le nous a commandé.* Christine de Pisan & les chroniqueurs de ce siècle ont grand soin de remarquer qu'on donna des chevaux morels ou noirs à l'empereur & à son fils, parce

ANN. 1377.

que les empereurs étoient dans l'usage d'entrer dans les villes de leur domination montés sur des chevaux blancs. Il falloit qu'alors les droits des souverains fussent bien mal éclaircis, puisqu'on étoit obligé de se tenir si rigoureusement en garde contre les prétentions chimériques. Nous verrons dans la suite l'urbanité françoise dédaigner ces frivoles appréhensions.

Dans le même-temps que l'empereur sortoit de Saint-Denis, le roi, sur un coursier blanc superbement harnaché, se dispoisoit à sortir de Paris. Il étoit vêtu d'une cotte hardie (a) d'écarlate vermeil, & d'un manteau à fond de cuve fourré d'hermines. Sa tête étoit couverte d'un chapeau à bec bordé, & couvert de perles. Les ducs de Berri, de Bourgogne, de Bourbon &

(a) La cotte hardie étoit une espèce de tunique serrée par la taille, & qui descendoit jusqu'aux pieds à peu près comme les fourreaux d'enfant. Cet habillement se portoit sous le manteau; il étoit commun aux hommes & aux femmes, il étoit à queue traînante pour les personnes de distinction. Christine de Pisan au trésor de la cité des dames, 1. parr. chap. 1, rapporte qu'un taillandier des robes de Paris avoit fait pour une simple dame qui demouroit en Gâtinois une cotte hardie, dans laquelle il étoit entré cinq aunes de drap de Bruxelles à la grande mesure: la queue traînoit à terre de trois quartiers, & les manches à bombardes descendoient jusque sur les pieds.

de Bar , les princes , seigneurs & prélats lui formoient le plus brillant cortège. Les prélats , suivant les ordres du prince , portèrent à cette cérémonie des chapes romaines : ces chapes avoient à-peu-près la forme de celles que portent aujourd'hui les chantres de nos églises. Les officiers de la maison du roi marchèrent ensuite , distingués par leurs habits , suivant leurs différens emplois. Les maîtres-d'hôtel portoient des robes de velours inde & tanné , les chevaliers d'honneur de velours vermeil , les écuyers de camocas bleu , les huissiers de camocas bleu & rouge , les pannetiers , échançons & valets tranchans de satin blanc & tanné : les écuyers de cuisine vêtus de houpelandes de soie , portoient sur leurs têtes des aumuces (a) fourrées. Les valets-de-chambre avoient des robes gris-blanc & noir , les sergens d'armes bleu & noir , les sommeliers brun & vermeil. Le maréchal & deux écuyers ayant chacun une épée en écharpe , marchèrent devant le roi. Le parement royal , qui étoit de ve-

---

 ANN. 1377.

(a) L'aumuce étoit un habillement qui couvroit la tête & les épaules ; elle avoit à peu près la forme du chaperon , mais un peu plus longue & plus étroite.

**ANN. 1377.** leurs brodé, semé de fleurs de lis enrichies de perles, étoit porté sur un grand courlier que conduisoit le palefrenier du roi. Charles environné de cette nombreuse troupe aussi leste que magnifique, rencontra l'empereur entre Paris & la Chapelle. Ces deux princes se saluèrent en ôtant leurs barrettes (a) & leurs chaperons (b). Le roi se contenta de donner la main à l'empereur sans oser l'approcher, dans la crainte de blesser ses jambes : il alla ensuite au roi des Romains, & reprit au milieu de ces deux princes le chemin de la capitale.

Le monarque conduisit ces augustes voyageurs à travers une foule innombrable d'habitans qui bordoient les rues sur leur passage. L'empereur fut logé au palais dans les appartemens du roi, qui se retira dans les chambres d'enhaut qu'on appelloit galetas. Le roi en entrant dans la salle où étoit l'empereur, mit la main à son chaperon : Charles IV voulut l'empêcher,

(a) Espèce de coiffure dont les hommes se servoient avec le chaperon. Les toques des Cantabres & des Béarnois sont encore appellées batettes.

(b) Une ancienne chronique rapporte que l'empereur ôta son aumuce & son chaperon, & que le roi ôta son chapel tant seulement. *Chron. Flandr. cap. 105.*

mais il lui dit qu'il vouloit encore lui  
montrer sa coiffe : c'étoit un couvre-  
chef léger qu'on portoit autrefois sous  
le chaperon. Toutes les entrevues se  
passèrent en protestations réciproques  
d'attachement & de tendresse.

ANN. 1377.

L'empereur, ainsi qu'il l'avoit demandé, en arrivant à Paris, n'eut point d'autre garde que celle du roi, & fut servi par les officiers de la cour. On lui donna dans la grande salle du palais un superbe festin, auquel le roi, le dauphin & tous les princes assistèrent. Les tables étoient dressées sous des dais brodés d'or : des monceaux de vaisselle d'or, de vermeil & d'argent étoient étalés dans les salles voisines. On devoit faire quatre services de quatre-vingt mets différens; mais on fut obligé d'en retrancher un à cause de l'incommodité de l'empereur, qui ne lui permit pas de tenir table plus long-temps. La ville de Paris offrit à ce prince un présent de vaisselle d'argent & de vermeil : il y avoit entre autres singularités un vaisseau d'argent qui représentoit les armes de la capitale.

Le roi n'oublia aucunes des attentions qui pouvoient contribuer à la

ANN. 1373.

satisfaction de ses hôtes : repas , concerts , présens , rien ne fut épargné. L'université , par l'organe de son chancelier , harangua l'empereur en latin : ce prince se servit de la même langue pour lui répondre. Le roi qui dans ce siècle pouvoit sans contredit passer pour éloquent , fit prier Charles IV de venir prendre séance au conseil. Le monarque parut en cette occasion prendre l'empereur pour juge de ses démêlés avec l'Angleterre : il parla pendant plus de deux heures sur ce sujet , il fit lire toutes les pièces justificatives , il finit en demandant l'avis de ce prince , & en le priant d'être persuadé , ainsi que les seigneurs de sa suite , que toutes ses démarches pendant le cours de cette guerre , avoient été guidées par la justice. Charles , non content d'approuver les raisons alléguées par le roi , lui offrit de le seconder de tout son pouvoir dans la poursuite de cette guerre : il lui donna même la liste des princes & seigneurs qu'il promettoit d'engager à son service.

Le procédé du roi à la réception de l'empereur , présente un tableau dont la singularité provenoit peut-être de

l'esprit du temps plutôt que du caractère du prince. Charles qui , dit-on , ANN. 1377.  
eut grand soin de faire déclarer par les officiers de ses villes, que les honneurs qu'ils rendoient étoient une suite de ses ordres, qui ne voulut pas que l'empereur entrât dans Paris monté sur un cheval blanc, parce que c'étoit un signe de domination; Charles qui n'auroit pas souffert que son hôte eût chanté dans ses Etats la septième leçon des matines de Noël, comme si l'office de diacre ou de chantre pouvoit acquérir quelque droit sur un Etat, plaida lui-même sa cause devant ce prince, contre les entreprises duquel il prenoit des précautions si recherchées, tant il est vrai que rien n'est plus capable de rétrécir le génie que les petites pointilleuses de l'étiquette, dont les frivoles formalités mettent à tout moment l'affectation de la grandeur en contradiction avec elle-même. L'empereur, après s'être acquitté de son vœu à S. Maur-des-Fossés, & avoir visité les maisons royales, honoré par-tout, comblé de présens & de témoignages d'amitié, reprit la route d'Allemagne. Il fut reconduit jusqu'aux frontières par les princes & les plus grands seigneurs du

ANN. 1377.

royaume. Il avoit été défrayé aux dépens du roi, ainsi que toute sa suite, pendant son séjour en France. Avant que de quitter la cour, il avoit créé le dauphin vicaire général & perpétuel de l'empire en Dauphiné. C'étoit une suite des anciennes prétentions des Césars d'Occident sur le royaume d'Arles. On ne s'opposa point en France à cet acte de souveraineté. Le chancelier impérial en expédia les lettres revêtues du sceau d'or. Ces lettres contenoient, outre la concession du vicariat, une donation du château de Pompet, & de quelques terres qui appartenoient à l'empereur dans le Dauphiné.

Mort de la  
reine Jeanne  
de Bourbon.  
*Ibid.*  
*Froissard.*

\* Peu de temps après le départ de l'empereur, la constance du roi fut éprouvée par une affliction d'autant plus sensible, qu'il y étoit moins préparé. Jeanne de Bourbon son épouse donna la naissance à une princesse, qui fut tenue sur les fonts par le prieur de sainte Catherine du Val-des-Ecoliers, & par une demoiselle *qui aidait la reine à dire ses heures* : cette demoiselle s'appelloit *Catherine de Villiers*. La reine avoit été guidée dans le choix du parrain & de la marraine par la



dévotion singulière qu'elle avoit à sainte Catherine. Cet accouchement n'auroit point eu de suites fâcheuses sans l'imprudence de la princesse, qui se baigna contre l'avis de ses médecins. A peine fut-elle entrée dans le bain, qu'elle ressentit les attaques d'une maladie dangereuse qui la conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Elle mourut, laissant le roi son époux & toute la France inconsolables de sa perte.

On étoit encore rempli des premières impressions de cette douleur générale, lorsque l'État fut menacé du plus grand des malheurs dans la personne de son roi. Une conspiration abominable étoit sur le point d'éclater. Heureusement la découverte de cette horrible trame en prévint l'exécution. Lorsqu'il s'agit de quelque trahison signalée, le lecteur n'a pas besoin qu'on lui désigne le personnage funeste qui va paroître sur la scène. Le roi de Navarre, après avoir balancé quelque temps entre le projet de venir lui-même à la cour de France pour ménager ses intérêts sur l'explication de quelques articles du dernier traité, qui n'étoient pas encore entièrement

Conspira-  
tion décou-  
verte.

Nouveaux  
crimes du roi  
de Navarre.

*Chron. MS.*  
*Tous les his-*  
*toriens.*

*Procès MS.*  
*du roi de Na-*  
*varre, dépôt*  
*de la chambre*  
*des comptes.*

*Mém. de*  
*littérature.*

ANN. 1377. discutés, ou d'envoyer Charles comte de Beaumont son fils aîné, avoit enfin pris ce dernier parti. Le roi qui étoit trop juste pour rendre le fils responsable de la conduite criminelle du père, reçut le jeune prince avec toute la bienveillance & les égards dûs à sa naissance. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit à la cour, l'orsqu'on fut informé par des avis secrets qu'on vouloit attenter aux jours du roi. Ces avis qui ne spécifioient rien de positif, jetoient le monarque dans un extrême embarras : comment découvrir un crime dont la source se perdoit dans les ténèbres ? Les soupçons tombèrent sur Charles le Mauvais. Le passé ne justifioit que trop les craintes présentes. On cherchoit des indices qu'on n'espéroit trouver que dans les personnes attachées au Navarrois. Le comte de Beaumont paroissoit peu propre à éclaircir ces soupçons : la jeunesse de ce prince sembloit en quelque sorte garantir son innocence : ses démarches confirmèrent la persuasion où l'on étoit, qu'il ignoroit absolument les secrets dangereux du roi son père. Le roi de Navarre ne l'avoit envoyé en France que pour représenter,

présenter, tandis qu'il avoit fait partir à sa suite un de ses conseillers dépositaire de ses véritables intentions. Ce fut par le canal de cet agent qu'on essaya de pénétrer un mystère qui paroissoit inexplicable. Le roi s'étant arrêté à cette résolution, chargea *Jean du Rosay*, huissier d'armes, & *Guillaume du Rosay*, écuyer d'écurie, de s'assurer de la personne de *Jacques du Rue*, chambellan du roi de Navarre. L'exécution de cet ordre manifesta les crimes que méditoit Charles-le-Mauvais. Du Rue fut conduit prisonnier à Corbeil, d'où on le transféra au châtel de Paris. Parmi les papiers qui furent saisis, on trouva un mémoire instructif de la conduite que les ministres du Navarrois devoient tenir pour accomplir le détestable projet de ce prince. Les horreurs contenues dans ce mémoire, furent confirmées & même augmentées par les dépositions du prisonnier, qui subit plusieurs interrogatoires, tant à Corbeil qu'à Paris, en présence du chancelier & des commissaires nommés, pour commencer l'instruction du procès. Il ne sera pas inutile d'observer que le chancelier, & les magistrats tirés du parlement & des autres

ANN. 1377.

cours souveraines pour recevoir les dépositions d'un prisonnier en matière criminelle, se transportoient dans les prisons mêmes où les coupables étoient détenus.

Il ne fallut pas employer l'appareil des tortures pour obliger du Rue à révéler les secrets dont il étoit dépositaire. Les juges frémissent en sondant ces mystères affreux. On apprit que le roi de Navarre avoit mis en usage les plus pressantes sollicitations & les promesses les plus capables de séduire, pour engager un médecin juif, nommé *Angel*, natif de l'île de Chypre, à venir à la cour de France dans l'intention d'empoisonner le Roi. Le Navarrois disoit à cet étranger, que sa profession lui faciliteroit les moyens de s'introduire dans la familiarité du roi de France, auprès duquel les sçavans étoient toujours assurés d'un accès favorable; que ce monarque le verroit d'autant plus volontiers, qu'il *parloit bien latin & étoit moult argumentatif*. Le médecin se voyant obsédé sans cesse, comprit à ces instances répétées qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que d'accepter la commission ou de se dérober, en fuyant, aux

suites de cette dangereuse confiance. Il quitta la cour du roi de Navarre ; ANN. 1377.  
 mais il ne porta pas loin le funeste secret de ce prince , qui dit à du Rue , quelque temps après le départ d'Angel , *que le physicien de Chypre avoit été noyé dans la mer.*

Un projet échoué n'étoit pas capable de ralentir les efforts de cette haine implacable dont le roi de Navarre étoit dévoré : son imagination active lui suggéroit à tout moment quelque nouvelle perfidie. Le procès qu'on instruisoit alors , dont l'original subsiste encore aujourd'hui , contient le détail circonstancié d'un long tissu d'entreprises criminelles : cette ennuyeuse & révoltante répétition n'offre qu'un tableau multiplié des mêmes noirceurs. La prospérité de la France irritoit de plus en plus les transports de Charles-le-Mauvais. Il disoit ordinairement à ses plus intimes confidens , *qu'il n'aimoit point le roi de France : quelques belles paroles qu'il lui eût dites , ni quelque beau semblant qu'il lui eût fait , qu'il avoit toujours entendu par toutes les manières qu'il avoit pu à lui faire grief & domage , & que s'il pouvoit il mettroit volontiers peine à sa destruc-*

ANN. 1377.

*tion.* Enfin il crut que le moment favorable à sa fureur étoit arrivé. Edouard qui le connoissoit trop pour estimer son alliance, venoit de mourir. La régence d'Angleterre suivoit alors d'autres maximes : on le flattoit de l'espérance du mariage de Richard avec la princesse de Navarre. Charles en faveur de cette union & des avantages sans nombre qu'on lui prodiguoit, s'étoit lié sans réserve avec les ennemis : il devoit déclarer la guerre à la France, & livrer en même-temps aux Anglois ses places de Normandie. Ses agens cependant avoient ordre d'amuser la cour de France par des négociations, jusqu'à ce que le projet concerté fût près d'éclater. Comme il étoit persuadé par l'expérience du passé, qu'il ne pouvoit former aucune entreprise que la sagesse du roi ne déconcertât, il avoit pris des mesures qu'il croyoit infaillibles pour arrêter le cours d'une vie à laquelle le salut du royaume étoit attaché. Cet attentat devoit précéder & servir de signal à la révolution qu'il se proposoit. S'il eût pu réussir dans l'exécution de cet horrible dessein, la France eût été sans doute exposée au plus grand

danger. L'embarras d'une minorité, la   
 jalousie secrète des princes, les enne- ANN. 1377.  
 mis introduits jusque dans le cœur du  
 royaume, alloient renouveler les mal-  
 heurs passés. Tous les mécontents (&  
 sous quel gouvernement ne s'en trou-  
 ve-t-il pas?) étoient autant de parti-  
 sans couverts, qui pour lever le mas-  
 que n'attendoient que la faveur des  
 circonstances. Le poison destiné à tran-  
 cher les jours d'un de nos plus grands  
 monarques, avoit été préparé en Na-  
 varre par une *Juive*, sous les yeux de  
 Charles-le-Mauvais. Un valet-de-  
 chambre de cet indigne prince avoit  
 ordre de se rendre à Paris, de se pro-  
 curer l'accès de la maison royale par  
 le moyen d'un parent officier de la  
 cuisine du roi, & d'épier le moment  
 d'exécuter le parricide. Le lâche roi  
 de Navarre s'applaudissoit déjà de son  
 crime, dont le succès ne dépendoit  
 plus que d'un secret de quelques jours,  
 lorsque la détention de son ministre  
 renversa ses espérances & le couvrit  
 de confusion.

Le prince de Navarre n'étoit point  
 à la cour lorsque du Rue fut arrêté :  
 on lui envoya un sauf-conduit pour  
 s'y rendre incessamment. Il entroit si

ANN. 1378.

peu dans les complots de son père , qu'il vint sur-le-champ à Senlis où le roi étoit pour lors. Il demanda l'élargissement du ministre. Charles pour toute réponse manda les principaux membres du conseil , & fit lire en présence du jeune prince , les dépositions du prisonnier. Il lui déclara en même-temps que la tranquillité du royaume , & l'intérêt même des deux princes de Navarre exigeoient qu'on s'assurât de toutes les places que le roi leur père possédoit en France. La plupart des gouverneurs de ces forteresses avoient accompagné le comte de Beaumont : ils étoient présens à cet entretien : on les fit jurer de remettre au pouvoir du roi les villes & châteaux qui leur étoient confiés. Charles de Navarre en cette occasion agit avec tant de bonne foi , que ce fut à son instigation qu'on arrêta un de ces commandans dont la fidélité lui paroissoit suspecte. Le reste de sa conduite ne servit qu'à confirmer l'opinion où l'on étoit dès-lors de la droiture de ses intentions. Charles V & son successeur eurent toujours lieu de se louer dans la suite de son attachement & de sa fidélité.



Il y auroit eu de la foiblesse à ménager davantage un traître dont la haine déclarée paroïssoit moins dangereuse que la fureur secrète. Le duc de Bourgogne & le connétable eurent ordre d'entrer en Normandie avec des troupes, & de s'emparer de toutes les places que le roi de Navarre possédoit dans cette province. Le comte de Beaumont les accompagnoit à cette expédition. Quelques villes se rendirent sans résistance ; mais il fallut employer la force pour en soumettre la plus grande partie. On prit dans le château de Bernay un secrétaire du Navarrois, appelé *Pierre du Tertre*. Il fut amené à Paris & renfermé dans la tour du Temple. Il fut interrogé par les mêmes commissaires qui avoient reçu les dépositions de Jacques du Rue. Ce nouvel examen éclaircit plusieurs particularités des traités que Charles-le-Mauvais avoit conclus en divers temps avec les ennemis de l'Etat : on fut qu'il conservoit toujours ses anciennes prétentions sur la Bourgogne. On avoit surpris plusieurs lettres, dont le sens enveloppé sous des expressions bizarres paroïssoit inexplicable : le secrétaire donna la clef de

ANN. 1378. cette espèce de chiffre , qui ne consistoit qu'à substituer des noms étrangers aux noms véritables des lieux ou des personnes dont on vouloit parler. C'étoit à cet artifice , qui de nos jours paroîtroit grossier , que se réduisoit toute la finesse de ce temps-là : il n'en avoit pas cependant fallu davantage pour épuiser les conjectures des examinateurs. Du Tertre confessa tout , négociations avec les Anglois , traités frauduleux avec la France , tentatives sur des places , manœuvres secrètes pour susciter sans cesse de nouvelles affaires au roi. A l'égard des poisons , il se défendit constamment d'en avoir eu la moindre connoissance ; protestant que bien loin d'y participer , il défavouoit hautement le roi de Navarre , s'il étoit vrai qu'il fût coupable de pareils forfaits. Il persista jusqu'à la fin dans ce déni.

Lorsque toutes les charges de ces deux procès eurent été suffisamment établies , le roi qui vouloit rendre publics les crimes du roi de Navarre , & la justice de la conduite qu'on observoit à l'égard de ce prince , ordonna que les deux prisonniers fussent amenés au parlement , & qu'on les inter-

rogeât de nouveau en présence de cette auguste assemblée. La séance fut ANN. 1378.  
une des plus nombreuses qu'on eût encore vues jusqu'alors pour le jugement de deux particuliers. Le chancelier, les archevêques de Sens & de Rouen, les évêques de Beauvais, de Condom, de Bayeux, de Terouane & d'Evreux, les abbés de S. Denis, de S. Benigne de Dijon, de S. Wast d'Arras, de Ste Colombe & de saint Germain-des-prés, les nonces du pape (a), le comte d'Harcourt, le vicomte de Thouars, le sire de Coucy, une multitude d'autres seigneurs, y assistèrent avec les présidens & conseillers de la grand'chambre & des enquêtes, & plusieurs magistrats tirés de la chambre des comptes & des autres cours souveraines, ainsi que les secrétaires du roi, le prévôt des marchands, & quelques-uns des principaux bourgeois de Paris. Quoiqu'en cette occasion il s'agît de procéder cri-

(a) Du Tillet met au nombre des Ecclésiastiques qui assistèrent à ce jugement le prieur des Chartreux. Il y a toute apparence qu'il s'est trompé : il est sans exemple, que ces solitaires aient jamais pris séance parmi les magistrats ; il aura probablement pris le prieur du Val-lès-Chattres pour le prieur des Chartreux.  
*Du Tillet, Recueil des Rangs, pag. 53.*

minellement, les conseillers ecclésiastiques furent présens, aussi-bien que les magistrats laïques, aux derniers interrogatoires & confrontations. Il est encore à propos de remarquer que dans cette séance publique on supprima les procédures qui concernoient les liaisons que le roi de Navarre avoit entretenues avec Philippe d'Alençon, archevêque de Rouen : on crut apparemment devoir ce ménagement à la naissance ou au caractère de ce prélat.

Les dépositions que Jacques du Rue & Pierre du Tertre avoient faites séparément, leur furent représentées : après en avoir entendu la lecture, ils les confirmèrent par un dernier aveu, ajoutant qu'ils savoient bien qu'ils étoient dignes de mort, *si le roi ne leur faisoit miséricorde*. Cette confession fut portée au roi, qui ordonna que *raison & justice leur fût faite*. La cour alors procédant au jugement, prononça leur condamnation (a). On les traîna

(a) Cette condamnation paroît juste à l'égard de Jacques du Rue, qui convint d'avoir participé aux complots formés par le roi de Navarre contre la vie du roi. Pierre du Tertre n'étoit pas dans le même cas : il n'avoit servi que d'agent pour les négociations d'un prince auquel il étoit attaché depuis vingt-trois ans.

du palais jusqu'aux halles , où ils furent exécutés à la vue d'une multitude innombrable de peuple. Le jour destiné pour cette exécution étoit précisément le 21 du mois de juin , jour de la foire du Lundi , qui attiroit alors à Paris une affluence prodigieuse de monde , tant des provinces du royaume , que des pays étrangers. L'ouverture de cette foire , par ordre exprès du roi , fut retardée , afin que le supplice des deux criminels eût un plus grand nombre de témoins.

Cependant le duc de Bourgogne & le connétable avoient éprouvé , pour la réduction des places occupées en Normandie par les Navarrois , plus de difficulté qu'on n'avoit prévu d'abord. Ils conduisoient avec eux le fils du roi de Navarre , dans l'idée que la présence de ce jeune prince applaniroit les obstacles ; mais la plupart des gar-

Saisie des places du roi de Navarre , en Normandie.

*Ibid.*

Il est donc à propos , pour mettre en évidence la justice de ce jugement , d'observer qu'il fut regardé comme coupable , parce qu'il étoit né sujet du roi de France. De tous les écrivains de ce siècle une seule chronique rapporte cette particularité. Voilà comme elle s'exprime : *En l'an 177 furent décapités es halles de Paris, sire Jacques du Rue & maître Pierre du Tertre natifs de France, conseillers du roi de Navarre, pour trahisons par eux commises contre la majesté royale, &c.* MSS. Bibl. reg. N°. 10297.

ANN. 1378.

nifons refusèrent de reconnoître son autorité, en déclarant qu'elles ne remettroient qu'au roi de Navarre lui-même, ou sur un ordre précis de sa main, les forteresses confiées à leur garde. On ne put les soumettre qu'en formant des sièges réguliers. Le roi cependant, pour hâter le progrès de ses troupes, s'étoit avancé jusqu'à Rouen, d'où il veilloit par lui-même aux opérations de la guerre. Breteuil fut une des premières places qui se rendit aux seigneurs de Coucy & de la Riviere. Pierre, comte de Mortain, & la princesse de Navarre sa sœur, y étoient renfermés. On les envoya au roi, qui les reçut avec toute la bienveillance possible, *comme son cher neveu & sa chère nièce.*

Bayeux, ville considérable située à peu de distance de la mer, parut d'abord vouloir soutenir un siège. L'impossibilité de recevoir du secours changea bientôt la résolution des habitans. Ils étoient d'ailleurs invités à se rendre par leur évêque, prélat fort attaché aux intérêts de la France, & qui même étoit du conseil du roi : ils voyoient le prince de Navarre dans l'armée des assiégeans. Ces motifs,

joints aux menaces que leur faisoient les généraux François de les passer au ANN. 1378.  
 fil de l'épée & d'abandonner la ville  
 au pillage , s'ils se laissoient emporter  
 d'assaut , les engagèrent à capituler. Ils  
 demandèrent une suspension d'armes  
 de trois jours , après laquelle ils ou-  
 vrirent leurs portes & reçurent gar-  
 nison françoise , sous la réserve toute-  
 fois des droits des enfans du roi de  
 Navarre. *Carentan* se soumit aux mê-  
 mes conditions. Le connétable étoit  
 alors occupé au siege de Pont-Aude-  
 mer , conjointement avec Jean de  
 Vienne amiral de France. Une nom-  
 breuse garnison défendoit cette ville :  
 on fit conduire devant la place plu-  
 sieurs machines de guerre , & princi-  
 palement des canons dont l'usage com-  
 mençoit à devenir fréquent. Les Na-  
 varrois soutinrent plusieurs assauts avec  
 une valeur qui auroit long-temps re-  
 tardé cette conquête , si le défaut de  
 vivres ne les avoit forcés de subir le  
 joug. Suivant les clauses de la capitu-  
 lation qui leur avoit été accordée , on  
 les conduisit jusqu'à Cherbourg , où se  
 retiroient toutes les garnisons des pla-  
 ces évacuées. A peine les François se  
 furent-ils mis en possession de Pont-

ANN. 1378.

Audemer, qu'ils rasèrent la citadelle & les fortifications de la ville suivant les intentions du roi, qui avoit ordonné que toutes les forteresses Navarroises fussent démantelées.

Le duc d'Anjou s'empare de Montpellier.

*Ibid.*

Aussi-tôt qu'on eut découvert la conspiration formée par le roi de Navarre, le duc d'Anjou, gouverneur de la Guienne, avoit été chargé de se saisir de la ville de Montpellier, & de toutes les terres que Charles-le-Mauvais possédoit en Languedoc. C'étoit un des arrangemens du Navarrois, avant que d'en venir à la rupture ouverte de la France, de se défaire de cette ville & des domaines qui en dépendoient, prévoyant bien qu'il ne pourroit les conserver. Le duc, suivant les instructions qu'il avoit reçues du roi son frère, donna commission à Jean de Bueil, sénéchal de Toulouse, d'aller prendre possession de Montpellier. Le sénéchal pour cet effet s'étant rendu en cette ville, présenta aux consuls les ordres du gouverneur. Ces officiers lui représentèrent qu'ayant fait serment de fidélité au roi de Navarre, ils ne pouvoient obéir au commandement qu'on leur apportoit, à moins qu'on ne leur signi-



fiât en même-temps un ordre signé du roi de France, leur seigneur suzerain, ANN. 1373. par lequel ils se trouvaient dispensés de leur dernier engagement. De Bueil le leur promet, & cependant s'empara de la ville, destitua les officiers commis par le roi de Navarre, & fit arborer les armes de France sur les murailles. Les consuls revinrent une seconde fois à la charge, & le sénéchal alors leur donna la satisfaction qu'ils demandoient. Les lettres par lesquelles le roi informoit le duc d'Anjou des attentats qu'on venoit de prévenir, furent lues publiquement: les habitans indignés des trahisons du Navarrois, non-seulement se conformèrent à la soumission qu'on exigeoit d'eux, mais encore arrêterent de leur propre mouvement *Guy de Gauville & Léger d'Orgessin*, que ce prince avoit établis gouverneurs de leur ville.

Charles le-Mauvais étoit depuis long temps accoutumé aux revers qui accompagnent ordinairement ses desseins sinistres: une perfidie dévoilée n'excitoit en lui ni honte, ni remords. C'étoit sur tout dans ces circonstances critiques que son génie fer-

Le roi de Navarre passe en Angleterre.

Ibid.

Rymcr a. 7. publ. tom. 3. part. 2 p. 77- & 79.

ANN. 1378.

tile en expédiens déployoit toute l'activité dont il étoit capable. A peine fut-il informé que ses agens avoient été arrêtés en France, qu'il songea aux moyens de se garantir des effets de la colère du roi. Il dépêcha sur-le-champ un de ses conseillers à la cour de Londres pour donner avis de l'embaras où il se trouvoit, & presser en même-temps les secours qu'on s'étoit engagé de lui fournir. Son envoyé fut reçu favorablement, & cependant ne put obtenir une réponse décisive. La régence exigea que le roi de Navarre vînt lui-même régler les conditions d'un nouveau traité. La conduite de ce prince ne pouvoit plus être susceptible d'interprétation équivoque : ses projets étoient manifestes, & les Anglois vouloient profiter de l'impuissance où il étoit de reculer désormais, pour lui vendre le plus cher qu'ils pourroient les services qu'il attendoit d'eux. Cette politique intéressée pouvoit leur paroître avantageuse pour le moment ; mais elle leur devenoit préjudiciable dans la suite, en ce qu'elle découvroit qu'ils n'avoient jamais en vue que leurs propres affaires, auxquelles ils sacrifioient sans scrupule

les partisans qui avoient le malheur de s'unir à eux. Nous aurons plus d'une fois occasion de voir la fierté de ces insulaires, & leur attachement excessif à leur intérêt personnel, dégoûter de leur alliance ceux que de vaines promesses avoient d'abord séduits. Charles, déterminé par la nécessité, passe en Angleterre : sa présence leva les difficultés. On lui accorda cinq cens hommes d'armes & cinq cens archers de troupes auxiliaires pour défendre ses Etats de Navarre contre les Castillans, qui se préparoient à lui faire la guerre.

Les Anglois exigèrent, en récompense de ce foible secours, qu'il leur livrât la ville de Cherbourg, la plus forte & presque l'unique place qu'il possédât encore en Normandie. Quelque dure que dût paroître une semblable condition, il fut obligé d'y souscrire. Il ne consentit à cet abandon que pour trois ans; mais les ministres Anglois, satisfaits de se rendre maîtres d'une ville qui ouvroit à leurs flottes une des portes de la France, n'insistèrent pas sur le terme auquel ils s'engageoient de la remettre, bien persuadés que la restitution dépendroit des circonstances. Ces con-

---

 ANN. 1378.

Le roi de Navarre livre Cherbourg aux Anglois.

*Ibid.*

ANN. 1378.

ventions ne furent pas plutôt signées de part & d'autre , que les comtes d'Arondel & de Salisbury allèrent prendre possession de Cherbourg , tandis que le roi de Navarre retournoit dans ses Etats, content d'une négociation qui ne lui procuroit, à la vérité, aucun avantage , mais qui pouvoit devenir nuisible à ses ennemis.

Guerre du  
roi de Castille  
contre la Na-  
varre.

*Hist. d'Esp.  
Mariana,  
Ferreraz, &c.*

Le roi n'avoit pas négligé d'instruire le roi de Castille, son fidèle allié, des nouveaux sujets de mécontentement qui l'animoient contre le Navarrois. Un pareil avis étoit pour Henri de Transamare une invitation suffisante. Charles, qui s'attendoit à voir incessamment les troupes Castillanes fondre sur la Navarre, résolut de prévenir leurs hostilités en s'emparant de Logrono. La prise de cette place importante par sa situation, eût fermé aux ennemis l'entrée la plus facile qu'ils pouvoient choisir pour pénétrer dans ses terres. Plus intriguant que guerrier, il entreprit de s'en rendre maître en corrompant la fidélité de dom Pedre Manrique, sénéchal de Castille, auquel il offrit vingt mille florins d'or. Pedre lui demanda du temps pour se déterminer, &

cependant fit informer le roi son maître de ces propositions. Henri manda au gouverneur de feindre d'agréer les offres , & de recevoir l'argent. La somme fut remise , & le jour pris pour livrer la place. Le roi de Navarre devoit s'y rendre en personne , ainsi qu'il en étoit convenu dans une entrevue qu'il eut avec dom Pedre : toutefois il changea de dessein , détourné peut-être par un pressentiment secret qui alarma sa défiance ; il se contenta d'y envoyer deux cents lances avec son étendard. Les Navarrois n'eurent pas plutôt été introduits dans la ville , qu'ils furent surpris & faits prisonniers. Martin Henriquès , qui portoit l'étendard royal de Navarre , eut le bonheur de s'échapper en se jetant dans l'Ebre , qu'il traversa à la nage , & vint à toute bride avertir le roi du mauvais succès de l'entreprise. Charles , furieux de cette disgrâce , & sur-tout de la perte de son argent , dut cependant s'estimer heureux de n'être pas tombé lui-même dans le piège qu'il tendoit à ses ennemis.

L'infant de Castille sur ces entrefaites s'avança vers les frontières de la Navarre qu'il ravagea , surprit la

ANN. 1378.

plupart des places qu'il trouva ouvertes, s'empara de Lubais & de Viane, qui furent obligées de se rendre à composition, & vint faire le dégât jusqu'aux environs de Pampelune. Après cette expédition le prince Castillan fortifia les villes dont il s'étoit emparé, & reprit la route de Tolède.

Continuation de la guerre, en Normandie.

*roi jard.*  
*Cron. MS.*

Les affaires du roi de Navarre n'avoient pas un succès plus favorable dans ses terres de Normandie. Après la prise & la démolition de Pont-Audemer, les François s'étoient mis en possession de la plupart des autres places. Conches, Avranches, Palsy capitulèrent. On marcha vers Evreux, dont le gouverneur se retira précipitamment. Les habitans se voyant abandonnés, ouvrirent leurs portes. Le connétable, accompagné du duc de Bourbon, & de l'amiral de Vienne, alla former le siège de Gauray où le commandant d'Evreux s'étoit renfermé, résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité. Gauray étoit alors réputé le plus beau château de la Normandie. Les assiégés paroissoient déterminés à faire une longue défense, lorsqu'un accident imprévu vint ralentir leur

ardeur. Le commandant étant allé faire la visite d'une tour qui servoit de magasin pour l'artillerie, une des chandelles dont il étoit éclairé tomba sur la poudre, qui s'embrasant à l'instant, le consuma, ainsi que tous ceux qui l'accompagnoient. Cette particularité prouve que l'usage de l'artillerie servie avec de la poudre, étoit plus fréquent qu'on ne le pense communément, & qu'on l'employoit également pour la défense & l'attaque des villes.

ANN. 1378.  
*Vie du duc de Bourbon.*

On profita de la consternation que cet évènement avoit jeté dans la garnison, pour presser les attaques. Le desir de s'emparer de cette place s'étoit accru, sur-tout depuis qu'on avoit appris que le trésor du roi de Navarre y étoit déposé : il consistoit en soixante mille francs d'or, trois couronnes du même métal fort riches, & quantité de pierreries qui avoient appartenu à des rois de France. Le roi en ayant été informé, envoya au camp le sieur de la Riviere pour s'emparer de ces richesses. Ce seigneur sollicitoit incessamment les généraux de composer avec les assiégés, afin de pouvoir emporter l'argent & les bijoux. Le duc &

Prise du  
trésor du roi  
de Navarre.  
*Ibid.*

ANN. 1378.

le connétable, qui ne vouloient accorder que des conditions avantageuses au roi, continuèrent le siège, & forcèrent enfin la garnison à se rendre. Le trésor fut remis au sieur de la Riviere qui *le desioit fort*, & les François étant entrés dans la forteresse, la démolirent.

Siège de  
Cherbourg.  
*Froissard.*  
*Chroniques.*  
*Annales de*  
*France.*  
*Trésor des*  
*chartres.*  
*Mémoire de*  
*littérature.*

Enfin il ne restoit plus à soumettre que la ville de Cherbourg. Le connétable vint l'investir vers le milieu de l'été. Cette place passoit alors pour imprenable, à moins qu'on ne s'en rendît maître par famine. Toutes les garnisons des places évacuées par les Navarrois s'y étoient retirées ; les Anglois y avoient jeté de bonnes troupes, & l'accès libre de son port lui facilitoit les moyens d'être continuellement rafraîchie de munitions de bouche & de guerre. L'exécution d'une entreprise de cette importance paroissoit d'une difficulté presque insurmontable. La fortune, qui avoit toujours accompagné du Guesclin, échoua devant cette place. Le siège poussé avec toute l'activité possible, ne se trouva pas plus avancé à l'entrée de l'hiver que le premier jour. Olivier du Guesclin, frère du connétable, fut fait



prisonnier dans une embuscade dressée par les assiégés. Le peu d'apparence qu'il y avoit d'achever cette conquête, obligea le roi de rappeler ses troupes, & de remettre l'entreprise à une autre saison. On dit que le général ne se retira qu'à regret : si cela est, le monarque jugeoit plus faiblement que le guerrier. Il se contenta de donner des ordres pour faire cantonner des troupes dans le Cotentin, afin de resserrer les ennemis, & de les empêcher de faire des courses.

Ce fut à-peu-près vers ce temps que la France perdit un guerrier, dont la valeur avoit rendu d'importans services. Le brave Yvain de Galles faisoit alors le siège de Mortagne, ville de l'Angoumois très-considérable par sa situation sur la Gironde. La place défendue par le Soudich (a) de l'Estrade, seigneur Gascon du parti Anglois,

Siège  
de Mortagne.  
Mort d'Y-  
vain de Gall.

Froissard.  
Chron. MS.

(a) Il seroit difficile de trouver l'origine de ce titre dans son étymologie. Les Grecs, les Persans, les Turcs ont eu des *Soudans*, des *Sultans*, expressions qui paroissent descendre de la même source. Sans prétendre décider dans quel temps on s'est servi en France de ce terme pour exprimer une dignité, ce qui n'arriva peut-être qu'après les croisades, nous remarquerons que *Soudan* ou *Soldan* répond au mot de conservateur & de défenseur. C'étoit une dignité affectée dans l'Aquitaine, particulièrement à deux maisons de

ne pouvoit résister encore long-temps ;  
 ANN. 1378. lorsqu'elle fut préservée par un assassinat. Un scélérat du pays de Galles , nommé Jacques Laube , ayant trouvé le moyen de s'insinuer dans la familiarité d'Yvain , choisit le moment favorable , & lui plongea un poignard dans le cœur. Après ce coup détestable il courut vers la ville , dont il se fit ouvrir les barrières , & se présenta devant le gouverneur de Mortagne. *Sire* , lui dit-il , *je vous ai délivré d'un de vos grands ennemis*. Alors il raconta de quelle manière il avoit exécuté ce meurtre. Le Soudich indigné lui répondit : *Tu l'as meurdri , & sache bien , tout considéré , que si je ne voyois notre très-grand profit en ce fait , je te ferois trancher la tête ; mais puisqu'il est fait , il ne se peut défaire ; mais c'est dommage du gentilhomme quand il est ainsi mort , & plus nous y aurons de*

*l'Estrade & de la Trau* : ils furent appelés *Soudichs* des lieux de la garde desquels ils étoient chargés comme protecteurs ; & dans la suite ce titre perpénué dans leur famille , n'ayant d'abord été qu'une distinction personnelle , devint une qualité attachée à la propriété des seigneuries. Les *Soudichs* alloient de pair avec les comtes , les barons & les autres seigneurs titrés. *Vid. Gloss. du Cang. ad verb. Soldannus, Sultrannus, Syndicus, &c. Cout. de Bord, Froissard, Monstrelet, Rymer, Añ. publ. d'Angleter.*

*blâme*

*blâme que de louange.* Cette mort ralentit l'ardeur des assiégeans, & peu de temps après, le seigneur de Neuville étant entré dans la rivière de Bordeaux avec une escadre Angloise, les mit dans la nécessité de ne plus songer qu'à la retraite.

Ces divers mouvemens, qui occupèrent pendant le cours de cette année une partie des forces du royaume, n'avoient pas empêché qu'on ne se fût trouvé en état faire avorter une entreprise que les Anglois tentèrent en Bretagne. Le duc de Lancastre, dans la vue d'appaîser, par une expédition éclatante, les murmures du peuple qui se plaignoit hautement de la nouvelle administration, avoit fait équiper un armement considérable avec lequel il s'étoit mis en mer. La flotte ennemie, après avoir tenu pendant quelque temps en alarmes les côtes de Normandie, fit voile vers la Bretagne, & vint s'arrêter à la vue de Saint-Malo. On ne s'attendoit pas probablement au dessein des ennemis; car ils débarquèrent sans obstacle, après avoir pris & brûlé dans le port plusieurs vaisseaux de la Rochelle chargés de vins. Le duc fit, sur-le-champ, dresser ses bat-

ANN. 1378.

Le duc de Lancastre assiége S. Malo.

*Histoire de Bretagne.*

*Rap. Thoyr.*

*Froissard.*

*Chron. MS.*

*&c.*

ANN. 1378.

*teries*, & commencer les attaques. Les Anglois, dit Froissard, avoient *quatre cents canons* à ce siège; mais suivant toute apparence, c'est une erreur qui s'est glissée dans cet historien. Quoique l'usage de ces machines meurtrières commençât à devenir commun, il n'est pas probable qu'on en ait employé un nombre si prodigieux, quand on les supposeroit du plus petit calibre. Le sire de Malestroit & quelques seigneurs Bretons s'étoient jetés dans la place avec deux cents lances. Ce secours remplit de confiance les habitants, ainsi que la garnison. La ville d'ailleurs étoit abondamment pourvue de munitions de guerre & de bouche, en sorte qu'elle pouvoit tenir plus de deux ans sans être obligée de se rendre. Le roi cependant, instruit de la descente des Anglois, avoit chargé les ducs de Berri & de Bourgogne de marcher avec le connétable vers les côtes de Bretagne. Ils eurent bientôt rassemblé des troupes, & vinrent se présenter à la vue des ennemis. Cette armée d'observation retardoit encore le siège, & mettoit le pays à couvert des courses. Les généraux François se conformant aux ordres précis qu'ils

avoient reçus du roi, évitèrent d'en venir à une action décisive, & se contentèrent de tenir sans cesse en échec les troupes Angloises. Le duc de Lancastre faisoit depuis quelque temps travailler à une mine, dont il espéroit un grand effet : l'historien de Bretagne assure au contraire qu'il comptoit sur la chute d'une partie de la muraille que l'on sapoit secrètement, l'assiette des fortifications sur un roc extrêmement dur, ne permettant pas l'ouverture d'une mine. Quoi qu'il en soit, les assiégés, qui ne redoutoient que ce côté de l'attaque, profitèrent un jour de la négligence du comte d'Arondel, qui devoit être de garde. Ils firent une si heureuse sortie, qu'ils chassèrent les Anglois du poste, & comblèrent leurs travaux. Le duc de Lancastre fut désespéré de ce désavantage : il maltraita de paroles le comte, par la faute duquel il voyoit ses espérances évanouies. Son dessein étant découvert, il eût été inutile de recommencer de nouveaux ouvrages au seul endroit par lequel il s'étoit flatté de surprendre la ville. Sur l'avis de son conseil de guerre, il se rembarqua & revint à Londres, où le mauvais succès

de son entreprise l'avoit précédé. Son retour renouvella les reproches que lui faisoit la nation.

Envoyé de  
France arrêté  
en Flandre.

*Froissard.  
Argentré.*

Ce revers ne permettoit pas au duc de Bretagne l'espoir d'un rétablissement prochain dans ses Etats, où il ne possédoit plus que la seule ville de Brest. Depuis plusieurs années ce prince fugitif traînoit son infortune tantôt à la suite de la cour d'Angleterre & le plus souvent en Flandre, où le comte, son parent, lui avoit accordé un asile. Il lui arriva pendant son séjour dans cette province, de témoigner son mécontentement contre la cour de France, en termes si peu ménagés, qu'il acheva d'indisposer le roi contre lui ; & ce nouveau sujet d'inimitié ne fut peut-être pas un des moindres de ceux qui engagèrent le monarque à se porter aux dernières extrémités, la seule des démarches de ce prince que l'on puisse taxer d'imprudence. Ce fut à l'occasion d'un ministre François arrêté dans un des ports de Flandre. Comme cette affaire tient aux usages & à l'esprit des cours de ce temps-là, elle paroît mériter par sa singularité d'être rapportée. Le roi avoit chargé un gentilhomme appelé Pierre de Bourn-

zel de passer en Ecoſſe , dans le deſſein d'exciter les Ecoſſois à faire une irruption en Angleterre. Ce gentilhomme n'oſant s'embarquer dans un port de France , ſe rendit à l'Ecluſe , où il fut obligé d'attendre ; pendant quelque jours , un vent favorable. Un agent diſcret eût conſervé l'obſcurité de l'*incognito* ; mais celui-ci plus vain de la commiſſion dont ſon maître l'honoroit , que capable de ſ'en acquitter , affecta tout l'extérieur d'un perſonnage important. » Ce noble , dit un ancien » hitorien , faiſoit merveilles de » parade : ce n'étoit que vaiſſelle d'or » & d'argent , pages de livrée , ſervice » de magnificence , & une ſuite de » duc & de prince. Il faiſoit ſonner la » trompette avant ſon dîner : on portoit devant lui une épée dont le » fourreau étoit doré : il contrefaiſoit » en tout le mignon de cour ». Ce faſte exceſſif , pour un inconnu , fit naître des ſoupiçons. Le bailli de l'Ecluſe vint l'arrêter d'une manière aſſez rude , en le faiſiſſant par ſon *accoutrement*. Il fut conduit à Bruges : en entrant dans la cour du palais tout ſon orgueil l'abandonna ; il ſe mit à genoux devant le comte de Flandre , qui étoit à

ANN. 1378.

ANN. 1378.

l'une des fenêtres, accompagné du duc de Bretagne, & lui cria qu'il se rendoit son prisonnier. *Comment, Ribaud, lui dit le comte, dis-tu que tu es mon prisonnier? Les gens de monseigneur peuvent bien venir devant moi & parler à moi; mais tu ne daignois. Bournezel humilié, trembloit & n'osoit répondre une parole, lorsque le duc de Bretagne acheva de le consterner, en lui disant: Entre vous autres bourdeurs & langagiers au palais à Paris & en la chambre de monseigneur, mettez le royaume à votre volonté, & jouissez du roi à votre entente, & en faites bien & mal ainsi que vous voulez: ne nul haut prince du sang après que vous l'avez cueilli en hayne ne peut être ouï: mais on en pendra encore tant de tels gens que les gibets en seront tous remplis.* Le malheureux gentilhomme ne répliqua pas, & s'estima trop heureux de retourner en France sans s'acquitter de sa commission.

Le roi, informé de ce traitement fait à un homme envoyé de sa part, fut très-irrité contre le comte de Flandre, qui employa différentes excuses pour l'appaiser, rejetant toute la faute sur l'arrogance de l'agent François. Charles



ne jugea pas cette satisfaction suffisante, & se crut autorisé à demander que le comte cessât de donner retraite dans ses Etats au duc de Bretagne, auteur de l'affront fait à l'un de ses ministres. Le comte, se voyant menacé par le roi de France, assembla les Etats de Flandre pour les consulter : il leur exposa le fait, & leur demanda s'ils jugeoient à propos, que pour éviter de se brouiller avec la cour de France, il dût bannir de ses terres le duc de Bretagne, *son cousin germain*, ou s'ils vouloient que ce prince continuât de demeurer chez lui. *Oui, monseigneur*, répondirent-ils unanimement, & *ne sçavons aujourd'hui seigneur quel qu'il soit, s'il vous vouloit faire guerre, que vous ne trouvassiez dedans votre comté de Flandres deux cens mille hommes tous armés. Mes beaux enfans, je vous remercie*, dit le comte en congédiant l'assemblée. Ce démêlé, occasionné par l'imprudente vanité d'un négociateur, auroit eu des suites plus sérieuses sans le départ du duc, qui, sur ces entrefaites, passa en Angleterre, dans l'espoir qu'il détermineroit, par sa présence, la cour de Londres, à faire, en sa faveur, des

efforts plus considérables que ceux qu'on avoit tentés jusqu'alors.

ANN. 1378.

Le duc de Bretagne en Angleterre.

Brest livré aux Anglois.

*Froissard.*

*Argentré.*

*Rymer ad.*

*publ. tom. 3.*

*part. 3. p. 74*

*& suiv.*

La régence d'Angleterre ne manqua pas d'observer, à l'égard du duc de Bretagne, la conduite qu'elle avoit tenue avec le roi de Navarre. On exagéra les difficultés de lui fournir les secours suffisans pour le rétablir. On fit naître des obstacles, on demanda des sûretés. Forcé par la triste situation de sa fortune, Montfort au désespoir, offrit de subir toutes les loix que le conseil de Londres voudroit lui imposer. Dépouillé entièrement de ses Etats, il lui restoit pour unique domaine la ville & le château de Brest. Cette place étoit à la bienveillance des Anglois, elle devenoit entre leurs mains une des clefs du royaume. Ils exigèrent qu'elle leur fût livrée pour la tenir durant tout le temps qu'ils seroient en guerre avec la France. Le duc y consentit, & à cette condition on promit de l'assister puissamment. Le traité n'eut pas plutôt été conclu, qu'on pressa l'exécution de ce marché avantageux : une escadre Angloise vint prendre possession de Brest, & y conduisit les munitions nécessaires pour

la défense de la place. Outre plusieurs balistes, carreaux & autres instrumens de guerre, il y avoit deux grands canons & deux petits, six cents boulets de pierre, du salpêtre, du charbon & du souffre de vin pour le service de ces quatre pièces (a). Les Anglois se voyoient par ce moyen maîtres des quatre principaux ports du royaume, Calais, Cherbourg, Brest & Bordeaux.

ANN. 1378.

On s'étoit flatté, pendant quelque temps, de leur enlever cette dernière place. Le duc d'Anjou, dans son gouvernement de Guienne, avoit fait des préparatifs considérables pour ce siège. Le roi son frère lui avoit accordé, pour l'exécution de cette entreprise, une imposition générale sur la province. Les diversions qu'avoit occasionnées la guerre allumée en même temps dans la Bretagne & dans la Normandie, rompirent ce projet. Cependant le duc avoit reçu le produit de l'impôt, qui ne fut point restitué, dit Froissard,

(a) Ce petit nombre de canons, envoyés pour la défense de Brest, place dont la conservation étoit pour les Anglois d'une si grande importance, doit faire penser que c'est par une erreur d'édition qu'on lit dans Froissard, qu'au siège de Saint-Malo le duc de Lancastre foudroya la ville avec quatre cents canons.

*aux pauvres gens qui avoient été travaillés de payer si grandes sommes.* L'avidité de ce duc étoit extrême : il sollicitoit sans cesse de nouvelles gratifications du roi : ses importunités , à cet égard , devinrent si fréquentes , que dans une nouvelle concession qui lui fut accordée , le roi crut nécessaire d'ajouter qu'il ne pourroit plus à l'avenir en demander de semblables. Charles , qui commençoit à connoître parfaitement le caractère de son frère , modéroit , autant qu'il étoit possible , cette ardeur insatiable d'accumuler des richesses : mais l'autorité qu'il lui avoit confiée étoit trop étendue pour qu'il ne lui fût pas facile d'en abuser. C'est peut-être à cette avarice du duc d'Anjou qu'il faut rapporter l'origine d'un soulèvement qui arriva dans le même temps , & cette conjecture paroît d'autant plus vraisemblable , que son gouvernement fut le théâtre de cette rebellion , la seule qui ait troublé la félicité de ce règne , & pour la punition de laquelle on observa une apparence de rigueur entièrement opposée à la clémence du roi , qui , dans tout le cours de sa vie , se montra plutôt le père que le juge de ses sujets.

La levée des nouvelles impositions accordées au duc d'Anjou pour soutenir les frais de la guerre , excita une émeute générale à Montpellier. Les habitans de cette ville s'assemblèrent en tumulte & coururent aux maisons où étoient logés les principaux officiers du duc. Guillaume Pointel , chancelier ; Jacques de la Chaine , secrétaire de ce prince ; Guy de Séry & Arnault de Lair , furent massacrés dans le premier moment par cette populace séditieuse , qui , se répandant ensuite dans les différens quartiers de la ville , immoloit sans distinction tous ceux qu'elle rencontroit , officiers du roi ou du duc. Quatre-vingts personnes furent les victimes de ces furieux , qui précipitèrent dans des puits les corps de ceux qu'ils venoient d'égorger. Ce désordre eut le sort de la plupart des émotions populaires. L'énormité d'une faute ne se fait jamais mieux sentir que lorsqu'elle est commise. Un repentir tardif s'empara de ce peuple aveugle : la plus saine partie des citoyens , qui n'étoit point complice de cette indiscrete fureur , gémissoit sur les suites de la révolte : ils connoissoient l'humeur implacable du

ANN. 1378.

Révolte des habitans de Montpellier.

*Chron. de Saint-Denis.*

*Ann. Fr.*

*Chron. MS.*

duc : ils attendirent en frémissant les effets de sa vengeance.

ANN. 1378.

Le duc d'Anjou transporté de la plus violente colère, accourut pour châtier cette ville rebelle. Une troupe nombreuse d'hommes d'armes & d'arbalétriers l'accompagnoit ; mais ce formidable cortège étoit peu nécessaire contre des coupables qui n'opposoient à son ressentiment que des regrets & des larmes. Le spectacle qui s'offroit à ses regards, en entrant dans Montpellier, étoit capable de désarmer la vengeance la plus inflexible. Les officiers du roi le reçurent aux portes : ils étoient suivis du cardinal d'Albane (a), qui mit pied à terre en l'abordant. Le clergé, les ordres religieux des deux sexes, les membres de l'université, s'avançoient les yeux baissés : tous se prosternèrent devant

(a) On lit dans l'Histoire de France du P. Daniel, le cardinal *Pierre de Lune*. C'est une erreur qui a été occasionnée par la manière peu exacte dont ce nom a été imprimé dans les anciennes éditions des chroniques de France. Le cardinal Pierre de Lune étoit alors en Italie. Dans la chronique manuscrite d'après laquelle on a imprimé les chroniques de France, on lit le cardinal d'Albane : il se nommoit *Anglie Grimoard*. Ce prélat étoit effectivement un des six cardinaux que Grégoire XI laissa en France, lorsqu'il transféra le saint siège à Rome. *Chron. manusc. Bibl. royale.* N°. 8310. *Hist. eccl. Tom. 20. pag. 301.*

lui dès qu'il parut. Tous les enfans des citoyens, au-dessous de l'âge de treize ans, venoient ensuite criant, *misericorde*. Les magistrats municipaux fermoient cette marche lugubre : ils s'étoient dépouillés des ornemens de leur dignité, sans *mant aux*, sans *chaperons*, sans *ceinture*, la *corde au col*. Dans cet état funeste d'abaissement, victimes innocentes du crime de leurs compatriotes, ils se jettèrent aux pieds du prince, en lui présentant les clefs de la ville & le *bettant de la cloche* qui avoit servi de signal aux révoltés. Le duc les fit remettre, ainsi que les clefs, au sénéchal de Beaucaire, & poursuivit sa route à travers une multitude d'hommes, de vieillards, de femmes & d'enfans prosternés sur son passage : l'air retentissoit de leurs gémissemens. On posa sur le champ des corps de garde dans les différens quartiers : tous les habitans eurent ordre d'apporter leurs armes. Le lendemain le duc d'Anjou se fit voir sur un échafaud dressé dans la grande place, où le peuple en silence attendoit son arrêt. La ville fut condamnée à la perte de ses privilèges, à la privation du consulat, de son université, de ses archi-

**ANN. 1378.** ves, de son sceau, de son hôtel municipal & de sa juridiction commune, à la confiscation de la moitié des biens, au payement de six vingts mille livres d'amende, somme exorbitante pour ce temps-là, & de tels dépens qu'il plairoit au prince de fixer, à fonder une église desservie par douze chapelains. A ces peines, on ajouta que les tours & les portes seroient abbatues, les murailles rasées. Les consuls & les principaux bourgeois furent obligés de retirer eux-mêmes les corps de ceux qui avoient été tués dans le temps de la révolte. Jusque-là, les habitans consternés n'avoient pas rompu cet affreux silence que la terreur inspire; mais quand la suite de cette terrible sentence leur annonça que six cents citoyens étoient dévoués à la mort, desquels deux cents devoient périr par le fer, deux cents par la corde, deux cents dans les flammes, la postérité de ces malheureux réduite à la servitude, & notée d'une perpétuelle infamie; alors on n'entendit plus qu'un mélange confus de voix plaintives & de cris perçans : les hommes éperdus demandoient grace; les femmes échevelées se frappaient la



poitrine. Au milieu des clameurs qu'excitoit la désolation universelle, le cardinal d'Albane s'avança vers le duc, & le supplia, dans des termes si pressans, de modérer, ou du moins de suspendre la rigueur de ce jugement, qu'il obtint un délai de vingt-quatre heures. Ce terme expiré, l'assemblée se rendit au même lieu : le prélat n'employa d'autre éloquence que celle que lui inspiroit la ferveur de sa charité. Un Dominicain animé du même zèle, prit la parole après lui, & plaida la cause de l'humanité. Sans user de vains détours pour dissimuler la faute que les habitans avoient commise, les discours de ces deux orateurs ne furent appuyés que sur cette maxime sublime, le chef-d'œuvre de la morale, qu'il étoit réservé au christianisme d'apprendre aux hommes le pardon des injures. Le succès couronna leurs intentions : le duc se laissa fléchir ; il remit à la ville la plus grande partie des peines qu'il venoit d'imposer, se contentant de prendre six mille francs pour ses dépens, & les six vingts mille livres d'amende. Ceux qui furent convaincus d'avoir trempé leur mains dans le sang des

ANN. 1378.

officiers massacrés, furent punis de mort. Cette émotion passagère ne fut point imitée par d'autres villes pendant le reste de la vie de Charles V ; mais elle annonçoit déjà celles qui survinrent dès les premières années du règne de son successeur, pendant la minorité duquel on verra plus d'une fois de semblables scènes se renouveler dans différentes provinces, fautes toujours rachetées par des punitions pécuniaires.

Nouvelles acquisitions au domaine.

*Trésor des chartes.*

*Mém. de la chambre des comptes.*

L'utile emploi du revenu des subfides imposés sur le peuple, ne laissoit aucun prétexte aux murmures. Le roi par l'économie de son administration, s'étoit trouvé en pouvoir, non seulement d'acquitter les dépenses prodigieuses qu'exigeoient les entreprises qu'il avoit si heureusement exécutées, mais il avoit encore trouvé dans son épargne des fonds suffisans pour augmenter la patrimoine de la couronne par de nouvelles acquisitions. Outre celles déjà rapportées, il unit au domaine la seigneurie de Creil qu'il acheta de Béatrix de Bourbon, reine de Bohême, le comté de Dreux, que lui cédèrent par échange le vicomte de Thouars, & Marguerite de Thouars,

femme de Guy Turpin, la ville & le comté de Pézenas, ainsi qu'une partie de l'ancienne vignerie de Béziers. Enfin, l'archevêque de Reims lui transporta les seigneuries de Mouzon & de Beaumont en Argonne. Par les lettres de ce transport, il fut expressément marqué que Mouzon étoit tenu *en franc-aleu*, sans reconnoissance d'aucun seigneur temporel.

Les termes de ce transport paroissent devoir fixer l'incertitude qu'a fait naître la diversité des opinions sur la nature du *franc-aleu*. Il est assez probable que lorsque ces barbares confédérés, connus sous le nom de francs, envahirent les Gaules, chacun de ces guerriers, égaux entr'eux, eut la propriété immédiate & le domaine absolu de la terre qui lui étoit échue en partage, propriété qu'il transmit à ses successeurs au même titre. Les seigneuries ainsi possédées, étoient différentes de la jouissance précaire des *benefices* que le prince accordoit, soit pour un temps indéterminé, soit à vie, soit à perpétuité, mais toujours à des conditions de service, de reconnoissance, d'hommage & d'autres devoirs. La politique du gouverne-

Terres possédées en franc-aleu.

Pasquier, Mémoire de littérature.

ment ayant attaché des privilèges sans nombre à la qualité de vassal du prince, la plupart de ceux qui possédoient des terres *en franc-aleu*, s'empresèrent de renoncer à une indépendance onéreuse, pour devenir *vassaux du roi*, en changeant, pour ainsi dire, l'essence de leurs possessions. Ils remettoient pour cet effet leurs terres au souverain, & les recevoient ensuite de lui comme fiefs. Ce titre de vassal, dans la suite, fut rendu si commun, que les distinctions cessèrent, en se répandant généralement sur le corps entier de la nation. L'indépendance absolue des seigneurs dut, sans doute, alors être regardée comme avantageuse: aussi a-t-on dû remarquer précédemment que le comte de Foix ne voulut recevoir que le château de *Mauvoisin*, parce que cette place ne relevoit que de Dieu. On ne connoissoit presque plus de seigneuries considérables possédées en franc-aleu (a): le petit nombre qui restoit suffit cependant pour découvrir des vestiges du

*Esprit des  
loix. T. III.  
l. 31. ch. 8.*

(a) Le mot d'*aleu* pris dans son étymologie, présente l'idée d'une possession libre de toute sujétion. Il est composé de l'A privatif & de *Leude*, expression celtique, qui signifie sujet. *Vid. Pasquier, l. 2. ch. 15. Gloss. du Cange ad verb. Alodia.*

plus ancien droit de propriété qui ait existé parmi les fondateurs de notre monarchie. ANN. 1378

Le roi rappella vers ce même-temps au domaine de la couronne une partie des aliénations faites par les anciens souverains du Dauphiné. On ne doit pas omettre, à l'occasion du gouvernement de cette province, un traité conclu entre le roi, comme dauphin de Viennois (a), & Amédée, comte de Savoie. Cette sage convention, qui intéressoit la tranquillité publique, devoit depuis long-temps être établie entre toutes les nations policées. Une infinité de bandits de la Savoie & du Dauphiné avoient pris l'habitude de se réfugier dans l'une de ces provinces pour se dérober à la punition des forfaits qu'ils avoient commis dans l'autre. Les deux princes, pour prévenir de pareils abus, convinrent de se rendre réciproquement tous les malfaiteurs qui se trouveroient dans leurs Etats, quand même ils seroient leurs propres sujets. Une proscription si sévère & si précise arrêta bientôt le

Traité entre le roi & le comte de Savoie, contre les malfaiteurs.

*Archives de la chambre des comptes du Dauphiné.*

*Recueil des Ordonnances,*

(a) Le roi dans ces lettres prend le titre de dauphin de Viennois, quoiqu'il eût donné le Dauphiné au prince Charles, son fils aîné, lorsqu'il vint au monde.

ANN. 1378.

Réform<sup>e</sup> des  
procureurs du  
chatelet.

Livre rouge  
vieux du châtelet, fol. 85.  
R.

Recueil des  
ordonnances.

désordre, en mettant un frein aux brigandages de ces scélérats, qui ne se trouvèrent plus encouragés au crime par l'espoir de l'impunité.

On a souvent elayé en France de rendre aux hommes une partie de leur tranquillité, en abrégéant la longueur des procédures; mais l'hydre sans cesse renaissante de la chicane, fait par mille détours éluder la prévoyance des plus habiles législateurs; en sorte que le projet de la détruire, facile dans la spéculation, a toujours paru impraticable lorsqu'on a voulu l'exécuter. Ce que l'on peut de mieux, est d'appliquer de temps en temps quelques remèdes palliatifs à cette maladie incurable. Depuis que l'ancienne forme de nos jugemens, si commode par sa simplicité, avoit été remplacée par une jurisprudence nouvelle, l'embaras de concilier les coutumes & les loix différentes, s'étoit accru au point qu'un malheureux plaideur, égaré dans un labyrinthe de formalités, étoit obligé, pour sa défense, de recourir à des interprètes mieux versés dans un langage devenu étranger pour lui. Ce triste besoin avoit engendré une infinité de ministres subalternes, plus intéressés

à obscurcir les droits des citoyens qu'à les défendre. Paris & les autres villes du royaume étoient inondées d'un déluge de solliciteurs. Ces armées de praticiens répandus dans les différentes juridictions, assiégeoient les tribunaux, étourdissoient les juges sous prétexte de les instruire, & trouvoient l'art, à force de verbiage & d'écritures, d'éterniser l'iniquité. La juridiction du châtelet entretenoit une multiplicité prodigieuse de ces athlètes, toujours prêts à entrer en lice pour soutenir la cause bonne ou mauvaise du premier venu. On crut attaquer le mal dans son principe, en retranchant du nombre excessif des procureurs ceux que leur *injustifiance* rendoit incapables de cet emploi. Le soin de veiller à cette réforme fut confié au Parlement, au prévôt de Paris & aux conseillers du châtelet. Ils choisirent parmi la multitude quarante *des plus loyaux*, & *rejetèrent les autres*, par lesquels le peuple étoit *moult grevé*, & *en plusieurs manières opprimé indument*. Tels sont les termes employés dans cette salubre ordonnance.

L'année précédente, le roi par un •

**ANN. 1378.** nouveau règlement avoit décidé que les offices de conseillers-auditeurs du

Règlement pour les auditeurs & pour le greffe du châtelet.

*Livre verd anc. du châtelet, fol. 148.*

*Recueil des ordonnances.*

châtelet, qui étoient auparavant affermés au plus offrant, seroient dorénavant donnés en garde à des person- nages éclairés & suffisans. Le prix des différentes écritures expédiées par les greffiers, qui pour lors étoient *clercs* des juges, & demeurans chez eux, fut fixé par ce même règlement, qui con- tenoit aussi l'ordre des fonctions des conseillers, à-peu-près semblable à celui qui s'observe encore aujourd'hui.

Défense de recevoir les accusations, des nouveaux convertis, contre les Juifs.

*Trésor des chartes.*

*Reg. 113. pièce 100.*

*Recueil des ordonnances.*

Il étoit si avantageux aux Juifs d'ha- biter en France, qu'ils acquittèrent toujours, sans difficulté, les taxes aux- quelles ils étoient assujettis. Souvent même ils alloient au-devant de ces impositions, qu'on les vit augmenter à différentes reprises, ajoutant des sommes considérables à celles qu'on leur demandoit, pour obtenir de nou- velles prorogations de domicile. Plu- sieurs d'entr'eux, pendant ce long séjour, avoient ouvert les yeux, & reconnu les vérités du christianisme. Ces nouveaux convertis, transportés d'un zèle indiscret, confondoient avec leur éloignement pour la loi qu'ils avoient abjurée, une inimitié per-



sonnelle contre ceux qui persisteroient dans leur aveuglement. Les Juifs n'avoient pas de plus cruels persécuteurs que ces chrétiens modernes. Journallement traduits devant les tribunaux par des accusations presque toujours destituées de fondement, ils portèrent leurs plaintes au pied du trône. Le monarque, persuadé que la justice est un bien dû à tous les hommes, sans acception de leurs sentimens en matière de foi, défendit expressément que les Juifs régénérés par le baptême, se rendissent délateurs, à moins qu'ils ne donnassent caution, & qu'ils ne fussent en état de fournir des preuves évidentes de leurs accusations. Les juges eurent ordre en même-temps de n'admettre aucun des rapports qui leur seroient faits, qu'ils n'eussent été constatés par des informations juridiques.

Charles-le-Bel en 1324, rendit une ordonnance pour contraindre les personnes non nobles, qui depuis trente années possédoient des fiefs sans la permission du roi, à payer deux années du revenu de ces biens; & les ecclésiastiques qui se trouvoient dans le même cas, à porter au trésor le

Ordonnance sur les francs-fiefs & amortissemens.

Recueil des Ordonnances.

Chron.

S. Martialis, Lemovicensis.

ANN. 1378.

ANN. 1378.

produit de quatre , de six , & même de dix années , suivant les différentes provinces , pour le droit d'amortissement des biens par eux acquis depuis quarante ans. Cette ordonnance des francs - fiefs & amortissemens fut renouvelée pendant les dernières années de Charles V. Philippe le Hardi , suivant une ancienne chronique , fut le premier de nos rois , qui exigea que les ecclésiastiques achetaissent le droit de posséder des biens qui , une fois acquis par eux , ne sortoient plus de leurs mains. Ce roi déclare formellement à la fin de ses lettres , que ce règlement ne pouvoit avoir lieu que pour les acquisitions passées , ne voulant pas qu'on le suivit pour les aliénations futures qui seroient faites en faveur du clergé , dont l'excès pourroit devenir si préjudiciable , qu'elles ne devroient point du tout être tolérées.

» On ignore , dit un auteur célèbre , quel est le terme au-delà duquel il » n'est plus permis à une famille qui » ne s'éteint jamais , d'acquérir de nouvelles possessions ». Nos rois , en respectant les immunités du corps ecclésiastique , dont ils sont les premiers défenseurs , se sont réglés pour permettre

*Mém. de la  
chambre des  
comptes.*

*Reg. S. Just.*

*Esprit des  
loix. L. 25.  
ab. 5.*

mettre l'accroissement du domaine sacré de l'église, sur la nécessité plus ou moins pressante d'en ralentir le cours, en augmentant ou diminuant à propos le droit d'amortissement. Il seroit bien inutile d'expliquer aux Lecteurs l'origine & la nature de ce droit : le terme d'*amortissement* en désigne assez clairement la signification.

Ce n'étoit pas assez pour le malheur du genre humain, que depuis tant d'années les funestes divisions des princes temporels répandissent dans les plus belles contrées de l'Europe le carnage & la désolation; une calamité inattendue vint ajouter aux maux dont on gémissoit, de nouvelles horreurs, des guerres sanglantes, des haines implacables, des trahisons, le scandale & le ridicule. Et quelle fut l'origine de tant de désordres? L'élection d'un ministre de paix, d'un successeur du Prince des apôtres, destiné pour entretenir parmi les fidèles, la concorde & la charité. Deux compétiteurs ambitieux d'occuper la chaire de S. Pierre, se disputent ce suprême honneur avec un acharnement dont l'histoire de l'Eglise ne fournit point d'exemple. Leurs prétentions partagent l'univers chrétien.

Grand  
schisme  
d'occident.

ANN. 1378.

La tiare flottante entre ces deux têtes , réunit & semble fixer l'attention générale. Les pontifes ennemis , trop foibles par eux-mêmes , réclament les secours des puissances du siècle : il faut choisir entr'eux. Le sage tempérament de la neutralité se trouve précisément être celui qu'on adopte le moins : on s'arme , on court avec empressement se ranger sous les enseignes de l'un ou de l'autre : chacun des deux rivaux compte des souverains parmi ses adhérens : ils ont tous deux leurs armées , leurs généraux , leurs prélats , leurs docteurs , leurs saints (a). Dans cette double guerre , on combat également avec le fer & la foudre : enfin cette odieuse querelle , qu'on auroit dû assoupir dès sa naissance , ne se termine qu'après trente années d'hostilités ; d'intrigues & d'écrits , sans qu'il soit possible de démêler dans cette étrange confusion quel étoit le parti le plus juste.

Guerre en  
Italie.  
*Histoire de*  
*Bretagne.*  
*Hist. Eccl.*

Grégoire s'étoit flatté de rétablir en Italie la puissance temporelle des papes , qu'avoit affoiblie leur longue absence de Rome. Les Florentins

(a) Sainte Catherine de Sienne étoit pour Urbain ,  
Saint Vincent Ferrier pour Clément ,

maintinrent toujours avec succès la ligue qu'ils avoient formée contre le saint Siège. Vainement le cardinal de Genève, chargé par sa Sainteté d'amener des troupes à la défense des terres de l'Eglise, étoit repassé en Italie avec six mille Bretons, commandés par Jean de Malestroit & Sylvestre Bude. Ces troupes commirent une infinité de désordres, s'emparèrent de quelques villes, mais ne terminèrent pas la guerre. Leur insolence & leurs brigandages contraignirent à la révolte des places qui avoient été soumises jusqu'à leur arrivée. Les habitans de Césenne, excédés des traitemens injurieux qu'ils essuyoient de ces soldats étrangers, s'assemblèrent, prirent les armes, & les chassèrent de leur ville. Le légat du S. Siège dans le territoire de Bologne, joignit aux Bretons les compagnies angloises, commandées par Jean Acut, autre chef d'aventuriers, qui ravageoit l'Italie. La ville de Césenne fut reprise par ces brigands réunis. Les habitans furent passés au fil de l'épée, sans distinction de sexe: cinq mille hommes périrent dans ce massacre: les vainqueurs ne réservèrent que les belles femmes *pour en*

ANN. 1378.

**ANN. 1378.** faire à leur plaisir. Le cardinal affié-  
gea inutilement Bologne, qui étoit  
entrée dans la ligue des Florentins :  
il essaya d'attirer le commandant de  
la ville au combat, se flattant, lors-  
qu'il seroit sorti, de pouvoir s'em-  
parer de la place par le moyen des  
intelligences qu'il y entretenoit ; mais  
le gouverneur qui devinoit son des-  
sein, répondit à celui qui vint le pro-  
voquer à ce combat : » Monsieur le  
» révérendissime se travaille que je ne  
» fors point de la ville : mon gentil-  
» homme, dites - lui que je ne fors  
» point ; & la cause est afin qu'il n'y  
» entre pas ». Enfin le S. Siège fut obli-  
gé de conclure un accommodement  
avantageux aux Florentins.

Mort du pape  
Grégoire XI.

Chron. MS.

Chron. de  
Froissard, &c.

Hist. Eccl.  
tom. 20.

Ces contradictions, & le peu d'au-  
torité dont les papes jouissoient dans  
Rome même, où le peuple pendant  
leur absence s'étoit rendu presque in-  
dépendant, avoient dégoûté Grégoire  
du séjour de l'Italie : déjà même il  
méditoit son retour en France, lors-  
qu'il fut surpris de la maladie dont il  
mourut le 27 mars de l'année 1377 (a),

(a) Suivant l'usage observé alors d'assigner le renou-  
vellement de l'année au jour de Pâques, l'année 1378,  
commença le 18 Avril. *Gloss. du Cange ad verb. Annus.*

âgé de 46 ans , après avoir occupé le S. Siège sept ans deux mois & vingt-sept jours. On accusa ce pontife d'une prédilection trop marquée en faveur de sa famille , dont plusieurs furent élevés aux dignités , quoiqu'on en eût pu trouver de plus convenables pour la science & pour les mœurs. Au reste , il fut amateur des gens de lettres , qu'il honora toujours d'une protection singulière. Quelques jours avant sa mort , il donna une bulle , par laquelle il traçoit aux cardinaux la conduite qu'ils devoient tenir pour lui donner un successeur : „ Et nous chargeons , dit-il , leurs consciences d'élire „ un digne pasteur “. Les circonstances fâcheuses où les électeurs se trouvèrent , les occupèrent bientôt d'autres soins que de celui de se conformer à ces louables dispositions.

La présence des papes à Rome étoit aussi avantageuse aux Romains , que le séjour de ces mêmes pontifes dans Avignon avoit été nuisible à la France. Selon le témoignage d'un de nos anciens écrivains , depuis que le S. Siège eût été transféré en Provence , „ ce ne fut plus qu'un mélange & débâche de toutes choses : le pape

*Pasq. rech.  
de la France.  
L. 3. ch. 25.*

ANN. 1378. » à la vérité accordoit au Roi des le-  
 » vées de décimes sur le clergé, beau-  
 » coup plus à l'abandon que l'on n'a-  
 » voit fait auparavant, sous prétexte  
 » de voyages imaginaires d'outre-mer ;  
 » & le roi en contreéchange connivoit  
 » aux graces expectatives, & provi-  
 » sions extraordinaires du pape sur les  
 » bénéfices, ensemble aux exactions  
 » qu'il faisoit dessus tous les bénéfi-  
 » ciers pour entretenir son état ». Ce-  
 » pendant on ne jugeoit pas ainsi pour  
 » lors ; & les François étoient aussi jaloux  
 » que les Italiens de la résidence des  
 » successeurs de S. Pierre.

Mouvements  
 pour l'élec-  
 tion du pape.  
*Hist. Eccl.*

Le jour même que les cardinaux  
 célébrèrent le service de Grégoire XI,  
 dans l'église de Sainte-Marie-la-Neu-  
 ve, ils mandèrent les sénateurs & les  
 bannerets, ou chefs de quartier de  
 la ville, pour leur recommander la  
 sûreté du Vatican, où le conclave  
 devoit se tenir. Le sénateur portant la  
 parole pour les Romains, déclara que  
 pour remédier aux désordres survenus  
 dans Rome & dans l'Etat ecclésiasti-  
 que, depuis que le S. Siège avoit été  
 occupé par des Ultramontains, il étoit  
 absolument nécessaire d'élire un pape  
 Italien, que l'amour pour le lieu de



sa naissance engageât à préférer Rome à tout autre séjour. Il finit en les assurant que telle étoit l'intention unanime du peuple. Cette première déclaration inspira une si grande frayeur aux prélats, que l'archevêque d'Arles, qui, en qualité de camérier de l'église Romaine, devoit garder le conclave, remit ce soin à l'évêque de Marseille, & courut se renfermer dans le château S. Ange.

ANN. 13; 8.

Le sénateur & les autres chefs qui gouvernoient dans Rome, avoient obligé les nobles de sortir de la ville : les payfans des environs, hommes féroces, connus sous le nom de montagnards, étoient accourus se joindre à la populace attroupée dans les environs du Vatican. Ce désordre, qui croissoit à tous momens, étoit secrètement fomenté par quelques prélats qui avoient intérêt qu'on choisît un pape Italien. Seize cardinaux, desquels quatre étoient Italiens, onze François & un Aragonois, se trouvoient alors à Rome : six autres résidoient en France, & Jean de la Grange, dit le cardinal d'Amiens, remplissoit en Toscane les fonctions de légat du S. Siége.

ANN. 1378.

Embarras des  
cardinaux.*Ibid.*

Les précautions dont les Romains s'armèrent, prouvent qu'ils n'étoient pas assurés de réussir par la violence qu'ils employoient; & peut-être les électeurs les eussent-ils déconcertés, en leur opposant l'union & la constance : mais divisés entr'eux, ils n'étoient occupés qu'à se donner mutuellement l'exclusion. Les seize cardinaux formoient trois factions, Italiens, François & Limousins : ces derniers étoient les plus nombreux; les trois derniers papes, Limousins de naissance, ayant rempli le sacré collège de leurs compatriotes. Les François, plus éloignés encore de la faction Limousine que de l'Italienne, se joignirent à cette dernière, aimant mieux donner leurs suffrages à un Italien, que de voir encore un Limousin occuper le S. Siège. Ils convinrent de faire un choix hors du sacré collège, & se proposèrent de nommer l'archevêque de Bari, Napolitain. Ce fut dans ces dispositions qu'ils entrèrent au conclave, dix jours après la mort de Grégoire XI. Avant que d'arriver au lieu où l'assemblée devoit se tenir, ils avoient été obligés de passer avec peine à travers une foule de Romains armés,

qui ne cessoient de crier : *Romano lo volemo*, nous voulons un Romain : ANN. 1378.  
*Avisez-vous, seigneurs cardinaux ; & si nous baillez un pape Romain, autrement nous vous ferons les têtes plus rouges que vos chapeaux.*

Le lendemain de leur entrée au conclave, les cardinaux s'assemblèrent pour procéder à l'élection ; car la fureur du peuple s'irritoit de plus en plus : il ne discontinuoit pas d'assiéger le palais avec un vacarme effroyable, prêt à chaque instant d'en briser les portes, empêchant qu'on ne portât à manger aux prélats, qui ne purent fermer l'œil de la nuit. Un des cardinaux, effrayé de ce tumulte, proposa un expédient singulier pour se tirer d'embarras. » Prenons, dit-il, » un frère mineur, mettons-lui la cha- » pe & la mitre papale, & feignons » de l'avoir élu, & puis nous retirons » d'ici, & nous en élirons un autre » ailleurs «, comme si le choix d'un cordelier eût été plus facilement annullé que celui d'un autre. Ce mauvais subterfuge fut unanimement rejeté. Alors le cardinal d'Aigrefeuille, qui le premier donna sa voix, déclara qu'il éliroit purement & librement

Election  
 d'Urbain VI.  
*Ibid.*

~~ANN. 1378.~~ le seigneur Barthélemi Prignano ;  
 ANN. 1378. archevêque de Bari. A l'instant , il fut  
 suivi des autres cardinaux des deux  
 factions réunies , qui formoient plus  
 des deux tiers des électeurs auxquels  
 le cardinal de Florence se joignit en-  
 core. Un seul cardinal osa protester ,  
 & un autre plus courageux encore  
 refusa constamment de donner sa voix.  
 Ce fut ainsi que se fit cette élection ,  
 sur laquelle il seroit téméraire de  
 hasarder un jugement , puisque le  
 concile , qui dans la suite termina le  
 schisme , laissa la question indécise.  
 On ne peut cependant s'empêcher de  
 faire quelques observations qui se  
 présentent naturellement. Si les car-  
 dinaux furent tous forcés , comme ils  
 l'assurèrent quelques mois après , pour-  
 quoi ne feignirent ils pas de concert ?  
 Pourquoi ce choix hors du sacré collé-  
 ge ? L'archevêque de Bari leur avoit-il  
 donné parole d'abdiquer ? Etoient-ils  
 plus sûrs de sa promesse que de  
 celle d'un d'entr'eux ? Le choisirent-ils  
 enfin pour satisfaire les Romains ?  
 Ils étoient si peu sûrs de l'approba-  
 tion du peuple , qu'ils n'osèrent d'a-  
 bord publier l'élection , appréhendant  
 que l'archevêque , qu'ils envoyèrent

prier de se rendre au conclave , ne fût infulté. Tous ces faits avoués par eux- ANN. 1578. mêmes , ne s'accordent guère avec le défaveu qu'ils publièrent ensuite : le reste de leur conduite présente toujours la même inconséquence. Quoi qu'il en soit , ils réitérèrent l'élection après leur dîner , l'archevêque présent. L'évêque de Marseille importuné par les Romains , impatiens de savoir quel étoit le pape qu'on venoit d'élire , leur dit d'aller à S. Pierre , & qu'ils l'apprendroient. Ils crurent entendre que c'étoit le cardinal de S. Pierre : abusés par cette idée , ils coururent au logis de ce prélat , qu'ils démeublèrent suivant la coutume de piller la maison du nouveau pape en signe de joie.

L'élection cependant ne se publioit pas : le peuple furieux de se voir trompé , brise les portes du palais. Dans cette extrémité , les cardinaux engagent le cardinal de S. Pierre à se laisser revêtir des ornemens du pontificat. Les Romains entrent , se prosternent devant lui. En vain il leur crie : » Je » ne suis point pape , & ne veux point » être antipape : on a élu l'archevêque » de Bari qui vaut mieux que moi ». Ils ne l'écoutent point , ils le mettent

dans une chaire & le portent en triom-  
 phe, tandis qu'à la faveur du tumulte  
 les cardinaux s'échappent du conclave :  
 six se sauvent dans le château S. Ange,  
 quatre sortent de Rome, les autres  
 se retirent dans leurs palais. L'arche-  
 vêque le lendemain rend son élection  
 publique : le peuple paroît content.  
 Les cardinaux, qui étoient demeurés  
 chez eux, se rendent auprès du nou-  
 veau pape, ceux du château S. Ange  
 arrivent, & pour la troisième fois  
 l'élection est réitérée. On intronise le  
 pontife, qui prend le nom d'Urbain  
 VI. Les prélats qui étoient sortis de  
 Rome y reviennent, lui rendent leurs  
 respects comme à un pape légitime.  
 Ils font plus, ils instruisent les cardi-  
 naux d'Avignon de la promotion qu'ils  
 viennent de faire, & ceux-ci la rati-  
 fient en y accédant. Le cardinal de la  
 Grange, légat en Toscane, de retour à  
 Rome, joignit sa voix à celle de ses  
 collègues : ainsi l'on peut assurer que  
 pendant quelque temps le pape fut re-  
 connu par les vingt trois cardinaux qui  
 composoient alors le sacré collège.

Urbain se  
 brouille avec  
 les prélats.  
*Ibid.*

Urbain, avant que de parvenir au  
 pontificat, jouissoit de la plus grande  
 réputation, soit pour la doctrine, soit

pour les mœurs ; humble , dévot ,  
 désintéressé , sévère pour lui seul , in-  
 dulent pour les autres. Le triple dia-  
 dème fit en lui un changement qu'on  
 auroit peine à croire , s'il n'étoit  
 attesté par tous les historiens de ce siècle.  
 Peu de jours après son exaltation , il  
 donna les premiers indices de l'hu-  
 meur austère qui le dominoit. Le  
 receveur des deniers de la chambre  
 apostolique vint , suivant l'usage , lui  
 présenter le produit de sa recette : il  
 refusa l'argent , en le chargeant d'im-  
 précations : *Que ton argent périsse avec*  
*toi* , s'écria-t-il. Ce désintéressement  
 outré ne dura pas. Le lundi de Pâques  
 il prononça un discours très-véhément  
 dans la salle de son palais : là , sans  
 aucun ménagement , adressant la pa-  
 role aux évêques qui composoient une  
 partie de son auditoire , il leur dit  
 qu'ils étoient tous des parjures d'avoir  
 abandonné leurs églises pour résider  
 à sa cour. L'évêque de Pampelune  
 choqué de l'apostrophe , se leva & lui  
 répondit en ces termes : » Je ne suis  
 » point parjure , je ne suis point à la  
 » cour pour mon intérêt particulier ,  
 » mais pour l'utilité publique , & je  
 » suis prêt à m'en retirer «. Les car-

ANN. 1378.

ANN. 1378. dinaux eurent leur tour, & furent  
 traités encore plus durement dans un  
 consistoire qu'il tint huit jours après :  
 il les taxa publiquement de simonie ,  
 d'injustice, de luxe & de perfidie , ne  
 désignant personne dans ces sanglantes  
 invectives, mais les menaçant tous  
 en général de les punir sévèrement ;  
 s'ils ne se corrigeoient. Il eut ensuite  
 la témérité d'avancer qu'il feroit jus-  
 tice des rois de France & d'Angleterre ,  
 s'ils ne mettoient fin à leurs divisions  
 qui troubloient le repos de la chré-  
 tienté, ce qui lui donna sujet de reve-  
 nir aux cardinaux dont il accusa quel-  
 ques-uns d'entretenir cette guerre, &  
 de sacrifier le bien public à leur avarice.  
 Le cardinal de la Grange crut que ce  
 dernier reproche s'adressoit à lui. Ce  
 prélat avoit effectivement accumulé  
 d'immenses richesses dans le ministère,  
 & la voix publique lui en faisoit un  
 crime. Il interrompit le pape avec un  
 geste menaçant, & lui dit : *Comme*  
*archevêque de Bari tu as menti.* A l'in-  
 stant il sortit & s'éloigna de Rome avec  
 précipitation.

Les cardi-  
 naux se reti-  
 rent à Agnani.  
*Ibid.*

Ces deux incidens auroient dû rem-  
 pérer le zèle amer du pontife ; mais  
 malheureusement son caractère impé-



tueux qu'il commençoit à se manifester, s'enflammoit par les contradictions. Ce fut vraisemblablement cette conduite inflexible qui porta les cardinaux à se ressouvenir des violences qu'ils avoient essuyées dans le conclave, & de concerter entr'eux les moyens d'attaquer une élection contre laquelle la contrainte qu'on avoit employée à leur égard, sembloit leur ouvrir une voie de réclamation. Ils dissimulèrent cependant jusqu'au mois de Mai, qu'ils obtinrent la permission de sortir de Rome sous prétexte d'éviter les chaleurs de l'été. Ils s'étoient ménagé pendant ce temps la protection d'Honorat, comte de Fondi, qui les reçut dans la ville d'Agnani. Ce comte étoit animé contre le pape, qui avoit voulu le priver de son gouvernement. Les prélats traitèrent en même-temps avec les Bretons & les autres chefs des compagnies, qu'ils engagèrent à leur service.

Urbain fut bientôt informé de ce qui se tramoit contre ses intérêts. Il se repentit d'avoir permis aux cardinaux de sortir de Rome : il essaya de les ramener, & pour cet effet il se rendit à Tivoli, d'où il voulut se réconcilier avec eux; mais il n'étoit plus

ANN. 13, 8.

Urbain  
essaye de les  
apaiser.  
*Ibid.*

ANN. 1373. temps. Il ne reçut que des reproches pour réponse à ses invitations. Déjà l'on combattoit aux portes de Rome : Bernard de la Sale , capitaine Gascon , mandé pour la défense du sacré collège , avoit pris la route d'Agnani. Les Romains voulurent lui disputer le passage d'un pont ; il les mit en fuite , après en avoir tué cinq cents & fait quantité de prisonniers. Le peuple furieux de cet échec rentra dans la ville , & fit main-basse sur sur tous les étrangers qui se trouvoient alors à Rome , les massacrant indistinctement , prêtres ou séculiers. Ce genre de persécution dura plusieurs jours. Les Romains étoient principalement acharnés sur les François & sur les Bretons.

Les cardinaux protestent contre l'élection.

*Ibid.*

Les cardinaux s'étant déclarés hautement , envoyèrent dans toutes les cours les protestations qu'ils avoient dressées contre l'élection d'Urbain. Chaque jour ce pontife voyoit désertter quelques-uns des prélats de sa cour. L'archevêque d'Arles , camérier de l'église Romaine , vola les ornemens , la chapelle , & jusqu'à la tiare : il porta ces trésors sacrés dans Agnani. Cet abandon général pénétra le pape & lui arracha des larmes.

Environné d'ennemis, il ne lui restoit plus que la faveur du peuple & son titre ; & ce qui devoit le toucher plus vivement, il ne pouvoit attribuer ses disgraces qu'à lui-même. Il s'étoit attiré gratuitement l'inimitié de la reine de Naples, qui non contente de le reconnoître dès son avènement au pontificat, lui avoit prêté de l'argent & fourni des troupes. Comptant sur sa reconnoissance, elle lui demanda son agrément pour le mariage du marquis de Montferrat avec l'héritière de Sicile ; mais l'ambitieux pontife avoit formé le projet extravagant d'unir cette princesse avec François Prignano, son neveu, homme sans mérite & sans mœurs : il refusa le consentement que la reine demandoit, & se bronilla irréconciliablement avec elle.

Ce fut cette inimitié qui engagea les cardinaux à quitter le séjour d'Agnani pour se transporter à Fondi, ville située dans la Campanie, à neuf lieues de Naples, où ils exécutèrent enfin la délibération prise depuis long-temps, de procéder à une nouvelle élection. On observe comme une singularité digne de remarque, qu'en cette occa-

Les cardinaux se transportent à Fondi.

Election de Clément VII.  
*Ibid.*

ANN. 1378.

ANN. 1378.

sion les François trompèrent les cardinaux Italiens, qu'ils invitèrent à se joindre avec eux, en les flattant chacun séparément, & sous la foi d'un secret inviolable, de l'exaltation au souverain pontificat. Sur cet espoir ils vinrent à Fondi, où ils eurent la mortification d'être témoins du choix qui fut fait du cardinal Robert de Genève, fils du comte de ce nom.

*Histoire de  
l'Université,  
par Duboulay  
Ibid. par  
M. Crevier.  
J, l'Enfant.*

Le nouveau pape prit le nom de Clément VII. Cette nomination avoit été concertée précédemment; cependant une lettre de Robert, comte Palatin, qui depuis fut roi des Romains, adressée à l'empereur Vincelas, nous a conservé une particularité qui mérite d'être rapportée. Les cardinaux assemblés à Fondi, embarrassés sur le choix qu'ils feroient, eurent dessein de nommer le roi de France souverain pontife, & le monarque refusa la proposition qui lui en fut faite, parce qu'il étoit estropié du bras gauche, incommodité qui ne lui permettroit pas de célébrer décemment le service divin. Il n'est pas absolument incroyable que le sacré collège, dans la vue de s'appuyer du crédit d'un chef puissant & respecté, ait conçu un pareil

projet ; mais on peut assurer que le roi étoit trop sage pour s'y prêter. ANN. 1378.  
 Charles, à qui la jeunesse de son fils  
 caufoit de si sérieuses inquiétudes, &  
 qui prenoit tant de précautions contre  
 les dangers d'une minorité, sentoît  
 trop que la Providence l'appelloit au  
 gouvernement de son royaume, & non  
 à la succession de S. Pierre.

*Hist. Eccl.*  
*tom. 20.*

Urbain ayant appris l'élection de  
 Clément, & n'espérant plus de paix,  
 fit les préparatifs convenables à la dé-  
 fense de ses droits. Il se forma un nou-  
 veau collège de vingt-six cardinaux  
 pour remplacer les déserteurs. Les deux  
 pontifes alors, chacun à la tête de son  
 parti, commencèrent les hostilités en  
 personne par des excommunications  
 réciproques, dans lesquelles les adhé-  
 rens ne furent pas oubliés. Des inju-  
 res, des anathêmes, des malédictions,  
 on en vint aux armes. Clément eut  
 d'abord l'avantage ; mais le parti d'Ur-  
 bain reprit le dessus en Italie, qui  
 fut le principal théâtre de la guerre :  
 son rival ayant quitté Fondi, mal reçu  
 à Naples, malgré la protection de la  
 reine, après avoir demeuré quelque  
 temps dans le château de l'Œuf; enfin  
 contraint de s'embarquer, prit la route

Ann. 1378. de Marseille, où il arriva fatigué d'une périlleuse navigation, & delà vint établir sa cour dans Avignon. Urbain profitant de ces avantages, pressa ses adversaires : rien ne lui coûta pour exécuter ses projets. Il vendit les domaines, les droits des églises & des monastères, les calices d'or ou d'argent, les croix, les images des saints, les ornemens des églises ; & tout fut fondu & converti en espèces. Avec ces ressources, il renversa du trône la reine de Naples, pour y placer un prince, qui paya ses bienfaits, de la plus noire ingratitude, qui voulut attenter à sa liberté, qui le proscrivit, qui mit sa tête à prix, qui le força de se réfugier dans une forteresse, du haut de laquelle on le voyoit quatre fois par jour, tenant un flambeau d'une main, *une clochette* de l'autre excommunier ses ennemis, tandis que par ses ordres, dans ce même château qui lui servoit d'asile, on appliquoit à la question six cardinaux qu'il traînoit à sa suite chargés de chaînes : ils étoient accusés d'avoir conspiré contre lui. Jamais sa haine implacable ne leur pardonna ce crime arraché à la nécessité où il les avoit

*Hist. Eccl.*

réduits. Il les fit périr de différens genres de mort, non sans avoir goûté long-temps le plaisir de les entendre gémir dans les plus cruelles tortures. Souvent dans l'appréhension que ses bourreaux moins inhumains que lui, ne se relâchassent, il leur commandoit de déchirer ces malheureux prélats, jusqu'à ce que leurs cris perçans parvinssent à ses oreilles; & pour avertir qu'il étoit présent quoiqu'invisible, il se promenoit dans un jardin voisin, récitant son bréviaire à haute voix. Les tristes annales de l'univers ne présentent que trop souvent des traits de barbarie déshonorans pour l'humanité; il manquoit l'exemple d'un tyran furieux & tranquille, assez impie pour oser, en assouvissant sa rage, adresser ses prières à un Dieu clément & conservateur.

Pendant le cours de ces désordres, les Clémentins & les Urbanistes se traitoient sans quartier. Quiconque avoit le malheur de tomber au pouvoir du parti opposé, prélat, prêtre ou clerc rencontroit une mort inévitable. Les bornes de cet ouvrage nous obligent de supprimer les événemens sans nombre que produisit la querelle des deux

**ANN. 1378.** pontifes, pour nous renfermer uniquement dans les faits qui ont quelque rapport avec les affaires du royaume.

Indécision  
du roi.

Immédiatement après son exaltation, Urbain n'avoit pas manqué d'en informer le roi de France, ainsi que les autres princes chrétiens. Il fut d'abord reconnu par l'université comme il l'avoit été par les cardinaux d'Avignon. Charles, qui sur ces entrefaites reçut de la part des prélats d'Italie différens avis contraires à cette élection, balança quelque temps à se déclarer. Il est assez vraisemblable que le cardinal de la Grange, en qui le roi avoit beaucoup de confiance, ne contribua pas peu à cette indécision : il s'étoit un des premiers échappé de Rome (a). Les envoyés du pape cependant suivoient la cour, espérant de jour en jour que le monarque se

(a) Peu de temps après l'élection d'Urbain, « dit un chroniqueur de ce siècle, » le roi eut nouvelles des » cardinaux qui étoient à Rome : Ils lui marquoient » qu'il n'ajoutât foi à chose qui eût été faite à cette » nomination, & qu'ils lui certifieroient plus à plein » la vérité : qu'en attendant il ne donnât aucune » réponse aux messagers qui de par ledit Barthélemi » viendroient ». Il rapporte ensuite qu'un chevalier & un écuyer, depuis députés d'Urbain, arrivèrent à Paris; lesquels après avoir parlé plusieurs fois au roi,



décideroit, lorsqu'ils virent arriver à Paris l'évêque de l'Amagouste, & Nicolas de Saint Saturnin, Dominicain, maître du sacré Palais. Ils étoient chargés par les cardinaux assemblés dans Agnani, d'instruire le prince de tout ce qui s'étoit passé dans le conclave de Rome; ils apportoitent un acte signé par les électeurs, qui contenoit leurs protestations juridiques contre l'élection d'Urbain, & le récit des violences qu'on avoit employées pour les contraindre à ce choix. Il est toutefois remarquable que dans cet acte de désaveu où ils exposent en pleine liberté les motifs qui les autorisoient à regarder comme nulle cette nomination, il n'est point du tout spécifié que Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, fût convenu avec eux de se prêter à une élection feinte. On ne peut soupçonner les

ANN. 1378.

furent congédiés avec cette réponse : » Qu'il n'avoit  
 » point ouï nouvelles de cette élection, & si avoit  
 » tant de bons amis cardinaux, dont plusieurs avoient  
 » été serviteurs de ses prédécesseurs rois de France  
 » & de lui, & encore en avoit plusieurs à lui de sa  
 » pension; que il tenoit fermement que se aucune  
 » élection eût été faite, ils la lui eussent signifiée, &  
 » pout ce étoit son entention d'attendre avant que  
 » plus avant il procédât en ce fait ». *Chron. MS.*  
*Bibl. royale. N<sup>o</sup>. 7411.*

cardinaux d'avoir supprimé une circonstance si favorable à leur cause : il résulte naturellement de ce silence qu'il ne leur avoit rien promis, ainsi que quelques écrivains se sont hâsardés de le publier avec assez peu de certitude.

Assemblée  
pour examiner la validité  
des élections.

*Ibid.*

La députation de l'évêque de Famagouste & du Dominicain, servit à préparer les esprits à l'éclat que peu de temps après produisit l'élection de Clément VII. Dès qu'elle fut rendue publique, Charles fut sollicité de se déclarer en sa faveur. Le monarque religieux ne jugea pas à propos de s'en rapporter à ses propres lumières dans une affaire de si grande importance. Il suivoit plus que jamais cette équitable circonspection que lui dictoit la droiture de son cœur. La question fut agitée dans une nombreuse assemblée, composée de six archevêques, de trente évêques, & de plusieurs abbés & docteurs. La plupart des avis penchoient pour le nouveau choix que les cardinaux venoient de faire. Le roi cependant ne trouvant point cette unanimité de sentimens qui annonce l'évidence, & ne voyant pas les faits assez éclaircis, jugea qu'il étoit

étoit à propos de différer encore jusqu'à ce qu'une information plus exacte levât tous les scrupules. On envoya des personnes de confiance pour faire sur les lieux-mêmes les perquisitions nécessaires, & puiser la vérité dans sa source. Ils revinrent à Paris avec des lettres munies des sceaux des prélats, dont la publication fut permise.

ANN. 1378.

Le roi, toujours incertain, attendit encore. Enfin, ayant vu une lettre écrite de la main du pontife, revêtue du témoignage authentique de tout le conclave, & fortifiée encore par celui des cardinaux d'Avignon, il assembla de nouveau son conseil auquel assistèrent les docteurs, ainsi que les principaux de la noblesse & du clergé. Là, désirant sincèrement régler ses démarches sur la justice, il exhorta, sous la foi du serment, chacun d'eux en particulier à n'écouter dans les conseils qu'ils alloient lui donner, que la voix de leurs consciences, sans acception de personne. Tous alors lui conseillèrent de rejeter la nomination d'Urbain, comme un effet de la violence qui ne lui avoit acquis aucun droit, & de s'attacher au pape que les cardinaux avoient élu librement. Le

Le roi adhère  
à Clém. VII.

*Ibid.*

ANN. 1378.

monarque déterminé par cette délibération générale, se soumit, ainsi que ses Etats, à l'obédience de Clément VII.

L'Université  
prend le même  
parti.

L'Université fut mandée & invitée de se conformer à la résolution qu'on venoit de prendre. Ce corps célèbre, composé des personnages les plus éminens par leur savoir & par leur attachement à la saine doctrine, supplia le roi de lui permettre de différer à prendre un parti décisif, jusqu'à ce qu'une matière si grave eût été mûrement examinée : Charles eut la bonté de lui accorder le délai demandé. Il se tint, à cet effet, plusieurs assemblées où les avis se trouvèrent partagés. Enfin, sollicitées de nouveau, les Facultés réunies, suivirent les intentions de la cour, en adhérant à Clément. Il est vrai néanmoins que ce consentement ne fut pas unanime : plusieurs membres de l'Université étoient d'avis que l'on choisît le parti de la neutralité entre Urbain & Clément. Il est bien honorable pour cette savante compagnie d'avoir la première proposé de ne reconnoître aucun des deux contendans, jusqu'à ce que leurs prétentions eussent été décidées par les

lumières d'un concile général. On ne comprit pas pour lors tout le mérite d'un avis si sage, auquel dans la suite on se trouva forcé de recourir. Marche trop ordinaire à l'esprit humain, lorsqu'il s'agit de délibérer sur de grands intérêts : on s'égare long-temps avant que la nécessité des circonstances ramène enfin au seul parti que la raison présentait d'abord.

Charles, en adoptant l'élection de Clément, ne fut entraîné par aucune considération humaine : il ne consulta que cette pureté d'intention qui caractérisa toujours ses démarches. On conserve encore à Rome un acte dans lequel ce monarque religieux fait voir toute la droiture de son cœur. « Je me » suis déterminé à suivre le parti de » Clément, dit-il, sur les écrits des » cardinaux, auxquels appartient l'élection du pape, & qui ont témoigné » en leur conscience, qu'ils ont élu » celui-ci canoniquement. J'ai suivi » aussi l'avis de mon conseil, & de » plusieurs prélats & sçavans hommes » de mon royaume, qui en ont même délibéré. Mais parce que » quelqu'un pourroit prétendre que » les cardinaux auroient été par pas-

Protestations du roi de France au sujet de l'élection d'Urban.  
*Hist. Eccl. rom. 20. lib. 98.*  
*Rain.*

ANN. 1378.

» sion , & se seroient trompés , je  
 » déclare que je n'ai pris le parti du  
 » pape Clément par aucune inclination  
 » de parenté, ni autre motif humain,  
 » mais croyant bien faire, & par les  
 » raisons susdites. En cas, toutefois  
 » qu'on prétende que je me sois  
 » trompé en quelque chose, je proteste  
 » que je veux m'en tenir à la décision  
 » de l'Eglise universelle, soit dans un  
 » concile général ou autrement, pour  
 » n'avoir rien à me reprocher devant  
 » Dieu «.

Cependant, malgré les suffrages des cardinaux, & l'illustre naissance de Clément, les adhérens de ce pontife ne paroissent pas former le plus grand nombre. Presque toutes les villes de l'Italie, excepté Jeanne, reine de Naples, s'attachèrent au parti opposé. L'empereur, quoiqu'ami de la France, la plupart des puissances de l'Allemagne, & les Pays-bas reconnurent Urbain : le roi de Castille d'abord suivit le même parti (a), ainsi que l'Ara-

(a) L'histoire d'Espagne rapporte comme une singularité digne de remarque, que le pape Urbain en faisant solliciter, par ses ambassadeurs, l'obédience du royaume de Castille; envoya deux pièces d'écarlate à D. Henri, afin, disoit-il, que ce roi, la reine son épouse & son fils portassent des habits de la même

gon. Enfin, à l'égard de l'Angleterre, il lui suffisoit, pour se déclarer *Urbaniste*, de voir les François *Clémentins*. C'étoit un motif de division de plus entre les deux nations rivales.

ANN. 1378.

Quoique de temps en temps on essayât de renouveler les négociations pour la paix, dont la cour de Londres ne paroissoit pas s'éloigner, & que le roi désiroit encore plus, dans la vue d'assurer par un traité solide les avantages qu'il avoit remportés, les hostilités toutefois ne discontinuoient pas. Divers partis pénétrèrent dans le Limousin & l'Auvergne, où deux ou trois chefs de compagnies angloises, plus brigands que guerriers, surprirent quelques châteaux. Le plus considérable de tous étoit celui de Ventadour, situé sur les frontières du Limousin & de l'Auvergne. Le comte de Ventadour, courbé sous le faix des années, s'étoit retiré dans cette place, l'une des mieux fortifiées de la province. Il s'y croyoit en sûreté, quand il fut trahi par un ancien domestique, qui facilita

Différentes hostilités dans l'Auvergne & le Limousin.

*Froissard.*

couleur que le sien. Lorsque l'Espagne se fut déclarée en faveur de Clément, alors Henri de Transjume & son fils ne furent plus traités dans les bulles d'Urbain que de bâtards & d'usurpateurs, &c. *Hist. d'Espagne. Rym. all. publ. tom. 3.*

ANN. 1378.

l'entrée des ennemis, moyennant une somme de six mille livres. Le perfide cependant, arrêté par un reste de scrupule, eut honte de livrer son maître : il mit dans son marché qu'on respecteroit la personne & les biens du comte, condition que *Geoffroi tête-noire*, c'étoit le nom du capitaine, exécuta fidèlement. Ces sortes d'expéditions, malheureusement trop fréquentes dans quelques provinces éloignées, doivent être plutôt regardées comme des courses d'un reste de bandits qui infestoient encore le royaume, que comme des opérations militaires, avantageuses à l'un des deux partis. Ces conducteurs de troupes gardoient pour eux-mêmes les places dont ils s'emparoiént : c'est-là qu'ils rassembloient les dépouilles qu'ils enlevoient indistinctement à tous ceux que le hasard leur présentoit. Nous verrons encore long-temps, dans le cours de cette histoire, la France en proie à de semblables hordes d'aventuriers, qui ne différoient des voleurs de grand chemin de nos jours, que par leur nombre & par l'impunité.

Guerre en  
Guienne &  
dans la Na-  
varre.

*Ibid.*

Cependant, le seigneur de Neuville, après la levée du siège de Mortagne, avoit repris sur les François plusieurs



places dans le Bordelois. De retour à Bordeaux, il trouva dans cette ville le ANN. 1378. roi de Navarre. Ce prince, justement puni de tant de coupables manœuvres, pressé de tous côtés, éprouvoit enfin que les artifices des méchants leur font encore plus nuisibles qu'à ceux qu'ils veulent perdre. Dom Juan, Infant de Castille, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, étoit rentré en Navarre : il ravagea ce malheureux royaume, & vint ensuite mettre le siège devant Pampelune. Charles, trop foible pour résister aux efforts d'un ennemi si puissant, venoit implorer l'assistance des Anglois. Il leur représenta la situation embarrassante où il se trouvoit : afin de les déterminer à lui fournir des forces suffisantes pour repousser le danger qui le menaçoit, il leur rappella les termes du traité qu'il avoit conclu avec la régence d'Angleterre. Neuville le rassura, en lui promettant qu'on alloit incessamment faire partir des troupes qui ne manqueroient pas d'arriver aussi-tôt que lui, sur les frontières de ses États. Alors, ne doutant point que ces magnifiques promesses ne fussent suivies d'une prompte exécution, il

ANN. 1378.

reprit la route de la Navarre, afin d'être plus à portée de rassembler les forces de son royaume, pour les joindre aux troupes auxiliaires qu'on lui faisoit espérer.

Le roi de Navarre sollicite du secours.

*Ibid.*

Ce prince, qui dans le cours d'une vie si fertile en évènements, n'entreprit & n'acheva jamais par lui-même aucune expédition militaire, n'osa rentrer en Navarre. Il se rendit à Saint-Jean-pied-de-port, où il s'arrêta jusqu'à l'arrivée du secours ; mais il eut le temps de faire des réflexions désagréables sur l'inconvénient de ne devoir sa sûreté qu'à la faveur mendicée d'une protection étrangère. Les commandans des troupes qui devoient se joindre au Navarrois, au lieu de marcher contre les Castillans, s'amüsèrent à reprendre dix ou douze forteresses, dont plusieurs capitaines Bretons s'étoient emparés dans les environs de Bayonne, tandis que le Navarrois, qui de jour en jour attendoit les Anglois, s'impatientoit de la lenteur de leur marche. Il dépêchoit incessamment des messagers, pour les informer de l'extrémité où il se trouvoit réduit. Les Espagnols pressoient toujours vivement le siège de Pampelune, dont

ils se seroient infailliblement rendu maîtres sans la vigilance & la bravoure du vicomte de Châtillon, qui fit une vigoureuse défense, quoiqu'il n'eût avec lui que deux cents hommes de garnison, & que les vivres commençassent à manquer. Le courage de ce seigneur sauva la place. Enfin ce secours si longtemps désiré arriva sur les frontières de Navarre. Charles avoit rassemblé toutes les forces de son royaume, qui réunies aux troupes angloises, formèrent une armée de plus de vingt mille hommes d'armes.

L'Infant de Castille, informé de la jonction des Anglois & des Navarrois, tint un conseil de guerre pour délibérer si l'on marcheroit aux ennemis. Les avis se trouvèrent partagés ; plusieurs chevaliers Espagnols désiroient qu'on livrât bataille, & le jeune prince eût volontiers penché vers cette résolution ; mais dans le temps que la délibération étoit suspendue par la diversité des sentimens, le roi de Castille envoya des ordres précis à Dom Juan de lever le siège : il obéit, & ramena ses troupes en Espagne. Les troupes angloises, qui restèrent dans la Navarre, profitant de la retraite de

Siege de  
Pampelune  
levé.

*Ibid.*

ANN. 1178.

l'Infant, se rassemblèrent sur l'arrière-saison, dans le dessein de faire quelques courses. Thomas Trivet, leur commandant, avoit indiqué le rendez-vous à quelque distance de Tudele, vers les confins qui séparent les trois royaumes de Navarre, d'Aragon & de Castille. Il passa l'Ebre, & vint camper dans la vallée de Sorie. Il s'approcha de la ville qui porte le même nom, située à l'entrée de la vieille Castille. Après avoir ravagé les environs, il essaya d'attirer la garnison dans une embuscade ; mais l'entreprise échoua. Les Anglois, repoussés avec perte, furent obligés de songer à la retraite. Ils ne furent pas plus heureux dans une autre tentative sur la ville d'Alfaro, dont la garnison étoit imprudemment sortie. Les femmes de la ville fermèrent elles-mêmes les barrières, & se présentèrent sur les murailles avec une contenance si résolue, qu'ils n'osèrent risquer l'affaut. Le capitaine Trivet, voyant l'ordonnance guerrière de ces modernes Amazones, dit en courant à toute bride : *Voilà braves femmes, retournons arrière, nous n'avons rien fait.*

Les Anglois  
se retirent de  
la Navarre,

Le roi de Navarre, qui ne croyoit pas que l'expédition des Anglois dût

se borner à faire le dégât dans les campagnes, s'étoit avancé jusqu'à Tudele. ANN. 1377.  
 Cependant le roi de Castille, sur les *Chron. MS.*  
 premières nouvelles de l'irruption des &c.  
 ennemis, donna de si bons ordres, qu'il se trouva bientôt sur les bords de l'Ebre, à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Il fit garder les passages de manière qu'on ne pouvoit tenter de sortir de Tudele sans s'exposer à tomber au pouvoir des Espagnols. L'intention du Castillan étoit de former le siège de la place. Il paroissoit impossible que Charles évitât un danger si pressant. Dans une telle extrémité, il eut recours à la voie de la négociation, sa ressource ordinaire. Il promit, il signa tout ce qu'on voulut. Henri de Transtamare exigea pour condition préliminaire, que les Anglois sortissent des Etats de Navarre. Le mariage du prince de Navarre avec une princesse de Castille fut projeté sous l'agrément du roi de France, qui devoit être demandé. Le Navarrois enfermé, n'étoit pas en état de contester aucun des articles du traité qu'on lui présenta; il se feroit soumis à des clauses encore plus dures pour sortir de ce mauvais pas. Le roi d'Espagne ne se contenta

ANN. 1378.

pas des promesses d'un prince dont la parole n'étoit pas inviolable ; il se fit remettre pour sûreté les villes & les forteresses de l'*Etoile*, de la *Garde* & de *Tudele*. C'étoit la destinée de Charles le Mauvais, de ne faire aucune démarche qui ne servît à multiplier ses pertes. Il fut encore obligé d'emprunter vingt mille francs du roi d'Aragon, pour payer le service inutile des troupes qu'il avoit appelées à son secours.

Guerre en  
Normandie.  
Défaite des  
Français.

*Ibid.*

*Mém. de  
littérature.*

Les Anglois, sur la fin de cette même année, furent plus heureux en Normandie, qu'ils ne l'avoient été dans la Navarre. Le roi ayant jugé par une première tentative qu'il étoit difficile de leur enlever Cherbourg, la plus forte place de la province, & qui recevoit à tout moment dans son port de nouveaux secours d'Angleterre, s'étoit contenté de jeter des troupes dans les forteresses voisines, pour tenir la garnison en échec. Il paroît, suivant quelques lettres, que le dessein de Charles étoit de faire un puissant effort de ce côté à l'ouverture de la campagne. Guillaume des Bordes eut ordre d'entrer dans le Cotentin avec des troupes, & de resserrer Cherbourg

autant qu'il seroit possible. Pour cet effet, il vint s'établir à Montbourg, d'où journellement il faisoit des courses aux environs. Vers le même temps, Jean Harleston partit de Southampton avec trois cents hommes d'armes & trois cents archers : il vint débarquer à Cherbourg. Les Anglois ayant reçu ce nouveau renfort, se mirent en campagne : ils ne tardèrent pas à rencontrer des Bordes. Le combat fut terrible, & la victoire long-temps indécise. Les hommes d'armes, suivant l'usage, avoient quitté leurs chevaux (a). Les deux commandans, une hache à la main, *un pied avant l'autre*, se signalèrent par une bravoure égale. Harleston, renversé par terre, alloit perdre la vie, lorsqu'il fut relevé par les siens. Irrité d'une chute, qui sembloit en ce moment lui donner de nouvelles forces, il reprend ses armes : la mêlée recommence avec plus de fureur, le sang coule de toutes parts. La terre est jonchée de morts ; *tous les combattans*,

(a) Un seul chevalier nommé Lancelot des Lorris, se tint sur son coursier, & demanda une joute en l'honneur de sa dame, avant le combat. Un chevalier Anglois accepta le défi & le tua. *Ce fut domnage*, dit Froissard, *car il étoit apert chevalier, jeune, jol, & moult fort amoureux.*

*dit un historien de ce siècle, vouloient vaincre ou périr ; enfin, la fortune se déclara pour les Anglois. Les François furent entièrement défaits ; tous perdirent la vie ou la liberté : aucun homme d'honneur ne chercha son salut dans la fuite. Guillaume des Bordes fut du nombre des prisonniers.*

Le roi ayant appris la défaite de ses troupes, se hâta d'en faire marcher de nouvelles sous la conduite du seigneur de Bremaillles, pour couvrir la frontière. Il se fortifia dans Montbourg, ainsi qu'avoit fait des Bordes ; mais il ne put empêcher les ennemis de conserver leur supériorité. Comme on s'occupoit alors en France des préparatifs d'une guerre plus importante, les troupes eurent ordre de revenir sur leurs pas, & d'abandonner la plus grande partie du Cotentin. Les habitans qui par cette retraite demeuroident exposés à la merci des Anglois, préférèrent le parti de quitter leurs maisons pour aller s'établir ailleurs, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfans & leurs plus précieux effets, en sorte que le territoire du Cotentin, l'un des plus fertiles de la province, fut absolument dépeuplé.



La nécessité des circonstances oblige quelquefois ceux qui sont à la tête du gouvernement de se porter à des démarches qu'on ne peut justifier aux yeux du public. La disgrâce du comte de Saint-Paul sur les dernières années du règne de Charles V, est de ce genre. La conduite du roi à l'égard de ce seigneur auroit toujours été soupçonnée d'une prévention injuste, si les actes d'Angleterre ne nous dévoiloient pas un secret qu'on ne pouvoit alors rendre public, sans découvrir en même-temps par quel canal on étoit instruit des mystères de la cour de Londres. Depuis long-temps le jeune Walerand, comte de Saint-Paul, de la maison impériale de Luxembourg, étoit prisonnier en Angleterre. On avoit offert plusieurs fois de le relâcher ; à condition que le capital de Buch seroit remis en liberté, échange auquel le roi ne voulut jamais consentir. L'amour fit ce que la politique avoit refusé : il délivra le comte, il paya même une partie de sa rançon. Walerand étoit traité avec la considération due à sa naissance. Prisonnier sur sa parole, il étoit de toutes les fêtes qui se donnoient à la cour. Ce

ANN. 1378.

Mariage & disgrâce du comte de S. Paul.

*Froissard.*

*Rymer act. publ. tom. 3. part. 3. pag. 88.*

ANN. 1378.

fut là qu'il vit Mahaud de Courtenai, fille du premier mariage de la princesse de Galles avec Thomas de Holland. Cette jeune princesse sembloit avoir hérité des charmes de sa mère : on ne l'appelloit que la belle *Mahaud*. Le jeune Saint-Paul & cette beauté naissante *s'ennamourèrent loyaument l'un de l'autre ; ils étoient toujours ensemble aux danses & ébatemens, tant qu'on s'en aperçut* : Mahaud elle-même ne fit pas difficulté d'avouer son penchant à sa mère. Le mariage fut arrêté. L'élargissement du comte devoit être nécessairement un des premiers articles. Il devenoit par cette alliance, beau-frère du roi d'Angleterre, auquel il fit hommage-lige *envers & contre tous*, & promit de renoncer à la qualité de vassal du roi de France. Pour sûreté de sa parole, il s'engagea de livrer aux Anglois, ses châteaux de *Bohain* & de *Guise*, dans le Vermandois. Il repassa en France, pour exécuter sa promesse ; mais la nouvelle de son prochain mariage l'avoit précédé. Le roi, qui avoit à Londres des espions fidèles, avoit fait saisir ses places. Walerand lui-même auroit été arrêté, s'il avoit

paru à la cour : il repassa promptement en Angleterre, où l'amour le consola de cette disgrâce. Il ne revint en France que sous le règne suivant.

ANN. 1378.

Au milieu des guerres qui agitoient la plupart des Etats de l'Europe, la Flandre seule, depuis le règne de Philippe de Valois, avoit joui, presque sans interruption, des avantages de la paix, sous le gouvernement modéré de son souverain. La fertilité naturelle du sol, l'industrie des habitans, la multitude & la diversité des manufactures, faisoient circuler sans cesse, & portoient par mille canaux l'abondance & la prospérité dans toutes les parties de la province. Les dissensions éternelles des puissances voisines étoient encore une nouvelle source de richesses pour les Flamands, facteurs nécessaires de tant de nations, uniquement occupées du soin de s'entre-détruire. Cette heureuse contrée étoit devenue l'asile des arts, du commerce & de l'opulence. Les plaisirs & le luxe régnoient à la cour du comte Louis ; & le peuple, avide imitateur des grands, qu'il voyoit plongés dans les délices, avoit encore renchéri sur ses modèles : bientôt du

Commen-  
cement des  
troubles de  
Flandre.

*Froissard.*

*Chron. MS.  
Bibl. royale,  
Nº. 10197.  
&c.*

**ANN. 1378.** sein de la mollesse, il se laissa entraîner au penchant séducteur de la volupté, & par un effet inévitable de la dépravation des mœurs, il se livra sans réserve aux excès de la licence la plus déréglée. Dans cet état de corruption, sourd à la voix de la raison & de la vertu, quel frein eût été capable d'enchaîner son indocile férocité? Un de nos historiens rapporte, que dans l'espace de trois mois quatorze mille hommes perdirent la vie dans les lieux consacrés au jeu, à l'ivrognerie & à la débauche. Or, dit-il, *comme la mauvaise conduite du prince avoit causé celle du peuple, Dieu suscita le peuple contre le prince, & les châtia tous deux l'un par l'autre.* L'oubli des devoirs & de l'honnêteté fut de tout temps le présage infaillible d'une révolution prochaine.

*Mezerai,*  
tom. 2. pag.  
491.

Le comte de Flandre avoit auprès de lui, sans le connoître, un de ces hommes dont les talens, utiles ou pernicieux, sont également capables de servir ou de nuire, de qui la conduite ne peut jamais être regardée comme indifférente; de ces hommes en un mot qu'il faut perdre sans ressource, lorsqu'après les avoir élevés, on veut les éloigner de la faveur. *Jean Lyon,*

c'étoit le nom de ce dangereux Elamand, né parmi le peuple, s'étoit avancé à la cour du prince, par son adresse & ses complaisances. Il étoit, dit Froissard, *sage homme, hardi, cruel & entreprenant*. A l'éloquence, au courage, au génie, il joignoit ce flegme supérieur qui fixe la réussite des plus hardis projets. Il ne lui manquoit aucune des qualités propres à former un chef de parti : intrépidité réfléchie, dissimulation profonde, constance à l'épreuve des disgrâces, & ce qui est incomparablement plus difficile, à l'épreuve de la prospérité : jamais surpris, mettant à profit les moindres démarches de ses adversaires : implacable dans sa haine, il savoit dévorer un affront pour méditer dans le silence une vengeance aussi sûre que terrible. Chargé d'assassiner un homme qui déplaisoit au prince, ce premier crime lui servit de recommandation. Il fut fait doyen des *Navicurs*, ou négocians par eau de Gand, emploi à peu près semblable à ce qu'étoit alors à Paris celui de prévôt des marchands. Cette place, extrêmement lucrative, lui donnoit le plus grand crédit dans une ville, dont le principal commerce se faisoit par

ANN. 1378.

**ANN. 1378.** la navigation. Gand étoit regardé comme l'entrepôt le plus considérable des richesses de la Flandre, qui étoient apportées dans ses murs, & en sortoient journellement par la communication facile d'une infinité de canaux que forme en cet endroit la jonction de la Lis & de l'Escaut. Jean Lyon remplit sa charge au gré de la plupart de ses compatriotes. Quelques années après, le comte séduit par l'appât d'une légère augmentation de revenu, sans considérer que cet accroissement ne pouvoit se faire qu'en multipliant les droits, ce qui ne manqueroit pas d'exciter les murmures du peuple, destitua le doyen pour mettre en sa place un de ses ennemis. Loin de témoigner aucun ressentiment de la perte de son office, il affecta l'air de satisfaction d'un homme redevable au prince, de l'avoir délivré d'une commission onéreuse : il attendit pour se venger, l'occasion propice, qui ne tarda pas à se présenter.

Les habitans de Bruges ayant acheté du comte la permission de tirer un canal de la rivière de Lis, envoyèrent des pionniers pour commencer les ouvrages. Les Gantois n'apprirent pas,

sans murmurer, un projet si préjudi-  
 ciable à leur commerce. Jean Lyon eut ANN. 1378,  
 soin de fomenter ce mécontentement.  
 Comme il avoit gagné la confiance du  
 peuple pendant son administration,  
 ce fut à lui qu'on s'adressa pour savoir  
 ce qu'il étoit à propos de faire dans  
 une pareille conjoncture. On le pressa  
 long-temps avant qu'il parût se  
 déterminer à dire son avis ; mais  
 lorsqu'il vit les esprits échauffés au  
 degré qu'il désiroit, il ne fit plus  
 difficulté de lever le masque. Il déclara  
 dans une assemblée du peuple, que  
 l'unique remède aux abus dont on  
 se plaignoit, étoit de renouveler une  
 ancienne association, connue sous le  
 nom de *Witcaperons* ou *chaperons*  
*blancs*, à cause des chaperons de cette  
 couleur qui servoient de signal à la  
 ligne des différens corps de métiers  
 réunis. La proposition fut avidement  
 embrassée : le peuple se rangea en  
 foule sous son nouveau chef. Il en  
 choisit une partie, & marche contre  
 les travailleurs de Bruges, qui fuient à  
 son approche. Les fossés sont comblés,  
 & les Gantois rentrent triomphans  
 dans leur ville.

L'artificieux Flamand eut soin de

**ANN. 1378.** couvrir cette entreprise, ainsi que celle qu'il médita dans la suite, du spécieux prétexte de l'utilité publique, affectant toujours de témoigner autant de respect que d'attachement pour le prince, & rejetant la cause de tous les désordres sur ceux qui l'environnoient. Les gens bien intentionnés prévoyoiént les suites fâcheuses de ce mouvement : on envoya des députés au comte. Ils revinrent avec des lettres d'abolition de ce qui s'étoit passé, & une promesse d'empêcher la continuation du canal. On ne mettoit d'autre prix à cette grâce que la dissolution de la ligue ; mais le chef avoit un intérêt trop pressant à maintenir une union, dont sa propre sûreté dépendoit. Il écouta froidement la réponse des députés, & n'eut pas de peine à faire comprendre au peuple, que ce n'étoit qu'à cette même ligue qu'il étoit redevable de sa conservation, & de l'indulgence qu'on avoit pour lui. *Bonnes gens, dit-il, voyez si ces blancs chaperons ne vous gardent pas mieux & vos franchises que ceux vermeils noirs, ou d'autres couleurs : dès que vous les quitterez, je ne*



*donnerois pas trois deniers de vos franchises.* Ces derniers mots déterminèrent les Gantois à persister dans leur révolte, & dès-lors Jean Lyon ne parut plus qu'escorté de trois cents hommes armés.

ANN. 1176.

Le comte envoya son bailli avec des troupes, pour punir les mutins. Ce coup d'autorité ne réussit pas. Le bailli fut tué, les hommes d'armes mis en fuite, & la bannière du prince déchirée & traînée dans les rues par la populace en fureur. Cependant le chef des rebelles déguisant toujours ses véritables desseins, permit une nouvelle députation; mais pour la rendre infructueuse, dans le même temps que les envoyés sollicitèrent & obtenoient une seconde fois que la ville rentreroit en grace, il sortit accompagné des plus déterminés de sa faction, sous prétexte d'examiner s'il ne se trouvoit pas dans les environs quelque forteresse capable d'incommoder, en cas qu'on fût obligé de soutenir un siège. Le comte Louis avoit fait bâtir au lieu nommé Andregghen un château superbe, dont la construction avoit coûté

ANN. 1378.

plus de deux cents mille francs (a). Ce fut là précisément que Lyon conduisit ses gens. Il entre feignant de chercher s'il n'y avoit point des armes ou autres munitions de guerre : en un instant la maison où le comte avoit déposé ses plus riches trésors est entièrement pillée par les factieux, qui mettent en se retirant le feu à plus de vingt endroits différens. Leur conducteur étoit à peu de distance : lorsqu'en se retournant il vit le palais en flammes, il marqua autant de surprise que de douleur. *Que vois-je ! s'écria-t-il, le château de monseigneur ard (brûle) on ne le peut amender, encore vaut-il mieux que aventure l'ait ars, que nous ; mais tout considéré, ce château nous étoit un périlleux voisin.* Après cette expédition, il revint sur ses pas, bien persuadé que désormais toute voie de réconciliation étoit fermée entre les Gantois & le comte, qui ne voulut plus en effet entendre parler d'aucun accommodement.

Ce n'étoit encore que le prélude de

(a) Cette somme revient à plus de deux millions de notre monnoie ; l'argent étant à cinquante francs le marc.

la révolution que le rebelle préparoit. ANN. 1378.  
 Il entreprit & exécuta le projet aussi hardi que singulier de soulever toutes les villes de la Flandre, en commençant par celle de Bruges, rivale de Gand, & dont l'intérêt avoit occasionné le premier tumulte. Il va s'y présenter à la tête de dix mille hommes. Une hache à la main, il force les portes, assemble les Brugeois dans leur propre ville ; & moitié par crainte, moitié par la rapidité de son éloquence, il les engage à s'unir avec les Gantois, à signer l'acte de confédération, & à lui donner des ôtages de leur fidélité. Maître absolu de Gand & de Bruges, il ne douta plus qu'il ne lui fût facile d'entraîner dans son parti le reste de la province. Ses mesures étoient si bien concertées, que sa mort même n'y apporta aucun changement. Il fut attaqué d'une maladie subite qui l'emporta en vingt-quatre heures, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. On lui fit de magnifiques funérailles.

Les Gantois suivirent le plan que Jean Lyon leur avoit tracé. Ils se choisirent quatre nouveaux chefs. Grammont, Dan, Ypres, Courtray,

**ANN. 1378.** se joignirent aux révoltés, dont le nombre s'augmentoît sans cesse. Ils vinrent se présenter devant Oudenarde. Ils formoient alors une armée de cent mille combattans. Tandis qu'ils pressoient ce siège avec cette opiniâtreté que la fureur inspire, ils envoyoient des détachemens contre les places qui refusoient de s'unir à la ligue. Un de ces détachemens pensa surprendre le comte dans le château de Terremonde. La ville d'Oudenarde, quoique défendue avec courage, étoit attaquée de manière à ne pouvoir résister encore long-temps, lorsque le duc de Bourgogne, que son mariage avec l'héritière de Flandre, rendoit intéressé à la conservation de cette province, vint en qualité de médiateur, ménager un accommodement entre le comte & ses sujets. Après quinze jours employés en négociations, il termina le différent. Le comte Louis, par le traité, accorda une abolition générale à toutes les villes qui avoient participé à la révolte, & les Gantois s'obligèrent à réparer à leurs frais le château d'Andreghe. La suite nous prouvera bientôt que cette réconciliation n'étoit qu'apparente. Le

C H A R L E S V. 483

comte conserva toujours dans le fond de son cœur un ressentiment secret ; ANN. 1378  
& les rebelles, enhardis par l'impunité, n'en devinrent que plus inquiets  
& plus insolens.

*Fin du dixième Volume.*

---

De l'Imprimerie de CLOUSIER, Imprimeur du  
ROI, rue de Sorbonne.















